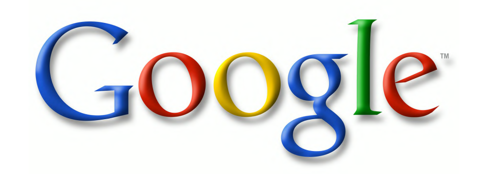





F V. 12-13.
Ex Libris
Novotný.

BRIEFE

DER

KAISERIN MARIA THERESIA

AN IHRE

KINDER UND FREUNDE.

HERAUSGEGEBEN

VON

ALFRED RITTER VON ARNETH.

DRITTER BAND.



WIEN, 1881.

WILHELM BRAUMÜLLER

K. K. HOF- UND UNIVERSITÄTSBUCHHÄNDLER.

13-389403

		Seite
I.	An die Erzherzogin Amalie	1
II.	An die Erzherzogin Johanna	17
III.	An die Erzherzogin Josepha	23
IV.	An die Erzherzogin (Königin) Caroline	27
V.	An die Erzherzogin Marie Beatrix	65

---

prince si orné, si informé, que sera votre époux? De quoi l'amuserez-vous? Des historiettes d'ici et de votre enfance? De votre voyage? De ma maladie? Des aventures de gens qu'il ne connaît pas, qui ne sauraient l'intéresser, et qui sont en eux-mêmes de peu de valeur?

Mettez-vous pour règle de ne rien conter d'ici; on vous en estimera d'autant plus. Ne faites en rien des comparaisons entre ce qui se pratique ici et à Parme, hors que votre époux l'exige. N'exigez jamais à Parme de certaines choses, qui sont d'usage ici. Vous êtes étrangère et sujette, c'est à vous à apprendre et à vous conformer d'autant plus, que vous êtes plus âgée que votre époux et maître, pour ne pas donner lieu à vous soupçonner de le vouloir dominer. De plus on vous croit haute et décisive; vous vous êtes attirée cette idée par quelques propos et petites actions très-mal placées. Gardez-vous en à Parme, une telle conduite pourrait causer le malheur de vos jours. Votre figure même, qui est au reste bien, et votre air un peu roide et point joyeux ni caressant, contribuent à cette idée.

Vous êtes d'ailleurs capable d'avoir beaucoup d'attention pour le monde, vous êtes même fort serviable; vous avez, quand vous voulez, quelque chose de fort touchant, auquel on ne saurait résister, et vous avez encore beaucoup de patience et le caractère bon. Cultivez ces grandes qualités, elles feront le bonheur de vos jours. Mais gardez-vous de vous animer, vous ne vous expliquez rien moins que bien, surtout dans le français. Il n'y a pas de ma faute; combien de fois vous ai-je prêché et donné les moyens pour mieux réussir, mais sans effet.

Ce n'est point de reproches que je vous fais, mais je crains que vous penserez souvent à moi et regretterez le temps perdu.

Le moins que vous parlerez, ce sera le mieux; ne contez rien, en effet vos contes ne sauraient se réduire qu'à ce qui s'est passé dans votre enfance ou voyage. Je connais votre façon de conter, et je dois vous dire en amie, qu'elle est bien ennuyante et mêlée de phrases peu propres aux sujets que vous racontez. Vous avez encore le défaut de penser en allemand et de le traduire mot pour mot.

Écoutez, faites des questions, souffrez qu'on vous raconte, persuadez que, sans avoir de la curiosité, vous voulez être instruite de tout, étant étrangère et ayant une envie décidée de devenir Parmesane ou Française ou Espagnole, et de vous conformer aux moindres usages du pays (si vous deviez même mettre du rouge), pour complaire à votre époux et à vos sujets. Demandez beaucoup d'explication sur les moindres usages, pour qu'on voie l'intérêt que vous y prenez. Ne commencez pas à vouloir vous ériger à changer le système de votre cour, ou à en disposer autrement. Vous ne devez pas même y penser, ni ne troubler la vie unie et heureuse que vous pourriez mener d'ailleurs, en vous ingérant dans des choses qui ne sont pas de votre portée.

Je vous répète donc, si vous voulez faire des changements à votre cour et dans la façon de vivre, qui y est établie jusqu'à présent, ne le faites pas avant quelques mois, et toujours d'accord avec votre époux, que cela ait l'air que c'est lui, et non pas vous, qui en soit auteur.

Il y aura assez de gens qui vous flatteront ou se plaindront, et vous animeront à prendre de certaines choses sur vous; ne les écoutez pas. Je dois vous dire que la cour de Parme est montée sur un pied très-décent et convenable, qu'elle a en tout temps fait l'admiration des étrangers, et que votre frère Léopold s'est conformé en bien des choses à un système si généralement applaudi, et qu'il s'en est bien

trouvé. Toutes les moindres choses influent réciproquement, et on ne saurait en abolir une, sans affaiblir les autres, dont mille inconvénients résulteraient. Je vous avertis donc de ne penser qu'à suivre dans ce point les coutumes d'une cour bien réglée, et de n'y changer rien, qu'après avoir employé le temps nécessaire pour être bien au fait, si le changement vaut mieux, et s'il convient à votre époux. Tout changement comme tout le reste doit dépendre de son approbation seule. Vous devez toujours être la première à montrer à cet égard votre soumission, et vous devez le faire d'autant plus, qu'étant plus âgée que votre époux, la raison et le raisonnement doivent vous guider dans toutes vos actions. Ce qu'on passerait à un enfant comme une vivacité ou étourderie, on vous l'imputerait comme un manque de devoir ou de réflexion.

Vous savez que nous sommes sujettes à nos maris, que nous leur devons obéissance, que notre seul but en tout doit être notre époux, de le servir, de lui être utile et d'en faire notre meilleur ami, en le regardant toujours comme notre maître. Si même les exemples en font voir malheureusement le contraire, je ne saurais vous dispenser de votre devoir, et de vous le dire et bien imprimer.

Vous avez tout lieu d'espérer d'être heureuse autant qu'on peut l'être dans ce monde, en suivant mes conseils et en menant avant tout une vie chrétienne et réglée, en donnant aux autres l'exemple par vos charités, vos dévotions, par une conduite réglée et par une modeste retenue, que vous observerez partout; c'est vous qui devez donner le ton et l'exemple. Dans le siècle d'aujourd'hui on ne veut pas de gêne, et les mauvais exemples gagnent au point, qu'on ose paraître sans honte sur ce pied.

Plus vous laisserez de liberté à votre époux, en exigeant le moins de gêne et d'assiduité que vous pourrez, plus vous

vous rendrez aimable; il vous cherchera et s'attachera à vous. Ce qui doit faire votre principale étude, c'est qu'il trouve toujours dans vous la même humeur, les mêmes complaisances, les mêmes prévenances. Tâchez de l'amuser, de l'occuper chez vous, pour qu'il ne se trouve pas mieux ailleurs.

Pour vous attirer sa confiance, vous devez avoir soin de la mériter par toute votre conduite et discrétion. Tout le bonheur du mariage consiste dans la confiance et complaisance mutuelle; le fol amour se dissipe bientôt, mais il faut s'estimer et s'être vrai ami l'un de l'autre, pour être heureux dans l'état de mariage, pour pouvoir supporter les revers de cette vie, et pour faire son salut, objet le plus essentiel et unique, en quelqu'état qu'on se trouve.

Quel bonheur de trouver toujours chez soi une épouse aimable, occupée continuellement à faire le bonheur de son époux, à l'amuser, à l'occuper, à le consoler, à lui être utile, qui ne prétend jamais de le gêner, le laisse toujours venir, se contente de ses assiduités, et se trouve heureuse à s'en occuper; ne fût-ce pas même d'abord reconnu, vous en verrez l'effet dans la suite. Tous les mariages seraient heureux, si l'on suivait cette marche, mais tout dépend de la femme, qui doit garder le juste milieu, tâcher de gagner l'estime et la confiance de son mari, n'en abuser pas ni en faire jamais parade, ni vouloir le commander ou lui être à charge par trop de tendresse. Étant plus âgée que votre époux, votre situation est à cet égard d'autant plus délicate.

Aucune coquetterie ou tracasserie, aucune vanité ne vous est permise. N'écoutez là-dessus personne, montrez leur que vous êtes au-dessus de ces fadaises. A l'égard d'une femme mariée tout est d'importance et rien n'est léger. Soyez habillée modestement; à une femme mariée il n'est plus

permis ce qu'on passerait à une fille, et les autres renchériraient d'abord sur votre exemple.

N'ayez pas de confident ou confidente; c'est votre mari seul qui doit l'être, et vous aurez d'autant plus de sujet d'en être contente, parce qu'on admire la discrétion et le secret de l'Infant, qualités bien respectables à son âge. Il faut tâcher d'appliquer, occuper et amuser toujours votre époux, seul moyen de ne pas tomber dans le vice. Comme il est déjà accoutumé à s'occuper, c'est un nouveau sujet de bonheur pour vous. On goûte d'autant plus des plaisirs, si l'on en use avec modération; vous en avez vu assez d'exemples.

L'ordre dans votre journée et ménage est l'âme d'une vie tranquille et heureuse. Je sais qu'on croit à cette heure, qu'il n'y a pas de plaisir, où il y a de la gêne ou de l'ordre. Je n'en saurais convenir, en ayant fait l'expérience moi-même, et voyant tous les jours que les mêmes gens, qui soutiennent cette maxime, sont les plus ennuyés et les moins heureux. Ils ne jouissent de rien, en trop laissant le libre cours à leurs caprices et à leurs goûts, dont ils sont à la fin tyrannisés. Je parle de cet ordre qui est combinable avec la volonté de votre époux; rien ne doit vous arrêter de vous y conformer, et vous devez sacrifier tout jusqu'aux dévotions et prières, quand il s'agit de lui plaire ou de faire sa volonté. Vous n'avez alors rien à vous reprocher, et vous n'avez qu'à obéir, après avoir fait vos objections et représentations avec douceur et tendresse, ce qui vous est permis de faire une fois; mais s'il décide le contraire, il ne vous reste qu'à obéir, et même de façon qu'on voie que vous en faites votre propre affaire, sans écouter aucune modification ou humeur. Rien n'est plus facile quand on aime bien et quand on sait son devoir; c'est dans ce monde le seul moyen d'être heureux et tranquille.

Si votre époux vous trouve toujours occupée de son bonheur par vos complaisances, et que vous tâchiez de faire en sorte qu'il se trouve plus heureux, plus tranquille et plus sûr chez lui qu'ailleurs, vous pouvez compter de le fixer et de faire son bonheur et le vôtre. Mais il ne faut pas vouloir le forcer à en faire l'aveu, il faut se contenter qu'il le soit.

On a vu les plus laides et les plus vieilles femmes souvent occasionner les plus fortes passions par leurs complaisances et par leur adresse d'amuser et d'attirer les gens, tandis que les plus jolies sont négligées, parce qu'elles manquent de ces qualités.

Le moins de badineries que vous pourriez introduire, sera le meilleur; c'est encore un mal très à la mode à cette heure, mais il faut avoir une grande supériorité d'esprit et du monde et beaucoup de droiture, pour badiner sans inconvénient. D'ailleurs ce ton engendre la familiarité ou met de l'aigreur dans la société, et bannit toute décence et politesse. Votre esprit n'est pas fait pour la badinerie.

Ne souffrez point à votre cour des discours équivoques ou des médisances. Eclaircissez toujours sur le champ les faits, vous bannirez ainsi la mauvaise engeance. Marquez en tout votre empressement à rendre justice à la vertu et à la vérité. Éloignez de votre société ceux qui en manquent, faites observer la régularité en tout à votre cour, obligez les chefs à tenir les gens en ordre, ne leur passez rien sur ce point, mais faites toujours les corriger par leurs chefs, sans vous charger vous-même de ce détail. C'est le seul moyen d'être bien servi et d'avoir des habiles gens.

Je ne vous dis rien ici sur votre propre conduite. Vous ne négligerez aucun des devoirs de la religion. Dans l'état de mariage on a plus besoin encore de la prière et du secours

de Dieu. Vos lectures spirituelles doivent se faire régulièrement, et je vous recommande particulièrement d'être exacte sur ce point. Vous réglerez vos dévotions de même que vos charités sur l'avis de votre confesseur et selon vos revenus. Je vous conseille préférablement d'être bonne économe et de régler vos dépenses sur vos facultés. Vous feriez bien de suivre l'exemple de votre sœur[1]), en ne dépensant par an que trente mille florins, et en épargnant les autres vingt mille florins. Je ne trouve pas à propos que vous accordiez ici des pensions, ou que vous donniez trop de présents, ce que vous ne sauriez soutenir à la longue.

Tout ce qui regarde les femmes, passera par la grande-maîtresse[2]), de même ce qui concerne les hommes par leurs chefs. Ne corrigez jamais vous-même personne. Ayez de la bonté pour vos femmes, point de roideur, mais encore point de familiarité, point de contes ou de curiosités vis-à-vis d'elles, point de charités qui passent par leurs mains. Ces femmes ont la plupart servi feue l'Infante-mère et ses deux filles, qui ont été la douceur et la bonté même[3]), elles sont par conséquent accoutumées à être traitées de cette façon. Ne prenez point cet air d'autorité et de supériorité, qui aliène les esprits, sans corriger ni attacher le monde. On n'est bien servi qu'autant qu'on est aimé.

Conformez-vous à la parure du pays que vous allez habiter, prenez même du rouge, si l'Infant le souhaite, n'en montrez ni de l'aigreur ni n'en souhaitez du changement;

---

1) Caroline.

2) Maria Anna Gräfin Malaspina von Bastia.

3) Louise Elisabeth, Tochter des Königs Ludwig XV. von Frankreich, und ihre beiden Töchter, Isabella, erste Gemalin Josephs II., und Louise, Gemalin des Prinzen Carl von Asturien.

n'entrez en aucun détail avec vos femmes sur les coutumes d'ici.

Le moins que vous parlerez, ce sera le mieux. Je répète encore, ne contez rien. Vous êtes en droit de vous informer, de questionner, d'exiger même amiablement qu'on vous entretienne. Tenez-vous à cette méthode, c'est la plus facile et la moins sujette au risque.

On dit un bien infini de Madame de Malaspina; il n'y en a qu'une voix, et votre frère[1]) en pense de même. Vous êtes heureuse de tomber entre ses mains; voilà donc un grand point de gagné. Tâchez de gagner son amitié et sa confiance par la vôtre et par vos bons procédés. Je ne prétends pas que vous vous jettiez à sa tête, ce serait même ôter le mérite de votre amitié. Mais je veux que vous exigiez d'elle, qu'elle vous dise en tout la vérité, que vous lui fassiez sentir que vous ne voulez voir que par elle et ne recevoir que ses conseils; qu'elle vous dise en toute occasion ce qu'elle croit le plus convenable. C'est une femme admirable pour la société, et même l'unique de cette espèce à Parme. Vous pourriez bien vous former par son secours dans la façon de parler et dans les expressions.

Écoutez, informez-vous et appliquez ensuite à vous-même ce que vous aurez vu et entendu; c'est de cette façon que vous vous formerez bientôt, mais ne contez pas vous-même. Je reviens toujours au même point, puisque j'en ai vu ici les inconvénients, et que je souhaite que les petits défauts et désagréments, que vous avez, ne fassent tort à votre bon caractère.

Du Tillot est le ministre de l'Infant; étant étranger et ne pensant qu'au bien de son maître, ses ennemis sont en

---

[1]) Joseph, der kurz zuvor in Italien gewesen. Vergl. dessen Brief an seine Mutter vom 16. Mai 1769 in ihrer Correspondenz Bd. I. S. 267.

grand nombre, mais ils ne lui en rendent moins la justice, qu'il sert bien et avec grande intégrité. N'écoutez aucun conte qu'on s'aviserait de vous faire contre lui. Je sais que plusieurs espèrent de parvenir par vous à un changement dans le ministère. Ne vous fiez pas aux insinuations qu'on voudrait vous faire à cet effet, on pourrait vous parler dans la vue de vous sonder. Sans aucune bassesse vis-à-vis de lui, traitez-le avec bonté et confiance, tant qu'il ne vous donne pas sujet de la lui retirer. Vous respecterez en lui le choix de votre époux, qui l'a mis dans la place qu'il occupe. Vous n'écouterez personne ni sur son compte ni sur les affaires du gouvernement. Vous pouvez et devez dire sans émotion et avec douceur, que vous ne vous ingérez en rien dans les affaires, et que vous n'en voulez rien savoir; que votre époux étant si bon, si juste, si applicatif, on n'avait qu'à s'adresser à lui, que vous êtes étrangère, que vous ne connaissez personne, et que vous ne sauriez recommander qui que ce soit etc. Une ou deux réponses données dans ce sens, mais surtout à vos femmes, feront bon effet et assureront le calme dans votre âme et dans votre ménage. Du Tillot ne s'occupera qu'à vous obliger et amuser, s'il ne doit pas vous craindre. Comme il ne dépend pas de vous de régner, et que ce n'est pas votre fait, laissez-en le soin aux autres et le compte à en rendre, sans en charger votre conscience. En échange donnez-vous toute entière à votre cher mari, imitez l'exemple de votre sœur, trop heureuse, si vous pouvez vivre sur ce pied avec un mari aimable, et que je puisse avoir encore ce bonheur de vous voir aussi bien ensemble.

Si votre cher mari vous parle des affaires ou des personnes, c'est dans ce seul cas que je vous permets d'en parler, selon ce que votre conscience, la charité du pro-

chain et votre raison vous le dicteront. Mais avant quelques mois ne choisissez point de confident ou de confidente. Restez maîtresse de votre confiance et secret: on vous en estimera d'autant plus, en ne le donnant que par connaissance de cause.

Quant aux affaires, vous n'y êtes pas faite; tenez-vous en éloignée. Soyez la confidente, l'amie, la conseillère de votre mari, mais ne faites rien par vous-même et encore moins prétendez de vouloir paraître ou de donner des protections.

Pour nos affaires avec votre cour, excusez-vous tout de suite d'y entrer. Faites connaître que vous ne sauriez vous en charger, qu'on vous l'a défendu, que votre interposition ne produirait pas même d'effet, parce qu'on fait passer ici les affaires par les canaux compétents, sans qu'aucun de la famille n'ose jamais s'ingérer, et qu'ainsi la chose serait trop délicate pour vous.

Le grand point est, qu'étant plus âgée que votre époux, vous devez vous garder plus qu'une autre d'avoir l'air de régenter ou changer. Votre époux étant si jeune, si bon, si neuf, gardez vous de vous entendre avec d'autres (fût-ce même le ministre) pour le diriger. Je vous répète et ne saurais assez vous le répéter, que vous n'êtes pas instruite et au fait de régner. Laissez ce soin à ceux que Dieu en a chargés et y a appelés, c'est un sujet de terrible compte à rendre, et pour un moment de satisfaction on en a cent de chagrin. Votre tâche, ma chère fille, ne doit être que de bien aimer votre mari. Je l'espère, vous avez le cœur tendre et beaucoup d'attachement.

Prêchez aux autres d'exemple par la régularité de votre conduite, par vos vertus chrétiennes et morales. Ayez beaucoup de douceur, de complaisance, de gaîté, autant que vous en êtes capable, mais ne vous jetez jamais à la tête de quel-

qu'un. Écoutez et observez de même tout, mais ne décidez qu'après mûre réflexion. Je tâcherai de vous envoyer quelqu'un d'ici, qui soit honnête homme et puisse vous dire la vérité, mais il faut suivre ses avis et ne le commettre jamais ou le citer [1]).

[1]) Die Wahl der Kaiserin fiel auf Philipp Franz Freiherrn von Knebel. Noch war die Erzherzogin Amalie nicht einen Monat in Parma, und schon sah sich Maria Theresia zu dem folgenden Briefe an Knebel veranlasst:

Schönbrunn, ce 15 août 1769.*)

Baron Knebel. Je suis parfaitement contente de vos rapports, mais je ne le suis pas également de la marche que ma fille paraît vouloir suivre. Flattée par les insinuations des gens qui tâchent de lui faire accroire, que c'est elle seule qui pourrait faire le bonheur de ses sujets, elle croit peut-être être obligée, même par les devoirs de son état, à s'en occuper. Mais l'effet pourrait bien tromper son attente, et je crois, par conséquent, d'autant plus intéressant, de la faire revenir de cette illusion, en lui faisant sentir, qu'il faut bien examiner et connaître le terrain, avant que d'entreprendre un ouvrage de cette nature, et qu'alors même il faut bien peser ses forces et moyens, qu'on pense employer, pour s'assurer de la réussite d'une telle entreprise; d'ailleurs on risque de faire plus de mal que de bien. Ma fille va trop vite en besogne, et le ministre**) en est déjà alarmé. Comme la reine de Naples se gendarme de même contre Tanucci, quels seront à la fin les raisonnements qu'on fera, même à mon tort, sur les procédés de mes filles vis-à-vis des ministres? On leur prêterait sûrement une envie décidée de dominer, et les réflexions qu'on ferait sur ce sujet, pourraient bien influer sur l'avenir de ma dauphine.

Je vous recommande donc de nouveau de suivre avec soin l'esprit de mes maximes à l'égard de ma fille, et de tâcher de les lui faire adopter. Je vous communique à cet effet mes rapports ci-joints de Parme, dont vous pourriez vous annoter ce que vous croierez pouvoir vous convenir, mais vous me renverrez ensuite les originaux, sans en tirer copie. Je serais bien aise de vous voir rendu à Parme vers le 23 de ce mois, et que vous vous arrêtiez, ne fût-ce que pour vingt-quatre heures, à Milan, pour vous aboucher avec le comte de Firmian, et concerter avec lui un

*) Abschrift.
**) Du Tillot.

Jouissez de la tranquillité de pouvoir vivre en particulière, et ne troublez pas cette heureuse situation en vous ingérant dans les affaires ou en accordant des protections. Ce point est en Italie plus important encore qu'ici.

Ne montrez point de curiosité ni d'envie de savoir des historiettes; cela est au-dessous d'une grande-princesse. Plus vous paraîtrez ignorer cette sorte d'histoires, plus cette ignorance vous fera honneur. N'en contez non plus vous-même, il faut avoir le don de se bien exprimer et de savoir conter, si l'on veut hazarder de le faire, et vous savez vous-même que vous n'avez nullement ce don.

Je fais bien des répétitions dans ce papier. J'ai dû le coucher à diverses reprises et aucunement de suite. J'au-

---

plan de ménage, que vous trouveriez le plus raisonnable et avantageux, pour être exécuté par ma fille à sa cour. Comme on est d'avis que l'empereur ne saurait envoyer un ministre à Parme, je vous ferai expédier en mon nom une lettre de créance d'abord après votre arrivée à Parme.

Je dois encore vous avertir que je suis bien persuadée de la gêne que Madame de Malaspina donne à ma fille par son attachement au ministre, mais j'y trouve plus de bien que de mal, parce que c'est le moyen de la rendre circonspecte dans ses discours, et lui faire quitter la mauvaise habitude de se trop déboutonner avec le monde, en parlant quelquefois de but en blanc.

Astier*) est regardé comme l'ami du ministre, mais je sais que dans un temps il n'en a pas moins déclamé contre lui. Je ne veux pas décider, si ses propos étaient réels ou simulés, mais je crois que vous feriez bien d'être un peu réservé avec lui, quelqu'attachement qu'on pourrait d'ailleurs lui supposer pour nous, vu la pension dont il continue à jouir d'ici depuis le temps qu'il a été ici du vivant de feue l'archiduchesse-infante. Mais étant Français, il peut bien donner dans les défauts ordinaires à sa nation.

---

*) Der Postdirector Astier, der mit Isabella nach Wien gekommen und bis zu ihrem Tode daselbst geblieben war, galt als ein philosophisch gebildeter und gleichzeitig äussert redlicher Mann von ungewöhnlichen Kenntnissen, insbesondere in Handelssachen. Er stand bei Du Tillot sehr in Gunst.

rais voulu tout prévenir, tout prévoir, n'ayant en vue que votre bonheur. J'en ai bonne espérance; tant que vous serez fidèle à Dieu, il ne retirera pas sa main de vous. Vous avez surpassé toute mon attente, continuez de même, le plus fort est surmonté. Je vous donne ma bénédiction et ne finirai pas de prier pour vous et de vous aimer tendrement jusqu'à mon dernier soupir.

Votre fidèle mère Marie Thérèse.

AN DIE

ERZHERZOGIN JOHANNA.

Undatirt.

I. Ma chère fille. J'ai appris avec bien du plaisir de l'Aya[1]) votre rétablissement, et la façon comme vous avez été sage, obéissante et patiente à supporter vos douleurs; continuez de même, et vous serez toujours heureuse. Je vous envoie cette bagatelle pour vous amuser, vous embrassant tendrement.

Undatirt.

II. Ma chère fille. Recevez par ce billet mes souhaits pour votre jour. Le bon Dieu vous a douée de tant de qualités, qu'il ne dépend que de vous-même d'être heureuse, en les bien employant, et en suivant avec douceur et docilité les bons conseils de vos parents, mais surtout ceux de votre chère Aya et de tous ceux qui sont chargés de votre éducation, et par là combler de consolation vos parents, qui vous aiment tendrement, et vous rendre heureuse vous-même.

Marie Thérèse.

Mes compliments à l'Aya et à votre sœur[2]).

---

[1]) Gräfin Lerchenfeld.

[2]) Josepha, mit welcher Johanna gemeinschaftlich erzogen wurde.

Undatirt.

III. Ma chère fille. Ne pouvant accompagner moi-même Sa Majesté, je la charge de ces lignes, pour vous faire mon compliment pour votre jour. J'espère que vous reconnaîtrez la grande grâce que Sa Majesté vous fait, de venir dans cette grande chaleur vous voir, et que vous tâcherez par votre conduite, douceur, docilité, application et dévotion particulièrement à mériter toujours de plus en plus nos grâces, et vous rendre digne de notre amitié.

Mes compliments à l'Aya.

Undatirt.

IV. Je suis contente de vos deux lettres, quoique je m'attendais d'en recevoir tous les jours. Je profite du moment où je suis seule dans la maison, pour vous écrire; il est midi et j'ai déjà dîné avec les chasseurs, qui sont l'empereur, votre frère [1]), et Madame [2]), vos deux sœurs [3]), les deux Auersperg [4]), les deux Colloredo [5]), Reischach et la princesse Auersperg. Ils vont tirer des faisans à deux heures d'ici; les autres dames et cavaliers vont voir la fabrique et tous les bâtiments, qui sont immenses, et mes gens de même, si

[1]) Joseph.

[2]) Die Schwägerin der Kaiserin, Prinzessin Charlotte von Lothringen.

[3]) Marianne und Marie Christine.

[4]) Ohne Zweifel Fürst Johann Adam Joseph Auersperg, dessen Gemalin Wilhelmine später ausdrücklich angeführt wird. Der zweite Auersperg, von dem hier die Kaiserin spricht, mag Fürst Carl Joseph Anton gewesen sein, doch lässt sich dies nicht mit Bestimmtheit behaupten.

[5]) Wahrscheinlich der Reichsvicekanzler Graf, später Fürst Rudolph Colloredo und der Feldzeugmeister und Commandant der Arcieren-Leibgarde Graf Anton Colloredo.

bien que je me suis enfermée à la clef dans mon appartement, qui est charmant et a la plus belle vue. En deux ans j'espère de vous voir ici avec votre sœur et Madame Lerchenfeld et la Wallis[1]. Tout le monde se porte à merveille et le temps est charmant, mais je ne serai pas fâchée de me retrouver avec vous autres, ce qui sera infailliblement le mardi à huit heures du soir. Je suis toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Mes compliments à l'Aya; marquez-moi comme elle se porte.

---

[1]) Die Hofdame Gräfin Rosa Wallis.

AN DIE

ERZHERZOGIN JOSEPHA.

Undatirt.

Ma chère fille. J'étais fort contente de votre conduite, et j'espère que vous serez arrivée heureusement et en bonne santé à Schönbrunn, et que vous aurez trouvé de même votre sœur, dont j'attends aujourd'hui des nouvelles avec empressement, craignant que le temps froid qu'il fait, n'augmente sa toux. Vous lui remettrez de ma part cette petite boîte et les tablettes; la boîte à mouches est pour vous, et la boîte d'écailles pour votre chère Aya, et la montre pour la Piani. Embrassez de ma part votre sœur et l'Aya, et dites-lui que c'est moi qui était la cause du blanc-manger. Je lui promets de me conduire une autre fois plus raisonnablement. Qu'elle se ménage et ne se tourmente pas trop auprès de votre sœur. Adieu. I.

Undatirt. (August 1765.)

Hélas, ma chère fille, je ne peux vous consoler, nos maux sont au comble. Vous perdez un père incomparable, et moi un époux, un ami, seul objet de mon cœur. Depuis quarante-deux ans, ayant été élevés ensemble, nos cœurs, nos sentiments n'avaient qu'un même but; tous mes mal- II.

heurs depuis vingt-cinq ans m'ont paru tolérables, ayant ce soutien. Je me trouve dans un abattement tel, qu'il n'y a que la religion, et vous, mes autres chers enfants, qui peuvent me rendre supportable la vie, que je n'employerai que pour faire mon salut. Priez pour notre bon et digne maître, et pour vous autres, je vous donne ma bénédiction, et suis toujours votre bonne mère Marie Thérèse.

AN DIE

ERZHERZOGIN (KÖNIGIN) CAROLINE.

Schönbrunn, ce 9 d'août 1767[1]).

I. Ma chère fille. Vous souhaitez tant la séparation de la Brandis[2]), ayant demandé vous-même d'être confiée à Madame de Lerchenfeld. J'y consens et veux croire que c'est par estime, que vous portez à cette dernière, pour avoir si bien réussi avec vos sœurs. J'espère donc que vous suivrez exactement, et les traces de vos sœurs, et les conseils que Madame de Lerchenfeld trouvera bon de vous donner. Je ne compte pas vous traiter en enfant: vous avez quinze ans, et si vous voulez bien employer les talents que le bon Dieu vous a suffisamment accordés, et suivre de bons conseils, dont tout homme à tout âge a besoin, vous pourriez réussir à vous attirer toute l'approbation, tant de votre famille que du public. Mais il faut avant tout que votre intérieur, votre conscience soit bien rangée et réglée. A mon grand étonnement j'ai dû apprendre non seulement par la Brandis, mais même par vos autres femmes, et même jusqu'aux étrangers, que vous faites très-nonchalamment vos prières, sans respect ni attention, et encore moins avec ferveur. Ne soyez pas étonnée, si après un tel commencement de la journée tout va mal. Même les représentations n'aident rien alors, elles vous engagent au contraire à des paroles rudes et à

---

1) Vergl. Geschichte Maria Theresia's. VII. 348—351.

2) Das Kammerfräulein Maria Judith Gräfin Brandis.

l'humeur. Sans cela vous vous êtes accoutumée depuis quelque temps à traiter de cette façon vos dames; je le sais même par les étrangers qui en ont été frappés, ce qui vous a fait grand tort. Votre humeur à la toilette n'est pas moins aigre; sur ce point je ne vous passe ni oubli, ni la moindre excuse. Il faut de la douceur aux femmes, autrement elles ne sont guère estimées et moins encore aimées; ce n'est qu'une mauvaise habitude, qui les entraîne dans ces écarts. Votre voix et votre façon de prononcer sont déjà très-désagréables; il faut donc que vous vous donniez plus de peine qu'une autre à les changer et à ne pas vous exposer à élever votre voix.

Vous continuerez avec exactitude vos exercices dans la musique, peinture, histoire, géographie, dans le latin et dans toute sorte d'ouvrages. Vous ne serez jamais oisive; l'oisiveté est dangereuse pour tout le monde, plus encore pour vous, dont la tête doit être appliquée pour l'empêcher d'engendrer des enfantises, remarques, désirs démesurés de s'amuser peu raisonnablement.

Vous ne raconterez rien de ce que vous avez fait, vu ou entendu dans votre enfance; ces contes sont très-sujets à l'exagération, et souvent peu vrais. Comme je veux bien oublier le passé dans l'espérance, que vous ne me donnerez aucun sujet de m'en souvenir ou de vous traiter en enfant, j'exige de même que vous n'y pensiez plus et suiviez absolument ce que Madame de Lerchenfeld vous conseillera.

Vous devez à la Brandis toute la reconnaissance des soins infatigables qu'elle s'est donnés pour vous dans vos maladies. Vous lui devez tout ce que vous avez appris dans l'écriture, la musique et la peinture, et le peu de retour que vous lui marquez, est la source du mécontentement réciproque. Vous lui devez donc d'autant plus de reconnaissance pour toute votre vie.

Voulant vous traiter en personne âgée, je vous avertis que vous serez totalement séparée de votre sœur[1]). Je vous défends tout secret, intelligence ou discours avec elle; si la petite recommençait, vous n'avez qu'à ne pas y faire attention ou à le dire à la Lerchenfeld ou à vos dames; tout ce tripot finira ainsi tout de suite. Ces secrets ne consistent d'ailleurs que dans des remarques contre votre prochain ou votre famille, ou vos dames. Je vous avertis que vous serez exactement observée, et que je me tiendrai à vous, comme l'aînée, la plus raisonnable par conséquent, pour faire revenir votre sœur. Évitez tout secret ou discours en passant à l'église, à la table, à l'appartement.

Soyez attachée à votre sœur Amélie; fuyez cette curiosité puérile qui impatiente les autres; soyez plus occupée de vous même que des autres. Je n'exige de rapport que sur trois points: sur la prière, sur l'humeur, et comme vous vous comportiez avec vos sœurs et frères. Rien n'est indifférent à votre âge; on vous épluche.

L'année qui vient, vous aurez le même âge que votre sœur Josephe. Comme vous suivrez immédiatement l'Amélie, ce rang exige aussi plus d'attention; vous ne serez plus traitée en enfant, mais gardez-vous bien de le paraître par vos actions plus que les trois cadets[2]). A Laxenbourg j'étais contente de votre maintien; vous y avez peu parlé, ce qui ne fait rien, mais j'espère que vous en aurez fait de même dans votre chambre. Il ne faut jamais faire des rapports d'une chambre[3])

---

[1]) Marie Antoinette.

[2]) Ferdinand, Marie Antoinette und Maximilian.

[3]) Die Kaiserin versteht hierunter die am Wiener Hofe noch heute gebräuchliche Bezeichnung „Kammer", d. i. die ganze Umgebung der Erzherzoge und Erzherzoginnen, welche noch keinen eigenen Hofstaat besitzen.

à l'autre; rien n'est plus dangereux, surtout pour une grande princesse.

Si vous tâcherez de suivre mes conseils, qui ne partent que d'un cœur tendre pour tous mes enfants, et qui n'est occupé que de faire leur bonheur autant qu'il se peut dans ce monde, vous serez convaincue par l'expérience, que l'unique voie pour y parvenir, est celle de la vertu. Avec l'aide de Dieu on peut beaucoup, mais il faut la mériter par une vie innocente. Vous en avez tout le secours, il faut seulement le vouloir et se contraindre un peu, et vous verrez, combien cette joie et satisfaction intérieure est plus douce et permanente que tous les plaisirs bruyants de ce monde, qui fatiguent et ne laissent qu'un vide affreux. Comptez sur tout mon secours et tendresse, qui ne finira qu'avec ma vie.

Undatirt. (Anfangs April 1768.[1])

II. Ma chère fille. Je n'ai jamais rien entrepris qui m'intéressât et occupât tant, et qui me donnât en même temps autant de sujets de réflexion que de plaisir, que le soin dont je me suis chargée, de vous contenter, en vous donnant des conseils sur votre état futur. Il faut le regarder sous double face: l'une intéresse votre état de mariage et l'autre votre qualité de souveraine. Je tâcherai autant que ma tendresse pour vous et mon expérience me le dicteront, de vous donner du moins des principes généraux sur ces deux objets. Quoiqu'il y ait tant de livres qui traitent ces matières à fond, et mieux que je ne saurais le faire, votre confiance

---

[1]) Abschrift.

en moi me suffit, pour me faire entreprendre cet ouvrage, malgré qu'il me coûte un peu de peine. J'ai bien invoqué Dieu de me donner assez de lumières pour être à même de vous bien conseiller, et pour contribuer par ce moyen à votre bonheur mutuel, qui fait tout l'objet d'une mère, qui vous aime tendrement. Je commencerai par vos devoirs de reine et d'épouse, et je finirai par ceux qui se rapportent à votre particulier.

Je ne vous parle qu'en gros de vos devoirs, et vous prie de relire tous les quatre-temps les conseils d'une mère qui n'existe que pour ses enfants, qui les aime tous tendrement, qui ne souhaite et n'a jamais eu d'autre but, qu'avant tout leur salut et ensuite leur bonheur dans ce monde, ce qui ne saurait manquer, si vous ne quittez jamais la voie de la vertu, et si vous êtes exacte à remplir les devoirs de religion en particulier et en public. Le bon Dieu vous ayant destinée à régner, il faut que vous donniez l'exemple, surtout dans ce temps pervers, où notre sainte religion est si peu pratiquée et aimée. Il paraît que les grands ont honte d'en avoir et de la professer, et pour le peuple la plupart est plongée dans des superstitions, qu'on ne doit pas à la vérité heurter de front, mais il faut tâcher de ramener peu à peu les esprits par l'établissement de curés zélés et de bons maîtres d'école, pour instruire du moins la jeunesse, étant difficile de changer les gens dans un certain âge. C'est donc un devoir essentiel d'un souverain, de s'en occuper sans discontinuer.

L'exemple d'un souverain fait tout; voyez celui de votre frère[1]), qui me donne toute la consolation par son assiduité de fréquenter les sacrements et de s'acquitter de tous les

[1]) Leopold.

devoirs de la religion. J'espère que vous en ferez de même, mais toujours de l'aveu de votre confesseur[1]), dont vous suivrez avec une soumission parfaite les avertissements et les conseils en tout ce qui intéresse votre conscience. Si vous n'aviez pas cette confiance en lui, changez en plutôt; sur ce point de la direction de votre conscience il faut être tranquille, le moindre doute pouvant vous entraîner dans de grands dangers et troubles, et rien n'étant léger dans cette matière. Animez-le toujours à vous dire la vérité de la façon la plus claire et nette; qu'il ne vous ménage en rien, et qu'il vous traite comme tout le reste du monde. Il faut le lui répéter du moins tous les quatre-temps. Etant homme comme les autres, il pourrait d'ailleurs se relâcher, surtout s'il voyait qu'il vous déplût, mais en l'excitant à faire son devoir, il s'en acquittera avec d'autant plus d'exactitude. Il faut encore en même temps recevoir ses avis et conseils avec respect, douceur, humilité et soumission, pour qu'il n'imagine pas, que la vérité vous déplaît ou vous aigrit. Etant souveraine, votre situation est plus délicate que celle d'une autre. J'espère encore que, comme les quatre-temps sont des jours de pénitence, vous vous recueillerez alors avec plus de soin, en pensant plus particulièrement sur vos devoirs et comment vous aviez passé les trois mois précédents, et en implorant le secours de Dieu pour fortifier les propos, que vous ferez pour l'avenir pendant les trois mois qui suivront.

Vous ne mêlerez votre confesseur dans aucune affaire, soit générale soit particulière, hormis celles qui regardent

---

[1]) Der bisherige Beichtvater Carolinens, der Domherr Anton Bernhard Gürtler folgte ihr nach Neapel. Die Kaiserin war ihm, wie schon aus einem ihrer Briefe an die Erzherzogin Marie Christine hervorging, nicht besonders gewogen. Vergl. Bd. II. S. 248 und 379.

votre conscience et sa direction, la religion ou les mœurs. Qui pourrait vous donner sur ces objets de meilleurs et plus entiers conseils? Je frémis, en voyant combien l'irreligion augmente partout. Loin de chérir la religion, ceux qui en ont, s'étudient à le cacher. Un mot lâché à propos, un regard sérieux pour faire taire ceux qui s'émancipent, font un très-bon effet, et c'est un de nos devoirs de le faire.

Pour les affaires de votre conscience et de votre conduite, n'en cachez rien à votre confesseur, ou en cas de doute choisissez encore un théologien, dont les mœurs et la science soient à toute épreuve, pour le consulter. On ne saurait trop faire pour son âme.

Il faut suivre leurs conseils et leur parler avec sincérité, sans les mêler cependant dans la vie privée, ni être sur un pied de familiarité avec eux. Voyez-les toujours avec respect et comme vos juges. Ne leur contez aucune historiette, ne les mêlez pas dans quelconque affaire. Qu'ils ne soient pas surtout familiers avec vos gens, et qu'ils ne s'entretiennent non plus avec eux. On ne peut pas à la vérité empêcher qu'ils les voient, mais qu'ils ne contractent pas des liaisons avec eux. Par cette raison il vaut mieux les renvoyer que de les laisser trop longtemps attendre dans les antichambres, ce qui ne saurait manquer d'engendrer de la familiarité.

Estimez et paraissez estimer ceux qui aiment la religion et sont exacts dans sa pratique. Montrez-leur de l'attention, distinguez-les et faites éprouver le contraire à ceux qui s'écartent des devoirs de la religion. C'étaient les seuls moyens dont je me suis toujours servie avec bon succès. Je souhaite que votre cour soit aussi régulière que la mienne, et remplie de tant de bons chrétiens, honnêtes hommes et femmes, et de gens de mœurs irréprochables, que j'ai eu le

bonheur de garder jusqu'à cette heure. Mais pour y réussir, il faut une attention continuelle, sans s'en relâcher jamais, la moindre parole ou complaisance étant capable de tout bouleverser.

J'ose même assurer, que non seulement votre salut, mais votre bonheur temporel en dépend. Sans religion point de mœurs, et sans mœurs point de bonheur ni tranquillité dans aucun état, moins encore dans celui du mariage, dont la douceur est cependant le seul réel bonheur dans ce monde. Je vous le souhaite aussi parfait que je l'ai eu pendant vingt-neuf ans.

Tâchez de faire voir par toutes vos actions et par tous vos discours, que vous n'aimez et estimez que la vertu et droiture, que vous ne donnez pas légèrement votre confiance, et que vous ne l'accordez qu'à des gens de probité. Gracieuse avec tout le monde, ne montrez aucune hauteur, mais soyez encore moins familière, surtout avec les hommes. Vous êtes bien jeune, votre roi l'est de même; gardez-vous des gens de votre âge, il vous serait naturel de les préférer à d'autres, mais n'en faites jamais vos confidents et n'écoutez pas leurs rapports. Vous pouvez vous amuser avec eux, sans les admettre cependant dans votre confidence.

Tout commencement est difficile, et votre situation l'est plus que celle d'une autre, mais Dieu, qui depuis votre enfance vous a visiblement protégée, ne retirera pas sa main de dessus de vous, si vous suivez la voie de la vertu, si vous êtes exacte dans vos prières, dans vos exercices de piété, et surtout dans la lecture spirituelle. Vous êtes pourvue d'une belle bibliothèque; je vous recommande de vous servir des essais de morale sur les évangiles. Peut-être auriez-vous le bonheur de mettre le roi dans le goût de la lecture, à laquelle vous vous attacherez d'autant plus exactement, que

tous les dimanches vous n'aurez pas des sermons, dont il n'est ordinairement en Italie que dans l'avent et dans le carême. Mais s'il y en a, ne manquez pas d'y assister, et faites encore y aller toute votre cour.

L'aumône est un autre devoir essentiel. Je crois qu'à l'égard de vos revenus il suffit de donner par mois cent florins pour les pauvres à votre confesseur. Je ne dis pas, que vous deviez vous borner à cette somme, mais je crois que vous pouviez la fixer. Au reste une grande princesse est obligée à donner davantage, mais je ne voudrais pas, que vos libéralités passent par les mains des femmes et même des dames. Vous pourriez être informée par le ministre ou par quelqu'autre honnête homme des besoins de votre prochain, et alors il faut l'aider, autant qu'il se peut, en vous privant même de quelque plaisir, ce qui ne laissera pas de rendre l'aumône plus méritoire.

Vous ne vous mêlerez pas d'affaires qu'autant que le roi le voudra et que vous croieriez pouvoir lui être plus utile qu'un autre. C'est un point très-délicat; une autre mère vous animerait à tâcher d'avoir part aux affaires, mais j'en connais trop tout le poids et toute la délicatesse, pour vouloir vous y embarquer. Si vous pouvez, vous êtes obligée à servir votre prochain et à lui être utile. Qu'il trouve du moins auprès de vous de l'adoucissement dans ses peines, en ce que vous l'écoutez et consolez, mais rien ne doit se faire sans l'approbation et l'agrément du roi. S'il veut même vous mettre à part de son règne, vous informer des affaires, vous en parler, vous consulter même, ne le faites jamais paraître, laissez-lui tout l'honneur devant le monde, et contentez-vous de son cœur et de sa confiance, seul bien et qui est sans prix. Si vous réussissez par votre conduite régulière, par votre exactitude à remplir vos devoirs, par la

douceur de votre extérieur, par votre affabilité, par votre empressement à prévenir tous les désirs de votre mari, si vous n'avez en but que de lui plaire et de lui être utile, si vous gagnez une fois ce point qui dépend beaucoup de votre début, tout le reste sera aisé et s'exécutera sans peine. Il s'agit donc de gagner le cœur et la confiance de votre mari, mais il faut la mériter, et elle ne peut s'acquérir qu'en vous rendant aimable par votre douceur et complaisance, sans jamais lui faire sentir de la supériorité, point essentiel, dont le manque est peut-être l'unique cause du peu d'union dans plusieurs mariages. Il faut que vous vous prêtiez au goût de votre mari, et s'il y avait quelque chose qui ne fût pas trop en règle, tâchez de l'en détourner, en substituant quelque chose de mieux, mais ne prenez jamais l'air de vouloir lui imposer ou de le critiquer, ce qui ne conviendrait nullement, et on s'en servirait peut-être pour l'éloigner de vous, en lui faisant sentir l'espèce de subjection, dans laquelle on pourrait lui faire accroire qu'il se trouvait vis-à-vis de vous, ce qui serait le plus grand malheur. On peut fort bien faire sentir avec de la douceur et tendresse la peine, que de certaines choses nous causent, mais toujours sans employer ni reproches ni longs éclaircissements, moins encore disputes. Le silence est le parti le plus sûr, après avoir une fois dit son sentiment sans aigreur ou mine impérieuse, mais plutôt en conservant bon visage, ton posé, et même en y mêlant des caresses. C'est la confiance de votre mari, que vous devez chercher toujours et en tout, c'est votre but unique. On ne gagne qu'en se faisant estimer par des complaisances, sans éclater ou vouloir imposer. Vous savez que les femmes sont soumises à leurs maris, à leurs volontés et même à leurs caprices, s'ils sont innocents; il n'est pas d'exemption de cette règle, et on ne leur fait aucunement grâce sur ce point.

Elles ne sauraient donc être heureuses qu'en gagnant par la douceur la confiance et l'estime de leurs maris. Je ne saurais assez vous répéter ces moyens.

Vous n'avez pas besoin de favoris ou favorites. Cette espèce de gens cause toujours des désordres, et vous vous devez généralement à tous. Mais si dans la suite du temps vous en admettiez quelqu'un, il faut marquer que la préférence, que vous donnez à celui ou celle-ci, s'entend toujours du consentement du roi, sans lequel vous ne ferez rien. Mais étant approuvée par lui, vous n'avez à rendre compte de vos actions à personne.

Voilà un autre point délicat tant à votre égard qu'à celui du pays où vous allez habiter. Comme il y a beaucoup de *geniali* allemands, vous n'oublierez jamais d'être née Allemande, et vous tâcherez de conserver les qualités qui caractérisent notre nation: c'est la bonté et la droiture. Vous devez protéger par vos intercessions ces gens, mais sans *impegno* et en vous souvenant que sous ce dehors de *geniali* il y a plusieurs qui cachent leurs propres haines ou intérêts. J'espère que le roi fera grâce à ceux, que la dernière guerre a rendus malheureux. Mais comme dans chaque gouvernement il y a des mécontents, et qu'effectivement on dit qu'à Naples il y en a beaucoup, surtout parmi la noblesse et parmi les prêtres, pour avoir été un peu plus resserrés qu'ils ne l'étaient dans le temps que ma maison était dans la possession de ce royaume, lorsqu'ils étaient à la vérité trop puissants et despotiques, sans avoir été plus attachés à ma maison: on viendra en foule vous accabler de plaintes. Gardez-vous de vous en laisser prévenir, écoutez tout le monde, si votre roi l'approuve, donnez-leur de bonnes paroles, en leur faisant espérer que vous en informerez le roi, mais que c'est tout ce que vous pourriez faire, étant sûre de sa façon

de penser, et qu'il ne souhaite que ce qui est conforme à la vérité et à la justice, que vous n'êtes informée de rien, et que vous ne souhaitez que d'être utile au roi et à ses sujets. Par des réponses pareilles vous gagnerez les cœurs sans rien promettre, et vous gagnerez encore du temps pour être mieux informée ou dirigée.

Si l'on accuse auprès de vous quelqu'un d'injustice ou d'autres fautes, arrêtez d'abord l'accusateur, en lui représentant avec douceur, qu'il réfléchisse bien sur ce qu'il dit, parce que vous comptiez éclaircir le fait; qu'en cas de défaut ou de calomnie il perdrait à jamais vos grâces et l'accès auprès de vous, et que vous en informerez même le roi. En revanche, s'il disait la vérité, qu'il ne craigne rien et qu'il soit assuré de votre soutien. C'est l'unique moyen, autant qu'il est possible, de savoir la vérité et de couper court aux intrigues. Ne souffrez pas qu'on ose vous louer ou flatter, en rabaissant peut-être votre mari. Pour ceux qu'il aime ou distingue, faites-en autant, pour que devant le monde vous ne paraissiez différer en rien de ses sentiments. Ses goûts et même ses caprices doivent vous être des lois; vous devez adopter les premiers, les prévenir, les soutenir et excuser, s'ils sont indifférents, car pour ceux qui seraient contre la conscience ou une certaine décence, il ne faut pas les suivre, mais vous devez non plus les fronder. Se taire et ne pas faire semblant de les apercevoir, c'est le seul moyen qui vous reste dans ce cas.

On tâchera d'obtenir de vous et par vous ce qu'on ne peut et qu'on n'a pu jusqu'à cette heure obtenir par le chemin droit. On tâchera de noircir dans votre esprit ceux qui sont ou seront en place, ou qui ont la confiance du roi. Gardez-vous de vous y livrer ou d'écouter ces gens, ce qui ferait le malheur de votre vie. L'union parfaite et la confiance

mutuelle entre vous et votre mari sont les seuls moyens d'éviter cet écueil. Le monde doit croire que vous ne pensez et agissez que selon le goût de votre mari. Surtout dans le commencement, lorsque vous ne connaissez personne, on tâchera de vous rendre odieux les gens, qui sont peut-être les plus attachés à votre mari; un peu de jalousie même de votre part s'y mêlera peut-être, si, comme je l'espère, vous êtes tendrement attachée à votre mari. Gardez-vous de vous abandonner à ces défauts; vous ne devez aimer votre mari que pour l'amour de vous. S'il a de bons ministres, de bons domestiques, il faut les lui conserver, sans en être jalouse. Quel droit avez-vous sur la confiance de votre mari? Etant étrangère et ne connaissant pas encore le terrain, il ne peut vous donner toute sa confiance; il faut la mériter par votre conduite, et alors votre bonheur sera plus stable et parfait.

Gardez-vous de vous déranger ou de faire des dettes; rien n'est plus honteux. En tout cas il vaudrait mieux de recourir d'abord au roi pour vous en tirer, en vous rangeant pour l'avenir plus exactement.

Tout intérêt et tout présent soit à jamais banni de votre cour et de vous. Cette précaution dans ce pays-là est encore plus nécessaire qu'ici.

Les Italiens sont plus vifs et même plus spirituels que nos bons Allemands, il faut donc être très-circonspect vis-à-vis d'eux. Je vous connais beaucoup d'imprudence et peu de circonspection; c'est une suite de votre âge et inexpérience; il faut donc que vous soyez plus qu'une autre sur vos gardes.

Le seul moyen de conserver la paix, c'est de n'avoir que peu ou point de confidents, de n'écouter aucun rapport, et de couper court aux tracasseries. Etant seule, vous en viendrez d'autant plus aisément à bout, en faisant connaître une ou deux fois, que ces manigances vous déplaisent, et en

faisant taire les gens qui s'en mêlent. Vous pouvez et devez le faire, mais sans aigreur, et vous aurez tout gagné. Approfondissez toujours et en tout la vérité; qu'on sache que vous voulez la savoir à tout prix, et que vous ne donnez pas de quartier aux fourbes et faux rapporteurs. Par là vous les éloignerez du trône, qui est toujours entouré de gens de cette espèce.

Les *impegni,* les protections, les inimitiés et jalousies sont en Italie plus qu'ici en vogue. Ce n'est que par une conduite ferme, bonne et soutenue, mêlée de générosité, autant que votre état vous le permettra, que vous parviendrez à gagner tout le monde, ce qui fera l'agrément de votre propre cour et le bien-être de vos peuples. Voyez l'exemple de votre frère Léopold et de son épouse.

N'ayez point de confidents ou confidentes, surtout parmi les petites gens, qui ne s'insinuent que trop. On doit être continuellement sur ses gardes vis-à-vis d'eux. Les petits services qu'ils nous rendent, les contes qu'ils nous font, la coutume où nous nous trouvons d'agir sans gêne avec eux, rendent notre attention très-essentielle sur ce point.

Ne vous moquez jamais de personne, moins encore des prêtres et moines. Vous les respecterez et ne sauriez assez le leur montrer, mais sans aucune espèce de familiarité.

Si vous trouviez un ministre ou une dame, que vous croieriez mériter votre confiance par leurs sentiments de religion, par leurs mœurs et autres bonnes qualités, après avoir employé assez de temps pour reconnaître, s'ils ont toutes ces qualités, ne doutez pas de vous livrer à eux. Vous ne sauriez trop faire pour vous les attacher étroitement, et pour en convaincre le monde. Je ne vous conseille cependant pas d'en avoir plusieurs, cette espèce de gens étant très-rare, dont l'acquisition est un bonheur et le plus grand don de

Dieu, qu'il faut chercher et conserver avec soin. Ce n'est que la bonne opinion qu'ils peuvent avoir de notre caractère, qui nous les attache sans vues d'ambition ou d'intérêt. Gardez-vous de ceux qui vous sont attachés pour telles raisons, ceux de notre suite, et ceux qui nous entourent, étant ordinairement de cette trempe. Mais ce cas est égal à l'égard de tous les souverains et grands; trop heureux celui qui ne nourrit pas de tels desseins. Mais pour ceux qui ne s'attachent qu'à votre personne, à la Charlotte et non à la reine, qui vous disent la vérité, qu'elle plaise ou ne plaise pas, il faut les attirer et conserver. Mais vous ne pourriez le faire que par des procédés honnêtes et par la confiance que vous leur montrerez, et en suivant leurs conseils.

Ordinairement ce qu'on ne peut obtenir par la voie directe, on cherche l'arracher par des moyens obliques. Défendez rigoureusement à vos femmes de ne se mêler d'aucune recommandation, et de n'accepter aucun papier. Soyez gracieuse avec elles, faites-leur des générosités, mais ne leur parlez de rien. Qu'elles s'accoutument à recevoir tous les ordres par leur grande-maîtresse, et à faire passer encore leurs sollicitations par le même canal, cette subordination étant nécessaire. Ne traitez pas mieux les Allemandes que celles du pays, il faut garder l'égalité entre elles et exiger leur union. Vous devez absolument vous ranger selon le goût de la nation. Vous êtes destinée à être leur souveraine, il faut donc adopter, autant qu'il se peut, leur goût, pour attirer leur confiance. Votre charmante belle-sœur défunte [1]), dès le moment qu'elle est entrée dans mes états, se vantait d'être Autrichienne et tâchait d'approuver des choses indifférentes, et même très-petites, usitées dans mes pays, ce

[1]) Isabella.

qui lui attirait l'amour de tout le monde. Vous serez donc tout-à-fait Napolitaine, et ne mettrez point de ridicule dans certaines coutumes, toutes les nations et tous les hommes en ayant des particulières.

A Naples on a beaucoup de prédilection pour les Anglais et beaucoup de prévention contre les Français. Gardez-vous d'y entrer, restez neutre et louez ce qui est louable dans toutes les deux nations, qui ont toutes les deux beaucoup de bon. Il vous siérait mal de marquer quelque penchant de plus pour les Anglais, étant unie avec un prince de la maison de Bourbon, et nous étant intimement liés et alliés avec la France.

Ne racontez pas beaucoup de ce qui a du rapport aux pays d'ici, ni ne faites de comparaison entre ceux-ci et ceux-là, où vous allez être établie. Chaque pays a du bon et du mauvais; c'est ainsi que la providence a distribué ses dons.

N'ayez ni aversion ni prédilection pour aucune nation; toutes ont du bon et du mauvais. Dans le cœur soyez toujours Allemande par la droiture, et paraissez Napolitaine en tout ce qui est indifférent, mais en rien de ce qui est mauvais.

Undatirt. (Anfangs April 1768.[1])

Pour la reine.

III. Si vous dormez huit heures, il suffit, le plus serait de trop, hors quand vous êtes incommodée ou enceinte. A votre

[1]) Abschrift.

réveil vos premières pensées seront dirigées à Dieu, vous ferez la sainte-croix et vous vous offrirez entièrement. Je ne voudrais pas que sans nécessité vous vous arrêtiez au lit. Vous vous leverez tout de suite, vous direz vos prières du matin et ferez une courte lecture spirituelle. Je vous recommande ce point comme un des plus essentiels de votre vie; tout le reste en dépend, de même que de la prière du soir et de l'examen de conscience. Comme vous y étiez accoutumée toute votre vie, la pratique de ce devoir ne vous coûtera rien. Mais gardez-vous de vous en relâcher; soyez bien exacte sur ces deux points, qui feront l'unique ressource et consolation de votre vie, si le bon Dieu vous l'accorde longtemps.

Les dimanches et les jours de fêtes vous entendrez au moins deux messes. Il serait à souhaiter qu'avec le temps vous puissiez introduire à Naples le service divin sur le pied que votre frère l'a réglé à Florence. Feue la reine [1]), votre belle-mère, a commencé à y travailler, mais n'a pu tout achever.

Les jours de grandes fêtes, c'est-à-dire la nouvelle année, Pâques, fête de Dieu, Pentecôte, Noël, toutes les fêtes de la Sainte-Vierge et des S. S. Apôtres, vous lirez l'année chrétienne de Tourneux [2]); vous l'avez parmi vos livres. Je m'en sers avec grand plaisir, et lorsque vous le lirez, je croirai toujours m'entretenir avec vous.

---

[1]) Die im Jahre 1760 verstorbene Königin Maria Amalia, Gemalin Karls III., Tochter des Königs August III. von Polen.

[2]) L'année chrétienne von Nicolas Letourneux erschien im Jahre 1684 zu Paris in dreizehn Bänden. Wegen der jansenistischen Tendenzen des Verfassers wurde dieses Werk unter Innocenz XII. von der römischen Curie verdammt, und es ist merkwürdig, dass Maria Theresia es ihrer Tochter als geistliche Lectüre empfahl.

Les dimanches vous lirez l'essai de morale de Nicole [1]; en attribuant à chaque jour trois ou quatre points, on l'achève avec l'explication de l'épître et évangile dans une semaine.

Le catéchisme de Montpellier, et l'abrégé de l'écriture sainte vous fournissent une autre lecture très-utile. Si vous pouviez obtenir du roi, qu'il y prenne goût, et que vous osiez même lui lire haut, tout est gagné pour vous. Voyez ce qui se fait en Espagne.

Si vous pouvez, ne négligez jamais de vous confesser tous les mois, et même plus souvent, selon que les fêtes, vos dévotions et peut-être vos besoins l'exigent, mais toujours avec approbation de votre confesseur, auquel vous direz vos raisons, et en attendrez la décision, que vous suivrez avec soumission, sans agir selon votre propre volonté.

N'oubliez pas de vous confesser quelquefois sans communier, selon le conseil et la pratique de votre adorable père. Si vous avez quelque chose sur votre conscience, qui vous pèse, ne différez jamais un moment de vous réconcilier avec Dieu, mais toujours de l'aveu de votre confesseur. Vous cultiverez avec soin la dévotion envers la Sainte-Vierge, Saint-Joseph, votre patron de nom, Saint-Charles, et les S. S. Anges. Je m'en suis bien trouvée en toute occasion.

Vous vous mettrez dans la présence de Dieu, autant de fois que vous pourrez, dans la journée: c'est encore une pratique de votre incomparable père. Surtout ne l'oubliez jamais à midi, si on dit l'*Angelus-Domini*. Passez alors un peu sur vos actions de la matinée; priez pour le secours de

---

[1]) Essais de morale et instructions théologiques von Pierre Nicole. Auch dieser Rath der Kaiserin ist um so beachtenswerther, als Nicole bekanntlich ebenfalls zum Jansenismus hinneigte und um desswillen lange Zeit hindurch nicht in Frankreich lebte.

Dieu pour le reste de la journée, et faites des actes brefs de foi, d'espérance, d'amour et de repentir. Avant et après le repas faites toujours votre prière, si même les autres ne la font pas. Vous devez cet exemple aux autres, et à la fin vous donnerez le ton. Estimez-vous heureuse d'avoir des occasions de pouvoir convaincre les autres du bonheur de servir Dieu, et de lui être fidèle en tout.

Les dimanches et les vêpres rendez-vous aux vêpres et au salut, s'il y en a.

Quittez votre époux le moins que vous pouvez. La petite gêne ou ennui, que vous en sentirez au commencement, vous sera récompensée par la tranquillité dont vous jouirez le reste de votre vie, en vous assurant de la confiance de votre mari. Vous le suivrez donc partout, tant qu'il voudra vous avoir auprès de lui, car il faut se garder de lui être à charge, et votre plus grand soin sera toujours de l'amuser le plus utilement, et de vous l'attacher par ce moyen.

Comme il aime à badiner, même polissonner, prenez bien garde de ne lui jamais faire mal ou de vous fâcher, s'il vous en faisait. Je souhaiterais beaucoup qu'avec le temps ces jeux de mains ou polissonneries, qui occasionnent souvent des querelles, fussent abolies. Mais pour ne pas effaroucher votre mari, il faudrait s'y prêter au commencement, pourtant toujours avec retenue.

Je vous recommande de ne vous pas donner ou accoutumer à ces jeux d'enfants, surtout avec des cavaliers, ou ce qui serait encore pis, avec des valets de chambre. Je vous recommande votre maintien; qu'il soit gracieux, sans être familier. Il dépend beaucoup de la façon qu'on se présente. Votre taille a besoin d'être soignée. Ne soyez jamais en grand négligé devant les hommes; soyez toujours propre-

ment mise, rangée et couverte. Vous ne lâcherez point vos bijoux ou autres choses, que vous aurez portées avec vous, à d'autres sous prétexte de vous les garder.

Vous écrirez peu ici, vous devez savoir que vos lettres passent par trop de pays, pour en croire la route sûre. Tous les mois vous recevrez un courrier de Florence, qui vous portera avec sûreté de nos nouvelles. Par cette voie vous nous écrirez de même; ce ne sera cependant qu'à l'empereur et à moi, à votre frère Léopold et à son épouse. Dans ces deux derniers vous devez avoir une entière confiance et demander leur conseil sur tout ce qui pourrait arriver, particulièrement comment vous devriez vous conduire vis-à-vis du roi d'Espagne. Le roi vous ayant offert de lui écrire avec confiance et même en français, ne négligez pas d'en profiter, et cultivez sa tendresse, qui vous est tant nécessaire pour votre famille et pour votre conduite. Etant appuyée par le roi, on vous respectera et soutiendra au mieux, mais il faut que vous méritiez son amitié par votre conduite. Il est le meilleur père, le meilleur ami, le plus honnête homme, et ferme dans son amitié. Je prierai la grande-duchesse de vous montrer les lettres qu'elle reçoit de son père, et celles qu'elle lui écrit, pour pouvoir régler sur ce modèle votre correspondance. Votre unique but doit être à cette heure de plaire et d'être utile à votre mari et à votre famille, et de mériter surtout l'amitié de ce cher père. Si vous réussissez à gagner ces deux points, vous serez heureuse, et vous êtes obligée à y travailler.

On me dit que vous êtes difficile et avez de l'humeur à la toilette. N'ayez point de cette vanité méprisable; vous n'en avez jamais eue, et il serait bien triste, si vous en preniez au moment, où vous n'osiez plus vous occuper que du soin de plaire à votre mari par vos actions et non par vos parures.

Vous avez des gens habiles; laissez-les faire d'autant plus que vous ne savez pas vous-même de vous coiffer. On me dit même que vous parlez de les renvoyer. Ni dans notre maison ni dans aucune autre (Espagne, France, Angleterre etc.), je n'ai pas encore vu un seul exemple qu'on l'eût fait. Qu'est-ce qui nous attache ces gens? Nos bons procédés, sans doute, et l'espérance d'être établis pour toute leur vie. Vous leur devez encore plus, puisqu'ils ont voulu s'expatrier et quitter tout pour vous suivre. Ce n'est donc pas un conseil, mais un devoir de les bien traiter, d'en avoir soin, et d'agir avec elles comme une mère avec ses enfants, sans en faire cependant vos confidentes, si vous ne voulez pas passer dans le monde pour mauvaise maîtresse.

Ce serait un autre cas, si à cause de leur santé ou pour d'autres raisons elles demandaient de retourner. C'est alors que votre générosité doit paraître, à leur procurer leur retraite et à leur en fournir les frais. Mais peut-être tâchera-t-on de leur trouver d'abord des maris, comme il est arrivé avec celles de feue la reine. Dans ce cas, si elles vous conviennent, vous pourriez exiger, qu'étant même mariées, elles restent à vous servir, à l'exemple de ce qui s'observe à la cour de votre sœur Marie, et qui est encore d'usage en France et Lorraine. Je ne sais pas, si le même se fait en Espagne, mais en tout cas il faudrait alors avoir pour elles encore un peu plus de complaisance, et toujours des bons procédés, même jusqu'au ton de voix et aux façons. Cela s'entend que vous demandiez au roi, qu'elles vous restent, car sans l'agrément de votre époux vous ne sauriez les garder.

Soyez charitable et généreuse, mais avec ordre. Gardez-vous de donner plus que vous ne pouvez. Abstenez-vous des achats frivoles de nippes, habits, dentelles et autres choses.

Il faut qu'une souveraine achète des choses pareilles pour aider et encourager les ouvriers. Mais prenez pour règle, que cela soit des ouvrages faits dans votre pays, et pas des emplettes étrangères. Il faut faire quelquefois des petits présents à ceux qui vous servent bien (hommes ou femmes), ou qui vous ont rendu quelque service. Mais ne passez à aucun de vos gens d'accepter le moindre présent, de qui que ce soit. Ces ordres doivent leur être donnés par le grand-maître ou la grande-maîtresse, mais jamais directement par vous: c'est pour retenir l'ordre dans votre maison, et pour éviter de vous compromettre vis-à-vis d'eux, en vous fâchant ou trop parlant.

Vous ne sauriez renvoyer quelqu'un des Allemands sans m'en prévenir. Comme ils se sont expatriés sur ma parole, il faut que je sois informée avant que vous les renvoyiez, et vous attendrez là-dessus mes arrangements, pour que tout se fasse avec décence, et sans vous compromettre, ni peut-être la réputation de ces gens mêmes.

Faites tout en ordre. Jusqu'à cette heure vous vous êtes accoutumée à tout différer, ainsi vous mettrez partout la confusion, vous ne ferez rien de bon, et vous en serez la première ennuyée et excédée.

Votre trop grande curiosité est encore un défaut essentiel à réprimer: cela n'attire que des déboires; on se garde des gens curieux.

Votre imprudence à parler est encore plus dangereuse. Vous ne savez ce que vous dites, ni prenez garde à qui vous parlez. Vous devriez être corrigée par tous les désagréments que votre imprudence vous a déjà attirés, mais je vois à regret, que vous continuez toujours de même. Vous vous rendrez malheureuse vous-même et les autres, qui voudraient vous aider, en les compromettant. Tout le monde

se gardera de vous, vous vous en fâcherez, et vous ne devrez vous en prendre qu'à vous-même, à votre imprudence et impétuosité.

Je vous vois depuis peu un fond de suffisance, présomption et domination, qui me fait trembler. Sachez et ne l'oubliez jamais, que nous autres femmes n'osons en avoir vis-à-vis de nos maris: c'est notre devoir devant Dieu et les hommes, et sur lequel le monde ne fait nulle grâce. Les femmes ont toujours tort, quelques puissent être leurs maris. Il vous convient moins encore qu'à toute autre, d'en prendre même les airs. Vous devez avoir tout le respect, toute la complaisance et soumission aux ordres quelconques de votre mari, plus encore en public, pour donner, comme première sujette, cet exemple, et pour faire voir que vous connaissez votre devoir.

N'employez jamais vis-à-vis des autres le haut ton. Vous n'avez rien à commander, vous n'êtes pas souveraine, et si votre époux vous juge digne de sa confiance, usez-en pour tout faire par son nom, avec douceur et sans hauteur. Il ne s'ensuit pas que vous pourriez vous familiariser avec les autres. Au contraire; il faut encore moins le faire avec l'Italien. Mais en vous disant que vous deviez paraître ferme et en reine, vous n'en devez pas conclure qu'il faut être dure, rude, et avoir de l'humeur, mais qu'il vous convient d'être gracieuse, compatissante, indulgente, charitable.

Evitez tout air de coquetterie; vous l'avez toujours abhorrée ici. Sachez qu'il n'est plus innocent à l'égard d'une femme mariée, ce qui pourrait paraître sans crime dans une fille, quoique toutes deux se rendent bien méprisables par ces bas sentiments, de vouloir plaire par des ajustements extraordinaires, je ne veux pas même dire indécents ou trop décolletés, mais seulement bizarres ou outrés. Il ne convient

non plus de s'en trop occuper, en restant des heures entières à la toilette, ce qui, j'espère, n'arrivera jamais. J'ai cru pourtant devoir vous en prévenir, jeune comme vous êtes, pour que vous ne vous trouviez engagée dans ce défaut avant que de le remarquer ou vous en douter.

Ayez de la douceur et point de hauteur vis-à-vis de personne; l'Italien ne l'endure pas aisément. Mais il faut plus encore se garder de la familiarité avec lui; il en abuserait d'abord et ne vous en aimerait pas plus; au contraire, il vous mépriserait.

Ne vous passez jamais de l'humeur; en y cédant une fois, vous seriez tyrannisée, et rien ne rend plus insupportables à la société les gens même pleins de mérites, que de s'y laisser aller: c'est surtout un point essentiel vis-à-vis d'un mari, pour assurer votre bonheur. Soyez donc toujours gaie, complaisante et douce; on le peut, quand on le veut bien; il ne s'agit que de ne pas se relâcher sur ce point, et avec le temps il devient coutume. Je vous ai cité là-dessus des exemples tout pleins à suivre et à éviter.

Que la vérité et la candeur soient répandues dans toutes vos actions, et surtout paroles. Vous en aurez besoin, pour vous procurer une vie tranquille. Vous devez encore empêcher par votre exemple les autres, de n'oser, du moins au commencement, paraître autres qu'ils ne sont. Il faut que vous soyez très-circonspecte dans vos discours. On vous observera, on vous fera parler, pour juger du fond de votre caractère, et pour voir, si l'on peut se fier à vous ou non; vous voyez donc de quelle importance est ce point. Quel motif peut vous engager à raconter des enfantises, ou ce qui est passé dans votre enfance, vos méchancetés, vos maladies, quoique ces dernières ont été (grâce à Dieu) très-légères? Si même vous en faisiez des contes, qui vous

fussent avantageux, on vous taxerait ou d'ingratitude ou d'indiscrétion. On connaîtrait votre intérieur et en tirerait la conséquence, que vous êtes ou méchante, ou vaine, ou peu méritante, car on sait qu'on ne corrige personne sans sujet. Si on avait même outrepassé les bornes, et que l'on vous eût fait du tort, sans l'avoir mérité, on ne vous en croira non plus, et à la première occasion on fera des combinaisons avec ce que vous aurez raconté vous-même. Ne croyez pas que c'est seulement par charité, que nous sommes pourtant tous obligés d'avoir pour le prochain, que je. vous donne cet avis. C'est pour empêcher que vous ne vous lâchiez pas sur des choses, qui pourraient vous paraître indifférentes et même à votre avantage, où il pourrait encore se mêler quelque petit reste de rancune ou vanité. Le meilleur parti donc, que vous sauriez prendre, est de ne rien raconter du passé, ou de ne raconter que des choses avantageuses à un pays ou à des particuliers. Grâce à Dieu! Vous n'avez vu dans votre famille que du bon en général, quoique je ne prétends pas avancer qu'ils sont tous parfaits. Je souhaite qu'à son temps le bon Dieu vous donne dans votre famille autant de consolation que j'en ai, mais il faut toujours y avoir l'œil, et, vu la différence d'âges et d'humeurs, il y a toujours à corriger.

Vous pourriez amuser votre roi, et peu d'autres, en leur faisant le détail de ce que vous aurez vu en chemin, et des honneurs que vous aurez partout reçus, mais ne dites que le bon, sans y mettre du ridicule. Prenez bien garde de ne pas renchérir, en racontant; on s'en apercevrait à l'instant, et rien ne serait de plus méprisable. Votre crédit serait perdu à jamais, si l'on vous connaissait ce défaut.

Prenez pour règle, que vous n'avez à entretenir personne, mais que vous pouvez exiger de chacun, de vous

entretenir de bonne grâce et comme une étrangère, qui veut s'informer à fond de tous les usages et coutumes d'un pays, pour s'y prêter. Vous avez la meilleure occasion de vous laisser entretenir, en demandant à chacun ce qui est de coutume, sans vous décider, s'il vous plaît ou non. Vous en tirerez un double avantage: vous montrerez une grande envie d'être informée des coutumes du pays et de vous y prêter, ce qui ne saurait qu'obliger le monde, et vous éviterez de ne pas trop parler de vous-même.

Ne racontez jamais rien, pas même la plus petite aventure, au public ou aux cavaliers et dames. Ecoutez toujours, et de cette façon vous deviendrez en peu de temps instruite de tout. C'est un point des plus délicats à votre égard, et même pour tout le monde.

A l'âge de quinze ans, et n'ayant personne à côté, qui pourrait ou oserait vous faire des rémontrances dans les occasions, où vous pourriez vous échapper? Le seul expédient vous reste, de vous borner à ne rien raconter, et à écouter tout avec complaisance, en marquant même de l'empressement d'être informée de tout, pour devenir une vraie bonne citoyenne.

Ecartez surtout, ou rompez toujours les discours qui pourraient se faire contre le prochain. Chaque particulier est obligée à le faire, surtout les souverains, pour se trouver à même de donner le ton et d'empêcher le mal. La moindre négligence sur ce point attire nombre de conséquences.

Si vous ne pouviez empêcher ces discours, taisez-vous et faites voir qu'ils vous déplaisent. Prenez toujours le parti des absents, et évitez de tourner les gens en ridicule; tout le monde y est trop sensible, surtout si ce coup vient de la part des souverains.

Me voilà à la fin de mes conseils, ma chère fille: je ne finirais jamais, si je laissais aller mon cœur. Je voudrais

prévenir tout, je voudrais m'entretenir continuellement avec vous. Ma tendresse m'a fait faire bien des répétitions; prenez tout ceci d'un cœur tendre et agité, en perdant son cher enfant. Je me rassure, en admirant en tout la divine providence, et me soumettant entièrement, et vous, et tout mon être, à la divine volonté. Je finis par où j'ai commencé. Si vous suivrez la voie de la vertu, si vous serez exacte à vous acquitter des devoirs de religion, surtout des prières du matin et du soir, de la lecture spirituelle le matin, et du recueillement pendant la journée, en réfléchissant encore sur tout ce que vous ferez, vous serez heureuse, et ici et dans l'autre monde. Aimez votre mari et soyez-lui bien attachée, unique bonheur réel dans ce monde. Soyez utile à votre roi et à vos peuples en général, unique récompense des souverains. N'oubliez pas votre famille, ni ceux qui vous ont fait du bien. Aimez-moi, et pensez souvent à une mère qui vous aura toujours présente, qui ne sera occupée que de vous, qui n'aura des moments de consolation que ceux que vous lui procurerez, et qui ne cessera de prier Dieu, qu'il vous éclaire, vous soutienne, et vous tienne dans sa sainte garde. Tant que mes yeux seront ouverts, croyez-moi toujours votre fidèle et tendre mère et amie.

Königin Caroline von Neapel an Maria Theresia[1]).

Portici, le 6 octobre 1769[2]).

Ma très-chère et adorable mère,

Je n'ai qu'à La remercier pour Sa gracieuse et tendre lettre, de même que pour celle à mon bien cher mari. Les bontés qu'Elle m'y témoigne, me pénètrent, mais me font ressentir d'autant plus vivement la fulminante lettre que nous avons reçue hier soir d'Espagne avec la copie des avis que Votre Majesté a donnés au roi d'Espagne[3]). Au nom de Dieu, je n'ose

---

1) Abschrift von Pichler's Hand.

2) Vergl. den Brief der Kaiserin an den Grossherzog Leopold vom 19. October 1769. Bd. I. S. 25—30.

3) *Avis que donne l'impératrice.*

Elle mande qu'elle n'est pas du tout contente de sa fille, la reine de Naples, que cette jeune princesse ne se conforme point aux instructions cordiales, que pour son bien-être présent et futur elle lui a données de bouche avant son départ de Vienne, et par écrit depuis.

Les principaux sujets de plainte, que l'impératrice communique, sont

1° que le roi et la reine mènent une vie déréglée, qui nuira à leur santé et influera immancablement sur la succession, dont on ne voit jusqu'à présent aucune apparence; que leurs veilles sont longues et continuelles, les plaisirs nocturnes pas convenables ni décents, puisqu'ils consistent à courir dans les rues en carrosse ou à pied, faisant tapage et réveillant le monde à trois ou quatre heures du matin, comme il est arrivé à l'ambassadeur impérial, qu'on a obligé de sortir de son lit et de se mettre à la fenêtre*); qu'on a fait pis, puisqu'on a poussé ces promenades nocturnes sur la mer, où l'intempérie de l'air peut être plus préjudiciable, sans compter beaucoup d'autres risques, qui font frémir lorsqu'on y pense.

2e qu'on n'observe nulle décence dans leur conduite, que dans ces promenades la compagnie est fort restreinte, qu'on ne choisit que des flatteurs, qui ne songent ni à la dignité, ni à l'honneur de leurs maîtres,

---

*) Graf Ernst Kaunitz übergeht in seinem Briefe aus Portici vom 6. October diesen von der Königin in Abrede gestellten Umstand mit Stillschweigen.

point dire: qu'est-ce qu'Elle a fait? mais Elle nous a ruinés. Le roi d'Espagne accompagne ces avis avec une lettre

---

personnes méprisables, qui approuvent tout, fomentent les indécences et les manières ignobles, parce qu'elles sont seulement occupées de faire leur fortune à tel prix que ce soit.

L'impératrice ajoute avoir su que sa fille, la reine, en présence du roi, son mari, avait dit: „On écrira à Madrid et à Vienne ce qui se passe ici; il nous viendra des représentations, nous les lirons et nous irons notre train.“ L'impératrice mande qu'elle a été si scandalisée d'une pareille proposition, qu'elle aurait eu beaucoup de peine à se persuader qu'il fût possible que des princes, qui doivent tant d'égards et d'obligations à leur père et mère, eussent pu s'expliquer de la sorte, mais qu'elle le tenait d'une personne si digne de foi, que malheureusement elle ne pouvait pas s'en douter.

Cette princesse dit pourtant, qu'elle se flatte que ce ne sont pas là les vrais sentiments, ni du roi ni de la reine, mais que ce sont les mauvais conseils de gens indignes, que le roi et la reine de Naples admettent dans leur compagnie et confidence, qui les inspirent. Qu'elle sait que le roi a de l'esprit, une conception prompte, que, s'il commençait seulement à distribuer ses heures, à s'appliquer et à prendre connaissance du fond de ses affaires, il y prendrait goût, se rendrait bientôt capable de gouverner seul son état et deviendrait un grand roi; qu'il lui resterait beaucoup d'heures pour ses amusements honnêtes, qui sont nécessaires à tout âge, et surtout quand on est jeune, mais que c'est précisément ce qui ne plairait pas aux intriguants, qui l'entourent, et pourquoi ils détournent ce jeune prince d'une méthode, qui lui serait si aisée et utile.

L'impératrice communique encore les notions sur l'objet politique. Elle dit savoir que les Anglais ont beaucoup de partisans à Naples, que leur projet étant d'y faire un commerce avantageux et d'aliéner ce jeune roi de ses parents, de sa famille et de sa vraie alliance, ils tâchent d'y semer des fausses maximes, comme si la sûreté des deux Siciles dépendait de l'amitié avec l'Angleterre, et finit cette observation par dire, que l'empereur a cru remarquer déjà dans la cour de Naples peu d'attachement à l'union avec les Bourbons, et une certaine affectation dans le roi de ne jamais parler français, pas même avec l'ambassadeur de France, quoiqu'il sache assez de cette langue pour ce qu'il y a à dire dans une conversation qui n'est pas d'affaires.

La conclusion de l'impératrice est, que le seul intérêt qu'elle prend au bonheur, à la dignité et à la décence de la famille, à laquelle sa

fulminante pour mon bien cher mari, où il lui dit de n'être point mari, s'il ne savait me refréner, qu'il lui commandait d'obéir avec la plus exacte ponctualité aux plus petits ordres de Tanucci. Je ne veux point gouverner, mais je veux que mon cher mari soit roi, et il ne le sera jamais de cette façon. Il lui reproche aussi de l'avoir fait roi, et enfin c'est une lettre terrible. Mon cher mari a pâli, pleuré et jeté la salive de la bouche, et moi, peu a manqué que je ne sois tombée évanouie, car je suis restée une heure sans la bonne respiration, et j'ai vomi. Nous n'avons pu fermer l'œil, et mon cher mari a un peu d'émotion dans le pouls. Je lui ai défendu de le dire, pour ne point donner cette satisfaction à ceux qui nous veulent du mal, et j'ose dire que des scènes pareilles à celle d'hier au soir, ne sont pas le moyen d'avoir de la succession, mais bien à tout gâter, même s'il y avait quelque lueur d'espérance. Je conjure Votre Majesté par ce que

---

maison est alliée, la détermine à communiquer au roi d'Espagne tout ce qu'elle a appris de la cour de Naples, qu'elle sait que les femmes ne doivent pas se mêler du gouvernement des pays, où elles sont mariées, que les conseils à la reine, sa fille, ne peuvent par conséquent se diriger que sur la conduite privée et sur la dignité et décence de se comporter, qu'elle n'a épargné ni épargnera ceux-ci, mais qu'étant nécessaire un appui plus direct et une plus grande autorité, elle a recours au roi, père du roi des deux Siciles, afin qu'étant informé de ce qui se passe à Naples, il puisse prendre les mesures convenables pour arrêter ces désordres, pour éloigner d'auprès les jeunes époux tous les mauvais conseils et les personnes indécentes, ou par leur naissance, ou par leur façon de penser; qu'il inspire au jeune roi cet esprit d'ordre et d'application qui contiendra aussi sa femme; qu'il daigne insinuer au roi, son fils, le vrai principe politique, qui est l'union la plus intime avec les personnes de sa famille et l'alliance de celle-ci avec la maison d'Autriche, et enfin qu'il soutienne et autorise le Marquis Tanucci, le seul ministre capable de donner de bons et sages conseils à ses jeunes maîtres, et de diriger les affaires politiques selon les vrais principes.

peut prier une fille, que, quand Elle a quelque chose contre nous, Elle nous le mande. Elle sera obéie ponctuellement, comme Elle l'a été d'abord pour les courses de mer, quoiqu'Elle ne l'ait écrit qu'à moi; on voit par là, combien mon cher mari est docile et non revêche, comme le croit son père. Si je prenais la liberté, et je connais que je suis impertinente de dire si sincèrement les choses, mais je me fie dans Ses bontés, lesquelles, quoique je crains, je me flatte de ne pas avoir entièrement perdues, j'ose donc dire que cette lettre, que Votre Majesté a écrite au roi d'Espagne, est bien terrible déjà en tout. C'est comme si j'étais si désobéissante, et le terme qu'Elle met, qu'Elle a tant de sujets de plaintes. Au nom de Dieu! Pourquoi est-ce qu'Elle ne me les a pas dites à moi, et attendu, si je m'en corrigeais et ne lui obéissais ponctuellement, et alors Elle le pouvait dire au roi d'Espagne. La chose de courir les rues, ni jour ni nuit, est absolument fausse, de même que d'avoir appelé Kaunitz à la fenêtre: il est un menteur, s'il le dit. A cause des Anglais Votre Majesté me croie, que ni moi ni mon cher mari n'entrons si avant en politique. Il ne veut point parler français, parce que cela lui paraît affecté et petit-maître. A cause de ma réponse je donne défi à qui l'a dit: je respecte trop le roi d'Espagne, sans l'aimer, et j'ai trop de tendresse pour Votre Majesté, pour être capable de penser, tant moins de dire une réponse pareille. J'ose Lui dire seulement, que nous avons perdu pour un temps notre crédit chez le roi d'Espagne; il nous a défendu même de nous excuser, ainsi nous La supplions, moi et mon cher mari, à genoux et les larmes aux yeux, de vouloir nous excuser auprès du roi d'Espagne, car il n'y a point d'autre remède. C'est une très-grande impertinence de notre part, mais nous nous confions dans Son unique bonté, qu'Elle a eue pour nous de tout temps,

et au nom de Dieu, qu'Elle ne mande jamais rien au roi d'Espagne, tout à nous en droiture, car Elle a été jusqu'à présent obéie en tout. Nous ne sommes plus allés en mer, j'entends deux messes le dimanche, les autres jours réglés, et le rosaire, ainsi Elle voit que dans les plus petites choses je Lui obéis, ainsi je La supplie de ne point écrire en Espagne, car cela nous fait un terrible tort à cause de Tanucci. Qu'Elle sache que je lui avais fait certaines recommandations, qu'il les avait trouvées toutes faisables, mais que depuis hier, où sont venues les lettres, il a trouvé mille difficultés, se soutenant à ne rien faire, même des choses possibles. Je ne m'en soucie nullement, si on nous laissait seulement inattaqués sur notre conduite et obéissance filiale. Le roi d'Espagne n'a pu faire autrement que de nous bien gronder, après les avis que Votre Majesté, qu'il reconnaît pour une si bonne mère, lui avait donnés, mais je serais bien tentée de dire une très-grande impertinence, et je conjure par avance Votre Majesté de ne s'en point offenser, mais je la crois trop bonne et tendre mère, pour pouvoir croire qu'Elle nous aurait voulu faire ce grand tort en Espagne, et je commettrais que c'est Rosenberg, parce qu'à ces avis j'y vois son style, et ce ne serait point le premier *imbroglio,* car il m'en a fait un autre, et je n'en ai rien voulu dire, il y aura un mois, et cela aura été dans le même temps qu'il aura écrit en Espagne. J'ai combiné tout cela ensemble, que Tanucci vient chez moi et me dit que Rosenberg lui avait écrit de la part de Votre Majesté que je voulais le déplacer, que je ne l'aimais point, ce qui à un vieux soupçonneux n'a point manqué de lui faire grande impression, par combien de choses je lui ai pu dire en contraire. A présent cela avec, m'a fait combiner le tout ensemble, ce qui me fait une vraisemblance que cela pourrait être lui qui eût fait ces avis. Je



conjure Votre Majesté de ne nous mettre point cet autre ami, et de ne point permettre pas même qu'il pense à Naples. Nous avons le roi d'Espagne, qui nous dirige, Tanucci est le ministre, Votre Majesté n'a qu'à commander, mais je ne voudrais point un second Tanucci dans la personne de Rosenberg, d'autant plus qu'étant absent, il ne sait que par relation, outre que lui, qui croyait tout si bien arranger, ne m'a pas servi grande chose, pendant qu'il était à Naples, et en un mot, je dis sincèrement à Votre Majesté, qu'il m'a toujours paru qu'il voudrait un peu diriger ici, et c'est un moyen secret, par lequel Tanucci veut, sans y comparaître, arranger ses choses, et j'avoue à Votre Majesté, que mon cher mari et moi ne souffrirons nullement qu'il se mêlât de nos affaires. Si Votre Majesté nous veut commander, nous sommes toujours prêts à obéir en toute rencontre, mais nous ne voulons point que personne ne se mêlât dans notre ménage qui, grâce à Dieu, va fort bien. Nous sommes une année et demie mariés, et jamais nous n'avons eu une querelle qui eût durée une demi-heure, jamais, et nous avons toujours été en bonne union, et si des scènes pareilles n'auraient troublé, notre félicité aurait été complète.

Je conjure Votre Majesté pour la grande liberté, avec laquelle j'ai écrit, mais l'affliction ou détresse, où moi et mon cher mari nous trouvons, ne nous a pas permis que de Lui mander l'exacte vérité. Votre Majesté a, à ce que je me flatte, de tout temps connu mon respectueux et tendre attachement pour Elle, ainsi il serait bien dur et affligeant, que, quand je cherche à Lui en donner des preuves par mon aveugle obéissance, Elle croierait justement que j'en agis le plus mal

Je Lui envoie la lettre de mon cher et bien cher mari; il est si mortifié et pénétré et tient le visage tout jaune;

Dieu veuille que ses chagrins n'influent point sur sa santé. Je supplie Votre Majesté de réveiller Ses anciennes bontés pour moi, de me pardonner la grande impertinence, avec laquelle j'ai écrit, de ne me jamais plus accuser en Espagne, et de me mander tout ce qu'Elle voudra, car Elle sera obéie ponctuellement. Je Lui baise, en attendant avec bien de l'empressement une réponse, mille fois les mains, et L'assure ....

Vienne, le 22 octobre 1769 [1]).

IV. Madame ma chère fille. L'envoi de ce courrier me fait de la peine, mais je m'empresse de vous l'expédier, pour vous tirer d'inquiétudes, lesquelles je sens trop vivement. La grande distance entre Naples, ici et l'Espagne fait le sujet de nos peines, et j'attends de vos nouvelles avec le plus grand empressement, pour me rassurer. Je ne peux vous exprimer mon étonnement sur les points en forme d'avis, que vous avez envoyés à l'empereur, qui doivent être de moi. Ceux des promenades, longues courses de nuit, et de la peu décente compagnie, qui faisaient tant parler par tout le monde, ont été rélévés par moi en Espagne; les autres ont été racontés publiquement ici et ont pu être rendus par les propres ministres d'Espagne et de Naples, surtout les discours à table. Vous vous souviendrez que je vous ai d'abord écrit, combien votre réputation souffrait par ces enfantises, et ma satisfaction n'était pas petite, qu'à ma première insinuation vous avez interrompu ces parties, et je vous ai marqué du depuis toute ma consolation dans toutes

[1]) Abschrift von Pichler's Hand.

mes lettres, et je me suis louée publiquement de vos attentions à me plaire. C'était d'autant plus nécessaire, qu'on attribuait à vous seule ces veilles, bien pernicieuses pour vos santés, mais surtout pour le roi; on parlait même qu'il en avait eu les jambes enflées. Mais le malheur de tout cela est, qu'il faut un mois pour avoir une réponse ici et bien deux d'Espagne, et voilà ce qui a pu occasionner tout ce tripot. Je ne suis pas capable d'accuser quelqu'un, et je vous aime tous trop tendrement, pour avoir voulu vous exposer à perdre les bonnes grâces d'un père, qui s'intéresse tant pour vous, et dont votre bien-être dépend, et sans vous prévenir encore. Mais j'avoue, l'amitié qui me lie avec ce prince depuis longtemps, et vos intérêts personnels ont pu alarmer trop mon cœur et avoir été cause du désagrément que vous en ressentez. Je n'ai rien de plus à cœur, et empressée de vous faire regagner les bonnes grâces du roi, comme vous le souhaitez, j'en ai même écrit déjà, connaissant le cœur du roi, votre beau-père; il sera lui-même charmé, autant que moi et vous, mes chers enfants, à l'obtenir. Ce contretemps fâcheux ne doit rien changer à notre tendresse mutuelle, et rétablira la confiance plus que jamais. Mais je vous conjure, ma chère fille, mettez de l'ordre dans vos journées, pour pouvoir durer, ou pour mieux dire: pour faire *vita chi dura.* Notre cher roi, quoique robuste, n'a rien eu [1]), et tous deux, vous souhaitez encore de la succession; ce n'est pas ainsi qu'on peut l'espérer. Donnez un certain temps au repos, à votre âme, à l'exemple que vous devez aux autres, aux affaires, et puis amusez-vous, de seize heures du jour même dix, et tout ira bien.

---

[1]) Die Kaiserin meint hier offenbar, der König von Neapel habe noch keine ansteckende Krankheit, insbesondere die Blattern überstanden.

Vous soupçonnez en vain Rosenberg; son ambition consiste à être placé ici à la cour. Ne soupçonnez personne en particulier, mais tout le monde ensemble: il n'y a eu qu'une voix là-dessus, les uns par l'intérêt vif qu'ils en prenaient, les autres pour critiquer. J'avoue, mon cœur était de tous les deux partis; j'étais vivement alarmée sur vos santés, et j'étais piquée que vous perdiez votre petite renommée, qui flattait si bien mon amour-propre.

Vous voyez bien, ma chère fille, que cette lettre n'est que pour vous et votre cher mari, et je vous répète encore: tâchez de complaire en tout au roi, votre beau-père, et de deviner ses intentions; vous ne sauriez m'obliger plus: c'est votre devoir, et la reconnaissance vous y oblige. Votre bon et tendre cœur n'est pas capable de rancune. Je me flatte que vous m'excuserez par le tendre principe d'où sont partis mes inquiétudes et les conseils que je vous donne, et croyez-moi toujours votre bien tendre mère Marie Thérèse.

Vous retiendrez le courrier autant que vous voudrez; il n'est envoyé que pour vous, mais vous pouvez bien juger, combien je suis empressée de le recevoir. Je vous embrasse.

AN DIE

ERZHERZOGIN MARIE BEATRIX.

Undatirt[1]).

Chère princesse ma cousine. Vous trouvant dans mes pays, et devant m'appartenir de si près, j'ai cru devoir vous faire connaître des personnes, auxquelles vous êtez bien chère, et qui n'auront pas des plus grands soins que de vous rendre heureuse. Vous recevrez avec l'agrément du duc, votre grand-père, ces lignes; regardez-les comme un gage de ma tendresse, qui ne finira qu'avec ma vie. De Votre Altesse la très-affectionnée cousine Marie Thérèse. I.

Ce 13.

Madame ma chère fille et grande-fille. Vous voilà parfaite; je vous en fais bien mon compliment, et continuant vos occupations avec les talents et agréments que le bon Dieu vous a accordés, vous deviendrez aussi grande en vertus qu'en âge. Tout ce que Madame Simonette[2]) me marque II.

---

[1]) Das Papier, auf welchem dieser und die nächstfolgenden sieben Briefe der Kaiserin an Marie Beatrix geschrieben sind, ist ohne Trauerrand, ein sicheres Zeichen, dass sie noch aus der Zeit vor dem Tode des Kaisers Franz — 18. August 1765 — herrühren.

[2]) Maria Theresia Gräfin Simonetta, Fürstin von Varese, geborne Gräfin Castelbarco.

et au nom de Dieu, qu'Elle ne mande jamais rien au roi d'Espagne, tout à nous en droiture, car Elle a été jusqu'à présent obéie en tout. Nous ne sommes plus allés en mer, j'entends deux messes le dimanche, les autres jours réglés, et le rosaire, ainsi Elle voit que dans les plus petites choses je Lui obéis, ainsi je La supplie de ne point écrire en Espagne, car cela nous fait un terrible tort à cause de Tanucci. Qu'Elle sache que je lui avais fait certaines recommandations, qu'il les avait trouvées toutes faisables, mais que depuis hier, où sont venues les lettres, il a trouvé mille difficultés, se soutenant à ne rien faire, même des choses possibles. Je ne m'en soucie nullement, si on nous laissait seulement inattaqués sur notre conduite et obéissance filiale. Le roi d'Espagne n'a pu faire autrement que de nous bien gronder, après les avis que Votre Majesté, qu'il reconnaît pour une si bonne mère, lui avait donnés, mais je serais bien tentée de dire une très-grande impertinence, et je conjure par avance Votre Majesté de ne s'en point offenser, mais je la crois trop bonne et tendre mère, pour pouvoir croire qu'Elle nous aurait voulu faire ce grand tort en Espagne, et je commettrais que c'est Rosenberg, parce qu'à ces avis j'y vois son style, et ce ne serait point le premier *imbroglio,* car il m'en a fait un autre, et je n'en ai rien voulu dire, il y aura un mois, et cela aura été dans le même temps qu'il aura écrit en Espagne. J'ai combiné tout cela ensemble, que Tanucci vient chez moi et me dit que Rosenberg lui avait écrit de la part de Votre Majesté que je voulais le déplacer, que je ne l'aimais point, ce qui à un vieux soupçonneux n'a point manqué de lui faire grande impression, par combien de choses je lui ai pu dire en contraire. A présent cela avec, m'a fait combiner le tout ensemble, ce qui me fait une vraisemblance que cela pourrait être lui qui eût fait ces avis. Je

conjure Votre Majesté de ne nous mettre point cet autre ami, et de ne point permettre pas même qu'il pense à Naples. Nous avons le roi d'Espagne, qui nous dirige, Tanucci est le ministre, Votre Majesté n'a qu'à commander, mais je ne voudrais point un second Tanucci dans la personne de Rosenberg, d'autant plus qu'étant absent, il ne sait que par relation, outre que lui, qui croyait tout si bien arranger, ne m'a pas servi grande chose, pendant qu'il était à Naples, et en un mot, je dis sincèrement à Votre Majesté, qu'il m'a toujours paru qu'il voudrait un peu diriger ici, et c'est un moyen secret, par lequel Tanucci veut, sans y comparaître, arranger ses choses, et j'avoue à Votre Majesté, que mon cher mari et moi ne souffrirons nullement qu'il se mêlât de nos affaires. Si Votre Majesté nous veut commander, nous sommes toujours prêts à obéir en toute rencontre, mais nous ne voulons point que personne ne se mêlât dans notre ménage qui, grâce à Dieu, va fort bien. Nous sommes une année et demie mariés, et jamais nous n'avons eu une querelle qui eût durée une demi-heure, jamais, et nous avons toujours été en bonne union, et si des scènes pareilles n'auraient troublé, notre félicité aurait été complète.

Je conjure Votre Majesté pour la grande liberté, avec laquelle j'ai écrit, mais l'affliction ou détresse, où moi et mon cher mari nous trouvons, ne nous a pas permis que de Lui mander l'exacte vérité. Votre Majesté a, à ce que je me flatte, de tout temps connu mon respectueux et tendre attachement pour Elle, ainsi il serait bien dur et affligeant, que, quand je cherche à Lui en donner des preuves par mon aveugle obéissance, Elle croierait justement que j'en agis le plus mal

Je Lui envoie la lettre de mon cher et bien cher mari; il est si mortifié et pénétré et tient le visage tout jaune;

Dieu veuille que ses chagrins n'influent point sur sa santé. Je supplie Votre Majesté de réveiller Ses anciennes bontés pour moi, de me pardonner la grande impertinence, avec laquelle j'ai écrit, de ne me jamais plus accuser en Espagne, et de me mander tout ce qu'Elle voudra, car Elle sera obéie ponctuellement. Je Lui baise, en attendant avec bien de l'empressement une réponse, mille fois les mains, et L'assure . . . .

Vienne, le 22 octobre 1769 [1]).

IV. Madame ma chère fille. L'envoi de ce courrier me fait de la peine, mais je m'empresse de vous l'expédier, pour vous tirer d'inquiétudes, lesquelles je sens trop vivement. La grande distance entre Naples, ici et l'Espagne fait le sujet de nos peines, et j'attends de vos nouvelles avec le plus grand empressement, pour me rassurer. Je ne peux vous exprimer mon étonnement sur les points en forme d'avis, que vous avez envoyés à l'empereur, qui doivent être de moi. Ceux des promenades, longues courses de nuit, et de la peu décente compagnie, qui faisaient tant parler par tout le monde, ont été rélévés par moi en Espagne; les autres ont été racontés publiquement ici et ont pu être rendus par les propres ministres d'Espagne et de Naples, surtout les discours à table. Vous vous souviendrez que je vous ai d'abord écrit, combien votre réputation souffrait par ces enfantises, et ma satisfaction n'était pas petite, qu'à ma première insinuation vous avez interrompu ces parties, et je vous ai marqué du depuis toute ma consolation dans toutes

---

[1]) Abschrift von Pichler's Hand.

mes lettres, et je me suis louée publiquement de vos attentions à me plaire. C'était d'autant plus nécessaire, qu'on attribuait à vous seule ces veilles, bien pernicieuses pour vos santés, mais surtout pour le roi; on parlait même qu'il en avait eu les jambes enflées. Mais le malheur de tout cela est, qu'il faut un mois pour avoir une réponse ici et bien deux d'Espagne, et voilà ce qui a pu occasionner tout ce tripot. Je ne suis pas capable d'accuser quelqu'un, et je vous aime tous trop tendrement, pour avoir voulu vous exposer à perdre les bonnes grâces d'un père, qui s'intéresse tant pour vous, et dont votre bien-être dépend, et sans vous prévenir encore. Mais j'avoue, l'amitié qui me lie avec ce prince depuis longtemps, et vos intérêts personnels ont pu alarmer trop mon cœur et avoir été cause du désagrément que vous en ressentez. Je n'ai rien de plus à cœur, et empressée de vous faire regagner les bonnes grâces du roi, comme vous le souhaitez, j'en ai même écrit déjà, connaissant le cœur du roi, votre beau-père; il sera lui-même charmé, autant que moi et vous, mes chers enfants, à l'obtenir. Ce contretemps fâcheux ne doit rien changer à notre tendresse mutuelle, et rétablira la confiance plus que jamais. Mais je vous conjure, ma chère fille, mettez de l'ordre dans vos journées, pour pouvoir durer, ou pour mieux dire: pour faire *vita chi dura.* Notre cher roi, quoique robuste, n'a rien eu [1]), et tous deux, vous souhaitez encore de la succession; ce n'est pas ainsi qu'on peut l'espérer. Donnez un certain temps au repos, à votre âme, à l'exemple que vous devez aux autres, aux affaires, et puis amusez-vous, de seize heures du jour même dix, et tout ira bien.

---

[1]) Die Kaiserin meint hier offenbar, der König von Neapel habe noch keine ansteckende Krankheit, insbesondere die Blattern überstanden.

Vous [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]. Ne [illegible] [illegible] en particulier, mais [illegible]. J'avoue [illegible] [illegible] [illegible] de vous en [illegible] partie; j'étais [illegible] [illegible] sur vos [illegible], et j'étais piquée que vous perdiez votre petite renommée, qui faisait si bien mon amour-propre.

Vous voyez bien, ma chère fille, que cette lettre n'est que pour vous et votre cher mari, et je vous répète encore: tâchez de complaire en tout au roi, votre beau-père, et de deviner ses intentions: vous ne sauriez m'obliger plus: c'est votre devoir, et la reconnaissance vous y oblige. Votre bon et tendre cœur n'est pas capable de rancune. Je me flatte que vous m'excuserez par le tendre principe d'où sont partis mes inquiétudes et les conseils que je vous donne, et croyez-moi toujours votre bien tendre mère Marie Thérèse.

Vous retiendrez le courrier autant que vous voudrez: il n'est envoyé que pour vous, mais vous pouvez bien juger, combien je suis empressée de le recevoir. Je vous embrasse.

AN DIE

ERZHERZOGIN MARIE BEATRIX.

Undatirt[1]).

Chère princesse ma cousine. Vous trouvant dans mes pays, et devant m'appartenir de si près, j'ai cru devoir vous faire connaître des personnes, auxquelles vous êtez bien chère, et qui n'auront pas des plus grands soins que de vous rendre heureuse. Vous recevrez avec l'agrément du duc, votre grand-père, ces lignes; regardez-les comme un gage de ma tendresse, qui ne finira qu'avec ma vie. De Votre Altesse la très-affectionnée cousine Marie Thérèse. I.

Ce 13.

Madame ma chère fille et grande-fille. Vous voilà parfaite; je vous en fais bien mon compliment, et continuant vos occupations avec les talents et agréments que le bon Dieu vous a accordés, vous deviendrez aussi grande en vertus qu'en âge. Tout ce que Madame Simonette[2]) me marque II.

---

[1]) Das Papier, auf welchem dieser und die nächstfolgenden sieben Briefe der Kaiserin an Marie Beatrix geschrieben sind, ist ohne Trauerrand, ein sicheres Zeichen, dass sie noch aus der Zeit vor dem Tode des Kaisers Franz — 18. August 1765 — herrühren.

[2]) Maria Theresia Gräfin Simonetta, Fürstin von Varese, geborne Gräfin Castelbarco.

de vous, m'enchante. Je vous envoie par une autre occasion une petite cassette à défiler à la mode des dames allemandes, et quelques bagatelles, pour vous faire souvenir de moi en toute sorte d'occasions. Je suis toujours occupée de vous et à former votre petit époux, qu'il puisse être digne de vous. Il m'enchante par la vivacité qu'il marque à exécuter mes intentions, et je suis toujours avec toute la tendresse de Votre Altesse la très-affectionnée cousine

Marie Thérèse.

Ce 10 mars (1764).

III. Madame ma chère fille et cousine. Je n'ai rien de plus pressé que de vous marquer toute la joie que nous cause votre heureux rétablissement[1]). Plus nos inquiétudes étaient vives, d'autant plus est la consolation que nous ressentons, que le bon Dieu nous a voulu conserver une princesse et fille aussi chère, qui a donné tant de marques de courage et de patience dans cette vilaine maladie, et par là nous comble de satisfaction, de voir ses sentiments correspondre à sa naissance. J'attends avec la plus grande impatience d'apprendre, que ce joli minois n'a pas été gâté, mais quel qu'il puisse être, je réponds de l'époux, qui a donné des marques non équivoques de sa tendresse; j'en étais contente et touchée. Dieu veuille vous conserver et bénir de même, pour être la consolation de nos vieux jours, et je vous prie de me croire toujours avec toute la tendresse votre fidèle mère

Marie Thérèse.

---

[1]) Die Prinzessin war im Februar 1764 an den natürlichen Blattern erkrankt.

Je joins ici nos portraits, qu'on nous a dit que vous avez marqué de souhaiter. Mes compliments à Monsieur le duc votre grand-père.

Ce 12 novembre (1764).

Madame ma chère fille. N'attribuez pas à paresse de n'avoir répondu plus tôt à votre chère lettre. J'ai eu un gros rhumatisme au bras droit, qui ne m'a quittée que depuis huit jours, et ces jours-ci j'étais fort occupée et hors d'ici pour aller à la rencontre de ma belle-sœur, la princesse Charlotte, qui est arrivée heureusement avant-hier. IV.

Vos souhaits ne peuvent que me rendre heureuse, et je ne me soucie de vivre qu'autant que je puisse être utile à mes enfants et leur marquer toute ma tendresse. Les progrès que vous faites, ma chère fille, dans toutes vos occupations, me charment; Madame Simonette, que j'estime et aime à juste titre, me donne là-dessus les plus grandes consolations. Suivez toujours ses bons conseils et marquez lui en toutes les occasions ma reconnaissance et votre confiance, et vous serez heureuse et rendrez votre bonne vieille mère, qui vous aime tendrement, de même. Marie Thérèse.

Mes compliments à Monsieur votre grand-père.

Undatirt. (Laxenburg, Anfangs Mai 1765.)

Madame ma chère fille. Je vous suis bien obligée du souvenir pour ma naissance. Vous me promettez de m'écrire bientôt en allemand, ce qui me fera bien du plaisir, sachant V.

que vous faites tant de progrès dans cette langue, comme dans tout le reste de vos occupations. La princesse de Varese ne peut assez m'en écrire, jugez, combien cela me fait plaisir. J'étais un peu inquiète, apprenant votre indisposition, et en même temps celle de la Melzi, mais j'étais bien aise de savoir aussitôt votre rétablissement. Le froid extraordinaire qu'il fait ce mois-ci, cause beaucoup de rhumes et fluxions. Mon fils Ferdinand a eu la rougeole le plus heureusement, il nous est venu voir ici hier, je le trouve bien grandi, ce qui m'enchante. Je voudrais bien être âgée de plus de six ans, si je pouvais les ajouter à mon fils. Mon impatience à vous embrasser, ma chère fille, est grande, et je vous prie de croire que je suis toujours avec toute la tendresse, Madame ma chère fille, votre affectionnée mère

Marie Thérèse.

Mes compliments à Monsieur le duc votre grand-père.

Ce 16 mai (1765?).

VI. Madame ma chère fille. On ne peut être plus touchée que je l'étais de votre charmante lettre pour mon jour. Je ne souhaite de prolonger mes vieux jours qu'autant qu'ils puissent être utiles à ma famille, et à vous, Madame ma chère fille. Leslie[1]) le chambellan, n'a pu assez me dire de votre bonne santé et de la façon dont vous l'avez entre-

---

[1]) Anton Graf Leslie ist im Schematismus des Jahres 1765 als der Letzte unter den Kammerherren des damaligen römischen Königs Joseph angeführt. Auch in dessen Briefen an die Kaiserin geschieht seiner mehrmals Erwähnung.

tenu en allemand; j'étais tentée de vous écrire dans cette langue. Jugez de toute ma joie, vous voyant profiter en tout, mais surtout le retour de votre santé me tenait tant à cœur. La Meraviglia a été bien questionnée de même, et m'a comblée de joie. Continuez de même, et vous remplirez parfaitement les vœux de celle, qui vous aime bien tendrement, et sera toujours, Madame ma chère fille, votre bonne mère

Marie Thérèse.

Den 9. Juni (1765).

Allerliebste Frau Tochter. Ich will nicht die Letzte sein, die Euer Liebden in dieser Sprache schreibet. Obwohl mir viel gemächlicher ist die französische Correspondenz, so erfreue ich mich doch, deutsche Zeilen von meiner lieben Tochter zu empfangen, und dadurch zu ersehen, wie selbe sich anwendet, eine ganze Nation zu beglückseligen, dass sie deren Sprache sich kundig macht, obwohl sie in Italien zu verharren hat. Graf Sternberg, der nach Genua geht[1], wird das Glück haben Euer Liebden zu sehen und Sie mündlich meiner Zärtlichkeit zu versichern, mit welcher allzeit verharre Euer Liebden ergebenste Mutter VII.

Maria Theresia.

Der Melzi einen Gruss von mir.

---

[1]) Es lässt sich nicht genau bestimmen, welcher Graf Sternberg damals der Infantin Marie Louise von Spanien nach Genua entgegengeschickt wurde.

Ce 14 (juin 1765).

VIII. Madame ma chère fille. Ce sera la comtesse Thurn, grande-maîtresse de l'archiduchesse, votre belle-sœur, qui vous remettra celle-ci[1]). Je l'ai chargée plus de bouche de vous assurer de toute ma tendresse, et de vous remettre une bagatelle de ma part. La Thurn est une personne qui a été huit ans chez moi et m'a servie, et mes filles, avec toute ma satisfaction. Elle pourra vous mettre au fait de tout, mais surtout de Ferdinand, qui cette année grandit beaucoup. Je me flatte, ma chère fille, que ce point vous intéresse un peu. Je n'ai rien de plus à cœur que de vous voir heureuse, et suis toujours, Madame ma chère fille, votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Undatirt. (September? 1765.)

IX. Ma chère fille. Quelle perte avons-nous faite![2]) Vous êtes heureuse de n'avoir connu ce père si tendre, si bienfaisant, si aimable, qui vous aimait si tendrement; vous en saurez plus au retour de Firmian, combien il était occupé de votre bonheur. Pardonnez que je ne vous ai répondu plus tôt, mais mon malheureux état m'accable de façon, que

---

[1]) Am 14. Juni 1765 brachen Graf Franz Thurn und dessen ihm erst vor Kurzem angetraute zweite Gemalin Gabriele, geborne Freiin von Reischach, von Wien nach Genua auf, um als Obersthofmeister und Obersthofmeisterin der Infantin Marie Louise von Spanien dieselbe bei ihrer Landung zu empfangen und sie zur Vermälung mit Leopold nach Innsbruck zu begleiten.

[2]) Durch den Tod des Kaisers Franz.

je ne peux souvent prendre la plume à la main. Comptez toujours sur ma tendresse; je suis toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 25 décembre (1765?).

Madame ma chère cousine. C'est Cristiani[1]) qui aura x.
le bonheur de vous remettre celle-ci; c'est l'unique qui reste encore de cette famille. Son père avait de grands mérites, et je lui dois l'alliance qui existe entre nos maisons, et le bonheur de vous avoir pour fille, le duc, votre grand-père, ayant traité le tout avec lui, rendant justice à son mérite, et ayant toute la confiance en lui, comme il le méritait, ayant toujours été attaché et reconnaissant à la maison de Modène, qui avait tant de bontés pour lui.

Le jour d'aujourd'hui et la nouvelle année qui suit, me fournissent l'occasion de vous souhaiter une parfaite santé et tout le contentement que vous méritez, vous assurant, qu'on ne peut vous aimer plus tendrement que je ne fais, et si je souhaite encore à vivre, c'est pour vous voir, étant toujours votre affectionnée cousine Marie Thérèse.

Mes compliments au duc et à Madame de Melzi.

---

[1]) Der Bd. I. S. 339 zuerst erwähnte Graf Luigi Cristiani hatte am 29. Juli 1765 im Theresianum zu Wien mit einer feierlichen Disputation seine Studien geschlossen. Vergl. Wienerisches Diarium vom 31. Juli 1765. Er fehlt jedoch in dem von Max Freiherrn von Gemmel-Flischbach — Wien 1880 — herausgegebenen Album des kais. kön. Theresianums. 1746—1880.

1766.

Undatirt. (Anfangs 1766?)

XI. Madame ma cousine. C'est le général de cavalerie Litta [1]) qui vous remettra celle-ci, et pourra vous dire de bouche, combien des fois nous avons parlé de vous. Je lui porte envie de vous voir, quoiqu'il mérite bien vos bontés pour lui, ayant un zèle et un attachement bien parfait pour nous et Monsieur le duc votre grand-père.

Je souhaite que le mauvais temps et les mauvais chemins ne l'incommodent; il faut avoir du courage pour voyager à cette heure. J'attends l'arrivée de Firmian avec impatience, puisqu'il doit me mettre au fait du jour que vous voudriez bien m'appartenir encore de plus près, et je suis toujours, Madame ma cousine, votre bien affectionnée cousine

Marie Thérèse.

---

[1]) Der General der Cavallerie Marchese Antonio Litta. Er starb am 6. Februar 1770 zu Mailand.

Undatirt. (April 1766.[1])

Madame ma chère fille et cousine. C'est un jour des plus heureux pour nous, qui vous attache et vous lie entièrement à nous. Vous êtes le gage de l'amitié et estime qui existent entre le duc, votre grand-père, et nous depuis longtemps, et j'espère que mon fils se rendra digne d'appartenir à un si bon et généreux grand-père, et de mériter vos bonnes grâces. Toute ma tendresse vous est acquise depuis bien du temps; comptez qu'elle ne finira qu'avec ma vie, étant toujours de Votre Altesse la bien affectionnée cousine et mère XII.

Marie Thérèse.

Ce 17 mai (1766).

Ma chère fille. Monsieur de Cravenna et Castiglione[2]) seront les porteurs de celle-ci, et vous verrez, que l'impératrice, ma belle-fille, a bien voulu acquiescer d'abord à vous envoyer l'ordre de la croix. XIII.

Rosenberg n'a pu assez m'entretenir de vous. Il est enchanté de la façon comme vous vous êtes acquittée de la grande cérémonie[3]), mais je le suis encore plus de la façon tendre, avec laquelle vous vous expliquez vis-à-vis de moi

---

[1]) Dieser Brief bezieht sich offenbar auf das am 26. April 1766 zu Mailand vollzogene feierliche Eheverlöbniss der Prinzessin Marie Beatrix mit Erzherzog Ferdinand.

[2]) Wohl Graf Paul Cravenna und der Marchese Giuseppe Castiglioni. Ersterer fehlt in dem soeben citirten Verzeichnisse der Zöglinge des Theresianums, der Letztere aber, ein Sohn des Quästors Marchese Castiglioni, hatte in diesem Institute seine Ausbildung erhalten.

[3]) Das Eheverlöbniss.

et de tout le monde. Il n'y a qu'une voix là-dessus, et je trouve mon fils bien heureux. Il vient d'avoir la petite-vérole volante, et en est si bien rétabli, qu'il viendra nous suivre [1]) en trois jours, quoique le temps soit bien mauvais et humide.

Je suis bien contente de ce que le prince votre père et Madame votre mère ont été contents. Je les compte de retour actuellement. Je vous prie d'assurer Madame de Melzi, que j'ai été fort contente d'elle, et elle doit bien l'être de voir récompensés ses soins d'une manière si satisfaisante. Je n'ai pas un moment de temps; je lui écrirai une autre fois, et vous prie de me croire toujours de Votre Altesse la bonne mère et cousine Marie Thérèse.

Undatirt. (Mai 1766.)

XIV. Madame ma chère fille. Meraviglia [2]) sera le porteur de celle-ci. Il est chargé d'une commission bien agréable, et j'espère qu'il vous trouvera en bonne santé, de même le duc votre grand-père, et j'espère qu'il aura la permission d'aller voir aussi vos parents à Modène. Meraviglia, qui est chambellan auprès de votre époux, pourra vous rassurer sur son entier rétablissement, et qu'il lui a porté envie d'avoir le bonheur de vous voir. J'en pense de même, mais chez moi cela est de plus de conséquence, à mon âge. Il n'y a qu'une voix

[1]) Nach Schönbrunn.

[2]) Am 10. Mai 1766 war der Marchese d'Adda, von dem Herzoge von Modena entsendet, mit der Nachricht von der Vollziehung des Eheverlöbnisses nach Wien gekommen. Als Erwiederung dieser Mission ging am 26. Mai der Oberstlieutenant Graf Johann Baptist Meraviglia nach Mailand ab.

là-dessus, et Rosenberg, qui n'a eu que peu le bonheur de vous voir, ne sait assez m'en dire; il me fait passer bien souvent des moments bien agréables. Croyez-moi toujours votre bien fidèle mère Marie Thérèse.

Mes compliments à la Melzi; je n'ai pas eu le temps de lui écrire.

Undatirt (1766).

Madame ma chère fille. C'est Madame de Puebla qui aura le plaisir de vous présenter celle-ci. Elle est Montesanto, parente de tous les Castelbarco; son mari, le général Puebla, est un homme que j'estime beaucoup par son honnêteté et les services qu'il a rendus à notre maison, et par son attachement particulier pour moi. Je le trouve bien heureux de vous voir et de quitter ces climats pour cette année, car il règne ici à juste titre un abattement et une tristesse incroyables. On ne saurait jamais assez regretter la perte d'un si grand, bon et aimable prince et souverain, qui faisait les délices de tout le monde. Pour moi il n'y a de consolation que dans mes enfants. L'acquisition de trois bien aimables est la seule chose qui me ranime et me soutient. J'espère de voir encore votre union si parfaite que celle de mon fils en Toscane et de ma fille avec le prince Albert: c'est un plaisir de les voir et de recevoir de leurs lettres. Dieu veuille les conserver ainsi longues années comme l'unique vrai bonheur dans ce monde. XV.

J'étais enchantée d'apprendre que votre santé n'a rien souffert des fatigantes journées, et tout le monde n'a pu assez applaudir, comme vous vous êtes acquittée de toutes ces céré-

monies, et comme vous vous énoncez en allemand. Je vous prie de le cultiver et de parler avec les Puebla, pour qu'ils puissent m'en rendre compte. Je suis toujours, Madame ma chère fille, votre bonne mère Marie Thérèse.

Mes compliments à la Melzi.

Undatirt (1766).

XVI. Voilà ce que je vous ai promis par Firmian. C'est un raisonnement que j'ai fait pour ma fille Marie[1]); ma tendresse pour vous a cru, qu'il pouvait vous convenir en quelques endroits. Puissiez-vous être aussi heureuse qu'elle, et mon fils remplir si bien ses devoirs d'un aimable et estimable époux, comme l'est ce cher beau-fils.

Undatirt (Sommer 1766).

XVII. Madame ma chère fille. Je n'ai pu laisser partir Litta[2]), sans le charger de ces lignes et vous assurer que toute occasion m'est chère, quand je peux vous marquer toute ma tendresse.

---

[1]) Offenbar die schon in der Vorrede erwähnte Instruction, welche Maria Theresia ihrer Tochter Marie Christine bei der Vermälung der Letzteren ertheilte. Sie ist in dem Werke von Adam Wolf über diese Erzherzogin, Bd. II. S. 215—220 abgedruckt.

[2]) Im Jahre 1766 trat der junge Marchese Alfonso Litta Visconti Arese, 1750 geboren, in das Theresianum. Ich vermuthe, dass sein Vater ihn nach Wien brachte und bei seiner Rückkehr nach Mailand den vorliegenden Brief der Kaiserin mitnahm.

Meraviglia m'a conté bien des choses qui m'ont comblée de joie, mais surtout, que le duc votre grand-père et le prince votre père ont voulu agréer la patente que j'ai envoyée à ce dernier, ce qui m'a bien flattée.

J'ai admiré votre diligence en écrivant à tous vos frères et sœurs, aussi vous aime-t-on déjà passionnément, on voudrait seulement vous voir ici. J'en aurais le même désir, mais vous dépendez de votre grand-père, et la province, où vous êtes, serait désolée, vous voyant partir. Et l'époux est encore trop petit et a encore à s'appliquer beaucoup, pour être digne de vous et faire votre bonheur et celui de la province, où il est destiné. Il a été incommodé, mais est rétabli; je crois le grand chaud qu'il a fait il y a quelques jours. Il s'est échauffé en voyant exercer le régiment du prince Löwenstein [1]), et puis s'est rendu à une distance d'ici, de deux heures, à Baden, pour faire sa cour à l'impératrice qui prend le bain et s'en trouve très-bien. Dieu veuille accorder à nos désirs, pourquoi elle les prend. Je vous prie, ma chère fille, de bien faire mes compliments au duc, et d'être persuadée, que je suis toujours avec toute la tendresse de Votre Altesse la très-affectionnée cousine et mère

Marie Thérèse.

Mes compliments à la Melzi; je n'ai pas eu un moment à lui écrire.

---

[1]) Das Dragoner-Regiment Fürst Löwenstein lag damals in Laxenburg.

Undatirt. (Ende Juli 1766.)

XVIII. Madame ma chère cousine et fille. Monsieur d'Adda partant, j'ai voulu le charger de celle-ci. Il est venu dans une circonstance si heureuse pour nous, que je le vois partir avec regret[1]). Il n'a pu profiter du séjour d'ici, étant arrivé pendant le grand deuil et quand l'empereur et tout le monde était absent. La ville était déserte, le temps n'était rien moins que favorable, car cet été est encore plus extraordinaire que celui de l'année passée. Mon fils me mande pourtant, que les grandes chaleurs se font sentir à Florence. J'espère que vous profiterez aussi de faire des promenades, et comme d'Adda arrivera vers le 15 d'août, je vous fais bien mon compliment pour le jour que vous fêtez, personne ne prenant un intérêt plus tendre pour tout ce qui vous touche, étant toujours, Madame ma cousine, votre bien affectionnée cousine et mère Marie Thérèse.

Je rouvre ma lettre, ayant reçu la vôtre du 19. Que vos inquiétudes pour votre époux m'ont enchantée! Il se porte très-bien et se gardera une autre fois de s'échauffer autant. Il monte assez bien à cheval et fait l'exercice avec les bataillons de la garnison une fois la semaine. Tous ces divers exercices le rendent plus robuste et le font croître à vue d'œil. Je vous envoie ici sa grandeur juste, sans y mettre de la faveur. Je le voudrais une tête plus haut et de huit ans plus âgé, même aux dépens des miens.

Ce que vous me marquez pour le prince, votre cher père, m'a fait bien du plaisir, et l'empressement de voir une

[1]) Die Zeit der Vermälung der Erzherzogin Marie Christine.

vieille femme, ne m'est pas indifférent; je vous assure que cette envie est bien réciproque.

J'ai fait une grande bévue. L'empereur vous a écrit par Meraviglia. Je suis sûre, ayant répondu à toute la famille, que vous lui avez écrit aussi. Mais comme il ne s'est pas trouvé ici, je crains qu'entre tant de lettres que je lui ai envoyées, elle n'a été égarée, car il m'assure de n'en avoir reçu. Je vous prie de m'envoyer une autre pour lui; je la lui remettrai et réparerai ma faute, dont il est bien informé, mais il ne veut perdre votre réponse; il aime beaucoup son frère, aussi lui ressemble-t-il infiniment.

Je mande à la Melzi que je compte vous envoyer une troisième fille de chambre, ne voulant plus avoir des jeunes filles auprès de moi. Je me flatte que vous voudrez bien l'accepter, étant Italienne. Son oncle est à Milan, s'appelle Moneta [1]).

Je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 9 septembre (1766).

Madame ma chère fille. Monsieur de San Secondo et Perlas [2]) vous porteront ces lettres. J'ai remis votre lettre XIX.

---

[1]) In Mailand befand sich zu jener Zeit der Senator Graf Johann Peter Moneta. Ich bezweifle, dass dieser hier gemeint sei.

[2]) Es fehlt mir an verlässlichen Anhaltspunkten, um diese beiden Personen auch nur mit einiger Bestimmtheit näher bezeichnen zu können. Ein Graf von San Secondo befand sich unter den Kammerjunkern, welche Ende Juni 1765 die Prinzessin Marie Louise von Parma zu ihrer Vermälung mit dem Prinzen von Asturien nach Spanien zu begleiten hatten.

à mon fils, en lui faisant lire la mienne. Il est convenu que le tort est de son côté, mais vous lui pardonnerez l'empressement, de ne pas vouloir manquer une lettre de vous. Il vous appelle toujours sa petite belle-sœur; il est parti le même jour pour le camp [1]), qu'il a reçu votre lettre.

Je m'acquitte vis-à-vis de vous d'une autre étourderie, qui à mon âge ne convient plus. C'est la mesure de votre époux, que j'ai cru vous avoir envoyée, il y a quelques mois. Je voudrais bien qu'il ait six ans de plus, je les ajouterais de bon cœur aux miens. Mais je vous prie de m'avertir une autre fois, si je retombais encore dans quelque oubli; ils ne sont sûrement pas volontaires, surtout vis-à-vis de vous, ma chère fille, mais ils proviennent de la quantité des affaires que j'ai souvent dans ma tête, qui devient faible et vieille. Je vous écrirai demain de plus par le jeune Rogendorf [2]), qui vient auprès de Firmian. Vous embrassant tendrement, n'oubliez jamais de faire bien mes compliments au duc votre grand-père, et croyez-moi toujours votre bien affectionnée mère Marie Thérèse.

In dem von Felice Calvi in seinem Werke: Il Patriziato milanese, S. 468—501 mitgetheilten Verzeichnisse des hoffähigen Mailänder Adels von 1776 finde ich einen Scipio de Rossi Grafen von San Secondo, Grand von Spanien und geheimen Rath, und einen Baron Francesco de Rossi San Secondo.

Der Perlas, von dem Maria Theresia hier spricht, war wohl einer der beiden Söhne des Präsidenten der Landesadministration zu Temeswar, Grafen Franz Perlas von Vilana und Rialp, und seiner Gemalin Maria Josepha, geborenen Gräfin Sinzendorff. Der eine hiess Carl, der zweite Joseph; Letzterer diente als Oberstlieutenant in der Armee.

[1]) Bei Iglau in Mähren.

[2]) Der zuerst Bd. I. S. 169 erwähnte Graf Rogendorf hiess Cajetan. Am 27. August 1766 wurde er von Kaunitz dem Grafen Firmian in warmen Worten empfohlen.

Ce 10 septembre (1766).

Madame ma chère fille. Je crois que vous recevrez celle-ci plus tôt que celle que je vous ai écrite hier par Monsieur de San Secondo. Mais il porte, sans le savoir, une mesure qui vous intéresse beaucoup, et que j'ai oubliée longtemps. Puebla et elle ne peuvent assez me dire de vous; je m'en suis entretenue déjà quelques heures avec eux, et vous suis obligée des bontés que vous leur avez marquées. Il m'a raconté, qu'il a failli revenir ici en postillon, si sa femme avait mené avec elle une femme de chambre, qui s'est offerte de venir avec elle. Je sens le prix de cet empressement, mais elle m'a porté une tête d'une vierge qui me fait grand plaisir, d'autant plus qu'on voit que ce n'est pas le maître qui l'a faite, et qu'il faut un commencement à tout. Cette tête ne quitte pas mon cabinet, et je sais bien bon gré à la Melzi de vous avoir trahie sur ce point. Je suis sûre que dans aucune autre occasion elle n'en serait capable; elle vous est trop tendrement attachée, ce qui fait auprès de moi tout son mérite. Je vous prie de me croire toujours votre bien affectionnée mère Marie Thérèse. XX.

Undatirt. (Ende 1766.)

Madame ma chère fille. Monsieur d'Erba étant sur son départ[1]), je le charge d'une bagatelle pour vous; c'est XXI.

---

[1]) Mit Rescript vom 25. December 1767 empfiehlt Kaunitz dem Grafen Firmian in angelegentlicher Weise ein Gesuch des Marchese Girolamo d'Erba, der bisher als Vicario Pretorio und Vicario di provisione gedient, um die Stelle eines Questore togato beim Cameralmagistrate zu Mailand.

un ouvrage que nos dames allemandes font beaucoup, mais que je n'ai jamais eu l'adresse de faire de même. Ci-devant j'aimais beaucoup à travailler, mais à cette heure depuis trente ans les papiers m'ont absorbé tout le temps, et mes yeux commencent à me refuser.

J'étais enchantée de plusieurs lettres que vous m'avez écrites, et surtout sur celle de mon fils, et que vous me faisiez votre confidente; j'ai trouvé cette tournure bien jolie et obligeante. Il se fait peindre en grand pour le prince votre cher père; si je savais que le duc voudrait l'avoir aussi, je me ferais un grand plaisir de le lui envoyer, mais je vous charge de me faire avoir la grandeur, pour le pouvoir ordonner tout de suite. Nous ne sommes pas heureux en peintres, ils sont lents et assez mauvais.

Monsieur d'Erba pourra vous mettre plus au fait de tout ce qui nous touche. Il a vu plusieurs fois toute la famille, mais surtout Ferdinand, et sera un témoin non suspect, combien on vous aime ici, étant toujours avec toute la tendresse votre bien-affectionnée cousine Marie Thérèse.

1767.

Ce 7 février (1767).

Madame ma chère fille. Vos lettres me font tous les jours plus de plaisir, non seulement par la façon agréable, avec laquelle vous les couchez, mais surtout par les sentiments de tendresse et de confiance qui y règnent. J'espère que vous expérimenterez toujours de plus, que vous ne vous attachez pas à une ingrate, mais qui sent le prix de l'amitié et de la reconnaissance. XXII.

Je vous suis obligée du compliment que vous me faites sur l'heureuse délivrance de notre incomparable archiduchesse [1]). Un fils vous aurait causé plus de joie, mais se portant si bien mère et fille, on ne saurait assez remercier Dieu, et espérer que dans un an elle nous donnera un prince.

Je vous charge, ma chère fille, des compliments pour le duc le plus souvent que vous pourrez, et vous assure de toute ma tendresse, étant votre bien affectionnée cousine

Marie Thérèse.

---

1) Am 14. Jänner 1767 hatte die Grossherzogin von Toscana ihr erstes Kind, die Erzherzogin Maria Theresia zur Welt gebracht.

Undatirt. (Juni 1767.)

XXIII. Madame ma chère fille. C'est Visconti[1]) qui sera si heureux de vous remettre celle-ci. Vous voilà en repos après les fatigues du carnaval, dont vous vous acquittez si bien, surtout d'une certaine contre-danse, dont toutes les lettres parlent. Nous avons reproduit une aussi de l'année passée, qui est assez vive. Ferdinand n'en était pas, maigrissant à vue d'œil à force de grandir, et j'ai devant mes yeux l'exemple de Léopold, qui a fait de même, et m'a causé tant d'inquiétude. Il s'en faut beaucoup, que Ferdinand soutienne sa danse; il commence à se négliger extrêmement, il en est souvent grondé, exigeant avec justice, qu'à son âge tout se fasse avec exactitude et feu.

Mes compliments, ma chère fille, au duc votre grand-père, et croyez-moi toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 27 juillet (1767).

XXIV. Madame ma chère fille. Cet honnête colonel Hinzmann[2]) m'a demandé une lettre pour vous. J'étais d'autant

---

[1]) Ein Graf Visconti begab sich Ende Juni 1767 für einige Zeit nach Mailand zur Wiederherstellung seiner Gesundheit; welcher es jedoch war, vermag ich nicht näher anzugeben. In dem schon früher erwähnten, von Calvi mitgetheilten Verzeichnisse aller Mitglieder adeliger Familien, welche im Jahre 1776 den Zutritt zum Mailänder Hofe besassen, finden sich nicht weniger als siebenundfünfzig Visconti, dreiundvierzig Herren und vierzehn Frauen.

[2]) Johann Georg von Hinzmann, Oberst des damals in Italien liegenden Husarenregimentes Dessewffy. Er starb schon 1768.

plus contente de le charger de celle-ci, pour vous marquer et vous prier en même temps de marquer au duc votre grand-père toute la reconnaissance que j'ai pour la part qu'il a voulu prendre à ma maladie et mon rétablissement, et pour toutes les marques qu'il a voulu me donner de son amitié, et vous, ma chère fille, de votre attachement. Vous auriez perdu une mère et amie qui vous est bien sincèrement attachée, et le sera tant qu'elle existera, étant toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Le colonel pourra vous mettre au fait de ma santé, qui est parfaite de toute la famille, surtout de Ferdinand. Le portrait pour le duc est commencé, et j'espère qu'il réussira mieux que celui pour votre cher père.

Ce 10 août (1767).

Madame ma chère fille. J'ai voulu charger ces Messieurs du portrait de mon fils, et quoiqu'il est achevé, je le trouve si mauvais, que je n'ai pu prendre sur moi de l'envoyer, sans y faire toucher. L'idée de l'ermite est bien meilleure que celui que vous verrez, et j'ai retrouvé ici ma vierge qui me fait grand plaisir; je l'ai toujours devant mes yeux. Je n'ai pas besoin d'un tel secours, vous ayant bien tendrement imprimée dans mon cœur, étant toujours votre fidèle mère Marie Thérèse. XXV.

L'empereur compte venir en décembre à Milan, voulant voir la Lombardie au retour de son voyage avec sa

sœur[1]). Je vous prie de dire à Madame de Melzi, que Firmian recevra tous les ordres pour cela, et pour ce qui concerne les dames. Il veut garder le plus exact incognito; que ne puis-je y être en même temps!

Ce 28 octobre (1767).

XXVI. Madame ma chère fille. Votre lettre par le chambellan d'Adda m'a servi de vraie consolation dans ma triste situation pour la perte de ma chère fille Josephe. En même temps ma fille Elisabeth a été attaquée du même mal et de la même mauvaise espèce, mais pas si violemment que la défunte. Nous sommes aujourd'hui au neuvième, je commence à espérer, quoiqu'il y a encore beaucoup à surmonter. La mort de ma chère fille, qui méritait de toute façon toute ma tendresse, a détruit toutes mes idées. Toute l'Italie se ressent de cette perte, et le voyage de l'empereur est différé pour quelque temps, comptant faire le voyage en Hongrie l'année qui vient.

Je me suis longuement entretenue de vous avec d'Adda; j'y ai passé les premiers moments contents depuis le 15 de ce mois. Il est arrivé le jour que ma fille est tombée malade; je n'ai vu personne, n'ayant pas quitté le lit de cette chère malade, qui me donna beaucoup de consolation par sa patience, sa résignation et son courage. D'Adda est vrai et attaché, je le connais bon chrétien et plein d'honnêteté

---

[1]) Josepha, welche der Kaiser zu ihrer Trauung nach Neapel geleiten wollte.

et de talents, il peut donc juger du mérite et des talents. Il m'a comblée de consolation par tout ce qu'il m'a rapporté de vous, ma chère et aimable fille, de la solidité de votre caractère et religion, base essentielle, qui rend tout le reste bon et facile. Vous pouvez bien juger qu'il n'a pas diminué l'envie de nous revoir un jour, et quoique cela paraisse encore chimérique, je ne m'en détache pas entièrement, et suis cette idée pour ma consolation.

J'ai vu à la fin le portrait de Ferdinand, mais pas achevé. Ce même peintre a été très-occupé à faire le portrait de ma fille, la défunte, comme épouse, pour toute la famille, ce qui l'a empêché d'achever celui-ci. Tous les deux viendront ensemble, celui pour le duc votre grand-père, et celui pour le prince votre père. Je trouve une grande différence de ressemblance, mais le tableau est beaucoup meilleur que celui qui était destiné pour le prince. Le duc aura le choix, je les envoie tous deux pour cela à Milan.

D'Adda m'a fait un grand plaisir en m'assurant de la parfaite santé du duc. Vous ne manquerez jamais occasion de lui faire mes compliments, et de l'assurer de toute mon amitié, étant toujours votre très-affectionnée mère

Marie Thérèse.

Ce 3 novembre (1767).

Madame ma chère fille. Ce cavalier m'ayant tant prié XXVII.
de le charger de quelques lignes, je n'ai pas pu le refuser, d'autant plus, puisque je me fais un grand plaisir de vous marquer le plus souvent que je peux, toute l'étendue de ma tendresse. J'ai la consolation de pouvoir vous marquer que

ma fille est hors de danger [1]), et que je souhaite ardemment, que mes fils ne soient attaqués de la même maladie. Ils se portent très-bien, je les vois de la tribune à l'église, et quand ils sortent sous mes fenêtres, n'osant communiquer avec eux, étant toujours avec ma fille. Cela me fait assez de peine, n'ayant d'autres consolations que de me trouver parmi mes enfants. Je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

[1]) Elisabeth.

1768.

Ce 7 janvier (1768).

Madame ma chère fille. D'Adda pourra mieux vous exprimer de bouche la tendresse que j'ai pour vous. Il est porteur de trois portraits. Le duc votre grand-père voudra choisir et envoyer l'autre au prince votre cher père. Il y a aussi un petit pour vous, mais je trouve celui qui a été destiné, selon la mesure qu'on nous a envoyée, pour le duc, le meilleur. Celui où il y a aussi le vôtre, est très-mauvais, je me remets sur cela à d'Adda. Depuis un an mon fils grandit beaucoup et devient fort; si la petite vérole ne met du dégât, il sera assez bien. Je vous prie, ma chère fille, de vouloir écouter de temps en temps d'Adda, qui vous fera souvenir d'une vieille mère, qui n'est occupée que de votre bonheur. J'ai trouvé toujours en d'Adda beaucoup de religion, délicatesse et sentiments; son attachement pour vous me le rend encore plus estimable; il nous connaît bien ici et pourra vous être utile de vous mettre au fait. Sa discrétion est connue autant que son zèle. Croyez-moi toujours votre bien fidèle mère Marie Thérèse. XXVIII.

Ce 18 mars (1768).

XXIX. Madame ma chère fille. Je viens de recevoir vos deux lettres et l'incluse pour mon fils. Vous êtes bien aimable de trouver le petit soldat à votre gré; je tâche autant qu'il m'est possible de le rendre digne de vous, et qu'il puisse faire le bonheur de vos jours. Celui qui est destiné pour vous, lui ressemble le mieux des trois portraits, et celui qui est dans ce tableau intéressant avec votre portrait, ne ressemble nullement, et je ne l'aurais pas envoyé du tout, si je ne l'avais déjà annoncé.

Les deux filles de chambre Kittig et Gröller[1]) auront le bonheur de vous remettre ces lignes. Je vous les recommande; leurs pères ont très-bien servi ma maison, et les filles paraissent habiles. Elles sont heureuses de vous voir une couple d'années plus tôt que je ne peux l'espérer, car je ne renonce pas de vous voir, quoique deux ans pour mon âge sont un terme bien éloigné.

Croyez-moi toujours, ma chère fille, votre bien affectionnée mère Marie Thérèse.

Undatirt. (Anfangs April 1768.)

XXX. Madame ma cousine. Je n'ai pas voulu manquer cette occasion pour vous marquer, combien j'étais contente de vos

---

[1]) Mit Decret des Obersthofmeisters Grafen Ulfeldt vom 22. März 1768 wurden Marianne Kittig und Susanne von Gröller zu Kammerdienerinnen der Prinzessin mit einem jährlichen Gehalte von dreihundert und einem täglichen Kostgelde von anderthalb Gulden, die Barbara Petit aber zum Kammermädchen mit hundertfünfzig Gulden Gehalt und einem Gulden Kostgeld ernannt.

deux lettres, et que vous l'étiez du portrait. Voilà la belle saison qui vient; les promenades pourront se faire, et je sais qu'elles vous sont agréables. Je compte de même, après le départ de ma fille[1]) et celui de l'empereur, qui ne seront distants que de peu de jours, me rendre à la campagne. J'aurai besoin d'un peu de dissipation; ces deux départs laisseront un vide ici, surtout celui de ma fille, qui est pour toujours. Aimant beaucoup tous mes enfants, il me coûte de m'en éloigner. Dans une couple d'années je perdrai encore pour quelque temps un autre, ne comptant pas, si je vis encore quelques années, me priver du plaisir de vous voir ici avec votre époux d'alors; ce ne sera pas une perte pour moi, au contraire une acquisition que je souhaite bien, de vous voir unie avec ma famille, vous aimant tendrement et étant toujours, Madame ma cousine, votre bien affectionnée mère Marie Thérèse.

Ce 7 juin (1768).

Madame ma chère fille. Je vous dois plusieurs réponses sur différentes lettres que j'ai reçues, et qui me font toujours grand plaisir. J'étais un peu plus occupée qu'à l'ordinaire, à écrire tant à ma chère fille[2]) qui, grâce à Dieu, est heureusement arrivée[3]), et n'a su assez se louer de toutes les attentions que le duc et toute la famille lui ont voulu XXXI.

[1]) Caroline. Ihre Abreise von Wien fand bekanntlich am 7. April 1768 statt, während Joseph die Reise nach Ungarn, dem Temeswarer Banate und Slavonien am 17. April antrat.

[2]) Caroline.

[3]) In Neapel.

témoigner[1]), seulement fâchée qu'elle n'a pu profiter qu'un instant; l'arrivée de son frère à Bologne ne lui laissa pas plus de temps.

Je vous prie, ma chère fille, de m'acquitter encore vis-à-vis du duc, votre grand-père. Je suis si accoutumée de ses attentions en toutes occasions, et qui ne me sont chères que comme des témoignages continuelles de son amitié pour moi.

J'espère que celle-ci trouvera déjà le duc de retour, en bonne santé, et Neny m'ayant fait votre commission de souhaiter d'avoir mon portrait en petit, et comme je suis habillée dans les fonctions publiques, je vous l'envoie sans qu'il soit fort ressemblant, mais l'habillement l'est parfaitement. En le regardant, vous verrez et vous souviendrez d'une vieille femme, mais qui vous aime avec toute la vivacité, et ne souhaite de vivre que pour vous, vous voir et embrasser comme sa chère fille, le plus tôt le mieux, et de me croire toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Je reçois en même temps l'autre portrait, comme je suis habillée journellement. Neny m'assure que vous seriez bien aise d'avoir l'autre aussi. Celui en coiffe ressemble mieux, Firmian aura le bonheur de vous les présenter. Je vous prie de croire tout ce qu'il vous dira de ma part, ne pouvant jamais en dire assez.

---

[1]) Caroline war am 25. April in Modena eingetroffen, dort festlich empfangen worden und am 26. nach Bologna weiter gereist, wo ihr Bruder Leopold ihrer harrte.

Laxenbourg, ce 22 juin (1768).

Madame ma chère fille. Le colonel Caprara[1]) est le porteur de celle-ci; je crois qu'il trouvera déjà le duc de retour, et par là le séjour de Milan plus animé. Nous sommes ici depuis le retour de l'empereur censés en campagne, mais le temps étant déjà avancé pour la chasse du héron, la jeunesse s'amuse à la promenade, et actuellement on danse, surtout Ferdinand, qui grandit beaucoup et monte beaucoup à cheval ici. La cour, qui a suivi ma fille, est de retour depuis hier et l'a trouvé bien grandi pendant ces deux mois d'absence, ce qui me fit grand plaisir, voyant approcher toujours de plus ce terme, que je désire tant, de pouvoir vous embrasser. Ma tendresse ne finira qu'avec ma vie, étant toujours votre fidèle mère Marie Thérèse. XXXII.

Mes compliments à la Melzi.

Ce 7 août (1768).

Madame ma chère fille. Votre portrait et vos lettres, ma chère fille, me font passer bien des moments heureux, mais augmentent en même temps l'envie de vous voir et vous tenir entre mes bras, ce que j'espère, sera plus tôt que je ne l'ai cru il y a un an, puisque mon fils à ma grande satisfaction grandit, et devient fort en même temps. Crivelli[2]) pourra vous dire de plus, qui partira en peu de jours. XXXIII.

---

[1]) Aeneas Graf Caprara, seit 1750 Oberst und Commandant des Tiroler Land- und Feldregimentes.

[2]) Graf Anton Crivelli scheint sich damals mit Gräfin Franziska Pückler, 1747 geboren, vermält zu haben. Sie empfing am 14. November 1768 aus der Hand der Kaiserin den Sternkreuzorden.

J'ai eu la satisfaction que Spech a confirmé la parfaite ressemblance, et tout ce que le reste du monde dit de vos belles qualités et agréments, qui, s'ils sont accompagnés de toute la décence due à votre naissance et à votre destinée, jointe avec la candeur et sincérité d'une âme élevée et noble, ne peuvent que vous rendre heureuse, et tout ce qui vous approchera. Cette perspective me fait encore souhaiter de vivre et de pouvoir vous marquer toujours de plus en plus toute ma tendresse, qui ne finira qu'avec ma vie. Votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 12 d'août (1768).

XXXIV. Madame ma cousine. Je vous ai annoncé Crivelli il y a quelques jours. Il pourra vous entretenir de plus de toute la famille, mais en particulier de Ferdinand. Votre portrait a fait grand plaisir à nous tous; il y a déjà une infinité de copies; chacun de la famille en veut avoir, mais c'est Ferdinand qui à juste titre aura la préférence, ne lui faisant pas le sacrifice du mien. Il m'est trop cher, d'autant plus, qu'il me paraît que je lis dans ces yeux et dans la douceur de cette physionomie toutes les qualités dont vous êtes douée.

J'ai voulu écrire à Madame de Melzi, mais une chute m'empêche, que j'ai faite, pour laquelle je dois encore me ménager, quoique je sois au reste bien rétablie.

Je suis toujours, Madame ma cousine, votre bien affectionnée cousine Marie Thérèse.

Undatirt. (Ende September 1768.)

Madame ma chère fille. Avec quelle consolation, je peux presque dire transport, je vous donne la nouvelle, que votre époux vient de passer heureusement la petite-vérole[1])! Lui-même a le plaisir de vous le marquer, et je me presse autant avec l'envoi de ce courrier, quoique selon les strictes règles on devrait attendre les vingt jours, pour vous tirer plus tôt de l'inquiétude, car ici nous n'en avions pas un instant, hors la mienne sur la décision même de l'inoculation qui m'a bien coûté. Grâce à Dieu que cela soit passé ainsi, et j'étais très-contente des sentiments de piété, courage, patience, que mon fils a marqués dans cette occasion. L'empressement de vous le marquer lui-même, m'a fait grand plaisir. Je tâche de nourrir ces sentiments pour votre bonheur mutuel, qui m'occupe tant par tendresse que par reconnaissance. Je n'ai donc plus à craindre ce terrible mal qui a fait tant de ravages dans ma famille. Même son visage, sa figure se conservera, et il grandira et se fortifiera d'autant plus, ce qui m'intéresse tant, car j'avoue que je ne peux attendre ce moment heureux à vous unir ensemble. Ce n'est pas comme belle-fille, mais comme ma propre fille, que je vous regarde, aussi m'en donnez-vous toutes les raisons à vous aimer et regarder telle. XXXV.

Je vous suis bien obligée de la part que vous avez voulu prendre à ma bévue de chute. J'en suis honteuse et très-obligée de la part qu'on en a voulu prendre à mon âge, et de ma figure; cela était un peu plus sérieux, mais je me suis remise en peu de jours.

---

[1]) Ueber die an Ferdinand und Maximilian vollzogene Inoculation der Blattern vergl. die Geschichte Maria Theresia's VII. S. 335.

Voilà le billet que Ferdinand m'a écrit avant l'inoculation, et une copie du journal que j'ai oubliée de joindre à la lettre au duc. Je vous prie, mon aimable fille, de la lui présenter et de ne manquer aucune occasion de lui réitérer toute ma reconnaissance et amitié.

Je ne sais ce que je dois penser de votre portrait. Ni Firmian ni Neny ne disent pas qu'il est flatté, hors un peu la couleur du teint, mais tout cela n'est rien. Ce sont vos grandes qualités, votre affabilité, votre application et vos talents, qui nous rendent heureux, et votre docilité de vouloir bien écouter les bons conseils. A tout âge on en a besoin, trop heureux si on se procure des amis qui veulent vous en donner. Les miens partent d'un cœur bien tendrement attaché à vous, et ne finiront qu'avec ma vie, étant toujours votre bien affectionnée mère Marie Thérèse.

Le médecin proteste d'envoyer la moitié d'un journal; il suivra à la fin de la cure.

Undatirt. (Herbst 1768?)

XXXVI. Madame ma chère fille. Le marquis Litta[1]) comptant retourner à la maison paternelle, je le charge de ces lignes. Il souhaiterait être employé, et j'en serais charmée, ayant montré beaucoup de zèle et d'application ici, et son vieux

---

[1]) Der junge Marchese Antonio Litta war von 1765—1768 Zögling des Theresianums und scheint im Herbste 1768 seine Studien daselbst vollendet zu haben. Er spielte bekanntlich später eine sehr grosse Rolle und wurde von Napoleon I. zur Herzogswürde erhoben und zum Grosskanzler des Königreiches Italien ernannt.

père comme sa mère méritant cette consolation, l'empereur même rendant justice aux mérites de toute cette famille.

Je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 27 novembre (1768).

Madame ma chère fille. Cet officier se rendant dans sa patrie pour accélérer son établissement, je l'ai voulu charger de celle-ci, vous marquant le plaisir que m'a fait votre dernière lettre, et le dessin et l'étoffe. Que je sais bon gré à la Melzi de vous faire des trahisons pareilles, qui me causent tant de plaisir et rendent justice à votre mérite et talents. XXXVII.

Vous aurez le plus beau temps pour votre *villeggiatura,* car actuellement il fait encore comme en septembre. On se promène encore chez nous, hors moi qui ne le fais jamais ou rarement, étant fort épaisse et les jambes enflées. Il me coûte de me donner du mouvement, et la coutume de n'en plus faire, y contribue aussi, et la paresse achève l'inaction.

Grâce à Dieu, tout le monde ici se porte bien, surtout les inoculés, et Ferdinand est aussi grand que Crivelli, mais bien maigre et fluet. Il est à cette heure très-occupé à se perfectionner et achever ses études. J'en suis assez contente, quoique nous sommes un peu distraits quelquefois. Il n'aura pas la grande application de Léopold, mais plus d'agréments, et aimera plus les plaisirs, si l'empereur ne le rend, à ce qu'il dit, philosophe, et dont je ne suis pas inquiète, ne tenant même rien sur cette prétendue philosophie, qui consiste à ne s'attacher et n'aimer rien, ni spectacle, ni

chasse, ni jeu, ni danse, ni conversation. Je trouve ces gens à plaindre, d'avoir tant de plaisirs de moins, plutôt qu'à les imiter.

Notre carnaval ne sera pas fort bruyant; on dansera toutes les semaines une couple de fois, et tous les jours spectacle, hors les vendredis.

Le mariage de ma fille [1]) est différé à la fin d'avril. Elle ne viendra en Italie qu'à la moitié ou fin de mai. Celui de ma cadette [2]) se fera à peu près dans le même temps l'année 1770, et celui de Ferdinand, à ce que j'espère, ne tardera plus guère après celui-ci; je le souhaite bien sincèrement et avec un empressement sans égal. Vous embrassant tendrement, je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 19 décembre (1768).

XXXVIII. Madame ma chère fille. Je partage bien sincèrement tout ce qui peut vous toucher, et l'attention de m'avoir écrit tout de suite, m'a bien obligée.

N'ayant pas connu Madame votre grand'mère, sa perte ne peut vous toucher que par rapport à la princesse votre chère mère [3]). Vous me dites qu'elle se porte bien; cela me consola, et son unique soutien et consolation est votre cher

[1]) Amalie.

[2]) Antonie.

[3]) Es handelt sich hier um die am 25. November 1768 zu Massa verstorbene Grossmutter der Prinzessin Marie Beatrix von mütterlicher Seite, die Witwe des am 18. August 1731 verstorbenen Herzogs Aldemar oder Alderand von Massa und Carrara aus dem Hause Cibo. Dieselbe hiess Ricciarda und war eine Tochter des Fürsten Camillo Novellara.

grand-papa et vous. Elle mérite que vous vous donniez tous les soins à la consoler, et ne négliger aucune occasion de lui être utile auprès du duc votre grand-père.

Le temps a favorisé cette année le séjour de Varese. Depuis six jours l'hiver a commencé, mais aujourd'hui toute la neige est disparue, et il pleut. J'espère que vous serez de retour à Milan. Le carnaval qui approche, remplacera les promenades et vos applications rempliront le reste de l'hiver.

Je suis bien aise d'entendre que vous vous exercez aussi à la musique; il me paraît que vous n'avez qu'à vouloir et vous réussissez en tout. Je ne dis pas cela pour vous flatter, mais pour vous animer à continuer et remercier Dieu des dons que vous en avez reçus, et de me croire toujours votre bien affectionnée mère Marie Thérèse.

Mes compliments à la Melzi.

1769.

Ce 22 janvier (1769).

XXXIX. Madame ma chère fille. Ce monsieur retournant à Milan et m'ayant demandé quelques commissions, je n'en ai jamais de plus agréables que pour vous assurer le plus souvent de ma tendre amitié. Piantanida[1]) pourrait vous dire des nouvelles de Ferdinand; il l'a vu au bal, et quoiqu'il a mauvais visage et est maigre, à force de grandir, il se porte très-bien et fait toutes les fatigues du carnaval. Je ne suis plus si contente comme il danse, il se néglige furieusement. Je suis toujours occupée de vous et me figure ma chère fille danser, ce que tout le monde dit en perfection. J'espère de le voir un jour; le plus tôt serait le mieux. Je vieillis furieusement et n'ai guère de temps à perdre.

Cristiani partira en quelques semaines. Je compte vous écrire plus par lui, vous priant de vouloir bien faire mes compliments au duc votre grand-père, étant toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Mes compliments à Madame Melzi.

---

1) In dem Verzeichnisse von 1776 befinden sich fünf Mitglieder der Familie Piantanida. Ich weiss nicht welches hier gemeint ist.

Ce 25 juillet (1769).

Madame ma chère fille. Mon silence était long, mais je n'étais pas moins occupée de vous, et je vous en aimais, si cela se peut, encore plus. L'empereur[1]), ces Messieurs qui le suivent, et tout le monde ne peuvent assez me dire de vous; jugez combien je leur porte envie. Je me flatte qu'au plus tard en deux ans j'aurai la même consolation, et je ne souhaite de vivre que pour vous. XL.

Mon fils grandit à vue d'œil: il ne sera pas beaucoup plus petit que l'empereur, et il sera, s'il continue ainsi, plus grand. Il lui ressemble un peu, mais est moins bien, surtout la bouche. Poggi[2]), qui le voit de temps en temps familièrement, pourra rendre bon compte. Il paraît que la santé délicate de Poggi s'accommode très-bien avec notre climat, le trouvant beaucoup mieux que quand il est arrivé.

Voilà bientôt la saison pour se rendre à la campagne. Votre santé s'en trouve toujours bien, et vous ne négligez pourtant rien de vos occupations. La musique, la danse, le dessin se perfectionnent toujours. Tant de talents avec tant d'agréments sont difficiles à trouver ensemble, et ceux qui ont eu soin de les cultiver, sont bien récompensés, et croyez-moi toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

---

[1]) Joseph war bekanntlich auf seiner Reise durch Italien am 23. Juni 1769 in Mailand eingetroffen, hatte dort längere Zeit verweilt und war fortwährend in lebhaftem Verkehr mit seiner zukünftigen Schwägerin gestanden.

[2]) Graf Alexander Poggi war damals, als Nachfolger des Grafen Montecuccoli und als Vorgänger des Abbate Marchisio, Gesandter des Herzogs von Modena in Wien.

Ce 15 septembre (1769).

XLI. Madame ma chère fille. Cristiani restera quelque temps en chemin, voulant prendre des bains à Padoue. Il a furieusement travaillé ici, il a besoin de repos. Je vous le recommande comme fils d'un père qui est cause de l'alliance tendre et étroite entre nos maisons. Ce nom me sera toujours cher, et le fils mérite par lui-même, par son application et ses mérites nos attentions. Je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 29 septembre (1769).

XLII. Madame ma chère fille. Je vous recommande les deux Valmagini, qui auront le bonheur de vous présenter celle-ci. Lui est un ancien serviteur qui m'a bien servie[1]) et qui veut finir ses jours en paix dans sa patrie. Elle m'a servie et est Lorraine. Je vous envoie ces tablettes; il est juste que vous ayez votre beau-frère et le chef de la maison. Je ne le trouve pas bien, mais il n'est pas possible de le faire bien ressemblant, ne se faisant peindre. J'ai voulu ajouter le mien dans un autre goût; si cela réussit, vous le recevrez par Cristiani. Si le temps ne vous favorise plus qu'ici, vous aurez un vilain automne à Varese. Ce que vous me mandez, que l'Infante[2]) vous écrit avec tant d'amitié, n'est qu'une suite de la tendresse qui règne pour vous dans toute la

---

[1]) Schon vor einem Vierteljahrhundert hatte Ignaz von Valmagini den Umbau des Schlosses zu Schönbrunn nach dem von Anton Paccassi herrührenden Plane geleitet. Im Jahre 1749 kommt er als k. k. Bauinspector und Controlor vor.

[2]) Amalie von Parma.

famille, et de la justice qu'on rend à vos mérites. Il n'y a qu'une voix là-dessus. Jugez de la consolation dont je jouis, espérant, si le bon Dieu me laisse en vie, vous voir et embrasser moi-même, et vous recevoir des mains de votre grand-père, auquel je dois ce bonheur uniquement. Je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Je rouvre cette lettre qui était destinée pour les Valmagini. Ceux-ci s'arrêteront encore quelques jours ici, et la jeune comtesse Meda partant, je vous la recommande, étant très-bien élevée et la fille du feu vice-président d'ici, Buol, qui a servi avec grande distinction, et toute sa famille [1]).

Ce 8 octobre (1769).

Madame ma chère fille. Le secrétaire Corti qui a XLIII.
achevé ici l'ouvrage de l'arrangement de l'archive à ma satisfaction, aura le bonheur de vous présenter celle-ci, et de vous assurer que nous jouissons, grâce à Dieu, tous d'une bonne santé, nonobstant le mauvais temps qu'il fait, et qui nous a chassés de Schönbrunn en ville à mon grand regret. Je suis sûre qu'il fera encore beau, mais ces jours-ci ont été trop mauvais pour les pouvoir soutenir.

A la fin de la semaine partira la nouvelle femme de chambre pour vous. Je vous prie de le dire à Madame

---

[1]) Die schon Bd. II. S. 85 erwähnte Gräfin Meda war die Tochter des Freiherrn Anton Franz von Buol, der im Jahre 1761 zum Vicestatthalter bei der niederösterreichischen Landesregierung ernannt worden und am 30. Mai 1767 gestorben war.

Melzi. Elle s'appelle Gautier[1]), et je me flatte que vous en serez contente comme des autres, mon but étant en tout, que vous soyez bien servie, et que tout ce qui dépend de moi, doit vous prouver la tendresse et amitié, avec laquelle je suis toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

[1]) Mit Decret des Obersthofmeisters Grafen Ulfeldt vom 21. October 1769 wurde die schon Bd. I. S. 318 erwähnte Johanna von Gautier wegen der bevorstehenden Vermälung der Marianne Kittich zur Kammerdienerin der Kaiserin mit der Dienstleistung bei der Prinzessin Marie Beatrix in Mailand ernannt.

1770.

Ce 23 janvier (1770).

Madame ma chère cousine. Je n'ai pas cru, à la place de vous répondre sur votre charmante lettre du 26, que je devrais commencer l'année à vous donner part de la perte de ma chère petite-fille que nous venons de perdre [1]. Cette perte est d'autant plus grande, que c'était une enfant unique et pleine de talents et charmes; elle faisait les délices de son père, son unique amusement. Il sent très-fort, quoiqu'en philosophe chrétien, cette perte; je crains même pour sa santé. J'en suis moi-même si accablée, que je n'ai de force que d'écrire ce peu de lignes, vous priant de dire au duc, votre grand-père, cette affligeante nouvelle. Connaissant son cœur et son amitié pour nous, je sais combien tous les deux vous partagerez notre malheur, étant toujours, Madame ma chère cousine, votre très-affectionnée cousine XLIV.

Marie Thérèse.

---

[1]) Josephs Tochter Therese war an demselben Tage gestorben.

Ce 20 d'avril (1770).

XLV. Madame ma chère fille. Je vous annonce le mariage de ma fille cadette avec le dauphin, célébré hier au soir à notre grande satisfaction. J'ai toujours pensé à vous, que ce sera à cette heure le vôtre qui sera le premier, et qui me comblera de consolation, vous voyant à la fin unie à mon fils, après l'avoir souhaité si ardemment.

Le rétablissement du duc, votre grand-père, me fait d'autant plus de plaisir, que j'étais en peine, s'étant confié à un mauvais sujet qui ose tout entreprendre. Grâce à Dieu que cela soit passé si heureusement.

Croyez-moi toujours, ma chère fille, votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 27 (juin 1770).

XLVI. Madame ma chère fille. C'est Monsieur Scotti[1]) qui aura le bonheur de vous remettre celle-ci, et pourra vous assurer que, grâce à Dieu, nous nous portons tous bien, que j'attends avec la dernière impatience l'arrivée de mon fils de Florence et de ma belle-fille; je compte même aller jusqu'à Grätz à leur rencontre[2]). Nous possédons actuellement ici le prince Charles, mon beau-frère, et ma belle-sœur, qui se portent à merveille, et j'en ai une grande consolation de les

---

[1]) Etwa der aus der Lombardie stammende Professor der Pferdeheilkunde in Wien, Ludwig Scotti. Ich finde aber auch einen Grafen Joh. Bapt. Scotti als Beisitzer des heraldischen Tribunals in Mailand.

[2]) Am 30. Juni 1770 fand die Abreise der Kaiserin und Josephs nach Eggenberg bei Graz statt, um dort mit Leopold und dessen Gemalin zusammenzutreffen und sie nach Wien zu geleiten.

avoir revus après une absence de cinq ans; mais notre entrevue nous a coûté bien des larmes.

Vous m'avez marqué par le comte Colloredo[1]), que vous voulez prendre part à ce que la famille se rassemble, et que vous souhaiteriez assez d'en être aussi. Comptez, ma chère fille, que vous n'y serez pas de trop, et si le bon Dieu m'accorde plus d'années, qu'un de mes premiers soins et souhaits seront de vous voir, et qu'il faut des raisons bien fortes pour votre propre bien, qui m'arrêtent de résister à ce désir d'autant plus vif, que tout le monde ne peut assez parler de vos charmantes qualités. Colloredo en est extasié; mais qui ne l'est pas? Que mon fils est heureux!

J'ai voulu vous écrire par Crivelli, son chambellan; j'étais un peu incommodée de la crampe, ce qui m'arrive à cette heure plus souvent, devenant vieille, mais cela est sans conséquence, mais incommode.

J'espère, le beau temps vous fera faire plus de mouvement, ce qui vous fait toujours grand bien, et que le duc, votre grand-père, se porte bien, surtout avec ses yeux. Bien mes compliments à lui et à la Melzi, et croyez-moi toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

L'empereur entre dans ma chambre; me trouvant à écrire, il me charge de vous faire ses tendres compliments; ce sont ses propres mots.

---

[1]) Graf Franz Colloredo, ältester Sohn des Reichsvicekanzlers Fürsten Rudolph Colloredo und daher nach dessen Tode sein Nachfolger in der Fürstenwürde. Im April 1770 war er von seinem Posten eines kaiserlichen Botschafters in Madrid zurückgetreten und hatte sich von dort über Italien wieder nach Oesterreich begeben.

Ce 18 juillet (1770?)

XLVII. Madame ma chère fille. C'est un baron Révay[1]), Hongrois, qui va à Rome pour se perfectionner dans l'état ecclésiastique qu'il a pris. N'étant pas pressé pour quelques semaines, il passe par Milan, pour avoir le bonheur de vous connaître et vous faire sa cour. Je trouve ce désir si juste, que je n'ai pu lui refuser ces lignes. Si je ne vous écris, ne croyez pas que je ne sois continuellement occupée de vous et de votre futur. Je crois vous être plus utile par là, et vous donner des marques réelles de ma tendresse, que si je vous chargeais de mes lettres. Outre le travail ordinaire, dont je suis chargée, celui dont je m'occupe entièrement à cette heure pour votre avenir, m'accable un peu; mes années, les chaleurs mettent un peu d'entraves.

Je me rassure que vous avez assez de confiance en moi et en ma tendresse, que vous ne me taxerez jamais de manquer sur ce point, et qu'il faut une raison aussi forte pour me faire manquer à m'entretenir avec une fille, qui mérite de toute façon toute ma tendresse, et qui procure beaucoup à me rendre tolérables mes vieux jours. Dans l'espérance de l'embrasser un jour, je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Mes compliments au duc, votre grand-père, et à Madame de Melzi.

---

[1]) Graf Johann Révay, eine Neffe des Bd. II. S. 432 erwähnten Bischofs Grafen Anton Révay. 1748 geboren, wurde Johann Révay 1774 Domherr in der Zips, 1783 Grosspropst von Neutra und 1788 Bischof in der Zips. Er starb 1806.

Undatirt. (August 1770?)

Madame ma chère fille. C'est le général Koch, officier de distinction, qui aura le bonheur de vous remettre celle-ci, et vous voir. Il cherche le rétablissement de sa santé en Italie; je le souhaite bien, tant pour ses propres mérites que pour ceux de son père, qui m'a servie comme secrétaire intime de cabinet avec tout le zèle et fidélité longues années, et les plus pénibles de mon règne, mais pas les plus tristes, nonobstant les revers que j'ai essuyés. Rien n'est à comparer à la plus malheureuse année 1765, et depuis celle-ci ma vie ne fait que traîner. Ma lettre se ressent du mois malheureux, où nous nous trouvons. Je trouve ma consolation, quand je pense à vous et ne souhaite à prolonger mes jours qu'autant à pouvoir vous serrer tendrement entre mes bras. Je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère XLVIII.

Marie Thérèse.

Mes compliments au duc et à Madame Melzi.

Ce 7 octobre (1770).

Madame ma chère fille. Votre chère et charmante lettre XLIX.
par Khevenhüller[1]) m'a fait grand plaisir. Rien de plus flatteur que l'empressement que vous me marquez, et même

[1]) Der zuerst Bd. I. S. 68 und seither oft erwähnte Graf Sigismund Khevenhüller, welcher im Spätherbste 1771 Obersthofmeister des Erzherzogs Ferdinand und 1775 kaiserlicher bevollmächtigter Generalcommissär in Italien wurde, war von 1763 an Gesandter in Turin und brachte den Winter 1770—1771 in Wien zu.

l'envie à la grande-duchesse, qu'elle se trouve avec nous. Je compte bien, si le bon Dieu me laisse encore vivre une couple d'années, de vous voir. Mon empressement égale le vôtre, et sans des fortes raisons pour votre bien seul il y a longtemps que j'aurais succombé à l'envie de vous voir avec nous. Tout le monde parle de même sur vos charmantes qualités. Je vous prie d'attendre encore onze mois, et alors, s'il plaît à Dieu, vous serez bien prête de ne pas porter le nom seul de chère fille, mais de l'être effectivement, si le duc le trouve convenable. Je vous prie de ménager votre santé, de manger un peu plus (on me dit que vous maigrissez), et de croire que jamais moment plus heureux pour moi ne sera que de vous tenir entre mes bras, étant toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 5 décembre (1770?).

L. Madame ma chère fille. J'ai la plus grande joie de voir partir Paccassi[1]); il est chargé de bien des commissions qui me comblent de joie. J'en suis si remplie, qu'à force de vouloir tout éclaircir et d'en être continuellement occupée, je n'achève rien et me confonds moi-même. Il vous présentera un déjeûner de porcelaine d'ici, je vous prie de le présenter au duc, votre grand-père, de ma part, et de lui renouveler toute ma reconnaissance d'avoir destiné de

[1]) Der in dem Briefe der Kaiserin an Ferdinand vom 10. December 1772 (Bd. I. S. 168) erwähnte Oberhofarchitekt Freiherr Nicolaus von Paccassi war, wie sie selbst dort erzählt, schon geraume Zeit vor der Vermälung Ferdinands nach Mailand abgeschickt worden, um an dem Palazzo Clerici, den der Erzherzog mit seinem Hofstaate bewohnen sollte, die erforderlichen Bauten vorzunehmen.

préférence à ma famille ce cher et plus que cher trésor, la charmante princesse Marie. La façon, d'avoir envoyé encore en dernier lieu une estafette exprès, qui devait porter des arrangements à ce sujet, pour la veille de ma fête, m'a sensiblement touchée: il n'y a que le duc capable de tels sentiments d'attachement et de délicatesse, dont je vous charge, ma plus que chère fille, de lui marquer toute ma reconnaissance et amitié, honteuse d'être si tardive à le lui marquer.

J'avoue, depuis six semaines Paccassi est tous les jours à partir. Je voulais par lui exprimer mes sentiments, et je dois en même temps avouer ma faute, que je n'ai jamais pu me contenter de tout ce dont je voulais le charger, pour l'accomplissement de cette tant désirée union. Faites donc bien mes excuses, ma chère fille, à votre grand-père de cette négligence de ma part, qui ne peut être excusée que par le sujet qui occupe si agréablement mon cœur, et qui en est la cause. Je vous prie de me croire aussi toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Undatirt. (Ende 1770?)

Madame ma chère fille. Voilà l'épreuve qu'on a faite LI.
ici de la porcelaine non-cuite, que je vous ai marquée, que je vous enverrai. Je joins un petit filet de diamants, qui sont ici fort à la mode, qu'on porte en voyage ou à la campagne. Pour la parure cela ne va pas; vous comptant à Varese, ce sera convenable.

Le porteur de celle-ci est le fils d'un homme que j'ai bien estimé[1]). Je vous le recommande; il mérite lui-même

[1]) Maria Theresia meint hier ohne Zweifel Paccassi's Vater Anton, von dem soeben auf S. 104 die Rede war.

par ses bonnes qualités qu'on l'estime. Je vois avec grande satisfaction vos progrès en tout genre, et toutes nos gens de retour, hommes ou femmes, ne peuvent me dire assez de vous. Ce sont des moments bien heureux, que je passe, aussi je me les fais répéter par chacun. J'ai passé une couple d'heures avec l'empereur sur la maison de Milan. On a beaucoup parlé de vous, et quoiqu'il est l'homme le plus injuste sur le chapitre des femmes, il n'a pu que confirmer tout le bien de ce que les autres disent de vous. Jugez de ma satisfaction et en même temps de mon dépit. La conversation a fini vivement. Quoique bien âgée et encore plus par mes malheurs, j'ai encore des moments d'ancienne vivacité, mon cœur ne pouvant pas aimer tranquillement. Je suis trop attachée, quand je m'attache une fois, et croyez-moi toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

1771.

Ce 17 janvier (1771?).

Madame ma chère fille. L'abbé Vismara retourne; j'ai voulu le charger de ces lignes en réponse à deux des vôtres. Le grand empressement que vous me marquez, de me voir, est obligeant pour moi, mais augmente mes regrets de ne pouvoir m'en flatter que dans quelque temps d'ici. Vous pouvez être persuadée, qu'en me privant de cette tant désirée consolation, qu'il n'y a que votre bien-être et celui de mon fils, qui en sont la cause; il vaut mieux à l'exemple de Léopold, que vous rangiez vous deux vous-mêmes votre maison, et que vous venez après ensemble me combler de joie, en voyant un second mariage si parfaitement rangé que celui de Léopold. Je m'en flatte d'autant plus, que vous avez toutes les vertus, talents et agréments pour fixer un jeune homme. Je ne vous mets pas le terme de quelques années, mais le plus tôt pour moi, qui n'a plus guère à attendre, sera le mieux. LII.

J'espère que l'architecte Paccassi sera arrivé et aura porté tout à Firmian pour les arrangements qui doivent se prendre sous les yeux du duc et selon son agrément, n'ayant d'autre vue, que de lui prouver en tout, combien je lui suis reconnaissante et attachée, et croyez-moi toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 24 mars (1771).

LIII. Madame ma chère fille. Je ne saurais voir partir Khevenhüller sans le charger de ces lignes. Il retourne pour être au mariage de la princesse de Savoye[1]). C'est un fils d'un père qui a été toujours très-attaché à la personne de feu l'empereur, ainsi bien estimé de moi. Toute la famille a des mérites envers notre maison, et la mère a été dame de cour à feue ma mère. Il a pour femme une princesse Liechtenstein qui est très-aimable, et une quantité d'enfants; cela fait un ménage très-bon, autre sujet de recommandation chez moi.

Nous entrons dans nos dévotions, et je suis tous les jours plus contente de votre époux; il se forme beaucoup, et est très-occupé pour se rendre digne de vous, ma chère et aimable fille. Votre bonheur est ce qui m'occupe le plus et la seule perspective qui me soutient au milieu des dispositions guerrières, que je crains cette fois d'autant plus, l'empereur comptant s'y trouver. J'avoue, cela me fait trembler. Le duc, votre grand-père, sait les inconvénients des campagnes en Hongrie, surtout pour les maladies. Il a bien voulu en courir tous les risques; faites-lui toujours bien mes compliments, et croyez-moi toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

---

[1]) Graf Sigismund Khevenhüller kehrte im Frühjahre 1771 nach Turin zurück, um der am 21. April dieses Jahres durch Procuration stattfindenden Trauung der Prinzessin Marie Louise Josephine von Savoyen mit dem Grafen von Provence beizuwohnen. So wie von ihm, war auch von seiner Gemalin Amalie, einer Tochter des Fürsten Emanuel Liechtenstein, dann von seinen Eltern, dem Fürsten Johann Joseph und der Fürstin Caroline Khevenhüller, gebornen Gräfin Metsch, in den vorhergehenden Briefen der Kaiserin schon sehr häufig die Rede.

Ce 5 d'avril (1771).

Madame ma chère fille. La vôtre du 26 me rassure LIV.
sur la petite incommodité que vous avez ressentie par le grand froid qui est revenu ces jours-ci. Il faut se ménager à cette heure beaucoup, et prendre des forces et du courage. Ma chère et plus qu'aimable fille, point des doutes sur votre mérite, je suis sûre que mon fils sera bien amoureux, et qu'il sera bien heureux, pourvu qu'il puisse remplir de même votre attente.

Je ne peux vous cacher la malice, dont je me suis servie. Le portrait que ce peintre allemand a fait de vous, et qui a assez mal réussi, est dans mon cabinet où je me tiens. J'ai fait tirer une copie bien plus mauvaise encore, et celle-ci est dans la chambre de votre époux. Je l'ai fait exprès pour qu'il s'accoutume à cette princesse, et en trouve toute une autre. L'empereur, sa suite, tous les gens qui viennent d'Italie, trouvent abominable ce portrait, et plus qu'ils le méprisent, et plus j'en sens de la consolation.

Vous ne sauriez vous imaginer l'empressement que j'ai de vous tenir entre mes bras, mais cela doit céder à l'idée de votre bonheur, et je trouve très-nécessaire que vous vous connaissiez vous-même bien, avant que de venir ici.

Firmian a les ordres de venir ici. Si vous avez quelque chose sur le cœur, je vous prie de vous ouvrir à lui; il a les ordres de demander les vôtres, et je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

A Presbourg, ce 10 juillet (1771).

LV. Madame ma chère fille. J'ai hésité à vous écrire que ce peu de lignes après dix et plus des plus charmantes et touchantes lettres que j'ai reçues depuis une couple de mois de vous. N'attribuez pas ce manque à une négligence ou moins de tendresse, au contraire, je ne suis occupée jour et nuit que de vous et de votre bonheur, autant qu'il peut dépendre de moi. Je suis plus occupée que jamais à raisonner avec votre époux, et j'en suis assez contente, je vois même de l'empressement de se trouver avec vous, ce qui m'enchante, et que vous pouvez bien croire, que je nourris. Le jour du départ est fixé au 23 de septembre, son arrivée en Italie, à Mantoue, sera le 8 et le jour des noces le 15. C'est le fourrier de la cour[1]) et un tapissier qui auront le bonheur de vous remettre celle-ci; que ne suis-je à leur place!

Firmian vous rendra un bon compte de mes occupations; ma vieille tête, la faiblesse de mes yeux et du bras droit, où j'ai une faiblesse et des enflures depuis quelques années, m'empêchent souvent de suivre les sentiments de mon cœur.

Ma chère fille, j'espère que vous voudrez me rendre la justice, que rien ne peut diminuer l'attachement que je vous porte, et que votre bonheur fera celui de mes jours. Je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Bien mes tendres compliments au duc. Madame de Melzi doit aussi trouver ici mon souvenir.

---

[1]) Der Kammerfourier Johann Georg Zinner.

Ce 17 août (1771).

Madame ma chère fille. Je vous recommande le porteur de celle-ci[1]), souhaitant qu'il ne prenne la goutte en chemin ou à son arrivée. Il est vieux; il a été mon maître de musique il y a trente-huit ans. J'ai toujours estimé, de préférence à toutes autres, ses compositions; il a été le premier qui a rendu la musique plus agréable, plus légère. Il a travaillé beaucoup; il se peut qu'il ne réussisse à cette heure plus si bien, mais je lui sais toujours bon gré, d'avoir entrepris avec tant de vivacité cet ouvrage, et de se rendre lui-même à Milan. LVI.

Il vous porte une bagatelle de ma part, c'est l'ouvrage favori des dames d'ici. La Piani vous en pourra dire, combien il est en vogue ici; je ne m'en suis jamais servie qu'en couches au lit. Monsieur de Crivelli viendra en huit jours vous faire nos compliments[2]).

Je vois partir tous les deux jours avec la plus grande satisfaction du monde et des coffres, quoique le départ de mon fils me coûtera. Je vois approcher ce moment avec empressement, puisqu'il vous rend votre époux, si longtemps attendu. Je prie Dieu, que c'est pour votre consolation mutuelle; je l'espère. Il est un peu incommodé depuis hier; il a le sang extrêmement vif, il faut le garder de trop d'échauffement, et le saigner plus souvent. Je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

---

[1]) Johann Adolph Hasse. Vergl. Bd. I, S. 85, Anm. 2.

[2]) Der schon früher erwähnte Graf Anton Crivelli, bisher Kammerherr der Erzherzoge Ferdinand und Maximilian, erhielt am 24. August 1771 die Würde eines geheimen Rathes.

Ce 22 août (1771).

LVII. Madame ma chère fille. Je vois partir avec joie tout ce monde qui vient pour vous servir. Je vous recommande ce digne homme et sa garde [1]); j'espère qu'ils mériteront toujours vos bontés. J'ai à la nation hongroise tant d'obligations, que je ne peux que vous la recommander de même en toute occasion. Chaque départ me fait espérer de vous revoir plus tôt; ce sera un moment bien heureux. Si je ne suivais que mon cœur, ce serait ce moment, où je dicterais votre départ; mais je pense à vous, mes chers enfants. Vous voyez l'excellent ménage en Toscane commencé de même, et alors les moments voleront pour nous retrouver. Je vous embrasse tendrement. Votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 27 d'août (1771?).

LVIII. Madame ma chère fille. Vous recevrez plusieurs de mes lettres; à cette heure tout le monde part. Je ne vous recommande pas cette dame; votre cœur, votre politesse parlent pour elle, étant sœur de la Melzi [2]).

Firmian ne partira que le 9; vous recevrez par lui tout plein de papiers; mon cœur y sera tout entier, et ma tendresse pour vous, étant toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

---

[1]) Wohl die unter Commando des damaligen Rittmeisters Dravetzky nach Mailand entsendete Abtheilung der ungarischen Leibgarde.

[2]) Von den vier Schwestern der Fürstin Melzi lebten damals nur mehr zwei: Josepha Elisabeth, vermält mit Adam Anton Graf Grundemann, und Marianne Eleonore Gräfin Sinzendorff, von der schon mehrmals die Rede war. Wahrscheinlich ist auch hier die Letztere gemeint.

Ce 30 d'août (1771).

Madame ma chère fille. Monsieur de Crivelli est le porteur de celle-ci. En trente-huit jours mon fils aura le bonheur de vous embrasser de ma part, et bien tendrement. Il est le porteur de son portrait qui est assez bien, et du mien, mais il faut y ajouter vingt ans. Mais je rajeunis quand je pense à vous, et je vois partir mon fils avec moins de douleur dans l'idée, que d'autant plus tôt nous nous reverrons. On ne saurait en avoir un empressement plus fort; tout ce qu'en dit tout le monde, mais avant tout le témoignage du fidèle Firmian et de la Khevenhüller, qui ne parlent de vous qu'avec transport et la larme à l'œil par tendresse. Que je suis charmée, que vous faites des conquêtes si vite! LIX.

En huit jours mon fils sera tout à vous; c'est tout ce que je souhaite. Votre bonheur est le seul que je cherche, mais pas trop de réflexions, elles vous maigrissent; point trop d'humiliation ni trop vous trouver mal. Il est très à sa place, que vous voulez le croire, mais il ne faut pas l'apprendre à d'autres plus qu'ils ne le trouvent eux-mêmes. Pardonnez-moi cette petite leçon, mais je vous aime si tendrement, que je voudrais prévenir tout ce qui pourrait vous faire un jour de la peine.

Crivelli est un honnête garçon, il a été attaché à mes fils et pourra vous dire tout plein d'anecdotes intéressantes, si vous voulez le questionner, quoique Firmian sera celui qui vous mettra entièrement au fait de tout; il partira, j'espère, le 10. Croyez-moi toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Mes compliments à la Melzi.

Ce 12 septembre (1771?).

LX. Madame ma chère fille. Le maréchal Botta m'ayant demandé une lettre, je le charge de ces lignes qui vous seront remises un peu tard, mais en toute occasion je suis charmée de vous renouveler tous les sentiments de tendresse que j'ai pour vous. Pourquoi ne puis-je être avec vous au mois de janvier! Je vous charge, ma chère fille, de faire bien mes tendres compliments de ma part à mon fils; quand il viendra à Milan, j'y serai plus qu'à Vienne, l'aimant beaucoup, et son absence me coûte. Je lui dois bien ce plaisir, après toutes les peines qu'il s'est données pour moi.

Je vous prie de montrer de la bonté à Botta, qui est un ancien serviteur de la maison, et que j'estime beaucoup. Je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 14 septembre (1771).

LXI. Ma chère et aimable belle-fille. *Il consultore* Pecci aura le bonheur de vous remettre celle-ci. Après-demain ce sera le départ de Firmian, en quatre jours celui de votre grande-maîtresse[1]), que je chargerai tout plein de commissions. Je vois partir tout ce monde avec plaisir, et en neuf jours mon fils. Je ne sais si cette fermeté se soutiendra jusqu'à la fin, mais ma sensibilité, en perdant un fils, sera récompensée en vous acquérant comme fille, et vous le remettant entre vos mains, je serai tranquille sur son sort, et

[1]) Bekanntlich die Gräfin Khevenhüller-Liechtenstein.

me flatte d'en avoir autant de consolation que de Léopold, et vous embrasse tendrement. Votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Bien mes compliments à la Melzi.

Ce 15 septembre (1771).

Madame ma chère cousine. Je vois partir avec plaisir Firmian. Peu de jours après son arrivée mon fils aura le bonheur de vous voir. Courage, ma chère fille, point de faiblesse, point de doutes; vous êtes très-bien, quand vous êtes au naturel, mais si la timidité, la défiance de vous-même s'en mêlent, vous ne serez jamais moins bien que dans le moment, où vous serez avec votre époux. Je le[1]) charge d'un paquet à votre adresse, qui contient une toison que je vous prie de lui remettre vous-même comme une marque de votre approbation pour ses services. J'ose lui rendre ce témoignage, qu'on ne peut être plus attaché qu'il l'est, au duc et à vous. Je vous prie de vouloir lui accorder toute votre confiance, il a la mienne entièrement, et de me croire toujours votre fidèle mère Marie Thérèse. LXII.

Ce 18 septembre (1771).

Madame ma chère fille. Votre grande-maîtresse vous remettra celle-ci. J'ose vous la recommander encore, l'ayant LXIII.

---

[1]) Firmian.

vue de plus près à cette heure. Elle est très-estimable, et aimable en même temps; sa commission est de vous inspirer du courage et de vous assurer à tout moment de ma tendresse, et que je ne suis occupée que de votre bonheur.

Je vois tout le monde concourir avec empressement à cet objet et espère de pouvoir jouir en peu de cette consolation, de vous savoir tous deux contents. Je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Je n'ai rien contre le rouge, si le duc l'approuve.

Ce 8 octobre (1771).

LXIV. Madame ma chère fille. C'est dans cet instant tant désiré depuis si longtemps, que je peux vous nommer ma chère fille. Vous avez déjà toute ma tendresse; vous la méritez. Jugez, avec quelle consolation je vois ce lien tant désiré conclu.

Faites bien mes compliments à votre grand-père, père et mère. Vous ne saurez assez souvent leur assurer toute ma reconnaissance et tendresse. Je les trouve heureux de se trouver à ce moment avec vous. Tâchez de gagner à mon fils leur amitié et tendresse. Il les méritera par le tendre attachement qu'il aura, et tâchera toujours de m'acquitter de tout ce que je leur dois.

C'est un moment trop occupé pour vous charger de longs écrits. En vous embrassant tendrement, je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 10 octobre (1771).

Madame ma chère fille. Quand vous recevrez celle-ci, vous m'appartiendrez doublement, quoiqu'il n'est pas possible que vous me soyez plus chère comme épouse de mon fils, que vous ne m'étiez comme fille, ne trouvant nulle différence entre vous et mes propres filles. LXV.

J'ai chargé Spech des livres pour vous. Ceux qui sont signés avec un *F*, si mon fils les veut, vous pouvez les lui présenter, si non, vous les garderez. Je n'ai pu me refuser de vous les envoyer, sachant que vous aimez beaucoup la lecture. Ceux que j'ai marqués d'une croix, ce sont ceux dont toute la famille se sert, surtout le dernier en latin et allemand. J'ai même ajouté des allemands, connaissant votre habileté dans cette langue.

Vous serez au milieu des fêtes et peut-être excédée de la foule. Pourvu que le temps reste beau, comme il l'est à cette heure. Je vous prie de faire, le plus souvent que vous pouvez, mes compliments au duc, au prince et à la princesse, votre mère, et de me croire toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 28 octobre (1771).

Madame ma chère fille. Votre chère lettre du 19, écrite dans la chambre, comme vous dites, de votre adorable époux, m'a fait bien de la consolation, et tout ce que j'entends de tout côté, augmente à chaque moment ma satisfaction, dont je ne saurais assez remercier Dieu. Mais votre contentement fait le mien, vous aimant tous deux bien tendrement, et je compte sur votre bonne volonté et votre appli- LXVI.

cation à accélérer cet heureux moment de vous voir entre mes bras. Je vous prie, ma chère fille, de m'écrire de la même façon comme je vous écris, sans autre cérémonie.

L'accident de la pauvre Piani me fait presser le départ d'une autre *Kammerfrau;* elle partira le 4. Je vous charge d'embrasser de ma part mon fils; je lui écrirai jeudi. Je ne sais, si vous vous acquitterez de ma commission sans rougir. Je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Voudriez-vous donner cette lettre et faire bien mes compliments au prince et à la princesse, vos parents.

Ce 18 novembre (1771).

LXVII. Madame ma chère fille. Jugez, quelle consolation votre charmante lettre du 1er de ce mois m'a causée. Vous peignez avec tant d'énergie votre situation et votre satisfaction, qu'un insensible ne pourrait résister. Jugez ce que mon cœur en ressent; je connais cette heureuse situation. Dieu veuille la conserver au-delà de vingt-neuf années, qui ne m'ont paru qu'un instant.

Le départ de vos parents est bien juste de vous avoir coûté; vous êtes à même de les revoir à cette heure plus aisément. L'éloignement n'est pas si grand; je souhaiterais que Vienne fût, où Modène est.

Votre souvenir au milieu de vos caresses m'a bien touchée. J'espère que ce temps ne tardera pas de convaincre tous les incrédules.

Je vous prie de dire à votre mari, qu'il est excusé de n'écrire la poste prochaine. J'en ferai de même, étant à

Presbourg pour y passer la fête de mon cher beau-fils, le duc de Saxe. Pour la maison qu'il me demande, si elle m'appartient en propre, où la garde hongroise était, je veux bien la lui accorder pour deux ans à loger votre domestique, mais si elle ne m'appartient, il faudra voir avec Firmian à la louer pour ce même temps.

Il me donne encore la commission pour des bagues; ce sera par le premier courrier, que quelques-unes suivront, de même la pâte pour laver les mains. Je sais que vous avez des bien jolies mains. Il serait bon, qu'il s'en serve de la même, ou qu'il économise mieux avec celle que j'ai envoyée, qui doit au moins durer huit mois. On ne la peut faire qu'en été, et il n'y a pas plus de faite que celle dont l'empereur et Maximilien ont besoin.

Voilà une lettre un peu bourgeoise, mais pas moins tendre, vous aimant tous deux, et espérant de vous voir heureux avant ma fin, étant toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 9 décembre (1771).

Madame ma chère fille. Votre lettre du 26 m'a un LXVIII.
peu divertie, pardonnez-moi cette méchanceté. Les soins que vous vous y donnez pour me rassurer et excuser la course à l'île de Borromée! J'avais déjà rassuré votre mari sur ses doutes, approuvant infiniment le parti d'être resté la nuit, et pas avoir hasardé le retour. Je connais sa vivacité, ses volontés; il ne connaît encore de danger. D'autant plus j'étais contente d'avoir pris le meilleur et le plus sûr parti; je crois le devoir à vous, car mon fils me mande: „J'ai bien vu dans cette occasion, quel agrément c'est, d'avoir

„un vrai ami, comme m'est ma femme; je ne saurais lui „dire, combien elle a tâché de m'amuser. J'étais un peu de „mauvaise humeur, craignant d'avoir encouru sa disgrâce. „Je répète toujours la même chose, mon bonheur est parfait.“ Je veux bien vous devoir le bonheur de mon fils; vous faites le mien, en le rendant plus doux et moins prompt. L'âge et votre compagnie achèveront le reste.

Vous voilà de retour à Milan. Vous venez de perdre Monsieur de Confalonieri [1]; c'était un honnête homme, vos bontés pour lui vous le feront regretter. Je vous prie de dire à mon fils, que je lui écrirai pour son remplacement, qu'il faut un de grande maison, ainsi Salazar ne convient pas, n'étant pas même Milanais. Pour les deux qu'il m'a nommés, il peut compter, qu'ils ne le seront pas, mais il faut pour ces charges des gens distingués.

Je suis charmée de tout ce que Hasse, qui a déjà la goutte, et sa fille m'ont dit de vous, et vous suis obligée de toutes les attentions que vous avez voulu avoir pour eux, et vous prie de me croire toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 23 décembre (1771).

LXIX. Madame ma chère fille. Votre chère lettre du 14 m'a causé un vrai plaisir. Vous relevez si joliment et tendrement tout ce que mon fils a fait et dit, que j'étais comblée de consolation de cette heureuse union, et de la délicatesse

---

[1]) Graf Confalonieri war Obersthofmeister der Erzherzogin Marie Beatrix.

de vos sentiments. Dieu veuille continuer longues années ce bonheur, qui est le seul vrai dans ce monde.

Je vous envoie des étrennes de Vienne, où les fêtes et jeûnes sont abolis. En Italie vous continuerez encore sur l'ancien pied.

Tout ce que j'entends de mon fils, me fait grand plaisir. On ne saurait être plus content dans les affaires. Firmian en est enchanté, Kaunitz et Sperges de même. Dieu en soit loué, mais qu'il ne présume pas trop de ses forces; la chute ne serait que plus forte.

Je suis bien contente aussi, que vous l'êtes de Madame de Khevenhüller; je la connais depuis son enfance. Le caractère est excellent, bien susceptible d'attachement. Elle vous rend bien vos bontés, vous étant respectueusement attachée. Sa santé seule me faisait craindre pour elle, mais sa satisfaction lui donne des forces.

Je vous prie de dire à votre mari, que j'ai dû rire de l'oubli de la lettre qu'il m'a envoyée. A un nouveau marié cela était excusable; je répondrai jeudi.

Vous embrassant tendrement, je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Je vous suis obligée d'avoir guéri à force de baisers la joue de votre mari.

1772.

Ce 3 janvier (1772?).

LXX. Madame ma chère fille. Vos charmantes lettres, si pleines de tendresse, m'ont charmée et animée à me ménager, pour vous conserver une vieille maman plus longtemps. Le désir de vous voir ici, est un grand point pour souhaiter de vivre. Je suis entièrement remise et souhaite que le carnaval ne fasse quelque dérangement à vos deux chères santés; cette contredanse me ferait bien plaisir de voir. Nous passons le nôtre très-doucement; les calamités publiques rendent les plaisirs peu animés. Le temps est si mauvais et si chaud que les maladies augmentent, et qu'on craint pour la récolte; si elle manquait, la misère serait au comble.

Je m'oublie, je vous entretiens de misères, et pensant à vous, je ne sens que consolations; Dieu vous conserve ainsi toujours. En vous embrassant, je finis, vous assurant de toute ma tendresse. Votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 13 janvier (1772?).

LXXI. Madame ma chère fille. Je suis tenue par un rhume très-incommode et une fluxion à la tête, quoiqu'à cette heure

sans fièvre, mais qui m'incommode encore assez. Maximilien se plaint aussi et a eu la fièvre hier; j'en suis presque inquiète, cette année les maladies sont très-mauvaises. Faucken, le frère [1]) du valet de chambre de votre mari, et Lehmann, son maître du violon, réchappent d'une pleurésie. Le dernier, on l'a saigné huit fois et mis sept vésicatoires, et le premier d'une fièvre chaude putride, qui l'a tenu en danger de mort quinze jours.

Il vaut mieux s'entretenir du carnaval; cela sent la vieille dame, mes contes.

Vos charmantes lettres font bien mon bonheur, il est inséparable du nôtre, et je crois qu'au carême mon impatience égalera peut-être la vôtre, de pouvoir compter les jours à vous tenir entre mes bras, ce qui fera une époque encore dans mes vieux jours qui courent, courent vite.

Je ne sais, si votre mari sera content de moi, lui ayant écrit sincèrement sur tous les contes qu'on a fait de lui. Cela ne veut pas dire que je les crois, et j'en attends toujours son éclaircissement. Les Welsperg, à peine arrivés, sont enchantés de vous. J'ai vu de leurs lettres qui m'ont fait grand plaisir, mais tout le monde parle sur le même ton. Voilà la réponse que je devais au duc, votre grand-père, et que votre mari a oubliée sur sa table; n'en faites pas de même et croyez-moi toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Mes compliments à Monsieur.

---

[1]) Etwa der Doctor der Medizin, Xaver Faucken, Physikus zu St. Marx.

Ce 17 février (1772?).

LXXII. Madame ma chère fille. Le secrétaire m'est bien cher de la part de mon fils, et je suis contente que vous en usez ainsi; pourvu que j'ai des nouvelles d'un de vous, je suis tranqüille et contente. Grâce à Dieu que l'indisposition du duc n'a pas duré plus que vingt-quatre heures; à son âge tout fait craindre, et je suis obligée à mon fils, de m'avoir envoyé les bulletins du médecin selon la méthode d'ici. Vous me dites les choses les plus obligeantes des tendres soins qu'il a montrés. Ce n'est que son devoir, mais connaissant son cœur tendre et reconnaissant, je lui rends justice de l'intérêt et du soin qu'il aura eus. Je le vois devant mes yeux tout affairé, trop heureuse qu'il fait votre bonheur; puisse-t-il durer cinquante ans ainsi.

Vous ne me dites rien de votre carnaval, ni des bals ou théâtres. Mes enfants de Parme ne viendront cette année, la santé de ma fille étant trop délabrée, et il faut un peu rétablir les finances. Nous avons le plus mauvais temps, je crains que les biens de la terre souffriront; les maladies sont très-fortes partout, à proportion il y a peu qui meurent. Je vous charge de faire mon compliment au duc sur son rétablissement que je regarde bien constaté selon les dernières nouvelles; je suis si bien connue avec l'érésipèle, que je ne crains plus rien. Voilà des jours de retraite pour moi. Je vous embrasse tous deux et suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 9 mars (1772).

Madame ma chère fille. Le cher secrétaire s'acquitte, on ne peut mieux, de ses commissions, et le style tendre qui règne en tout ce qui a rapport à Ferdinand, m'a bien flattée. Ma pauvre-fille de Parme commence à m'inquiéter, sa santé est des plus mauvaises. Cela a d'autant plus à m'étonner, qu'elle jouissait ici d'une parfaite santé, mais jamais gaie, et je crains qu'il y a beaucoup de mélancolie. LXXIII.

Rosenberg partira d'ici le 20. A ce sujet je ne peux attendre d'être bien au fait de sa situation; il viendra aussi à Milan, mais un peu plus tard. J'espère tout de son humeur gaie, et de sa façon de s'y prendre.

Voilà le carnaval fini, et je ne recevrai les listes qu'en huit jours au plus tôt; cela ne peut plus intéresser, mais bien avant que les choses se fassent. C'est ainsi que je les ai toujours de Florence et Naples. Cela s'arrangera, quand vous aurez fixé votre train de vivre.

J'ai une forte fluxion encore à la tête, je ne vous écris que d'un œil, l'autre étant couvert. Je n'ai point de fièvre, je fais mes devoirs, mais je dois un peu de ménagement à l'application; il me faudra encore une saignée, étant obligée depuis un an de la faire tous les deux mois. Mes compliments à votre cher mari. Je suis toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 6 d'avril (1772).

Madame ma chère fille. Fladerer vient d'arriver dans ce moment et me remet vos lettres. S'il a su vous contenter, c'est tout ce que j'ai voulu, et son retard lui est de mérite, LXXIV.

Vous peignez si vivement le tableau du baptême, que vous pourriez me faire venir à moi-même une envie, et permettez-moi qu'après cinq mois de mariage seulement j'aime mieux vous voir comme marraine qu'accouchée.

Voilà le carême; après celui-ci il sera bientôt temps d'y penser. Rien n'est perdu encore, mais je comprends votre empressement, il est à sa place. Vous êtes une admirable avocate, et même dangereuse, on ne saurait résister à vos raisonnements; ils sont si joliment donnés.

Tout ce que vous me dites sur les amusements du carnaval et les dévotions du carême, ne peut être mieux. Je rends la justice à votre mari, qu'il est fâché et triste, quand il croit avoir manqué ou m'avoir déplu, mais il est quelquefois indolent volontairement. Il veut oublier les choses qu'il n'aime à exécuter, si on l'avertit même, et c'est cela que je tâche de corriger en lui, n'exigeant sûrement rien de lui, qui ne soit pour son bien. Pour moi, je ne suis ni curieuse, ni exigeante, mes enfants doivent me rendre cette justice. D'autant plus suis-je affligée, quand je vois mes précautions prévoyantes souvent manquées, puisqu'elles ne tendent qu'à leur seul bien.

Je suis charmée que vous êtes si contente de Hardegg et même d'elle, et que les Khevenhüller sont de même unis à vous bien servir et amuser. Je ne peux m'empêcher de vous marquer qu'il y a une quantité de lettres ici, qui parlent de votre intérieur de la cour, façon de vivre. Si je savais quelqu'un, je le marquerais, mais c'est l'empereur, et en ville des petites gens qui savent les moindres minuties. L'histoire des chargeurs d'armes, celle de Bouchart, l'empereur les a sues une poste avant moi avec des circonstances très-vilaines. On sait de même tout plein de contes des particuliers, mais on se cache devant moi soigneusement, ayant

parlé tout haut contre. Je ne vous marque cette particularité que pour votre époux; je soupçonne les gens de l'écurie ou livrée, venus d'ici, en correspondance. Mais ce qui me déroute un peu, c'est que sur les affaires de Milan c'est la même chose.

Vous ne ferez aucun usage de tout cela, que vis-à-vis de votre mari et de Firmian. Il faut traiter la chose prudemment, pour venir à la savoir au juste.

La fluxion que j'ai aux yeux, me tourmente encore; j'ai dû écrire celle-ci à trois reprises. Mes compliments à votre cher mari, je ne peux m'empêcher de vous envoyer sa lettre qui m'a fait grand plaisir. Dieu vous conserve ainsi longues années, étant toujours votre fidèle mère.

Marie Thérèse.

Ce 13 d'avril (1772).

Madame ma chère fille. Je vous suis bien obligée de la chère lettre que vous m'avez écrite en secrétaire. Vous pouvez bien juger, combien de consolation m'a procuré la commission de votre cher mari, et vous aurez vu par la lettre que je vous ai mandée, combien j'étais touchée de ce qu'il m'en marquait lui-même. Dieu vous conserve ainsi longues années et toute votre vie. LXXV.

Votre mouvement d'envie au baptême m'a fait rire, et vous m'auriez bientôt séduite d'en sentir un aussi, mais je ne me le passe pas. Je dois encore me ménager à cause de la fluxion à l'œil, et je le fais un peu plus, pour ne manquer les fonctions de cette grande semaine. Nous prierons Dieu pour vous, et je vous souhaite à tous deux les bonnes fêtes. Votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 11 mai (1772).

LXXVI. Madame ma chère fille. Si vous n'avez un meilleur temps que nous ici, la campagne sera bien ennuyante. La nôtre a été différée pour cette raison et pour les maladies qui règnent, à quinze jours plus tard.

Le secrétaire s'acquitte bien joliment de sa commission, mais si j'étais Ferdinand, je ne serais pas indifférente de l'envie que vous portez à la grande-duchesse. Léopold a été votre premier promis et vous paraissez lui conserver de la prédilection et en avoir meilleure opinion que du vôtre. Vous voyez bien, comme je suis méchante. Votre arrangement pour une fille m'a fait rire; aussi l'accepterons-nous de bon cœur. Après quatre ans, le roi de Naples a dû attendre aussi longtemps, étant plus âgé que mon fils. Nous devons de même nous patienter; j'espère pourtant le contraire. Les trois visites publiques de dévotion m'ont fait plaisir; ils en causent toujours un grand au public, en même temps édifiant.

Vous aurez Rosenberg à Milan; son court séjour à Parme me fait grande peine. Ce que vous me dites sur la santé de votre grande-maîtresse, me fait de la peine à cause de ses souffrances, mais bien du plaisir par rapport à vos bontés pour elle. Je vous prie de ne lui céder, et qu'elle aille aux bains. J'ai bien de la consolation, trouvant vos lettres mutuelles toujours pleines de tendresse et de contentement. Dieu vous conserve tels longues années. Je suis votre fidèle mère Marie Thérèse.

Embrassez mon cher fils de ma part.

Ce 22 mai (1772).

Madame ma chère fille. J'adresse à vous le paquet avec l'uniforme de maréchal pour le faire mettre à mon fils le jour de sa naissance. Il n'en est pas prévenu, et la surprise ne pourrait lui venir plus agréablement que par vous; il souhaitait cela déjà à son départ. Vous l'embrasserez deux fois de ma part, et lui ferez mon plus tendre compliment. Dieu vous conserve longues années et contents comme vous l'êtes à cette heure, et que je puisse encore avoir la consolation de vous voir ainsi ensemble, et de me croire toujours votre fidèle mère Marie Thérèse. LXXVII.

Ce 28 mai (1772).

Madame ma chère fille et charmant secrétaire. La nouvelle que vous me mandez en doute, est si grande, que je n'ose à votre exemple pas me livrer entièrement à toute ma consolation, et veux encore attendre une couple de jours de poste. Mais ce dont je vous prie, c'est de vous ménager, si c'était même pour rien; la précaution n'est jamais de trop. J'ai vu justement les jours critiques une course à Milan, appartement, théâtre, et retourner la nuit; je ne saurais approuver cela. Les courses en voiture ne sont pas indifférentes, même à pied, avant les treize semaines. Ma chère fille, il ne faut rien gâter, et une fois une fausse-couche, adieu la santé, et si vous portiez même des enfants, leurs santés s'en ressentiraient. Je dois prêcher, puisqu'il m'importe trop, qu'on ne hasarde rien; vous ne pouvez en savoir tous deux les conséquences. Etant jeune, on croit que les LXXVIII.

vieux exigent trop, mais sur ce point la conscience est intéressée et tout votre bien-être. J'ai vu ce malheur ici avec notre première archiduchesse [1]), et je tremblais pour notre grande-duchesse, après celle de Naples. Le second fils qui est venu après, s'en ressent encore, et elle a vieilli et est tombée, comme si elle avait dix ans de plus. Je vous conjure donc, si le doute continue, de vous priver de toutes courses trop fortes ou longues en voiture et à pied jusqu'après le temps critique.

Bouchart est arrivé et ne m'a pas pu dire assez, combien mon fils a embelli et est content. Tout cela je vous dois, encore des raisons de plus de vous ménager; Faby écrit la même chose à van Swieten. Embrassez mon fils de ma part et croyez-moi toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter d'avoir ouvert la lettre à la Marie; c'est la faute de notre chère grande-duchesse.

Ce 8 juin (1772).

LXXIX. Madame ma chère fille. Je suis bien fâchée que mes idées n'ont pas réussi, comme je l'avais imaginé pour le grade de maréchal. Il n'a pu encore mériter celui qu'il avait, et ce n'est que pour lui faire ce plaisir qu'il avait déjà tant souhaité à son mariage, que je l'ai voulu lui procurer par vous, la chose étant bien indifférente, d'avoir ce grade ou l'autre, sa naissance n'en ayant pas besoin.

---

[1]) Isabella.

Je suis enchantée que vos espérances non seulement se soutiennent, mais se fortifient journellement. Je vous prie de vous ménager, pour que nous n'ayons des fausses-couches à craindre, qui seraient décisives pour le reste de vos jours, qui nous sont trop précieux et chers. Les mouvements trop forts ou trop longs, même à pied, ne conviennent.

Je suis sur le point de perdre le grand van Swieten, et j'en suis extrêmement touchée; je lui dois tant de reconnaissance pour ma famille et pour les études qu'il a mises sur le meilleur pied. Il était outre cela mon ami sûr en particulier; je perds beaucoup; à mon âge ces pertes sont irréparables.

J'attends aussi avec la dernière impatience les nouvelles de Naples, qui nous font longtemps languir. Dieu les donne seulement heureuses; à la fin de janvier ou au commencement de février je me trouverai de nouveau dans ces inquiétudes. Je vous prie d'embrasser votre mari de ma part, et de me croire tous deux votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 23 juin (1772).

Madame ma chère fille. J'ai reçu une lettre de votre cher mari aujourd'hui, qui m'a fait bien plaisir. Il me prêche un peu sur ma santé, et je vois par là, combien il m'est attaché. Son cœur est bien susceptible de tendresse et fait pour rendre heureux ceux qui lui appartiennent, ou ses amis. J'ose appeler à vous-même et suis sûre, que vous ne me donnerez point de démenti. J'ai infiniment approuvé qu'on ne vous a exposée à la procession, je tremblais d'apprendre qu'on ne l'ait entrepris. Faby par sa décision s'est LXXX.

fait un mérite chez moi. Je vois qu'il sait prendre son parti, et c'est tout ce qu'il faut à une cour.

J'approuve le plaisir que mon fils marque d'avoir une petite musique à lui, mais je lui sais bon gré de vouloir entendre mon sentiment là-dessus. Je ne lui refuserai sûrement rien qui ne puisse tirer à conséquence, surtout jouissant de tout avec modération et économie. Celle-ci doit être pour ne se déranger, surtout si la famille augmente. La situation de la monarchie exigeant des frais immenses, on ne saurait pour des causes particulières et de famille les déranger. C'est la raison, pourquoi j'ai prêché la première année économie. J'accorde de même à Rollemann sa demande et souhaite que le pape pense bientôt à lui. Je conseille que Firmian en écrive à Hrzan, l'auditeur de rote, pour le lui recommander particulièrement; autrement il restera avec la foule des prétendants. Je ne crains à cette heure pour votre cher mari que les chaleurs; il en est affecté extrêmement, et mangeant tant, je crains qu'il n'en soit accablé. Un peu de *siesta* lui fera du bien, mais pas longue, et je vous recommande de ne le pas trop laisser s'abattre et d'insinuer que les heures soient bien réglées, selon sa promesse que je tiens encore en main. Rosenberg part enchanté de vous deux; cela augmente de beaucoup ma consolation.

La reine et sa santé parfaite me comble de joie. Voilà un exemple que vous pouvez suivre: quatre heures de souffrances et depuis la plus parfaite santé. Son enfant de même; Dieu en soit loué et nous donne la consolation de vous voir avancer heureusement dans votre grossesse. J'en suis continuellement occupée, non sans en appréhender encore un peu, car avant quatre mois on ne saurait l'assurer à une première, et c'est une chose que je souhaite tant, qu'il est

naturel que j'en suis occupée. De la première grossesse tout dépend, et votre santé même, qui est un point capital pour moi, ma chère fille, vous aimant si tendrement, faisant le bonheur d'un fils qui mérite bien ma tendresse. Je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Comme c'est lundi, je vous ai écrit les réponses pour mon fils, ne vous regardant tous deux qu'un seul; ce qui est pour l'un, est pour l'autre.

Ce 2 juillet (1772).

Madame ma chère fille et charmant secrétaire. Ferdinand a raison de s'en servir pour le faire briller. Vous rendez si joliment sa crainte de me déplaire, en tenant le bal au théâtre et descendant au parterre, que j'ai fait l'exclamation en le lisant: je voudrais la prendre par la tête et l'embrasser, comme elle rend cela finement et joliment! Vous êtes peintre et tout ce que vous voulez. Ma chère fille, que nous sommes heureux de vous posséder! LXXXI.

J'aurais été bien fâchée, si l'électrice et tout Milan ne vous avaient vue danser quelques menuets, sans qu'elles vous fatiguent ou échauffent; elles ne sauraient vous faire du mal, mais point de contredanse. Je ne suis pas si rassurée que vous, ma chère fille, que vous n'incliniez pas à des fausses-couches. Dieu le veuille, délicate comme vous êtes, en même temps sanguine, plus d'esprit, plus d'âme que de corps; alors il y a tout à craindre.

Mon fils a tort de ne s'être tranquillisé d'abord, que Firmian l'a rassuré en cette occasion, et dans toutes les

autres, s'il doute que Firmian lui conseille une chose de son propre aveu, non arrachée par le plaisir que cela ferait à mon fils, il peut hardiment exécuter ce qu'il lui conseille, et si je ne le trouvais même pas bien, ce ne serait jamais de sa faute, et je l'excuserais toujours. Cette délicatesse a quelque-chose de très-touchant pour moi, car la crainte seule ne saurait le retenir; c'est donc par attention, amitié pour moi, dont je sens le prix. Vous embrassant tous deux tendrement, je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Undatirt. (Juli 1772).

LXXXII. Madame ma chère fille. Je suis sûre que vous regarderez d'un œil gracieux Ingenhouse, qui a tiré si heureusement votre cher mari de la petite vérole. Il n'est pas petit-maître et souvent distrait. Il se fait un grand plaisir de vous revoir tous deux; que ne suis-je à sa place! Je vous embrasse. Votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 9 juillet (1772).

LXXXIII. Madame ma chère fille. Vous pouvez vous représenter l'effet qu'a fait sur mon cœur l'estafette du 2. La lettre de mon fils m'a fait verser des larmes de tendresse et de consolation: l'offre que vous avez faite tous deux de ce précieux gage de votre tendresse mutuelle, le bon Dieu vous la rendra au centuple. Tout ce que j'ai à vous prier, c'est le plus grand ménagement. Vous avez beaucoup souffert pour une

grossesse de trois mois seulement. Par bonheur que la perte n'a pas été forte, et point de faiblesse. Autant que me réjouiront vos chers caractères, autant je dois vous prier de vous en abstenir et ne rien hasarder, que le rétablissement soit parfait, et de me croire toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 20 juillet (1772).

Madame ma chère fille. Que vos chères lignes m'ont fait plaisir! Grâce à Dieu que nous sommes quittes pour cette fois à si bon marché. Je vous prie pourtant de vous ménager encore, les fausses-couches souvent laissent plus de faiblesse qu'une naturelle, et ne pensez pas trop vite à réparer cette perte. Je peux bien attendre une année encore, et tout m'importe que la maman respectable et si chère soit conservée. LXXXIV.

Je suis touchée extrêmement de la façon que mon fils s'est conduit en tout ceci. De sa vive tendresse je n'ai jamais douté, mais avec cette vivacité la vraie résignation m'a tiré et me tire toujours les larmes de consolation, quand j'y pense.

Marchisio m'a fait insinuer que la Piani était si affaiblie, qu'elle ne pouvait plus faire comme ci-devant son service, qu'elle souhaiterait de se retirer ici. Je vous avoue que j'étais étonnée du canal dont elle s'est servie, ne trouvant rien de plus naturel que de vous prier, ou mon fils, ou la grande-maîtresse, de me demander sa retraite. Je vous prie de ne vouloir rien lui dire de tout ceci, elle pourrait croire que c'est de grâce, mais de lui dire uniment,

si vous êtes d'accord, de la laisser aller. Comme effectivement je la crois trop âgée, que je vous ai écrit, si elle ou une autre voudrait se retirer, ne pouvant plus vaquer, comme il convient, au service, de vous le dire, et que vous m'en préviendrez, et dans ce cas vous pouvez lui dire, qu'elle peut venir quand elle voudra, et sera traitée de même ici comme ci-devant, avant que d'aller en Italie. Et tous ceux qui étaient ci-devant à ma cour, n'ont point de pension à recevoir de vous autres; c'est moi qui m'en charge, et même du voyage; que Mayer fasse cela avec son père. Si vous voulez donner un présent ou souvenir, c'est autre chose, je ne veux mettre à cela des bornes.

J'écris tout ce détail au secrétaire intime de mon fils, que j'embrasse tendrement avec son maître.

Marie Thérèse.

Je suis bien consolée que vous avez été contente de Faby, de la Khevenhüller et de tous les autres; cela me tranquillise pour l'avenir, de vous savoir en bonnes et sûres mains.

Ce 3 d'août (1772).

LXXXV. Madame ma chère fille. Votre charmante lettre m'a fait bien de la consolation; il n'est pas facile de se cacher de vous, vous devinez trop juste les sentiments du cœur; en ayant tant, et tant d'esprit, c'est une suite toute naturelle. Vous avez deviné juste, que j'ai recherché dans ma vieille tête tous les sujets de consolation pour vous. Grâce à Dieu que les suites n'étaient pas plus mauvaises, mais je vous conjure de vous ménager dans ces grandes chaleurs, de ne

pas faire des courses longues ou tard, tant à pied qu'en *biroutsch*. Laissez-vous du repos nécessaire pour reprendre vos forces, et que nous ne nous exposions à une seconde; ce serait bien pis, Dieu nous en préserve. Je suis aussi d'opinion, que vous ne tarderez guère de réparer ce malheur; de la façon, que vous vous aimez, on n'en peut douter.

Je vous prie de dire à votre mari, qu'il sera servi pour la musique, c'est sûrement la meilleure dans ce genre. C'est la Marie que j'en charge de faire le contrat avec l'archevêque, qui sera enchanté de pouvoir vous servir. En même temps je vous prie de lui donner ce placet; je voudrais seulement savoir, si ce pauvre diable a quelque chose à espérer ou non, et qu'on finisse la chose.

Je vous embrasse tendrement et de même votre cher mari; je suis votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 17 août (1772).

Madame ma chère fille. Vos deux lettres de suite LXXXVI.
m'ont fait grand plaisir; après votre mutuelle tendresse je compte notre perte bientôt réparée, mais je dois dès cet instant prêcher les plus grandes précautions; jusqu'à trois mois aucun mouvement violent de corps ni de l'âme. Qu'aviez-vous à la cheville du pied? N'est-ce pas un coup ou une morsure d'une bête?

Je vous prie de faire souvenir votre Ferdinand de choisir un endroit pour l'avenir, où vous pourriez-vous tenir en été. Vous l'aiderez de vos conseils; que l'air ne soit humide et de la bonne eau, et pas trop éloigné de la ville, si cela se peut.

La musique est prête et pourra partir à la fin de ce mois; je crois qu'il en sera content. Le cadet des frères compose et joue même du violon, je les ai entendus à Schlosshof, ils sont préférables à ceux de la Marie. Mayer, qui est à votre service, les connaît bien.

Mes compliments à votre cher mari; je me trouve dans mes jours de retraite et suis toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 21 septembre (1772).

LXXXVII. Madame ma chère fille. J'ai reçu les lignes et descriptions très-agréables des contrées de Lecco de mon cher secrétaire. Grâce à Dieu que vos santés sont bonnes, et j'ai bien approuvé que vous étiez si courageuse de faire arracher la dent gâtée, unique moyen de s'en délivrer, et les marques de tendresse, que votre époux vous en a données dans cette occasion. C'est à sa place, mais cela ne peut que nous flatter, quand on voit partager ses peines par des traits non douteux d'une tendresse parfaite.

Je suis un peu courte, ayant cette après-dînée un exercice militaire à quatre heures. La poste partant à six, le matin je me suis fait saigner par précaution, et j'ai dû un peu me reposer par ordre de la faculté. Je vous embrasse tous deux, mes chers enfants, et suis toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 19 octobre (1772).

Madame ma chère fille. Je suis dans une grande retraite ces jours-ci pour l'anniversaire de mon cher père et pour le commencement d'un assez malheureux règne de trente-trois ans. Stampa m'a porté vos deux plus que chères et charmantes lettres, qui m'ont bien consolée, comme celles de l'ordinaire précédente. Tout ce que vous me disiez tous deux pour ma fête et pour cet heureux jour, qui vous a unis et rendus si heureux, je ne saurais assez louer Dieu et le prier de vous conserver ainsi longues années. J'avoue, le dépit de Ferdinand et vos arguments, qui tombent toujours sur le même objet, m'ont fait rire: cela viendra, et plus que vous croirez le devoir réaliser, moins cela réussira. Je ne suis pas contente: le courrier vous a trouvée bien maigrie; avant tout il importe que vous vous portiez bien et ne soyez affaiblie. LXXXVIII.

Je dis au cher secrétaire pour son maître, que l'arrangement pour le huissier, je l'approuve; qu'il le fasse écrire par son fils à Mayer, et que je suis très-édifiée que Ferdinand a mis encore de l'argent pour ces gens mariés. Cela lui attirera la bénédiction, et on est obligé d'en avoir soin; par là il épargne sa bourse et sa conscience.

Stampa, que je n'ai pu voir, mais que je verrai d'abord après ces jours, m'aurait infiniment convenu là où vous le souhaitiez tous, mais Bettoni a la promesse depuis le séjour de Milan. Vous n'en direz pourtant rien en public, mais vous le direz à votre cher époux et à Firmian en secret. Vous lui direz aussi, que sur l'affaire de Bettinelli il laisse le cours au *dispaccio*, en le remettant au sénat pour l'exécution.

On m'appelle pour le service, et voilà l'empereur qui arrive; je n'ai que le temps de vous embrasser tous deux tendrement. Votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 5 novembre (1772).

LXXXIX. Madame ma chère fille. C'est au cher secrétaire que je réponds aujourd'hui; nous sommes tous les trois d'accord pour la personne de Stampa, et je vous prie d'assurer votre mari, que j'aurai soin pour ce malheureux Montoya. J'étais bien contente de l'intérêt que votre mari sentait pour ce malheureux père, qui a été toujours un très-bon officier et honnête.

Mais ce qui m'a extrêmement étonnée, c'est la démission de Llano, surtout, comme je crains, qu'elle est contre le gré et l'ordre du roi. Je ne comprends rien de ce qui se fait à Parme, ma correspondance est entièrement finie. Je les abandonne à leur sort, n'ayant rien effectué par tous mes conseils. Je suis bien malheureuse de les voir courir tête baissée à leur fin, sans pouvoir les arrêter ou aider. Je vous embrasse tous deux et suis toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 12 (novembre 1772).

XC. Madame ma chère fille. J'embrasse tendrement ce vieux domestique que vous honorez de votre amitié, et qui s'exprime si joliment et tendrement. La description de la chasse me laisse quelque doute sur la quantité du gibier et la qualité. Et le règne de Firmian n'était pas de durée; il en aura toujours été bien flatté et content. Je le vois entre des jeunes dames et ne crains rien de sa pétulance. C'est bien obligeant que vous avez voulu m'acquitter vis-à-vis des bonnes carmélites. Si elles sont comme celles de ce

pays, elles sont bien simples, mais saintes. Ce que vous me dites sur le *requiem* de Reutter, m'a touchée. C'est aussi ma pièce favorite de toutes ses compositions. Pour l'église il a fait plusieurs choses assez bien; il faut se mettre à sa place; il fallait que tout fût très-court et exécuté par des écoliers, des enfants. Il fallait donc suppléer par les instruments et basses. Pour le théâtre, j'avoue que je préfère le moindre Italien à tous nos compositeurs, et Gaismann [1]) et Salieri [2]) et Gluck et autres. Ils peuvent faire quelquefois une ou deux bonnes pièces, mais pour le tout ensemble je préfère toujours les Italiens. Pour les instruments il y a un certain Haydn qui a des idées particulières, mais cela ne fait que commencer.

Voilà à cette heure des commissions pour notre cher Ferdinand. Il m'a envoyé ce *promemoria* de Montoya; en conséquence le conseil de guerre expédiera, et on transportera ce jeune homme à Kufstein en Tirol [3]). J'étais très-contente que votre cher mari et mon cher fils était si touché de la situation du pauvre père; qu'il conserve et nourrisse ces sentiments que nous autres ne pouvons assez cultiver. La connaissance générale des hommes ne rend pas toujours plus tendre, mais souvent misanthrope. Jugez tous deux, mes chers enfants, de ma situation à Parme. Je ne peux y penser sans une douleur qui m'assomme d'autant plus que je ne vois ni

---

[1]) Johann Leopold Gassmann, Reutters Nachfolger auf dem Posten eines Hofcapellmeisters.

[2]) Der bekannte Compositeur Anton Salieri, Gassmanns vorzüglichster Schüler.

[3]) Wesshalb der Lieutenant Marquis Montoya, Sohn des Festungscommandanten zu Mantua, kriegsrechtlich verurtheilt und nach Kufstein gebracht wurde, hierüber liess sich trotz eifriger Nachforschung wegen seitheriger Vernichtung der Acten nichts auffinden.

espère rien de mieux. En vous embrassant tous deux, je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Je vous prie de faire bien mon compliment au duc votre grand-père et à Madame Melzi.

Ce 3 décembre (1772).

XCI. Madame ma chère fille. J'espère que la Datel[1]) aura le bonheur de vous agréer et vous bien servir. Si je dois croire après les recommandations, elle serait parfaite; jusqu'au brave Laudon s'intéressait pour elle. Je l'ai eue un mois en cour, j'en étais contente. Vos bontés l'animeront à faire son devoir. Je suis toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 7 décembre (1772).

XCII. Madame ma chère fille. C'est la veille d'un grand jour de dévotion pour moi, je ne vous dirai donc que peu de chose, que j'étais encore enchantée de vos lettres, même de la jalousie de mon fils; je me corrigerai jeudi. Depuis six jours j'ai des grands maux de dent par intervalle, mais ils m'empêchent de dormir, ce qui est cause que je vais prendre à cette heure quelque repos, ayant un intervalle.

---

[1]) Die neuernannte Kammerfrau Josepha Dattel. Sie kehrte im Jahre 1778 von Mailand nach Wien zurück und trat dann in den Dienst der Kaiserin selbst.

Je compte me faire arracher la dent d'abord qu'on saura, qui est la véritable douloureuse, n'en ayant de gâtée.

La *Kammerfrau* est partie hier, mais celle-ci viendra avant elle, lui ayant permis de s'arrêter quinze jours à Mantoue avec sa mère. Elle porte tout plein de petites choses, entre autres une tabatière de laque avec une bague, que vous voudrez présenter à la Melzi, et une tabatière avec le chiffre de l'empereur et le mien pour Firmian. Dans la petite liste qui y est jointe, il n'y avait pas question de ces deux pièces, la bague de la Melzi est une imitation d'une qui est venue de Paris; c'est un diamant plat, où il y a mon chiffre dessous. Bien mes compliments à votre cher mari, je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 28 décembre (1772).

Madame ma chère fille. Il y a bien longtemps que XCIII.
je n'ai écrit au cher secrétaire. La nouvelle année me fournit l'occasion, vous chargeant de faire de même mon compliment à votre grand-père, et de bien bon cœur lui recommandant nos chers enfants. Vous m'avez paru bien touchée de la situation désolée de la famille de la Schonin [1]. C'est une grande charité, si vous voulez éprouver, comme votre mari me le mande. Si les filles sont en état de continuer leur services, il me paraît qu'il vaut mieux accorder quelque chose au père pour les enfants que de s'en charger.

---

[1]) Die „Schonin" (wahrscheinlich hiess sie Schön) war Leibwäscherin am erzherzoglichen Hofe in Mailand und bezog als solche achthundert Gulden Gehalt.

Je compte donc accorder deux cents florins de pension pour les plus petits. Mayer pourra s'entendre là-dessus avec son fils à Milan.

Je vous prie de dire à votre cher Ferdinand, que j'ai reçu son excuse pour Terzi, que je n'étais jamais fâchée, mais que j'ai cru lui dire uniment ce qui convenait, que Firmian m'a écrit aussi, et qu'il en est plus en défaut que Ferdinand, devant lui présenter la chose comme non-convenable. Tout est dit, je n'en ai aucun mécontentement; en remettant les choses dans leurs classes, il ne faut jamais garder de rancune, pas même ce qu'on exprime bien par ce mot allemand *Verschmach.* Vous rassurerez donc votre cher mari, en l'embrassant de ma part, que je l'aime beaucoup, et par cet intérêt seul et pour son bien je dois souvent lui devenir importune. Je vous embrasse tous deux et suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Je viens de recevoir dans cet instant la bien consolante nouvelle que la reine a des soupçons de grossesse, de même la grande-duchesse et la malheureuse à Parme. J'espère et souhaite à cette heure d'y mettre bientôt une quatrième. Je vais faire des prières à ce sujet. Pas trop de fatigues ou promenades à pied; pour des gens délicats des nerfs cela est nuisible.

1773.

Ce 11 janvier (1773).

Madame ma chère fille. Vous aurez vu la dernière ordinaire, que je n'ai osé répondre à ce cher secrétaire, mais bien à son rigide maître en droiture. Mais aujourd'hui, quoique un peu rendue, ayant mal à la tête — je crois, cela sera un rhume — je vous annonce celle que vous m'avez écrite le 2 de ce mois, l'arrivée de la *Kammerfrau* et votre satisfaction sur mes commissions, dont je vous ai chargée. Pour les faire agréer, je ne pouvais mieux choisir que cette habile et chère commissionnaire. Vous voulez vous souvenir de ma dent: elle est déjà dehors depuis trois jours, et fort heureusement par Müller. J'en étais soulagée d'abord; elle commençait seulement à côté à se gâter. Je suis bien aise du parti que j'ai pris; elle m'aurait toujours plus incommodée. XCIV.

Notre carnaval les masques ont commencé hier; il y avait sept cents masques. On était encore un peu gauche, cela n'allait pas encore gaiement; il faut espérer que cela viendra. Je vous recommande bien d'avoir soin du froid en sortant du bal; point de rhumatismes, je ne les aime pas. Vous avez mis bon ordre à cela par la bekèche bleue; cela m'a enchantée; je vois mon fils assez bien là-dedans. Embrassez-le de ma part et croyez-moi toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 25 janvier (1773).

XCV. Madame ma chère fille. Je suis charmée que votre incommodité n'a pas duré, et que vous comptez profiter du carnaval, avoir tous les mardis bal chez vous, car vous gagnez tous deux d'être connus, et tout le monde en est enchanté. Il faut qu'un pays et les particuliers ressentent les effets de la présence des princes, et cela ne se peut qu'en se communiquant, surtout quand on s'en acquitte si bien.

Notre carnaval s'anime beaucoup, hier il y avait deux mille cinq cents masques, et une foule, qu'on ne pouvait passer. La Marianne est tombée malade, a été saignée deux fois; elle est mieux, mais je ne suis pas encore tranquille, quoique la fièvre a presque fini. Je vous prie, mon vénérable secrétaire, de dire à votre maître, que j'ai trouvé bon de lever l'indépendance de la chambre des contes, et la réunir, comme celle des pays l'est. Sinsin ne pouvant rester, je lui ai accordé le titre de ministre d'état sans fréquentation, et jusquà ce que la charge de landmaréchal, que Trautson a, sera vacante, Pergen ayant la promesse d'être chancelier de *Galizien*.

Par là les affaires iront plus vite, et moins des écrits, qui s'augmentent si furieusement. En carnaval il faut être discret et ne pas trop écrire. Pourvu que vous dormez tous deux au moins sept heures tous ces jours, car pour vous, étant délicate, il faut du repos, et pour votre cher Ferdinand aussi, ayant le sang bien échauffé. Tout le monde se récrie sur sa force et beauté; c'est le contentement; Dieu en soit loué. Je vous embrasse tous deux; votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 15 février (1773).

Madame ma chère fille. Votre charmante lettre du 6 m'a fait d'autant plus de plaisir, que je commençais à m'inquiéter pour ce rhume et mal de gorge. Grâce à Dieu que vous en êtes quitte, mais je viens de recevoir la triste confirmation de la fausse-couche à Florence. Je n'en doutais plus après les premières nouvelles. Dieu veuille que les suites ne soient mauvaises, la grande-duchesse étant affaiblie par tant de couches. XCVI.

Le petit reproche que vous me faites sur ma santé, est bien obligeant et mesuré. Je suis accoutumée à l'air; le temps chaud, qu'il a fait les derniers jours de janvier, l'a permis. Nous avons eu le 1er et jusqu'au 4 une gelée très-forte, si bien qu'on pensait à aller en traîneau; la nuit le dégel est venu, et il fait de nouveau doux. Je crois que le plus fort de l'hiver soit passé, mais tout nous pronostique un vilain printemps et une année pluvieuse. Le carême paraîtra bien long, s'il ne fait beau après le carnaval bruyant que nous avons eu. L'empereur s'y trouve journellement, hors le vendredi et samedi, jusqu'à quatre heures du matin. La Marianne est remise de son incommodité, mais elle est très-faible et aura besoin de temps pour se remettre, ayant été fortement attaquée. Il est bien juste que votre cher mari vous sert aussi quelquefois de secrétaire, et je lui sais bon gré de ne vous avoir permis d'écrire tant, quand vous aviez la fluxion à la tête. Embrassez-le de ma part et croyez-moi toujours, tous deux, votre fidèle mère Marie Thérèse.

Votre idée et confiance que vous me marquez, de n'avoir pas peur de vous présenter à moi, m'oblige infiniment, mais elle m'a amusée en même temps, avec quelle

finesse vous avez donné cette pensée. Mes chers enfants, qui pourrait plus souhaiter que moi de vous voir le plus tôt, n'ayant plus guère à attendre? Il faut des raisons bien fortes et analogues à votre bien-être, qui m'empêchent encore de réaliser ce bonheur.

Ce 8 mars (1773).

XCVII. Je n'ai qu'un instant, madame ma chère fille, entre l'arrivée de la poste et le moment, où je dois me rendre à l'appartement que nous avons à cette heure en carême tous les lundis, pour vous marquer l'intérieure consolation que les lettres du 27 m'ont portée. Tout ce que vous m'en dites, est si prudemment envisagé, que je n'ai rien à ajouter, souhaitant et espérant que le bon Dieu soutiendra nos espérances. Mais il ne suffit pas d'éviter les mouvements extérieurs; les intérieurs, ma chère fille, nuisent autant, et presque plus jusqu'après trois mois finis. Vous me direz que cela ne dépend toujours de nous, je l'avoue, mais je vous en préviens, d'éviter tout ce qui peut vous affecter ou frapper. Je vous embrasse tous deux tendrement.

Marie Thérèse.

Ce 14 d'avril (1773).

XCVIII. Madame ma chère fille. La petite retraite que j'ai faite, a tant accumulé les affaires, que je n'ai que cet instant à dix heures du soir, pour vous assurer que tous les jours mes espérances s'augmentent. Je serai impatiente, la

poste qui vient, de savoir des nouvelles de la saignée. C'est une époque très-décisive; j'espère que Faby vous aura tenue au logis les trois premiers jours.

Je suis enchantée, étant toujours occupée avec plaisir de vous autres, que j'ai encore prévenu les souhaits de Ferdinand pour la sage femme. Je vous prie, ma chère fille, de lui dire que je lui écrirai plus au long la poste qui vient, sur deux points qu'il me touche dans sa lettre, qu'il peut en attendant être tranquille, que je suis contente de lui, et que j'éclaircirai jeudi la chose. Je vous embrasse; votre fidèle mère Marie Thérèse.

Presbourg, ce 10 mai (1773).

Madame ma chère fille. Celle-ci arrivera un peu plus tard, devant revenir à Vienne pour être remise au prince Albani, qui compte se trouver bientôt à Milan. Il a mérité toute l'approbation ici par sa sage conduite, discrétion et politesse. J'avoue que moi-même, quoique peu répandue, dans les différentes occasions, où je l'ai pu voir, j'en étais charmée. Il est solide, a beaucoup de religion et de mœurs, et raisonne très-justement. Je lui dois cette justice et vous m'obligerez de le lui marquer. XCIX.

Je me suis rendue ici après le départ de l'empereur pour huit jours pour célébrer la naissance de ma fille [1]) en grand incognito, qui se trouve justement avec la mienne. J'ai eu des nouvelles de l'empereur du 7 de Bude; il a souffert la nuit du vent et froid, étant dans des calèches ouvertes.

[1]) Marie.

Je souhaite qu'il ne s'en trouve un jour mal, de trop brusquer les saisons et toutes sortes d'aisance.

J'ai déjà répondu la dernière ordinaire sur les points de votre cher mari, et j'attends à cette heure vos réponses. Pour la Gröller cela ne se pourra. Les mêmes qui étaient nommées la première fois, auront le bonheur de venir. Je commence à ne plus douter à cette heure de la réalité de nos espérances, mais je vous prie pourtant: du ménagement, et ces promenades trop longues, même à pied, ne sont nullement convenables. J'ai approuvé pleinement, que vous n'avez fait la procession de la croix, et que vous ne ferez non plus celle de la fête-Dieu, de même que mon fils ait fait seul la course à Pavie. Cette petite excursion ne lui fera que sentir de plus en plus le bonheur de se retrouver de nouveau avec vous. Des absences plus longues ou trop fréquentes je n'approuverais jamais. Je suis toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 24 mai (1773).

c. Madame ma chère fille. Celle-ci viendra justement à temps pour le premier de juin, jour bien heureux pour nous deux; je vous en fais bien mon compliment, et ne cède qu'à vous, et avec plaisir ce cher fils. Aimez-le, servez-lui de consolation en toute rencontre, vous en êtes bien capable, faisant le bonheur de ses jours, et lui tenant lieu de tout. Dieu conserve votre cher fruit qui, j'espère, se fera bientôt sentir. C'est si imperceptible, qu'au commencement on n'ose le croire. Quel petit que soit le mouvement, si vous le sentez trois ou quatre jours de suite, vous pouvez compter là-dessus, et je vous prie de me le marquer.

Mon cher fils m'a encore charmée par sa candeur, en s'avouant de si bon cœur paresseux, qu'il ne me laisse plus rien à lui reprocher, connaissant bien et sincèrement ses torts. Comme son meilleur ami, faites-le souvenir que l'ordre dans les heures, c'est l'âme des affaires, pour la santé et pour être bien servi. Une fois accoutumé, tout va de soi-même, au contraire, s'il n'y a d'ordre, rien n'est solide et rien ne se fait bien, et on ne jouit pas de la moitié de la vie, puisque tout se fait à la hâte ou à moitié.

Je suis indiscrète à un jour si occupé, de vous tourmenter avec ces lignes. Faites mes compliments à votre grand-père pour notre fils; connaissant sa tendresse et ses bontés pour lui, j'ose lui en marquer ma joie, et croyez-moi toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 3 juin (1773).

Madame ma chère fille. Je ne saurais vous exprimer la joie que m'a causée le présent que vous m'avez envoyé de votre ouvrage, qui est parfait et m'a encore convaincue, que vous ne savez rien faire médiocrement. Le choix de la couleur, je l'attribue à notre cher Ferdinand, qui m'a fait un très-joli présent de Fayence et d'un bureau, mais que je ne verrai qu'après-demain, étant placé en ville dans mon nouvel appartement. Ce que vous me dites de bien tendre et obligeant sur le départ de votre tendre époux, m'a fait grand plaisir. Je prie Dieu que cela continue toujours ainsi. C'est le seul vrai bonheur dans ce monde, qui fait supporter tous les autres revers avec facilité, qui ne manquent jamais dans CI.

ce monde. Oui, ma plus que chère fille, j'espère de vous embrasser un jour et de pouvoir vous marquer toute ma tendresse que vous méritez si bien. Votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 20 juin (1773).

CII. Madame ma chère fille. Que ces gardes sont heureux de vous voir et de passer quelques jours à vous accompagner! Je crois que je rajeunirais, si je pouvais passer mes jours hors des affaires avec vous.

Le voyage de l'empereur me coûte au moins dix ans de ma vie; il va pousser plus loin en Pologne, et revenir par la Moravie. Il se fatigue trop et il s'en ressentira; dans peu d'années il sera vieux et cassé. La fatigue est bonne, mais de la façon que lui s'en donne, c'est se détruire. Je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 19 d'août (1773).

CIII. Madame ma chère fille. Votre chère lettre et la place de secrétaire m'a rassurée sur vos souffrances, voyant vos chers caractères, mais j'avoue que je ne suis nullement contente que ces vomissements continuent et augmentent même. D'où ce pauvre invisible prendra-t-il de la nourriture, et sa vénérable maman des forces? Bientôt je commencerai à douter de mon art de prédire, si cela continue.

Votre mari m'a mandé qu'il comptait aller à Cernusco. Je n'ai rien contre, d'abord que Faby est d'accord et y soit.

Votre voiture y sera à la mi-septembre; je vous prie de me dire sincèrement, comme vous la trouvez.

Les femmes et la sage-femme partent le 25; que ne puis-je aller avec elles! Je suis charmée des bonnes nouvelles que vous avez de Modène, du duc; nous avons des grandes chaleurs, cela vous sera plus incommode. Personne ne me mande rien, si vous êtes grosse ou non, si le sommeil est bon etc., tout des circonstances très-significatives, intéressantes pour quelqu'un qu'on aime bien; ces sentiments ne finiront qu'avec ma vie. Votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 23 d'août (1773).

Madame ma chère fille. Je vous prie de me dire si vous n'avez pas rougi en recevant celle-ci par la main de la sage-femme? Que ne suis-je à sa place pour vous assister, mais pas faire la besogne; nonobstant seize enfants je ne sais rien, pas même un conseil à donner. Cela vous donnera mauvaise idée de ma capacité; je l'avoue, en fait d'accouchement, et de tout ce qui a touché la médecine, j'ai voulu être ignorante, pour être plus obéissante, voyant tous les jours que les demi-savants sont les gens les moins traitables. Je ne peux que vous recommander celle-ci; tout le monde en dit un bien infini, et bien des larmes ont été versées pour elle de celles qu'elle accouchait. Vous recevrez encore une autre lettre par la *Kammerfrau.* Je suis votre fidèle mère CIV.

Marie Thérèse.

Ce 20 septembre (1773).

CV. Madame ma chère fille. Je suis enchantée que toutes les femmes sont arrivées, et que vous en êtes contente. Mais je le suis bien, puisque ces fréquents vomissements ont diminué, qui vous ôtaient trop de vos forces; nous en aurons grand besoin à la fin.

Je suis fâchée de vous annoncer la mort du général Stampa. Je le regrette doublement, votre mari me l'ayant demandé à la place de Hardegg. Je ne vois à cette heure que Browne qui pourrait lui convenir, mais il est bien jeune encore. Je suis très-contente de l'acquisition du prince Albani, et que vous en êtes contents de même. Vous me dites que je pense à toutes les bagatelles pour vous; rien n'est petit qui puisse vous intéresser, et je ne pourrais mieux employer mes instants qu'en pensant à vous, mes chers enfants.

La chaise et le trousseau de l'enfant ne sont pas encore arrivés; j'espère de l'apprendre l'ordinaire future. Il fait tard, j'étais extrêmement occupée ces jours-ci à cause des pauvres jésuites, je n'en dis pas plus et suis votre fidèle mère Marie Thérèse.

L'Aya est arrivée; elle est fort petite et maigre et partira les premiers jours d'octobre.

Ce 4 octobre (1773).

CVI. Madame ma chère fille. Je suis bien contente que ma voiture a rencontré votre approbation. C'est tout ce que j'ai

désiré, de même les femmes qui, j'espère, feront leurs devoirs de même que l'Aya, qui part demain. Je vous la recommande; elle a besoin d'être encouragée. Il n'y a qu'une voix sur son compte. L'extérieur n'est pas choquant, mais pas bien, mais les quinze jours que je l'ai tenue à la cour, elle s'est acquis l'amitié de tout le monde. Tout commencement est difficile; vos bontés la rassureront, vous priant de lui dire tout uniment ce que vous souhaitez ou que vous n'approuvez pas. Elle paraît très-douce et fera sûrement exactement ce que vous ordonnerez. J'enverrai jeudi les points que je lui ai donnés, pour pouvoir avoir une idée seulement de ce qu'on peut souhaiter. Après la moitié de ce mois, je serai bien aux écoutes, et pas une voiture ni homme à cheval viendra, sans que je ne croie qu'il porte la grande nouvelle que j'attends avec beaucoup d'empressement, mais pas sans inquiétude. Je serais charmée de savoir le duc de retour et Madame Melzi, et vous prie de me croire toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Undatirt. (October 1773.)

Madame ma chère fille. La comtesse Almesloë aura CVII.
le bonheur de vous remettre celle-ci. J'ose vous la recommander. Il n'y a qu'une voix sur son chapitre, hommes et femmes, vieux et jeunes. L'extérieur n'est pas prévenant, mais rien de choquant. Il faudra l'encourager un peu; n'ayant jamais été à la cour, elle est timide, craint de manquer; vos bontés la rassureront tout de suite. Je suis, Madame ma chère fille, votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 8 novembre (1773).

CVIII. Madame ma chère fille. Quelle joie, quelle consolation de vous savoir heureusement délivrée! J'avoue, je n'étais pas à mon aise, je commençais à craindre. Dieu en soit loué! Ma chère fille et belle-fille et ainsi double fille m'a donné une petite Thérèse, dont je suis enchantée. Mon cher Ferdinand est papa, que de sujets de consolation; il ne manque à cette heure que de savoir les nouvelles de la chère accouchée, point essentiel après le pénible accouchement. J'espère que nous en recevrons demain; je vous prie de vous bien ménager, point essentiel pour le fond de la santé. Faites bien mes compliments à mon cher vieil ami, le duc, votre cher père et mère et Madame Melzi; je les vois tous hors d'eux de consolation. Je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 12 novembre (1773).

CIX. Madame ma chère fille. Les nouvelles du 4 me font encore plus de plaisir et de consolation que celles du premier, et je me flatte que la continuation en sera de même, et quoique les neuf jours passés, je vous prie de ne pas croire que les ménagements finissent. Il faut encore une quinzaine de jours de repos pour les gens délicats et surtout pour une couche pénible, comme vous avez eue, et la grossesse assez incommode. Il fallait tout votre courage et patience pour le soutenir ainsi. Le fond de la santé à l'avenir dépend du ménagement en couches. Vous verrez des vieilles dames qui ont eu beaucoup d'enfants, mieux en santé et conservées que d'autres bien plus jeunes qui ne veulent se

soumettre à ces ménagements. Vous m'avez fait passer des jours bien contents, et Dieu vous rende et à votre chère petite toutes ces consolations. J'avoue, j'attends à cette heure avec la plus grande impatience le 9 ou le 10 de voir de vos chers caractères, sachant fort bien, que moi-même je vous ai priée de ne pas le faire plus tôt. Mais mon empressement est plus fort que ma raison, vous aimant si tendrement, étant toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 19 novembre (1773).

Madame ma chère fille. Quelle consolation n'ai-je pas eue en revoyant les chers caractères! Malheureusement je ne pouvais goûter de la joie après la perte de ma chère belle-sœur et amie, mais j'ai dormi toute la nuit, après avoir relu trois et quatre fois votre chère lettre. J'ai trouvé au commencement le caractère un peu changé et vous prie de me marquer, si vous l'avez écrite au lit ou levée, et si vous vous trouvez faible, si les jambes vous tremblent, si vous ne vous êtes trouvée mal, en vous levant la première fois, si l'appétit, le sommeil sont bons, tout des questions importantes pour quelqu'une qui vous aime si tendrement. Je me suis flattée que la Khevenhüller me marquerait ces détails les neuf jours. Je ne sais si elle est tombée malade, car elle ne m'a pas écrit une seule fois. J'étais informée de l'état de votre santé par mon fils et le bulletin, mais les autres particularités qu'on ne saurait exiger d'eux, j'en suis restée sans rien savoir, et rien n'est de trop à qui on s'intéresse et qu'on aime. Je vous prie de dire à la Khevenhüller une autre fois de s'en acquitter, car je ne veux d'autres

occasions que des couches. Dieu nous en préserve, et j'espère qu'une autre ne sera pas si pénible que celle-ci.

Tout ce que vous me dites de notre cher Ferdinand, me console infiniment, mais je vous conjure de vous bien ménager pour la conservation de votre santé et personne. En vous donnant à tous trois ma bénédiction, je vous embrasse et suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 8 décembre (1773).

CXI. Madame ma chère fille. Hardegg est arrivé hier soir, je le trouve maigri, mais très-bien. Sa femme et ses enfants sont arrivés de même bien; sachant vos bontés pour eux, je suis sûre que cette nouvelle vous fera plaisir, et quoique j'étais hier dans une espèce de retraite, je l'ai fait venir et me suis entretenue avec lui une heure que j'ai passée bien agréablement. Il m'a confirmé le parfait bonheur de vous deux, mes chers enfants. Il m'a porté la hauteur de votre mari, qui m'a frappée, et la grosseur pour vingt ans assez bien. Je voudrais que lui diminuât un peu de son trop grand appétit, et que vous ajoutiez un peu au vôtre qui est trop mince, et vous prie de penser sérieusement à vous nourrir un peu plus. L'air d'Allemagne étant plus fort, jamais je ne pourrais vous y exposer, si vous n'êtes plus grasse.

Ce que vous me mandez de la Stegner, est une demande un peu forte, qu'on n'accorde pas ordinairement. Mais l'approbation que vous lui donnez, les bons services que vous me dites d'avoir rendus, me feront passer sur le pied fixe, et je compte lui accorder une pension sa vie durante, afin

que le pied ne soit changé, équivalent à peu près à sa demande.

Je suis enchantée que vous voyez si souvent votre petite, et que vous êtes contente de l'Aya. Tout le monde en a dit du bien, hors qu'elle n'a eu d'enfant, et cela n'a rien à dire, les dames n'osant se mêler de la santé, qui est réservée seule au médecin chez nous. Je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 27 décembre (1773).

Madame ma chère fille. Le secrétaire s'acquitte toujours à merveille de ses commissions, et j'ai vu des lettres de Milan, qui vous trouvent très-bien remise. Je suis curieuse si vous pourrez mettre les corps que vous avez portés ci-devant. La petite doit augmenter aussi en bien. Le temps est si abominable que je ne peux assez vous recommander de ne pas vous exposer à prendre une fluxion. La nouvelle de Florence nous est venue le jour de Noël, en allant à midi à l'église. Jugez de notre joie, et heureusement un cinquième prince. Le bon Dieu m'a accordé quatre petits-enfants cette année, dont je ne peux assez l'en remercier. Que Dieu les conserve tous avec leurs aimables papas et mamans, et vous accorde la nouvelle année heureuse. Croyez-moi toujours votre fidèle mère Marie Thérèse. CXII.

1774.

Undatirt. (Erste Hälfte 1774.)

CXIII. Madame ma chère fille. Marchisio ne pourra jamais assez vous exprimer ma tendresse pour vous, et combien je reconnais le bonheur de mon fils; flattée que dans toutes vos lettres vous m'assurez de votre contentement réciproque, rien ne me reste à souhaiter que la continuation et votre conservation. Je vous dirai même, que je ne serais pas fâchée si vous reposiez un an même, et ne suiviez l'exemple de notre grande-duchesse, non pas pour n'avoir trop d'enfants, on ne saurait en avoir assez, là-dessus je suis insatiable, mais pour votre conservation il vous faut du repos. Votre grossesse et surtout votre accouchement n'étaient rien moins que faciles; il s'en faut de beaucoup, qu'il était comme notre admirable grande-duchesse est accoutumée d'accoucher comme rien. Il faut donc du ménagement jusqu'à ce que vous preniez plus de force ou d'embonpoint, et c'est la raison aussi, que je vous prie de ne pas trop vous fatiguer dans tous les exercices du corps, et de me croire toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 28 mars (1774).

Madame ma chère fille. Provera est revenu et m'a porté vos chères lettres qui me marquent de nouveau l'empressement que vous avez de venir me voir, et vous vous exprimez si joliment et énergiquement, que cela augmente encore plus mes regrets de ne pouvoir vous y complaire tout de suite. L'année n'est pas encore passée, et d'abord que je verrai plus clair de ce qui s'arrangera cet été, je pourrai vous en dire de plus. Personne après vous autres le souhaite plus que moi, et jamais effort n'a tant coûté que celui-ci. CXIV.

Je n'ai pu parler à Provera, étant dans ma retraite, mais il m'a envoyé la mesure de votre cher mari, que je ne trouve pas si gros. Attribuez à Hardegg ce que j'en ai marqué là-dessus à votre mari.

Le bras droit, dont je dois me servir, est depuis quelques jours faible, c'est la raison pour laquelle vous trouverez mon caractère plus mauvais qu'à l'ordinaire, et qui me fait finir, étant toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Donnez cette note à votre mari; en quinze jours il partira. Störck n'a pas trouvé convenable un non-marié, et je n'ai pas cru pouvoir le traiter autrement que Störck [1]) en Toscane. Douze cents florins et un quartier d'abord qu'il a à assister les enfants.

---

[1]) Mathaeus Freiherr von Störck, Leibarzt des Grossherzogs.

Ce 4 d'avril (1774).

CXV. Madame ma chère fille. Le cher et charmant secrétaire trouvera ici mes remercîments pour deux lettres, par la dernière poste et par Provera. Le détail que j'ai trouvé dans une d'une respectable mère m'a fait grand plaisir. Je crois que le changement de nourrice a fait bien à la petite, mais je ne crois pas qu'elle fasse des dents avant dix mois ou plus tard encore. Les accidents sont moins dangereux plus tard, étant plus forts.

L'accident arrivé à l'enfant d'Espagne fait bien de la peine; c'était un enfant beau, fort et aimable. Le roi et père et mère sont à plaindre, n'ayant jusqu'à cette heure d'autres [1]).

Les femmes seront arrivées avant le jeudi-saint; je vous prie de me marquer sincèrement, si vous en êtes contente. Le voyage de Mantoue sera bien agréable, si vous avez le temps que nous avons depuis quatre semaines, chaud, si bien qu'on commencera à faire des prières pour la pluie.

Le carême a fait du bien cette année à tout le monde. Je crois que l'exercice à cheval vous fera du bien pour votre santé, et que vous vous en acquitterez très-bien. J'ai déjà une prétention de vous avoir peinte dans cet habillement, chapeau sur la tête, mais je vous prie de ne pas trop allonger les courses, ou tous les jours; cela serait nuisible et faiblirait trop, et les pavés dans ces villes, je vous prie de les éviter. Le meilleur cheval peut broncher et tomber.

Tout ce que vous me dites de touchant et agréable pour votre venue ici, si j'étais seule, vous seriez citée par cette lettre; mais ne sachant encore à quoi, et comment notre été se passera, je suis empêchée à cette heure de

---

[1]) Der Infant Don Carlos, damals noch das einzige Kind des Prinzen Carl von Asturien, war am 7. März 1774 gestorben.

pouvoir vous dire quelque chose de plus. Personne ne le souhaite sûrement plus que moi; vous me donnez tous deux tant de consolation, que je voudrais en jouir moi-même de tout ce bien. Je suis toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 25 d'avril (1774).

Madame ma chère fille. Deux de vos chères et aimables lettres j'ai reçues consécutivement. Vous me rassurez sur le trop de goût ou de fatigue à cheval, mais je ne vous passe pas ce que vous me dites sur votre portrait, pourvu qu'il vous ressemble; chapeau sur tête ou non, c'est à votre choix, et sachez que jamais le nez n'est trop grand, et dénote toujours de l'esprit. CXVI.

Je suis inquiète à cause de notre cher duc, votre grand-père, et de ce que vous me marquez de votre tante [1]); quelle maladie a-t-elle? Elle était si forte, si grasse; je ne saurais croire la consomption.

Si vous avez le temps qu'il fait ici, je vous plains; depuis trois jours nous sommes à Schönbrunn, une pluie continuelle et des vents affreux. Votre beau-frère [2]) nous quittera encore le 30. J'avoue, cela me coûte, mais c'est pour son bien, et même nécessaire; cela me réveille tous les départs, qui sont tous bien imprimés dans mon cœur.

J'ai mis une condition à votre cher mari, d'observer cet ordre, tant de fois promis, huit ou dix fois de suite sans interruption, alors je pourrais dire quelque chose de plus positif de votre voyage. Il ne conviendrait nullement que

---

1) Bd. I, S. 294, Anmerkung.

2) Maximilian.

vous veniez sans que l'empereur y soit, et ne sachant jamais s'il reste ou parte, dans cette incertitude je ne peux me résoudre à rien. Actuellement il dit de nouveau de faire encore un voyage, pas un bien éloigné, mais encore un, avant le camp. Reste à voir ce qui en sera.

J'étais fort contente de l'attention que votre cher mari avait pour Firmian, ne voulant qu'il l'accompagne par eau, à cause de ses migraines. Ces sortes de traits font honneur à votre mari, et j'en suis bien contente. Vous savez la confiance que j'ai de tout temps en Firmian, il la mérite par son honnêteté et attachement.

La séparation d'avec votre chère petite vous aura coûté; vous la trouverez changée à votre retour. Je vous embrasse tous deux et suis votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 4 mai (1774).

CXVII. Madame ma chère fille. J'ose vous recommander cette dame qui est aimable et estimable [1]). Ils voyagent avec cinq enfants, quittent leurs familles pour me complaire; ce n'est pas un petit mérite. Ils ont été l'exemple des ménages ici. Ils trouveront bien des parents à Mantoue, mais ne peuvent s'arrêter quelque temps, mon fils les attendant à la fin du mois; ils se pressent de partir pour vous trouver encore. Ils seraient bien fâchés de manquer cette occasion. Je ne veux plus rien promettre; dans treize mois je compte avoir le même plaisir. Je vous embrasse. Votre fidèle mère Marie Thérèse.

---

1) Es handelt sich hier offenbar um die Bd. I. S. 274 zuerst erwähnte Gemalin des Grafen Franz Colloredo, der damals als Ajo der jungen Erzherzoge in Florenz angestellt wurde.

Ce 9 mai (1774).

Madame ma chère fille. Enchantée de vous savoir arrivés heureusement à Mantoue, je ne vous écris à la hâte que ces lignes, pour approuver la course que vous comptez faire à Vérone et à Vicence. Je ne demande que d'être prévenue de ces courses, sans que vous ayez besoin d'attendre mon consentement. Toutes celles qui ne demandent que six ou huit jours d'absence, vous pouvez les faire, surtout celles que vous faites tous deux ensemble, ce sont celles qui ont toujours mon approbation, mais de préférence, en faisant celle de Vérone, il faudrait au retour aller à Colorno, mais n'y rester que le moins que vous pourrez, car malheureusement dans cette campagne il n'y a rien à apprendre, ni d'amusant. Vous pouvez, mes chers enfants, vous servir de mon nom, si vous ne voulez faire une telle course. Celles qui peuvent vous amuser et être utiles, je les approuverai toujours; vous méritez ma confiance, et vous gagnez d'être connus. CXVIII.

Je suis bien fâchée que votre chère tante n'est pas mieux. Nous venons de recevoir la triste nouvelle, que le roi de France a été attaqué de la petite vérole avec grande violence, et qu'elle sera confluante. Cette maladie est si dangereuse à la maison de Bourbon, que je tremble; ce serait une perte très-grande pour moi, il avait une amitié et confiance particulière pour moi, et pour la Dauphine une perte irréparable. J'en suis très-affectée et crains les nouvelles à venir. Je vous embrasse tous deux; votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 5 juin (1774).

CXIX. Madame ma chère fille. J'ai reçu des charmantes lettres de votre part par la Latour et les gardes. On ne peut être plus pressant que vous êtes tous deux, et plus séduisants, surtout mon cœur étant d'accord avec vous. Ma situation étant encore en l'air, je ne saurais encore rien vous marquer de positif. Je suis toujours bien aise que la petite excursion vous ait fait plaisir. La Latour a été bien examinée, surtout pour la petite. Elle aura bientôt un an, et je n'ai pas encore son portrait. Je vous prie de remettre à votre cher Ferdinand ces papiers, pour qu'il puisse m'envoyer des experts de là-bas; c'est qu'ils trouvent de différence. Sur le chapitre des chevaux je n'ai jamais vu penser deux hommes de même. Je suis si occupée que je n'ai que ce moment à vous assurer de toute ma tendresse. Votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 14 juillet (1774).

CXX. Madame ma chère fille. Je vous fais bien mon compliment pour la première dent de votre chère fille. Dieu veuille qu'elle les achèvera toutes heureusement.

L'accident de la *Kammerfrau* la rend entièrement hors de service; on ne saurait exposer l'enfant une autre fois. D'abord que vous croyez que l'autre *Kammerfrau* suffit, je n'ai rien à ajouter, et vous ferez dire par l'Aya à celle-ci, que je veux bien lui conserver une pension de six cents florins, ce qui est le double de ce qu'elle aurait jamais pu espérer, et qu'elle peut les manger avec ses parents, où bon lui semblera, mais pas à la cour. Vous aurez la bonté de lui faire une petite gratification, mais point de pension, en sortant de la cour.

J'attends le portrait de la mère et de la fille avec grande impatience et suis extrêmement affairée à expédier des courriers. Je vous embrasse; votre fidèle mère

Marie Thérèse.

La lettre est pour la Almesloë.

Ce 18 juillet (1774).

Madame ma chère fille. Ce cher portrait de ma petite-fille, si longtemps désiré, est arrivé dans ce moment; je le tiens vis-à-vis de mon canapé, pour me le bien imprimer. Mais je ne trouve aucune ressemblance, ni du père ni de la mère, mais la peinture est affreuse, et je sais bon gré à ceux qui vous ont empêchée de m'envoyer le vôtre, s'il était de même. Mais je ne vous tiens pas quitte et souhaite de l'avoir, mais ressemblant. CXXI.

On a mis à la petite un bonnet affreux. Rien de plus joli que la tête, le front et les cheveux des enfants; un bonnet tout rond, sans tous ces ornements de rubans et dentelles, est ce qui leur va le mieux. Pardonnez-moi la comparaison, elle a son bonnet comme la perruque de son respectable grand grand-père. La chemise ne couvrait pas si bien son petit corps, qui a les chairs, comme vous dites, pas du tout naturelles, enfin, c'est un vilain peintre, mais un charmant objet et cher et intéressant, et me fait grand plaisir, mais en même temps augmente le désir d'en avoir un compagnon.

Spech s'est bien acquitté de sa commission avec tout le plus grand sérieux. Il a ajouté de bouche votre désir de venir me voir. Que j'aime ce cher et incommode créancier,

que je lui en sais bon gré! Je n'en ai pas moins de m'acquitter d'une dette qui me pèse tant et qui me procurera tant de consolation, et je compte tellement sur la promptitude dans l'exécution, que le jour que j'écrirai, je compte en trois semaines vous tenir entre mes bras. Je vous embrasse en idée, en attendant la réalité avec un vrai empressement, et suis votre fidèle mère Marie Thérèse.

Vous recevrez par le cocher des petites poupées pour la petite Thérèse, elles ont fait bon effet auprès de mes autres chers enfants, et les amusent.

Ce 17 d'août (1774).

CXXII. Madame ma chère fille. Spech vous remettra un petit paquet, le bracelet vous voulez bien accepter. C'est un homme qui l'a porté de Paris, je le trouve drôle et particulier. Vous ne sauriez le regarder sans me trouver occupée de vous, mes chers enfants, et quoique je dois vous paraître cruelle, qu'après tous les empressements que vous me marquez de venir me voir, je peux résister, cela ne me coûte pas peu; il faut des raisons si fortes, qui réjaillissent sur vous, pour me rendre telle.

La petite croix avec le coulant, si vous voulez la donner à la Almesloë, puisque vous en êtes si contente. Je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

L'autre paquet est pour la femme de Spech, ce sont des grenades.

Ce 29 d'août (1774).

Madame ma chère fille. Je ne crois pas manquer à m'adresser au cher secrétaire pour marquer toute ma consolation sur la lettre du 20 d'août. J'espère que vous aurez le temps rafraîchi comme ici, car il fait presque froid, ayant plu toute la journée. CXXIII.

J'ai trouvé très-bien les prières publiques en procession, que notre très-cher Ferdinand a ordonnées, mais j'étais touchée aux larmes, voyant l'heure que vous avez prié tous deux le plus malheureux jour qui a existé.

L'attention du portrait de votre petite est encore un trait qui caractérise si bien la façon de penser et le cœur de votre cher mari, qui est unique, après celui de son père. La de Pest en est devenue presque folle. Cette sainte et respectable fille a été dans la plus grande tristesse, ayant perdu son frère[1]), capitaine des ingénieurs, lui laissant une veuve et six enfants sans rien. Depuis ce matin elle est toute ranimée; je lui ai dit de s'expliquer elle-même. Je vous joins ses remercîments, n'ayant voulu, étant d'une femme, les lui envoyer en droiture, que par vos mains, pour le danger.

Je ne saurais vous marquer assez, combien ces trois traits ont encore augmenté ma tendresse pour un fils qui pense et agit si bien, et qui ne néglige aucune occasion pour m'obliger.

Les dents de notre chère Thérèse me consolent aussi, et que notre grand ami, votre cher grand-père, se porte si

---

[1]) Zwei Brüder, Jacob und Nicolaus de Pest, kommen schon 1757 als Lieutenants im Ingenieurcorps vor. Es lässt sich nicht ausfindig machen, welcher von Beiden hier gemeint ist.

bien. Embrassez votre mari de ma part et croyez-moi toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 5 septembre (1774).

CXXIV. Madame ma chère fille. C'est au milieu du bruit des canons, des fusils, que je vous écris. Il fait le plus beau temps, mais chaud, et la troupe sera très-fatiguée. J'en ai ma part aussi, et mes années ne supportent plus ces sortes de travaux; je compte retourner dans ma solitude avec grand plaisir. Ma pauvre fille [1]) n'a pu venir avec nous ici à cause d'un abcès qu'elle a à la joue, qui la tourmente beaucoup; je compte l'aller voir demain, étant un jour de repos. Je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Les nouvelles du duc, que je viens de recevoir, me font grand plaisir, de même ce que vous me dites de notre cher Ferdinand.

Ce 26 septembre (1774).

CXXV. Madame ma chère fille. Aujourd'hui en huit j'étais empêchée par une mascarade et fête champêtre de vous marquer toute la joie que m'a causé la nouvelle de votre grossesse. Je n'en doute plus, mais je vous prie, du ménagement jusqu'après les treize semaines; la première fausse-couche doit et exige ces précautions. J'avoue, la promptitude de votre obéissance m'a fait rire, je me le tiens pour dit que c'était vous qui en étiez en défaut. Vous avez

---

[1]) Elisabeth. Vergl. I. 297.

arrangé le tout si parfaitement bien, que pour l'*ascensa* vous serez en état de venir nous voir ici l'année qui vient, si j'existe. Vous avez dès à cette heure mon consentement, et vous pouvez bien être persuadée que j'en ai autant de plaisir et d'empressement que vous.

Vous me remerciez pour le déjeuner; j'ai l'obligation à la Hardegg de me l'avoir confié, mais j'avoue, je n'en étais pas entièrement contente, mais le temps pressait, je ne pouvais le changer. Je vous prie de dire à votre cher mari, que le courrier Aqua m'a bien sensiblement réjouie, voyant l'application et le travail qu'il a fait. Mais ce qui m'en fait le plus, c'est le témoignage de Firmian, qui n'est pas capable de flatter, qui dit que c'est presque l'ouvrage seul de mon fils, les quatre consultes, et qu'il n'a rien à ajouter. J'attends le rapport de Kaunitz, qui est d'accord pour Mambrini, et même a loué la façon, dont on s'est pris et est d'accord pour le *lotto*, je crois, et pour l'emploi du million, à peu des choses près. Mais pour le sel il est encore un peu en doute, mais j'espère que le tout sera expédié la semaine qui vient. Pourvu que votre cher mari veut mettre de l'ordre dans sa journée et tenir ferme à la continuation, car de là tout dépend, j'ose me flatter qu'il sera un grand et utile travailleur, et rendra heureux ceux qui lui appartiennent, et mènera une vie heureuse, qui ne peut l'être à la durée sans ordre. En attendant, vous rendez tous deux mes jours, autant que ma situation le permet, heureux; Dieu vous en bénit, et je suis votre fidèle mère Marie Thérèse.

La plaisanterie pour les blondins de la garde, j'espère que vous l'aurez prise telle[1]; je ne badinerais sûrement

---

[1]) Vergl. den Brief an Ferdinand vom 4. August 1774; I. 291.

pas sur cette matière délicate, où on ne peut trop être su
ses gardes.

Undatirt. (October 1774.)

CXXVI. Madame ma chère fille. La Latour m'ayant porté un
de vos lettres, je la charge volontiers de celle-ci, enchant
de la continuation de l'état incommode, où vous vous trouve
Je vous recommande le ménagement, plus que nous est pr
cieuse votre santé et celle que Dieu nous a accordée c
surplus. J'avoue, ma joie est très-grande, et je vous l'assu
encore une fois: sans plus demander l'approbation, je vo
attends, si je vis, au mois de juin ici, si cela convient
vous deux. D'ici vous n'avez plus rien à attendre que l'in
patience de vous tenir entre mes bras.

Je vous embrasse; adieu.

Ce 17 octobre (1774).

CXXVII. Madame ma chère fille. Je vous remercie de tous le
souhaits et du tendre que vous voulez me marquer sur m
fête. J'ai beaucoup de désir de vivre encore une anné
pour vous embrasser, et je crains que votre connaissanc
fera augmenter encore plus cette envie, qui tous les jou
perd pourtant beaucoup de sa durée; enfin j'espère de vou
voir avant huit mois.

C'est un vrai bouquet, que la petite Thérèse a été se
vrée si heureusement, que vous êtes si contente de l'Aya e

de Faby. La première marque déjà des merveilles de la petite, de son entendement.

Votre mari me marque une histoire du boulanger qui retourne; je suis bien aise d'en être prévenue, il ne mérite sûrement aucune grâce. Il est bon d'être prévenu, ces sortes de gens content de leur façon les faits, mais voilà un autre. La Balogh, la cuisinière, a écrit ici pour demander la permission de se marier. Je lui ai fait répondre fort bien, pourvu qu'elle a votre agrément. Aujourd'hui arrive une lettre, que votre cher mari ne veut qu'elle se marie, ne voulant la garder mariée. Je crois la voilà entièrement déconcertée. Je crois une cuisinière meilleure mariée que fille; il vous faut une pour les enfants et la nourrice, si vous vouliez même vous en passer en couche. D'ici je ne saurais plus trouver une à envoyer; je vous le marque seulement, que de moi elle a le consentement, mais conditionné que cela vous convienne; je vous en préviens qu'on ne puisse me citer autrement.

Je suis bien aise que vous allez à Cernusco et par eau. Je vous envoie ici cette bagatelle que tout le monde porte ici. En vous embrassant tendrement, je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 7 novembre (1774).

Madame ma chère fille. Les dévotions de l'octave des morts, et des maux de dents, qui me tourmentent, sont la cause que je serai courte. Je suis bien contente que la Melzi va bien, mais j'avoue, je trouve qu'elle hasarde beaucoup d'aller si vite à Varese. Je vous prie de lui faire bien mon compliment sur son prompt rétablissement. CXXVIII.

Je suis charmée de ce que vous me dites de notre charmante Thérèse et de votre santé. La différence d'une grossesse à l'autre me rend hardie de pousser mes conjectures plus loin, et j'avoue, j'en aurais une grande joie, encore plus pour notre cher duc, votre grand-père. J'approuve les promenades par eau, vous priant de ne vous exposer à l'humide, s'il commence à faire plus froid, et de tenir chaud les pieds et genoux, point essentiel pour nous autres.

Mes compliments à notre cher Ferdinand. Je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 21 novembre (1774).

CXXIX. Madame ma chère fille. Grâce à Dieu que les bonnes nouvelles de votre santé et grossesse se soutiennent. Il faut seulement se garder du premier froid pour un rhume ou rhumatisme, qui serait très-mal à propos à cette heure. Je n'écris pas à votre mari, le faisant jeudi. Cet abbé qui me paraît un homme de mise et à être employé, m'a demandé une lettre. C'est tout un d'écrire à Ferdinand ou à sa chère moitié et fidèle secrétaire.

Je suis déjà occupé à partager les logements et arrangements pour vous recevoir, et cette occupation m'est bien chère. Je souffre depuis quelques semaines d'une fluxion aux dents et à la tête. Je suis même condamnée à rester dans la chambre, ce qui m'a empêchée d'aller à Presbourg. Je suis déjà mieux, mais cela exige des ménagements. Je ne suis pas accoutumée à être incommodée, et je m'en accomode très-mal, et on me taxe d'impatience.

Je vous prie de dire à notre cher Ferdinand, que Maximilien va revenir vers Pâques ici pour une quinzaine de jours, et que de là il viendra en droiture à Milan. Je m'en fais un vrai plaisir de le voir, s'il s'est changé un peu. Il se plaît beaucoup à Bruxelles; son oncle a mille bontés pour lui. Je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 12 décembre (1774).

Madame ma chère fille, charmant secrétaire *und gute Hausmutter*. Votre lettre du 3 m'a d'autant plus enchantée, que j'ai prévenu en quelque façon vos idées en conséquence de ce que vous m'avez marqué pour la Gröller. Quand je vous ai envoyé la Lanz, j'ai fait dire à la mère, qu'elle se prépare, que je n'attends que votre réponse. Elle est hors d'elle de joie; la fille paraît bien. Je ferai de même pour la sœur de la Greibich, trouvant si bien et gracieux de vouloir récompenser ceux qui vous servent bien. CXXX.

J'approuve de même l'arrangement du service, que vous comptez faire avec les femmes chez les enfants, quand ils logent l'un près de l'autre. Il n'y aura qu'une *Kammerfrau* à choisir. J'ai une veuve de colonel, mais il faut que je l'éprouve un peu plus; le dehors est prévenant. Je compte vous envoyer toute la boutique à la fin de mars, si cela vous convient.

Je vous souhaite un si heureux accouchement qu'à ma fille de Parme, mais j'avoue, je souhaite ardemment un fils à mon cher Ferdinand et à sa chère épouse, ma fille, et

pour mon grand ami, votre cher grand-père. Je m'en flatte un peu et suis bien contente que vous l'êtes de l'Aya. Cela nous rassurera tous trois d'autant plus pendant votre absence.

Embrassez de ma part votre cher Ferdinand; je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

1775.

Ce 20 février (1775).

Madame ma chère fille. Grâce à Dieu que vous vous portez bien. Les menuets ne peuvent pas vous faire du mal; l'exercice modéré et pas exposé au froid ne peut que faire du bien, mais je connais le pas de Ferdinand, et qu'il a toujours chaud. Je craignais à juste titre pour vous, mais je sais gré à mon fils de m'avoir fait rassurer sur un objet si cher et important par la relation de Faby, qui s'accorde entièrement avec mes suppositions. Mes craintes ne roulaient que sur le trop. Ces maux de tête n'étaient pas à négliger ni indifférents. CXXXI.

Je viens de recevoir du 8 de Paris des lettres de Maximilien. Il est arrivé à La Muette le 7 à midi, où la reine est venue une heure après. Ils dînèrent seuls d'abord, après elle est retournée à Versailles, et lui est venu le lendemain voir le roi. Il y avait des larmes de joie versées.

Le nouvel ambassadeur Breteuil est arrivé et a eu audience hier. Je le trouve très-vieilli. Il m'a porté le portrait de la reine en buste de porcelaine. Je la trouve bien maigrie et le visage allongé, mais on dit le tout ensemble bien.

Le temps recommence de nouveau d'être plus froid. Nous avons eu des terribles inondations qui ont fait bien du

dommage, en Hongrie surtout. Notre carnaval finit tout doucement. Je n'aime pas ordinairement l'été, mais cette année je soupire après, et suis toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 13 mars (1775).

CXXXII. Madame ma chère fille. J'avoue que je suis bien aise que ce long carnaval soit fini, et quoique vous en avez joui avec toute la modération, les longues veilles à la fin d'une grossesse ne laissent que d'être de considération, surtout en hiver, et avec des personnes délicates.

Le cher secrétaire est toujours bien agréablement reçu, ses aimables lettres me causent toujours une vraie consolation, et le mois de juin est attendu avec empressement, et actuellement je suis très-occupée de tous les arrangements. J'attends en dix jours mon fils qui ne restera que les fêtes ici, et continuera son voyage en Italie. Il viendra vous voir avant votre départ d'Italie.

Ce que vous me mandez de la petite Thérèse, me fait grand plaisir. Vous la trouverez bien plus intéressante à votre retour; à cette heure chaque mois ajoute à leur entendement. On dit qu'elle a une mémoire prodigieuse.

Embrassez de ma part notre Ferdinand, et si vous voulez bien, mes compliments au duc, votre grand-père, étant toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 26 mars (1775).

Madame ma chère fille. Voilà la colonelle des Croates, j'ai oublié son nom[1]), qui, j'espère, s'acquittera mieux que l'autre veuve d'officier. Elle m'est recommandée du militaire comme du politique, la sage-femme l'a eue chez elle quelques semaines, elle n'en peut dire assez de son habileté et bonne volonté et humeur. En cas qu'elle ne vous convienne, vous n'avez qu'à me la renvoyer. Elle jouira de la pension due à son caractère. J'espère que la Gröller et Greibich se conduiront de même, et vous embrasse. Quand vous recevrez celle-ci, vous serez près de votre terme. Je suis votre fidèle mère Marie Thérèse. CXXXIII.

Ce 6 d'avril (1775).

Madame ma chère fille et secrétaire. Entre les dévotions et les affaires je n'ai que peu de loisir; étant vieille, je ne suis plus expéditive. Je suis enchantée que vous vous portez si bien, et que vous êtes leste. Il y aura plus à espérer sur Serbelloni que sur les Viennois. La cabale vient de manquer aujourd'hui chez une Palffy née Colloredo[2]), qui CXXXIV.

---

[1]) Offenbar die Kammerfrau Radinkovich, von der in dem Briefe an Ferdinand vom 5. Juli 1776, II. 36 die Rede ist. Ihr Gatte Andreas Radinkovich, seit 1. Mai 1773 Commandant des Warasdiner-Kreuzer Grenzinfanterie-Regiments, war am 28. Mai 1773 zu Kopreinitz gestorben.

[2]) Marie Gabriele, die zweitgeborne der fünf Töchter des Reichs-Vicekanzlers Fürsten Rudolph Colloredo. Sie war mit dem zuerst Bd. I. S. 115 erwähnten Capitän-Lieutenant der ungarischen Leibgarde, Grafen Johann Leopold Palffy vermält.

a eu cinq filles et point de garçon, et devait avoir encor la sixième; elle s'est changée en garçon. Si le bon Die vous accorde un fils, vous le nommerez Joseph Françoi Jean; si c'est une fille, Marie Louise Josephe Jeanne, e ajouterez encore les noms que vous voudrez, si c'est un fils celui du duc, s'il veut bien vous accorder cette grâce; j n'en doute pas.

Pour la Khevenhüller, elle ne restera chez vous qu'au tant que vous le trouverez convenable. Au retour du mari elle pourrait finir, mais si vous le voulez, elle peut continue jusqu'à votre départ, ce ne serait qu'une plus grande grâce Cela dépend de vous uniquement, étant bien sûre que vou aurez jusqu'à la fin toutes les bontés pour elle. Il doit ar river la semaine qui vient, pour prêter le serment et retourne tout de suite; je ne l'empêcherai pas.

Tout ce que vous me marquez de la petite, m'enchante Le tableau est charmant, mais si je dois juger de la res semblance de mon fils à la vôtre, elle n'est pas trop bien

J'écris à la hâte et dans le sombre, je n'ai pas mêm le temps de le relire; excusez ce griffonnage. Embrasse votre mari de ma part; adieu.

Ce 20 d'avril (1775).

CXXXV. Madame ma chère fille et cher secrétaire. Je m'em presse de vous écrire; celle-ci vous trouvera bien près d vos couches, car je crois toujours, le trois de mai sera l terme. Tout ce que je vous prie, est de vous ménager in finiment, tant pour le repos que pour les odeurs, et de n rien faire ni penser d'entreprendre sans l'aveu de Faby

Rien de si important que votre conservation, le bonheur de votre cher Ferdinand et de nous tous en dépend.

Tout ce que vous me marquez de la petite Thérèse, est surprenant, et j'espère que les femmes seront exactes à leur service. Le portrait en cire de votre mari est arrivé cette fois-ci heureusement et lui ressemble extrêmement; Hardegg en a été agréablement frappé. Il est parti ce matin à neuf heures; il attendra en chemin la permission de votre cher mari pour arriver à Milan; il en a un grand empressement. Vous trouverez Hardegg très-changé, je tremble qu'il ne tombe malade en chemin.

L'empereur nous a quitté aussi hier par un temps froid et abominable, j'en suis un peu en peine. Marchisio a fait assez de diligence, il ne peut jamais dire assez de ma tendresse pour vous et de ma reconnaissance pour le duc.

Je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Embrassez votre mari de ma part.

Ce 18 mai (1775).

Madame ma chère fille. Quelle joie, quelle consolation! CXXXVI.
Je ne me possède pas depuis vingt-quatre heures. Toute la cour est de même, et on compte déjà les jours de vous voir ici. Je suis très-satisfaite de cet empressement, mais je vous conjure de vous bien ménager et de ne rien hasarder. Que de grâces à rendre à Dieu! J'attends à cette heure les estafettes avec empressement, et ne voulant trop fatiguer vos yeux, je vous embrasse tendrement. En vous donnant ma bénédiction et à vos chers enfants, je suis votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Faites mes excuses à la Melzi que je ne lui écris; ce sera en huit jours, étant trop chargée aujourd'hui d'affaires.

Ce 22 mai (1775).

CXXXVII. Madame ma chère fille. Je suis assez contente du rapport du 14, mais je ne saurais assez vous prêcher ménagement, surtout voulant entreprendre bientôt le voyage. Voilà votre cher Ferdinand parti et demain tous les quatre frères seront à Venise. Je souhaite que le mauvais temps qu'il fait chez nous, ne soit de même le 25 à Venise; on différerait la cérémonie et par là le voyage et le séjour de même, dont je serais fâchée pour vous deux et ceux de Florence, car je suis sûre, Ferdinand sera sur les épingles à Venise. Il a raison, je l'en aime d'autant plus.

Chez nous rien ne se passe; nous vivons très-solitairement, et nous attendons les nouvelles d'Italie, qui nous intéressent seules. Je vous embrasse, ma chère fille, et vos enfants, vous faisant mon compliment pour les jours de votre mari.

Votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 25 mai (1775).

CXXXVIII. Madame ma chère fille. Les nouvelles du 18 nous portent un mieux dans votre chère et précieuse santé, mais j'avoue, je ne suis nullement rassurée, tant que la fièvre dure, et mes inquiétudes augmentent d'autant plus que le départ de Ferdinand approche. Quelle situation pour lui!

Je suis charmée que la Khevenhüller est encore avec vous; elle a du courage et s'entend aux couches, et son attachement m'est connu. Ne voulant abuser de vos forces, ne pouvant assez vous prêcher ménagement, vous priant même de ne pas me répondre, autant que je serais charmée de revoir vos chers caractères, je vous prie de m'en priver et de me croire toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 3 juin (1775).

Madame ma chère fille. Je renvoie ce courrier avec CXXXIX.
plus de contentement, sachant que vous êtes entièrement remise, et il ne faudra qu'un ménagement très-exact pour recouvrer vos forces. Autant de plaisir que m'a causé ce fils nullement attendu, autant votre indisposition m'a alarmée, et j'avoue, je ne suis pas encore rassurée, que je crains les suites. Je ne pourrais jamais permettre, si Faby même le permettait, d'entreprendre le voyage; votre conservation nous importe trop. Il ne faut donc rien hazarder; toutes les précautions ne sont pas de trop. Personne ne perd plus que moi, le temps est précieux chez moi, mais je vous conjure de ne rien négliger ni hazarder. J'attends la poste d'après-demain avec la plus grande impatience, pour savoir de vos nouvelles.

Je vous envoie pour le négligé en couches des rubans d'ici, et des joujoux pour la belle et charmante Thérèse, en même temps ma gageure pour Serbelloni, qu'il a bien méritée, et qui m'a fait tant de plaisir.

Mes compliments au duc, votre grand-père, et je suis toujours votre fidèle mère et heureuse grand'-maman

Marie Thérèse.

Ce 5 juin (1775).

Madame ma chère fille. Quelle joie, quelle consolation de revoir vos chers caractères que j'ai bien épluchés, s'il n'y a du changement, et une si longue lettre! J'avoue, la nouvelle de la naissance du fils m'a causé une joie infinie, mais celle de votre lettre n'était pas moindre, car je vous avoue, j'ai été bien en peine, et je voyais bien noir. Il faut vous aimer tant que je le fais, pour pouvoir évaluer mes inquiétudes. Une lettre de votre mari m'a percé le cœur, où il me dit que la joie qu'il avait de ce fils, n'a pas duré longtemps. Il m'a fait grande pitié, et je n'avais aucune force de le rassurer. Je vous conjure, si vous aimez votre mari, vos enfants, moi, de vous ménager extrêmement — rien n'est de trop — et de ne pas penser au voyage, avant que le médecin m'a envoyé l'attestát, et que je l'ai approuvé. Je crains l'empressement de vous deux, qui, quoique réciproque et flatteur, ne me consolerait jamais, si quelqu'incommodité s'en suivait. Vous allez dans un autre climat; air, eau, chaleurs, vents, tout cela n'est pas indifférent, surtout sortant d'une maladie. Si vous voulez être bien reçue, quinze jours plus tôt ou plus tard ne font rien à l'affaire. Je vous prie surtout de vous nourrir bien.

Faites mes compliments à votre cher mari, et dites à Hardegg, que j'approuve entièrement la marche-route qu'il m'a envoyée, et que j'étais bien contente des soins qu'il a donnés à Maximilien, qui en est très-touché, et de me croire toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 22 juin (1775).

Madame ma chère fille. Je suis enchantée avant tout, que vous êtes entièrement remise de vos couches, et que vous êtes contente des nœuds; j'en dois l'idée à la Khevenhüller. Celle-ci ne vous trouvera plus à Milan — quel plaisir — mais en chemin. Si vous avez de l'empressement à voir une vieille maman, jugez du mien, de faire connaissance avec une double fille, et en revoyant mon cher Ferdinand. Je vous prie de lui dire que je ne lui écrirai plus, et que le rapport des quatre-temps m'a fait pleurer de joie, que l'empereur sera ici le 3, et que je ne doute nullement, qu'il viendra avec moi à Neustadt, où je me rendrai deux jours avant vous. Je vous prie donc de me marquer au juste votre arrivée, le matin ou le soir, et quel jour? A la place de Krieglach il vaudrait mieux coucher à Mürzzuschlag, ce sont des beaux noms styriens. Que votre mari et vous ayez la bonté de recevoir en passant les gens du pays, pas à manger avec eux, mais à chaque gîte permettre qu'ils vous fassent leur cour sans distinction une demi-heure; cela s'est pratiqué de même avec nous et le grand-duc. L'empereur ne voit personne, il est unique, mais je ne saurais l'approuver; cette petite gêne d'une demi-heure est bien récompensée par la satisfaction qu'on cause à ces bonnes gens, qui viennent de si loin pour voir leurs princes. Je vous prie de le dire aussi à Hardegg, car j'ai adressé tout le monde à lui, hommes et femmes. CXLI.

Vous embrassant tous deux tendrement, je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Undatirt (1775).

CXLII. Ce n'est qu'un mot pour vous tous deux, mes chers enfants, en vous assurant de toute ma tendresse, et que j'espère que les nouvelles de Milan seront bonnes, n'ayant rien de là. Vous voilà encore sûrement au lit, nonobstant qu'il sonne dix heures; des bals et autres fêtes prennent toute la nuit. Je me fais une fête de vous revoir tous deux; adieu.

Undatirt (1775).

CXLIII. Je suis bien honteuse de mon étourderie, d'avoir ouvert et même déchiré le couvert de cette lettre; mon empressement pour les lettres d'Italie étant grand, et ayant eu le grand-chancelier qui me parlait, j'ai ouvert toutes mes lettres sans les regarder. J'étais bien honteuse, voyant ma faute; *ich bitt' um Verzeihung.* A cinquante-huit ans une étourderie est plus grande; je compte sur votre beau cœur et votre bonté.

Ce 18 octobre (1775).

CXLIV. Madame ma chère fille. Je me flatte de recevoir demain de vos chères nouvelles. J'en ai besoin, car le vide que votre départ m'a laissé, est inexprimable. La place, où nous avons déjeuné, me paraît insoutenable et m'a rendu vraiment triste et de mauvaise humeur; ces réflexions me chasseront en bas. Il a fait le plus beau temps, et j'espère

que cela continuera encore; je le souhaite bien, et vous recevrez celle-ci à Marbourg, et tous les jours nous sommes plus éloignées. La consolation que vous m'avez causée tous deux pendant votre court séjour, fait sentir d'autant plus la privation; j'en suis vraiment accablée. J'ai fait trop la forte et m'en ressens doublement dans ces tristes jours.

Embrassez votre cher mari; adieu.

Ce 20 octobre (1775).

Madame ma chère fille. J'ai reçu hier avec grand transport de joie la vôtre du premier gîte; l'estafette de Graz manque encore; il est quatre heures après-dîner. Je ne saurais vous exprimer le vide que votre départ me cause, et j'étais bien touchée que nous nous sommes rencontrées sur la place du déjeuner. Je dois rendre justice à mes compatriotes qui ne sont pas ordinairement si tendres, que depuis les premiers jusqu'aux *Extraweibern* ils sont fâchés de votre départ. Vous le méritez bien, mais jamais je n'ai vu une approbation plus générale, que vous avez emportée tous deux; jugez, combien j'en suis contente. Mais ce regret général doit bien influer et d'autant plus dans mon particulier. CXLV.

J'écrirai encore demain à Trieste à votre cher mari, mais à l'avenir je compte me remettre aux jours de poste. Je vous ai écrit tous les lundis à l'un ou à l'autre; je commencerai à les adresser à Mantoue, et commencerai avec ma très et très-chère fille. Tant que vous serez à Venise, vous ne recevrez rien.

Il a plu cette nuit, mais un grand vent s'est levé et a nettoyé le ciel; il fait beau à cette heure, je souhaite la

continuation. Embrassez votre cher mari de ma part. Je suis toute à vous, adieu.

Vous finirez de même vos lettres à l'avenir sans les signer.

Ce 23 octobre (1775).

CXLVI. Madame ma chère fille. Vous ne recevrez celle-ci qu'à Mantoue, où je l'adresse. Hardegg m'a porté vos chères lignes de Graz; il a renouvelé ma douleur, en me contant le congé que vous avez pris tous deux de lui; il m'en paraît tout touché. Je l'ai fait déclarer hier comme grand-maître de Maximilien; il s'est rendu après tout de suite à sa terre, où il compte rester jusqu'à décembre, au retour de son nouveau maître.

Nous venons d'avoir la nouvelle de la mort de Cristiani; c'est une perte irréparable pour son poste, et je plains mon cher Ferdinand qui en avait bonne opinion. Il était l'unique fils d'un ministre qui m'a rendu des grands services, et auquel je dois le bonheur de vous avoir pour fille, dont je ne peux assez exprimer tout le prix que ma tendresse sent si vivement, plus que vous rendez mon cher fils heureux.

Vous voilà tout près à voir vos chers enfants. Je vous prie de me faire une description, comme vous les aurez trouvés; je m'en fais une vraie fête. Je suis venue loger cette après-dînée dans mes chambres en bas. Le temps s'est fortement changé en grand vent et froid; je serai charmée de vous savoir à Venise, passé le Tagliamento. Vos nouvelles sont attendues avec un empressement sans égal. Je m'occupe en attendant avec cinq peintres pour faire vos portraits. Je vous prie de me croire toujours votre bien attachée et fidèle mère et amie.

Le 24 octobre 1775.

Ma chère fille[1]). Charmée et consolée de votre parfaite union, je prie le bon Dieu de la faire toujours durer sans la moindre altercation. Vous y réussirez en cherchant à vous attacher votre époux, comme vous l'avez fait jusqu'ici. Un des moyens les plus propres et les plus aisés à cet effet est d'avoir l'humeur égale et douce, de tâcher de procurer de temps en temps des amusements raisonnables, de voir plus de monde, surtout des étrangers de condition, en écartant toutefois des petites gens et ces beaux esprits, dont les mœurs sont gâtés, ces rapporteurs des historiettes de la ville, ces mauvais plaisants. Vous feriez bien encore d'engager votre époux à la lecture, même en compagnie, CXLVII.

---

[1]) Diese Art Instruction der Kaiserin für die Erzherzogin Marie Beatrix ist offenbar von Maria Theresia selbst verfasst, aber von Pichlers Hand auf Papier sehr kleinen Formates geschrieben und von der Kaiserin unterzeichnet. Sie steckt in einer Brieftasche von rosenfarbener Seide mit grüner Stickerei, auf welcher die Initialen des Namens der Kaiserin: M. T. sichtbar sind. In dieser Brieftasche befindet sich ausserdem ein ungemein fein gemaltes Miniaturbildchen, eine aufrechtstehende Nonne darstellend, welche einem vor ihr sitzenden jungen Mönche etwas in die Feder dictirt. In den Gesichtszügen der Nonne glaube ich die der Kaiserin wiederzuerkennen; ob der junge Mönch einer ihrer Söhne, Ferdinand oder Maximilian sein soll, wage ich kaum zu vermuthen, viel weniger zu bejahen. Auf der Rückseite des Bildchens stehen von der Hand der Kaiserin die Worte: „liebste Frau Tochter. So gros mein trost ist, beede „so vergnügt mit einander zu sehen, umb so mehrers bitte ich gott, sie „lange jahr also zu erhalten, die alzeit verbleibe bis in mein grab ge„treüeste Mutter und Freündin Maria Theresia.

„Den 16. octobris 1775."

Nachdem Ferdinand und Marie Beatrix, wie schon Bd. I. S. 336 gesagt wurde, am Morgen des 17. October 1775 die Rückreise nach Mailand antraten, so werden wir in der Brieftasche mit dem Bildchen wohl ein Abschiedsgeschenk der Kaiserin an die Erzherzogin erblicken dürfen.

pour armer son esprit et dissiper l'ennui, de l'animer à la promenade pour affermir sa santé, et de mettre de l'ordre dans vos affaires, en vous fixant à une règle stable de vie. Mais pour en venir à bout, il faut s'exécuter à se décider sur les choses ordinaires et journalières, sans laisser aucune incertitude à cet égard. Il faut encore tenir à ce qu'on a décidé, sans le moindre changement, et s'en faire même un amusement. Je me suis bien trouvée de cette maxime toute ma vie; je l'ai passée sans ennui, et j'ai goûté tous les amusements, quoique d'ailleurs insipides. J'en suis redevable aux soins, que j'ai pris de mettre de l'ordre dans mes affaires et de m'occuper ou prêter aux plaisirs des autres.

On peut jouir du plaisir des bals masqués, spectacles, promenades; mais c'est toujours avec un maintien convenable, que vous avez en perfection, pour imposer à ceux qui s'aviseraient de s'émanciper. Sans courir dans les loges des autres, il convient plus de faire venir, qui on voudrait, dans les siennes.

Je vous recommande Firmian; il vous est attaché de cœur et mérite vos bontés; il a à juste titre toute ma confiance.

Je souhaite que vous soyez toujours entourée de bonne compagnie: c'est le meilleur moyen de passer agréablement la vie, et de maintenir la réputation que vous vous êtes acquise, et que vous méritez si bien.

En vous embrassant tendrement, je suis toujours votre fidèle mère et amie Marie Thérèse.

Undatirt. (October 1775).

Ma chère fille. Zephyris vous remettra la boîte avec les nippes. Je répète encore une fois de les changer à votre bon plaisir. J'ai destiné le portrait à Sylva, étant si vieux serviteur, ne me connaissant plus depuis trente-sept ans. La tabatière pour Firmian suivra avec Ferrari. J'ai ajouté une petite vilenie bleue pour ma chère fille; l'homme qui m'a promis deux pierres bleues, a manqué entièrement. CXLVIII.

Le vide qui me reste de votre départ, est incroyable. Celle-ci vous trouvera au milieu de vos chers enfants; je vous embrasse.

Ce 30 octobre (1775).

Madame ma chère fille. Celle-ci vous est déjà adressée à Milan, et je serai charmée de vous y savoir en repos et auprès de ces chers enfants et de votre grand-père; il me paraît le voir et l'entendre. Je vous prie de m'acquitter auprès du prince, votre cher père, pour toutes les attentions qu'il a voulu avoir pour Maximilien. On ne peut faire plus, ni avec plus d'affection et de politesse; j'en suis très-touchée et j'en connais tout le prix. CXLIX.

L'estafette de Trieste est arrivée avant celle que vous avez écrite, ou plutôt votre mari, du cabaret, où la *Bora* vous a tenus arrêtés. L'action de la Rivière[1]), en venant

---

[1]) Maria Theresia nennt den Bd. I. S. 237 zuerst erwähnten Obersten Marchese Sfondrati della Riviera einmal bei seinem ersten und dann wieder bei seinem zweiten Namen. Dieselbe Handlung, die sie hier an dem Marchese della Riviera belobt, führt sie ein Jahr später (II. 213) zu Gunsten Sfondrati's an.

par force vous joindre, m'a fait grand plaisir et me rassure pour l'avenir. Je vous prie de lui en marquer ma satisfaction.

La perte de Cristiani me fait grande peine pour votre mari. Vous savez, combien j'ai aimé son père; voilà cette famille éteinte. Tout ce qu'on pourrait faire pour les trois sœurs et leurs enfants, me sera cher.

Nous sommes en ville depuis trois jours. Tout y paraît triste, et le vide que vous avez laissé, se fera sentir encore longtemps. J'ai quitté avec facilité Schönbrunn, je ne pouvais plus voir les endroits, où nous étions ensemble. Le temps est toujours pluie et grand vent.

Embrassez de ma part votre cher Ferdinand; je vous embrasse.

Ce 6 novembre (1775).

CL. Madame ma chère fille. Je viens de recevoir votre estafette de Venise. Grâce à Dieu que vous avez passé tous les *torrenti* et la *Bora*. Messieurs les pantalons[1]) n'ont pas fait de bonne grâce leur cour, et j'approuve infiniment, que vous avez distingué la procuratesse Foscarini[2]) comme bien attachée à votre maison. Nous ne pouvons avoir dans ces sortes d'occasions assez d'attentions pour ces sortes de per-

---

[1]) Vergl. I. 340, Anm. Ferdinand und Marie Beatrix waren am 28. October in Venedig eingetroffen und am 2. November wieder von dort abgereist.

[2]) Elisabeth Foscarini, Tochter des Procurators Francesco Corner und seiner Gemalin Lucretia, gebornen Dolfin, Witwe des Procurators von San Marco, Piero Foscarini. Sie starb im Februar 1778, 83 Jahre alt.

sonnes, l'unique moyen de nous en attacher d'autres, et notre bonheur consiste dans celui des autres et leur satisfaction.

Je vous remercie d'avoir vu ma bonne vieille gouvernante[1]; elle m'a envoyé exprès son fils[2]) pour m'en marquer toute sa consolation; je la partage avec elle, mais j'avoue, j'aurais voulu la partager réellement.

Mes compliments à votre cher mari et à votre beau-frère. Je n'ai pas eu le temps de lui écrire, comme j'ai voulu, ayant fait avec mes trois filles, l'empereur et le prince Albert par le plus beau temps une promenade à l'*Augarten*, et à ma honte je l'avoue, je suis revenue rendue.

Je ne peux à cette heure attendre le moment de votre arrivée à Milan, comme vous aurez trouvé notre grand ami, votre cher grand-père et ces chers enfants. En vous embrassant tous deux, je suis . . . .

Le prince Trautson étant mort, j'ai pris Sternberg à sa place. Les bontés que vous aviez pour elle, me font espérer que ce choix vous sera agréable.

Ce 13 novembre (1775).

Madame ma chère fille. La poste ne vient que d'arriver à cinq heures du soir et m'apprend avec grand plaisir votre heureuse arrivée à Mantoue, ce qui me fait désirer d'autant plus l'ordinaire future, pour savoir votre satisfaction, CLI.

---

[1]) Die schon in der Vorrede und dann II. 386 erwähnte Gräfin Edling.

[2]) Philipp Graf Edling, Oberst und Kammerherr des Erzherzogs Maximilian, sodann Oberdirector des Theresianums.

en vous retrouvant avec vos chers enfants, et que votre petite impatience là-dessus m'a fait plaisir. Mais j'étais touchée jusqu'aux larmes de tout ce que vous voulez me dire sur le portefeuille. Je trouvais superflu tout ce qui y était, puisque vous ferez toujours mieux et n'oubliez jamais rien. Vous me l'avez demandé[1]), j'ai cru vous l'envoyer, en vous traitant d'égal avec mon cher fils, vous aimant si tendrement que lui. Il n'y a que le point sur l'arrangement des heures, où j'ai quelque doute, d'où dépend pourtant tout le reste. Le travail de votre mari sera de beaucoup augmenté, il faudra donc un ménagement, pour jouir en même temps des plaisirs et sociétés, sans négliger les occupations.

Je serai charmée de savoir Maximilien chez vous; il a eu une fièvre catarrhale à Gênes, et toute sa suite. Je crains que le séjour en Piémont aura été fatigant et l'aura augmentée. Nous avons beaucoup de malades; la belle Auersperg[2]) et mon Trautson sont entre les morts.

Je suis fâchée que vous n'avez eu la consolation de revoir Madame la princesse à Mantoue; il ne dépend que de vous et du duc de faire des courses pour la revoir une autre fois ailleurs même.

Je vous charge de mes compliments pour mes deux fils, et vous me direz sincèrement, comme vous trouvez Maximilien.

En vous embrassant tendrement . . . .

Je suis bien aise que vous avez trouvé Firmian bien.

---

[1]) Anspielung auf die in der früher erwähnten Brieftasche enthaltene Instruction. Es kann auch sein, dass Beides erst nachgeschickt und das Miniaturbildchen später in die Brieftasche gesteckt wurde.

[2]) Sie war am 21. October, erst 37 Jahre alt, gestorben.

Ce 20 novembre (1775).

Madame ma chère fille. C'est au moment, en voulant me mettre en voiture, pour aller à Presbourg pour quatre jours, que je vous écris ces lignes, vous remerciant du peu de lignes intéressantes, que vous m'avez écrites à votre arrivée à Milan. Grâce à Dieu, vous voilà heureusement arrivés, hors l'accident seul avec ce terrible ouragan vers Trieste, et contents de vos chers enfants, et reconnus par la petite. J'ai fêté hier le jour de Sainte-Elisabeth en déjeunant avec mes deux filles dans le cabinet noir, où pour la première fois vos portraits étaient placés. Le déjeuner était à sept heures et avait l'air d'un souper. Tous les lustres étaient allumés, et tout le monde, à ma grande satisfaction, s'est arrêté avec plaisir, en vous voyant. Les uns vous bénissaient, les autres disaient: *warum sind sie nicht hier geblieben;* chacun exprimait son attachement à sa façon. CLII.

J'attends les lettres qui doivent arriver ce soir, avec empressement, pour savoir plus de détails de votre arrivée. En vous embrassant tendrement, je suis toujours, mais cette fois-ci à la hâte, toute à vous.

Ce 27 novembre (1775).

Madame ma chère fille. Il est huit heures du soir, et point de lettres. J'ai envoyé trois fois à la poste, pour en recevoir, mais cet abominable temps empêche qu'on ne peut avancer d'aucune part. Jugez de mon impatience. Les lettres d'aujourd'hui devaient me tirer d'inquiétude sur le rhume de Ferdinand; j'espère qu'il n'aura eu des suites, CLIII.

Peut-on être tranquille quand on aime? J'ai bien remarqué à votre dernière lettre, que vous n'étiez à votre aise, et j'avoue que ce trouble que j'observai, ne m'a pas fait d'inquiétude, mais m'a bien charmée, connaissant le fond d'une tendresse bien flatteuse pour nous deux. Pourvu qu'il se ménage quelques jours et ne mange pas à l'ordinaire et se garde de l'humidité, j'espère que cela n'aura pas des suites. Je crains l'arrivée de son frère, qu'il voudra courir partout avec lui. Je ne sais rien non plus de ce dernier; je me flattais d'apprendre par cette ordinaire son arrivée à Milan. Je suis charmée de la lettre et du plaisir du duc; je compte lui écrire l'ordinaire prochaine. On dit le prince de même satisfait sur l'envoi de l'ordre[1]). Votre mari a encore très-bien proposé la même cérémonie, comme on l'a tenue avec lui et son frère.

Vous serez bien étonnée d'apprendre que le prince Albert et elle comptent faire un tour en Italie. Tout cela est analogue au voyage de Gorice, sur lequel j'ai demandé à ne me décider qu'en carême. Je ne saurais nier que je m'en fais un grand sujet de consolation, mais j'avoue que je me trouve peu remuable et éloignée de mon train de vie. L'empereur leur avait proposé, ne pouvant venir à Gorice, d'aller à l'*ascensa* y voir Léopold, et lui et elle ayant accepté avec satisfaction ce projet, l'envie est venue d'aller plus loin. Il n'y avait que la difficulté des camps en Hongrie, que le prince ne voulait manquer. L'empereur a proposé de le faire à cette heure, le tour, et de revenir en juillet, ce qui a été accepté avec grand plaisir et s'exécutera après la nouvelle année, n'attendant que des lettres de Léopold, s'il

---

[1]) Maria Theresia verlieh dem Erbprinzen von Modena das Grosskreuz des Stephansordens.

veut et peut les recevoir tout de suite; de là dépendra le reste du tour. Ils comptent finir par Parme et Milan, je crois au temps que nous devons être à Gorice.

Voilà bien des arrangements; embrassez, ma chère fille, votre mari de ma part. Adieu.

Voulant fermer celle-ci, la poste arrive. Grâce à Dieu, tout va bien, mais il faut du ménagement. Maximilien est aussi arrivé, et votre cher mari en est bien content et rend justice à ma confiance, en lui remettant ce Benjamin.

Il est près de dix heures, je dois finir, mais je dormirai bien tranquillement après ces nouvelles. J'avais bien deviné ces inquiétudes, cela me flatte doublement.

Ce 4 décembre (1775).

Madame ma chère fille. Grâce à Dieu que la reine CLIV.
a été délivrée heureusement, et je lui pardonne même la fille, puisque nous avons le petit Joseph à Milan, qui selon les cabales devait être une fille, et cette petite Marianne un fils. Je compte Maximilien bien près d'ici, quand vous recevrez celle-ci. Le temps et les chemins sont abominables, je souhaite seulement qu'ils changent aux fêtes pour le voyage de la Marie, qui est arrivée ici aujourd'hui de Presbourg, et compte, s'ils peuvent tout ranger, partir tout de suite après les fêtes, droit à Florence par Venise.

Je vous suis bien obligée de ce que vous me dites de Maximilien; c'est une attention de votre part de vous occuper de ce qui peut m'intéresser, et votre suffrage m'est cher et précieux.

Je suis un peu incommodée aujourd'hui d'une indigestion des truffes de Turin et des huîtres. Ayant jeûné rigoureusement aujourd'hui, je m'en trouve mieux le soir. Je vous le marque seulement, vous ayant promis de vous informer exactement. Je ne pourrai plus rien dire à notre cher Ferdinand sur sa voracité, me trouvant coupable.

Tout ce que vous me mandez de vos chers enfants, charme; gardez-les seulement des rhumes qui sont épidémiques cette année. Mes compliments à votre cher mari; je vous embrasse tous deux.

A la nouvelle année voudriez-vous donner le *Zutritt* à la femme de Khevenhüller, comme belle-fille du grand-maître d'ici à mon su.

Ce 11 décembre (1775).

CLV. Madame ma chère fille. Le cher secrétaire s'est acquitté encore très-joliment. Le retour aura bien été pour Milan, puisque Maximilien marque, qu'il sera ici entre le 15 et le 16, et que je ne crois pas que par cette saison il peut aller vite, et nullement de nuit. Je suis un peu en peine, le froid étant très-grand depuis trois jours.

La nouvelle des quatre dents de notre cher archiduc Joseph me fait grand plaisir. La reine me marque que sa dernière fille est si forte, mais qu'elle en a souffert plus cette fois-ci. Je lui souhaiterais un peu de repos, comme à vous, ma chère fille, ne vous permettant qu'un enfant avant de nous revoir.

Je vous prie de faire mes excuses à la Melzi, que je ne lui ai répondu; en avent le temps est plus court, et le départ de la Marie m'occupe beaucoup, et le temps et les

chemins de même. Si vous pensez aux moments, car ce n'étaient que des instants, où nous nous sommes trouvées ensemble, que ne dois-je penser moi? Mais je dois avouer à ma honte, que la promenade proposée dans mes chambres ne s'est faite que deux fois depuis ma rentrée en ville. Je me corrigerai, et en pensant à vous, je m'exécuterai avec plaisir.

Mes compliments à votre cher mari, je vous embrasse tous deux.

Ce 18 décembre (1775).

Madame ma chère fille. Votre voyage à Mantoue était CLVI.
charmant, et votre beau-frère est encore tout touché de vous avoir dû quitter tous deux si tôt. Je n'ai pu encore lui parler au long, les dévotions et le départ imminent de la Marie m'occupent entièrement. J'avoue, je ne suis pas entièrement tranquille de ce voyage dans cette saison, et nous avons fait sentir à la république de Venise, combien peu nous sommes contents de la différence qu'ils ont faite entre Léopold et votre mari. Ne voulant m'exposer encore à une seconde bévue de leur part, je trouve bien de ne leur faire la politesse de leur annoncer l'arrivée de ma fille; elle passera comme une autre particulière. L'ambassadeur a fait l'impossible pour excuser la république, mettant tout sur Tron [1]),

---

[1]) Andrea Tron, derselbe, der bis 1753 als Botschafter Venedigs in Wien beglaubigt war, jetzt Cavalier Procurator di Sant Eustachio, Savio del Consiglio, eletto Procuratore di San Marco il 28 febbraio 1773.

et me faire changer, mais je suis restée fière, et ils le méritent.

Je vous prie de dire à votre cher mari, que je suis d'accord avec lui, que le projet de Dravetzky ne peut avoir lieu. Celui des anciens officiers ne peut être exécuté non plus; que je serais bien aise — pourvu que cela ne coûte beaucoup — qu'il m'envoie les deux projets. Comme la garde du prince Charles va, encore mieux une milanaise le pourrait.

Votre mari m'ayant envoyé la lettre de Sylva, je vous renvoie ma réponse, et je ne sais si je fais bien. Cela autorisera les craintes de Ferdinand sur votre compte.

Grâce à Dieu que les enfants vont bien. Il faut les garder, et vous deux aussi des rhumes. Je vous embrasse.

Ce 25 décembre (1775).

CLVII. Madame ma chère fille. Le grand jour de dévotion et le départ imminent de la Marie m'occupent tellement, que je n'ai que cet instant à vous assurer, que tout se porte

---

Ihm legte man zunächst das Verfahren der Republik zur Last, welches man am Wiener Hofe als ein für den Erzherzog und dessen Gemalin beleidigendes ansah. In seinem Berichte vom 11. November 1775 sagt der kaiserliche Botschafter Durazzo über ihn: „Il Sig. Procuratore Tron, il quale secondo quello, che viene supposto, è stato il primo motore di tale novità, per quell' animosità, con cui è sempre contrario a tutto ciò, che non viene da esso direttamente appoggiato . . .“ Und am 9. December schreibt Durazzo von dem Collegio de' Savij, fra i quali è onnipotente il Sig. Tron . . .

bien, que je souhaite que la nouvelle année nous soit si heureuse que la passée, qui était une de celles qui depuis dix ans ont été les plus agréables et heureuses. Vous y avez contribué beaucoup, mes chers enfants; Dieu vous conserve longues années et vous procure de vos enfants les consolations que vous m'avez procurées. En vous embrassant tendrement, je suis toujours toute à vous.

1776.

Ce 1er de l'an (1776).

CLVIII. Madame ma chère fille. La date vous fera voir le grand jour que nous avons. Je suis dans toute ma parure, avec un commencement de rhume qui m'a fait dispenser de l'appartement à cause du chaud. L'église, le dîner, les baise-mains, tout a été exécuté. L'Elisabeth n'avait pas besoin de me faire souvenir au dîner de cette chère place que j'avais à Schönbrunn en septembre. Ces sortes de faits ne se laissent oublier; les regrets sont trop réels et le vide trop grand, et pour surcroît point de poste arrivée aujourd'hui, ni des nouvelles de la Marie. Mon pauvre Neny, que je regrette beaucoup, ne survivra pas cette nuit. Tout cela, mêlé à la parure, me rend *grantig,* terme autrichien. Embrassez votre mari de ma part. Je suis . . . .

Ce 4 janvier (1776).

CLIX. Madame ma chère fille. Voilà la note que j'ai approuvée non-seulement pour le cas de la pauvre Arconati [1]), mais

---

[1]) Entweder die Gräfin Innocente Arconati, geborne Casati, oder die Marchesa Enrichetta Arconati, geborne von Tremond.

pour tous les autres, comme vous l'avez souhaité et reconnu vous-même. En cela, comme en tout, vous allez toujours à l'essentiel et au vrai. J'avoue, la nouvelle grossesse, dont je ne doute plus, me fait plaisir. Peut-on avoir trop d'un si cher couple? Mais je vous aurais bien passé un peu plus de repos, vous aimant si tendrement. Remercions-en Dieu, et je vous prie, ne vous exposez à une fausse-couche. Je vous embrasse tous deux.

Ce 8 de l'an (1776).

Madame ma chère fille. Je ne suis nullement fâchée des nouvelles du 30, qui contredisent celles du 26. J'ai marqué en dernier lieu, qu'on ne saurait avoir trop d'une si bonne et chère race. Vous êtes assez jeunes, mes chers enfants, pour en avoir encore beaucoup, et si le bon Dieu nous conserve nos deux anges, je ne suis pas fâchée que la chère maman soit un peu ménagée, et n'aura que des enfants plus forts, s'ils sont un peu éloignés. Je suis donc très-contente, et d'autant plus que vous l'êtes tous deux. Je ne connais rien de si obéissant que vous, mes chers enfants; *recht fromme Kinder, recht liebe.* J'ai eu un rhume, comme tout le monde, mais je n'ai pas été alitée. L'empereur a dû garder un jour le lit, mais il est bien à cette heure. Je crains seulement la trop précoce sortie et une rechute. Nous avons une grande neige, et après-demain on devait avoir une grande course, mais depuis cette nuit tout est fondu; l'eau coule; je n'en suis pas fâchée. L'empereur voulait la voir des fenêtres en diverses maisons, ce que je crois plus nuisible que d'être en grand air. CLX.

Votre ouvrage est le premier qui est revenu, et est brodé avec la plus grande beauté. Il ressemble à la plus qu'habile brodeuse. La joie de Sylva m'en a fait vraiment. Vous aurez actuellement le bonheur de posséder votre cher père; s'il y est encore, bien mes compliments. Je suis bien sûre que vous regretterez la grande perte que je viens de faire dans la personne de Neny.

Les nouvelles que j'ai de la Marie, sont de Gorice du 4 du matin. Une petite indisposition, survenue à la princesse Batthyany, les a fait séjourner là un jour de plus, mais ils sont partis le 4 pour s'embarquer à Porto Gruaro. Sans s'arrêter à Venise, ils iront tout de suite, le dégel se mettant toujours plus fort et Léopold les attendant, à Bologne. Ils ont eu de très-mauvais chemins, et la Marie ne me paraît plus si animée.

Notre carnaval a commencé hier; aux redoutes il n'y avait que quatre cents masques. Tout le monde est incommodé de rhumes. L'épouse aussi, c'est-à-dire la Khevenhüller, qui épouse Zichy [1]), dont vous vous souviendrez de la contre-danse.

Mes compliments à mon cher Ferdinand. Je peux moins m'accoutumer au froid Maximilien après le tendre Ferdinand. En vous embrassant, je suis toujours votre

Marie Thérèse.

Ce 15 de l'an (1776).

CLXI. Madame ma chère fille. On ne peut rendre plus agréablement et plus tendrement le récit que vous me faites de la

---

[1]) Vergl. II. 249, Anm. 1.

belle cérémonie de l'ordre entre père et fils [1]). Je vous charge de celle-ci pour votre cher père, et vous ferez mes compliments les plus tendres au duc, ne voulant l'incommoder par mes écrits, connaissant ses attentions, qu'il répond, et cela pourrait l'incommoder, et ne pouvant mieux m'acquitter vers lui que par le canal de nos chers enfants, qui sont les garants de nos sentiments et amitiés.

Mes compliments à votre cher Ferdinand. J'ai eu un grand jour de poste aujourd'hui; vous m'excuserez que je suis si courte.

Ce 22 de l'an (1776).

Madame ma chère fille. C'est une grande journée chez nous, course de traîneaux, bal, dîner, jour de poste. La course a réussi à merveille. C'est Maximilien qui l'a menée avec l'Elisabeth. Tous deux se sont très-bien produits; tant l'habillement que le maintien était bon. Il m'a paru que Maximilien est maître du cheval. Actuellement le dîner se tient dans la salle, et je profite de ce temps pour m'entretenir avec vous, et vous dire, que vos deux protégés ont été bien. Le soir il y aura bal, et pour cela je me suis fait saigner avant-hier, et m'en trouve très-bien. CLXII.

Je ne saurais vous exprimer, combien votre charmante attention de m'envoyer les portraits de vos anges, m'a fait

---

[1]) Am 3. Jänner 1776 hatte der Erbprinz von Modena aus den Händen seines Schwiegersohnes, des Erzherzogs Ferdinand, die reich in Brillanten gefasste Decoration des Grosskreuzes des Stephansordens empfangen.

plaisir. J'y trouve le père et la mère; jugez, quelle consolation cela m'a causé. Depuis ce jour je les porte en poche et ne m'en peux séparer. Votre cher mari me marque que vous êtes à une épreuve de contre-danse de Noverre, et que vous avez eu l'attention de lui suggérer Batthyany[1]). Je vous en suis bien obligée; rien ne vous échappe; c'est une charmante attention.

Noverre sera bien étonné, s'il apprend que tout ce qu'il a cru qu'il était réglé avec lui, est entièrement dissous. Les créanciers, ne voulant faire double dépense, sont allés à la justice contre Keglevich et les autres[2]). Il faut finir avant tout le procès. Je suis bien aise de ne m'avoir mêlée du tout, pas même voulu en entendre parler; il y a un grand galimatias.

Les lettres du 13 de Florence assurent la bonne santé des neuf de la famille, et leur satisfaction, se trouvant réciproquement meilleur visage, qu'ils ne l'ont cru. Je ne doute pas que l'Elisabeth vous envoie la liste des traîneaux. En vous embrassant tous deux tendrement, je suis toujours toute à vous.

Ce 24 de l'an (1776).

CLXIII. Madame ma chère fille. Je ne saurais voir partir cet auditeur-général sans le charger de ces lignes, étant toujours

---

1) Wahrscheinlich ist hier Graf Ludwig Batthyany gemeint, der, 1753 geboren, im Jahre 1787 seinem Vater Adam in der fürstlichen Würde nachfolgte.

2) Ueber die Leitung der Wiener Theater durch den Grafen Keglevich und dessen Erklärung, dieselbe nicht mehr fortführen zu können, vergl. Wlassack, Chronik des k. k. Hofburgtheaters, S. 25—27.

bien-aise de trouver des occasions à m'entretenir avec vous. Je vous écris à dix heures du soir à la fenêtre, en attendant la seconde fois le passage de la course de traîneaux, de laquelle Maximilien est et mène la Julie Attems. Il y aura encore une demain pour Laxenbourg, mais en *biroutsch.* Sa Majesté en sera, et après petit bal à la cour. Il me paraît que mon fils a mauvais visage. On est trop souvent en traîneau et dansant; toute la semaine est remplie. Je fais des vœux que la neige s'en aille, et que celle-ci vous trouve tous en parfaite santé, surtout ces charmants enfants, vous embrassant tendrement.

Ce 29 de l'an (1776).

Madame ma chère fille. Il fait un froid exorbitant, et on court pourtant en traîneau, et on danse, et il y a moins de malades, au moins entre ceux qui s'en donnent. Cela fait voir que l'air et le mouvement ne peuvent nuire, surtout si l'amusement s'en mêle. Je voudrais bien assister aux épreuves de la contre-danse à Milan; cela m'amuserait plus que tout ce qui se passe ici. Je vous envoie par la diligence vos deux portraits par Weikard; ils font mes délices avec ceux de vos charmants enfants, que j'ai fait tirer dans ma chambre en grand. Je suis charmée que le prince a montré tant de tendresse à vos enfants, et de confiance en vous. Votre mari sent ce bonheur, et je lui en sais bon gré. Aurez-vous votre fête *dei festoni* dans la nouvelle salle? Les miroirs sont-ils arrivés et bien? La Marie me marque qu'elle jouit du plus parfait repos, qu'elle est enchantée de la famille. Je suis un peu rassurée sur le fond de sa santé, CLXIV.

ayant soutenu si bien la fatigue. Mes compliments à votre cher mari, je suis toujours . . . .

Ce 5 février (1776).

CLXV. Madame ma chère fille. Nous voilà un peu soulagés du froid horrible qu'il a fait pendant dix jours. Toutes les courses de traîneaux ont fini; reste à voir si elles reprendront; après-demain je donne une en *biroutsch* à l'*Augarten* pour mes femmes. Les bals jusqu'à cette heure n'ont pas été animés. Tout le monde tousse, et moi moins que d'autres. La Vasquez, ses deux sœurs[1]), la Hamilton, la Brandis, toutes sont alitées et saignées, et beaucoup en ville.

J'ai trouvé encore charmantes les petites sociétés que vous avez imaginées pour voir du monde. C'est le seul moyen de jouir de la vie, surtout quand on gagne tout à se faire connaître. Hartig[2]) a écrit une lettre charmante ici à la Berchtold sur vous deux, et qu'il aura de la peine à quitter Milan, uniquement pour le personnel de mes chers enfants. Je n'aurais pas laissé ignorer à la bonne Berchtold ce que vous m'en avez marqué. Elle a pleuré de joie; elle vous est sans cela infiniment attachée.

Je vous prie de dire à votre cher mari, qu'il suffit que Zephyris soit avant Pâques ici, qu'il recevra par la pre-

---

[1]) Die eine derselben war wohl die Bd. II. S. 399, Anm. 3 erwähnte Eleonora Franziska Gräfin Kokorzowa, verwitwete Gräfin Aspremont, und die zweite das Kammerfräulein der Kaiserin, Gräfin Sophie Kokorzowa, welch' Letztere am 11. December 1777 starb.

[2]) Wohl Anton Graf Hartig, 1746 geboren, seit 1774 mit Ernestine Gräfin Sinzendorff, einer Nichte des Hoffräuleins Gräfin Berchtold vermält.

mière poste des réflexions sur le projet de l'*annona,* qui par une erreur a été mêlé entre les écrits du pauvre Neny, que je regrette toujours beaucoup.

Divertissez-vous bien ce carnaval, de même votre gros mari, pour diminuer un peu, et croyez-moi toujours toute à vous.

Ce 12 février (1776).

Madame ma chère fille. Votre cher mari se souviendra CLXVI. bien encore, quel jour heureux et bruyant était celui d'aujourd'hui; c'était celui de mon heureux mariage. Nous le passions toujours en famille, toute la journée, déjeûner, dîner et le soir; c'était un bruit continuel. Le calme est d'autant plus à cette heure. Je viens de passer depuis une heure toute seule dans mon cabinet, expédier ma poste et me consoler avec mes chers enfants absents, pleine de réflexions, entre autres que vous, ma chère fille, auriez été une grande favorite de notre cher défunt maître.

J'ai vu de la liste de la contre-danse la main du cher secrétaire de Ferdinand. Je vous prie de lui dire, qu'il n'y aura aucune difficulté d'approuver l'arrangement qu'il me propose pour Ferrari, mais que j'en parlerai à Kaunitz, et ferai jeudi expédier en forme par la chancellerie. La contredanse, apprise en trois heures, aura étonné Noverre. Je crois que son affaire se rapproche de nouveau, et que nous le posséderons ici; mais ne voulant me mêler en affaires du théâtre, je ne sais les choses que par ouï-dire. Je suis fâchée de l'indisposition de la Confalonieri; surtout la jaunisse est un mal incommode et qui exige du temps. A-t-elle

vu sa fille, et ne lui reste-t-il plus d'espérance à la faire changer?

Notre carnaval finit tout doucement; pour me ménager à cause du grand chaud, nous n'aurons plus de grand bal. Vous voyez combien je deviens délicate, mais je ne veux rien gâter pour le carême et pour le jubilé, qui commencera chez nous le 3 de mars et durera six mois. La visitation de quatre églises quinze fois paraît au commencement beaucoup, mais osant la faire en voiture et à diverses reprises, pourvu qu'on visite chaque jour les quatre ensemble, rend la chose très-facile. Nous aurons le 3 une procession solennelle, que l'empereur, Maximilien et l'Elisabeth tiendront des Augustins à l'église St-Michel, de là aux Ecossais, et à la fin à St-Etienne, où je serai aussi en voiture avec la Marianne, et je commencerai le 8 avec mes filles et dames le jubilé, en visitant en voiture pendant quinze jours à huit heures du matin ces quatre églises. J'espère en Dieu, que nous achèverons ainsi ce saint temps.

Je suis bien fâchée de la maladie du cardinal à Milan; je crains pour lui à son âge. La Vasquez, ses deux sœurs et la Brandis ont été malades toutes à la fois, qu'il fallait les saigner plusieurs fois, mais la Vasquez est sortie aujourd'hui pour la première fois. Aujourd'hui se fait le mariage de la Khevenhüller avec Zichy. La mère fait pitié, elle en est accablée. Je souhaite que cela fasse un bon mariage; elle est bien neuve; je n'ai pas grande opinion des couvents de Paris.

Nous avons un temps chaud et la glace est passée heureusement, en n'endommageant que quelques arcs au dernier pont. On craignait les inondations; nous en voilà quittes heureusement. Je vous embrasse.

Ce 19 février (1776).

Madame ma chère fille. Vous recevrez celle-ci les premiers jours de votre carême, et j'avoue, la description des contre-danses que vous avez exécutées, m'a fait venir bien de l'envie contre ceux qui y ont assisté. Je vois très-modestement, mais avec grâce et lestement ma chère fille, et mon gros fils se secouer beaucoup, pour faire aller la chose. CLXVII.

J'ai trouvé très-bien la loterie; des choses pareilles de temps en temps font bon effet.

Je suis enchantée que notre bon vieux cardinal échappe encore cette fois, et c'est bien consolant pour lui, ce que vous m'en écrivez tous deux et même tout le public. C'est dans le dôme, que votre mari me mande qu'on a fait des prières pour lui. C'est cette heureuse et chère église pour nous tous, dont vous m'avez si joliment écrit en dernier lieu.

Connaissant vos bontés pour les Hardegg, elle vient de prendre une ébullition très-légère, ce qu'on appelle chez nous *Nesselausschlag,* qui se gagne très-facilement, mais qui n'est rien en soi, mais empêche le mari de venir à la cour, dont je suis fâchée pour Maximilien.

C'est actuellement que se font les adieux des opéras comiques au théâtre allemand, et je ne sais si Noverre consolera entièrement de cette perte. J'ai vu ses adieux pour Milan; ils m'ont divertie, surtout des certains yeux clairvoyants qui y sont relevés.

La Marie me marque qu'elle compte partir le 22 pour dix jours à Livourne, et que le compte de la grand'-duchesse n'est fini que le 17. Son voyage ultérieur se croisera, s'arrêtant plus longtemps à Florence. Elle me marque qu'elle engraisse; il se peut à cause du repos et du contentement dont elle jouit. Si le temps continue à être beau comme

depuis huit jours, vous pourrez profiter en carême d'aller à cheval. Je vous embrasse tendrement et suis toute à vous.

Ce 26 février (1776).

CLXVIII. Madame ma chère fille. Les lettres du 17 ne me font pas plaisir. Vous êtes saignée pour un mal de gorge; notre cher Ferdinand seul me rassure, qui me dit qu'il n'est pas inquiet. Je ne vois que demain Störck, et ne saurai qu'alors le rapport du médecin. Vous pouvez bien juger, combien je serai empressée de recevoir la poste qui vient. Il me reste encore une grande inquiétude les derniers jours et semaine du carnaval, qu'alors vous ne soyez pas assez bien remise, que cela ne puisse faire une rechute. Ce qui me rassure, ce sont les soins de Ferdinand et votre propre raison, mais vous aimant si tendrement, cela ne laisse pas de m'inquiéter. J'espère que pour la St-Joseph je pourrai vous envoyer vos diamants. Cela était un peu tardé, mais nos ouvriers sont lents, et tant de mariages faits ce carnaval, les ont distraits un peu.

Ferdinand me marque l'invitation du duc pour Modène. Cela vous fera mutuellement beaucoup de consolation. Je m'en remets en tout pour le temps, la durée et la façon à votre bon plaisir et celui de notre cher vieil ami. Je serais fâchée, si l'arrivée de la Marie vous gênait; elle ne peut venir que vers le 20 de mai au plus tôt, n'ayant compté y venir qu'après l'*ascensa*. Elle me marque qu'elle engraisse et est enchantée du séjour de Florence et des enfants, surtout du troisième fils Charles. Je suis à cette heure à l'attente des couches de la grande-duchesse, et vous embrasse de tout mon cœur.

Ce 4 mars (1776).

Madame ma chère fille. Cette dame m'ayant porté à son arrivée ici de vos lettres, je la charge de nouveau de celle-ci d'autant plus volontiers, qu'elle a très-bien réussi ici, qu'elle est fort attachée à sa maîtresse et enchantée du bonheur de vous connaître. C'est une femme d'esprit, elle ressemble beaucoup à son frère défunt en dernier lieu, que je regrette toujours, et n'oublie non plus son père[1]). Les Milanais peuvent en dire ce qu'ils veulent, il m'a rendu des grands services, et le plus grand d'avoir fait l'alliance entre nos deux maisons, et cette heureuse union, dont vous faites le bonheur principal, en rendant mon cher fils et sa vieille maman si heureux. Dieu vous conserve ainsi longues années! Je vous embrasse. CLXIX.

Ce 4 mars (1776).

Madame ma chère fille. Notre cher Ferdinand s'est encore bien conduit, m'envoyant l'estafette à cause de l'accident du théâtre, commençant par me dire que tout allait bien. J'ai trouvé la nouvelle très-tolérable après ce préambule, et ne saurais assez remercier Dieu, que ce malheur ne soit arrivé pendant que le monde s'y trouvait, et que la cour n'en a été endommagée, et surtout que notre cher duc CLXX.

---

[1]) Diese Andeutungen beweisen, dass Maria Theresia hier von einer Tochter des Grosskanzlers Grafen Beltrame, und somit einer Schwester des vor kurzem verstorbenen Grafen Luigi Cristiani spricht. Sie meint wohl die verwitwete Marchesa Castiglioni.

n'a été effrayé. C'était à peu près tout cela en peu de mots, que votre cher mari m'a rapporté et m'a causé bien de satisfaction; embrassez-le de ma part bien tendrement. Je vous charge en même temps de vouloir faire mon compliment au duc et à la Melzi. Que je suis impatiente pour l'ordinaire qui vient, de savoir les suites et plus de détails! Je me représente les vôtres, éloignée de votre mari et grand-père; je suis enchantée qu'il a accepté de loger avec vous.

Vous m'avez bien amusée de ce que vous me dites contre le peintre qui a rendu votre mari si gros; il l'est effectivement, et j'espère que le carême le diminuera. Mais votre portrait est bien mal; la tête passerait, mais la taille est à se fâcher, et tout l'ensemble. Difficilement un peintre pourrait attraper votre taille et maintien. J'en connais peu ou point de pareils si agréables, en même temps si naturels et convenables. J'ai gardé de ces deux tableaux les originaux, mais en France, Pays-Bas, Naples j'ai envoyé les copies de la Payer avec la pelisse bleue. En Italie on a le bonheur de vous voir, j'ai cru pouvoir envoyer ceux-ci, trouvant Ferdinand mieux que dans l'autre.

Je reviens de l'empereur qui s'est fait arracher une dent à trois reprises, et a souffert avec un courage et une patience étonnants plus d'une demi-heure. Votre mari pourra deviner, qui c'était qui l'arrachait,[1]) et je crois qu'il l'a fait souffrir un peu plus pour faire voir son savoir-faire. Grâce à Dieu que cela a passé ainsi. Il est neuf heures, je dois finir à vous embrasser.

---

[1]) Vergl. I. 172, Anm. 1.

Ce 11 mars (1776).

Madame ma chère fille. Il est sept heures du soir, point de poste arrivée; c'est dans ces sortes de moments qu'on sent vivement l'éloignement. Grâce à Dieu que le malheur, arrivé au théâtre, n'a pas causé de révolution à la santé de notre cher et précieux ami et parent. J'ai déjà chargé Ferdinand de lui faire mon compliment, de même à la Melzi, que je regarde comme la femme forte, qui est toujours, comme on dit en allemand, *gefasst auf Alles.* Mais votre mari ne m'a pas peu obligée, m'envoyant une estafette et me contentant sur tous les différents points si chers à mon cœur, et le détail que vous venez de me faire, ne m'a pas fait moins. J'avoue, j'étais très en peine pour vous. Après un long carnaval, dans le premier sommeil, d'être éveillée par une cause pareille, n'est pas indifférent, et Faby a très-bien fait de vous faire faire gras. CLXXI.

Nous sommes dans la plus grande dévotion du jubilé, et l'Elisabeth est des plus ferventes. Je souhaite la continuation; en vous embrassant tous deux Marie Thérèse.

Ce 18 mars (1776).

Madame ma chère fille. Nous sommes aujourd'hui dans le plus grand gala pour le nouveau-né à Florence. L'empereur n'a pas voulu faire le gala demain, quoique le nouveau-né s'appelle Joseph. Je vous ferai bien mon compliment pour le vôtre, surtout étant sevré si heureusement; que le CLXXII.

bon Dieu le conserve et sa charmante sœur. Le nonce Archetti[1]) m'a fait son compliment et en est extasié.

Je suis toute rassurée sur la santé du duc, d'abord que vous m'avez marqué que ce n'était que de l'estomac. J'espère que le bon Dieu nous le conservera encore bien du temps.

Votre voyage à Modène dépend uniquement de vous et du duc, et la Marie ne doit pas vous gêner. Elle pourrait passer droit, sans s'arrêter à Milan, à Turin, et ne rester que peu de jours à la fin à Milan. Cela dépendra de votre commodité.

Nous finissons cette semaine le jubilé, et les dévotions m'occupent plus qu'à l'ordinaire. Je vous embrasse.

Ce 25 mars (1776).

CLXXIII. Madame ma chère fille. Zephyris est arrivé hier et m'a porté votre chère lettre. Il est parti avant les maux de tête que vous aviez. Ma première question était: comme vous vous portiez. Il a été très-étonné, en apprenant que j'étais inquiète, vous ayant laissée en bonne santé. Les lettres d'aujourd'hui par la poste me rassurent entièrement, et vous m'avez sensiblement obligée de m'avoir donné part vous-même de l'état de votre santé. Monsieur Faby est très-sec en écrivant, et je vais lui faire savoir par Störck, qu'il soit un peu plus exact à l'avenir, unique moyen de me rendre

---

[1]) Der neuernannte päpstliche Nuntius bei der Republik Polen, Giovanni Andrea Marchese Archetti, befand sich damals auf der Durchreise in Wien.

la tranquillité dans le lointain pour de si chers objets. Je vous prie de continuer encore un peu le *china,* il ne pourra faire du mal. Je crois votre estomac faible, puisque vous ne mangez rien. Je suis charmée que votre fils est sevré si heureusement, et sa charmante sœur ravit tout le monde. Le nonce Archetti, Serbelloni, les Botta, tous en raffolent.

Je m'informerai pour le placet de la sœur de la Datel, si cela est faisable. Depuis le 1er février on a fait un arrangement, et je ne me mêle plus du tout des pensions des veuves militaires. Tout va par le conseil de guerre, auquel j'ai augmenté cinquante mille florins par an pour ces pauvres femmes et enfants. Il y en a une si grande quantité, que cela seul pourrait empêcher la continuation des deux cents florins, car sur ma caisse je n'en ai plus.

Je suis enchantée que vous êtes la première de me faire souvenir d'une autre grossesse. Vous aurez vu par ma dernière lettre à votre mari, que j'en ai pensé de même, et que vous ne vous porterez bien, que quand vous le serez. Mais je vous fais pourtant grâce encore pour le terme fini; si cela arrive plus tôt, je ne vous gronderai pas. L'idée seule a réveillé une envie que j'ai supprimée. Mes compliments à votre mari. Je suis toujours toute à vous.

Mon sincère et tendre compliment pour l'heureux jour du 7 d'avril. A propos, si votre mari veut changer le jour de Ste-Thérèse pour le 13 de mai, il peut le faire, et commencer cette année pour toujours. En trois jours partent vos diamants.

Ce 30 mars (1776).

CLXXIV. Madame ma chère fille. Un courrier qui passe pour porter des arrangements pour le voyage de Gorice, remettra celle-ci avec les bijoux à Montoya, pour vous les envoyer. Nous souhaitons d'avancer notre voyage au 23 d'avril pour éviter les chaleurs de juin, mais j'en doute que ceux de Toscane pourront être prêts, surtout la grand'-duchesse, étant à peine à six semaines alors de ses couches, quoique heureuses, mais de si fréquentes affaiblissent beaucoup. Je suis à cette heure comme un enfant; l'affaire étant décidée, je ne peux attendre le moment, vous embrassant tous deux tendrement.

L'Amélie viendra à Trieste pour cinq jours; sachant l'intérêt que vous y avez pris, je n'ai voulu manquer de vous le marquer. Je voudrais la prendre avec moi à Klagenfurt, mais je doute que je réussis.

Ce 8 d'avril (1776).

CLXXV. Madame ma chère fille. Je vous écris pendant qu'il neige à force, et il fait de nouveau froid, ce qui cause tout plein de malades. J'en étais du nombre, mais bien légèrement en comparaison à d'autres, comme la Marianne, Vasquez, Schwarzenberg etc. Me voilà déjà hors de mon lit depuis hier. Je suis un peu faible, ayant été saignée; je tousse encore, mais point de fièvre. Je me ménage à cause du voyage, ne voulant rien risquer pour ne pas inquiéter les autres, et pour mes chers enfants, entre lesquels vous avez à si juste titre tous deux une grande place.

Mon idée pour l'Amélie a réussi, et je la verrai à Trieste à mon retour. Je m'en fais une vraie consolation, souhaitant seulement que je puisse lui être utile. Nous ne nous verrons que peu de jours. Si vous vous souvenez de Laxenbourg, vous étiez tous deux avec la Marianne les dépositaires de cette idée, que vous m'avez encore animée à réaliser. Cela est resté secret à l'honneur de ceux qui en étaient les dépositaires, et a réussi entièrement. Cela me fait d'autant plus de plaisir par comparaison à vous autres.

Mon voyage, qui doit s'exécuter selon le plan le 23 et selon cette liste, dérange entièrement celui de la Marie. Je suis curieuse de ce qu'elle fera, si elle viendra à l'*ascensa* ou non.

Je vous recommande, ma chère fille, si vous faites des voyages ou courses, de ne pas trop vous fatiguer et oublier vos aisances. Vous n'êtes pas de cette force que vous croyez, et votre conservation importe trop. Le voyage à Livourne me paraît trop pour une dame; une journée de plus ou de moins n'est pas un objet, une couple de mille florins, quand on dépense tant, n'est non plus un objet pour faire les choses en règle et sûreté. Cela peut réussir, mais le contraire peut arriver aussi; alors tout est dit et tous les regrets ne recouvrent plus ce qu'on a hasardé. Vous êtes tous deux jeunes, vous ne savez encore le danger, et par complaisance vous pourriez adopter des choses, surtout si elles vous touchent, que votre raison dans une autre occasion trouverait ne convenir. J'excite donc l'amie de Ferdinand et sa raison contre la complaisance de son épouse et le goût même *des theuren Ferdinand,* de lui faire des représentations convenables en temps et lieu. Je ne hasarde rien, connaissant la prudence et tendresse de cette amie, vous embrassant tous deux tendrement.

Les nouvelles de Rome que je viens de recevoir de ma fille, ne peuvent assez me marquer leur contentement de l'accueil qu'ils reçoivent, et des bontés du Saint-Père, lequel ils trouvent beau et aimable. Ils comptent partir le 10 pour Naples, le 1er mai se trouver à Florence, mais tout sera dérangé à cette heure. Je crois vous avoir envoyé par la dernière poste la liste de notre voyage.

Ce 15 d'avril (1776).

CLXXVI. Madame ma chère fille. Une charmante lettre de vous pour les rubis. J'espère, l'aigrette vous plaira aussi. J'aime à orner ma chère et charmante poupée, et votre mari comme un *savio grande* m'a écrit une autre lettre, pour me prêcher pour ma santé. J'en étais touchée, et il n'a pas tort; mon rhume m'inquiète encore, et l'empereur en a gagné un, il y a deux jours. J'avoue, je voudrais différer notre départ au 3. Je vous embrasse tous deux.

Ce 22 (avril 1776).

CLXXVII. Madame ma chère fille. Vous aurez déjà appris le retard de notre voyage au 3 de mai, à cause d'une rechute que j'ai faite, mais je peux vous assurer actuellement, que je suis entièrement remise. Un peu faible encore, je compte sortir demain, pour voir comment je soutiendrai le mouvement.

Je vous envoie cette lettre que vous brûlerez, en la faisant voir à votre cher mari. Mon indisposition et le

départ imminent me serviront pour ne répondre, ne sachant ce qui vous conviendrait que je dise. La promotion de l'ordre de la croix ne se fait pas le 3 de mai cette année; les trois dames que vous m'avez envoyées, devront attendre une autre promotion.

Ne soyez pas inquiète pour ma santé; je suis trop convaincue de votre tendresse, pour ne vous conserver une vieille maman et tendre amie, mais je suis entièrement bien, et mieux qu'avant le rhume. Je vous embrasse tous deux.

Ce 29 avril (1776).

Madame ma chère fille. J'ai reçu vos lettres par estafette, que vous m'adressiez en chemin. J'ai senti toute la délicatesse de cette attention, et que vous savez bien m'obliger, connaissant mon tendre attachement pour vous. Mais ces lettres ne m'ont plus trouvée en chemin, mais pour toujours condamnée à ma place d'ici. Ce qui ne se pouvait exécuter cette année dans la plus belle saison, avec toutes les préparations, n'est plus exécutable, et j'avoue, je ressens d'autant plus ce renversement, que je me suis livrée à la plus douce espérance, et je vous avoue, si l'idée d'une surprise de Naples pour Trieste s'était effectuée, que je ne sais que par des lettres de Florence, alors l'idée de vous faire venir aussi, aurait eu lieu; je ne l'aurais pu me refuser. CLXXVIII.

Ma santé est bonne, mais je tousse encore, et on me dit que je le ferai encore bien des semaines. La pauvre Amélie me fait le plus de pitié, comme la plus malheureuse, et après elle c'est moi qui ressent vivement la privation d'une entrevue si chère.

Embrassez votre mari de ma part; son compte de dix-huit postes plus près de l'Italie n'existe plus; aujourd'hui j'aurais été à quelques heures de Gorice. Je dois m'étourdir là-dessus, pour vous conserver au moins mon ombre. Je vous embrasse; adieu.

Ce 6 mai (1776).

CLXXIX. Madame ma chère fille. La nouvelle que vous me marquez, est depuis trois semaines la seule consolation que j'ai eue, car je vous avoue, le changement de notre voyage m'a bien affectée et me peine encore beaucoup. Mais ne croyez pas que je n'ai pas exactement calculé; c'est par discrétion que je ne vous ai rien touché, mais depuis le commencement d'avril j'étais attentive, si vous ne me marquerez rien, et ayant observé que cela vous faisait de la peine, si le doute ne se réalisait, j'ai cru faire mieux de ne rien toucher, mais je vous avoue que je ne doute nullement, que cela ne se réalisera cette fois-ci. Je vous prie bien instamment de vous ménager bien, surtout à Modène; ce serait toujours un grand malheur de perdre un enfant, mais ces sortes d'accidents influent beaucoup sur la santé de la mère, et cette admirable et chère maman nous est trop précieuse, trop chère, pour n'en être alarmés à la moindre occasion qui pourrait lui porter du risque.

La Payer est accouchée heureusement d'une fille; elle s'appelle Marie Béatrix. Je vous enverrai un de ces jours la copie de vos portraits par elle; ce sont déjà les seconds, et personne ne réussit si bien qu'est l'original.

Celle-ci vous trouvera à Modène; bien mes compliments au duc, au prince et à Madame votre mère, à vos tantes,

mes amies, et à votre belle-sœur que j'ai connue comme enfant[1]). J'ai oublié de vous marquer que Marchisio m'a demandé mon portrait pour elle en bracelet. Je n'ai rien répondu et vous laisse l'arbitre de me marquer,. si elle le souhaite ou non, et si cela convient.

Je vous embrasse *und den vorsichtigen Ferdinand* aussi. J'espère qu'il aura tous les soins, que vous vous donniez assez de repos; c'est le plus important à cette heure. Adieu.

Ce 13 mai (1776).

Madame ma chère fille. Nous voilà à Laxenbourg par le plus beau temps, et vos chères lettres et souhaits sont arrivés justement au déjeuner sous les arbres au jardin avec l'empereur et les deux filles. On n'a pas oublié le bien cher jour de naissance de l'année passée, que Dieu conserve, et sa charmante sœur et le nouveau en chemin, qui me fait grand plaisir. Il pourrait bien venir à la St-Léopold, et je ne serais pas fâchée que ce fût un. CLXXX.

Je me porte très-bien, mais je suis très-affairée, devant aller à la chasse. Je vous embrasse tous deux; adieu.

Les Khevenhüller sont arrivés; je suis contente de ce que votre mari m'en mande.

---

[1]) Da der einzige Bruder der Erzherzogin Marie Beatrix schon im Jahre 1753 als ein Kind von wenig Monaten gestorben war und sie auch keine Schwester besass, weiss ich wirklich nicht anzugeben, wen die Kaiserin hier unter der Bezeichnung einer Schwägerin der Erzherzogin verstanden haben mag.

Ce 20 mai (1776).

CLXXXI. Madame ma chère fille. Ce serait indiscret de vou tourmenter avec mes lettres au milieu de votre chère famill et patrie. Vous n'aurez que trop peu de moments pour vou et pour le repos nécessaire, et vous ferez à tous mes bie tendres compliments, sentant la consolation dont ils jouissen après celles de l'année passée. Je vous recommande seul ment du ménagement; j'aurais été plus tranquille, si cett grossesse n'était venue qu'après le voyage, mais je veu me rassurer sur votre prudence et les soins de votre pa triarche.

La Marie a changé tout son voyage et ne viendra Milan qu'à la mi-juin, se trouvant à cette heure de nouvea à Florence, dont je lui sais bon gré, pour un peu tenir con pagnie à son frère et sa belle-sœur, qui sont bien affligé ce qui augmente encore plus mes regrets.

Nous sommes par le plus beau temps à Laxenbourg l'Elisabeth vous mande les nouvelles. Je vous embrass tous deux.

Ce 27 mai (1776).

CLXXXII. Madame ma chère fille. Je suis enchantée que vou avez du beau temps à Modène, et que tout passe si amiabl ment et agréablement en famille. Vous ne serez pas non pl pressée par le retour de la Marie, qui ne compte être qu le 21 à Milan; ses arrangements ont dû être changés à cau des nôtres. Je vous prie de faire bien mes tendres compl ments au duc, au prince et aux princesses vos chères tante et à votre belle-sœur. L'idée d'aller à Bologne et à Parm me plaît beaucoup mieux que la longue course à Livourn

La pauvre Amélie, ma fille, est inconsolable, mais je ne désespère pas de la voir une autre année, mais jamais à Vienne. Je suis sûre que votre présence lui sera d'une grande consolation.

J'ai approuvé tout ce que me marque votre cher mari, comme il s'est comporté avec la duchesse de Chartres et la Melzi. En vous embrassant à la hâte, devant me rendre à la chasse, adieu.

Ce 10 juin (1776).

Madame ma chère fille. Celle-ci vous trouvera déjà CLXXXIII. de retour à Milan. Ce séjour vous paraîtra encore plus triste après celui de Modène, et sans théâtre et sans campagne; dites à votre mari, qu'il y pense sérieusement et me fasse des propositions.

Mayer m'a porté vos lettres; je le trouve engraissé et façonné. Je verrai un de ces jours sa femme, et ayant votre approbation, je ferai tout, pour que les parents agissent bien avec elle. De lui je voudrais presque répondre, mais d'elle pas, mais je ferai mon possible.

Par une confusion les portraits, que je vous ai promis de la Payer, — c'est-à-dire les copies, car les originaux sont dans ma chambre, je ne saurais m'en séparer — partiront la semaine qui vient.

Je suis très-inquiète pour le prince Kaunitz. Il a depuis quatre jours de la fièvre, on l'a saigné deux fois. On nomme son mal *einen verschlagenen Katarrh.* J'avoue, je ne suis pas tranquille, d'autant plus qu'il a soixante-quatre ans et est très-délicat et appréhensif. J'avoue, sa perte serait pour moi un coup décisif, ayant toute ma confiance, et à juste

titre. Je suis sûre que votre mari partage mes peines. Il vient de finir encore l'affaire de nos frontières avec les Turcs très-convenablement.

J'attends par la poste qui vient, la décision de Florence, quand mon fils et elle pourront venir; j'espère jusqu'au 10 de juillet. Je m'en fais un vrai plaisir. Maximilien, je l'attends cette semaine. Je vous embrasse tous deux tendrement.

Ce 17 juin (1776).

CLXXXIV. Madame ma chère fille. En recevant celle-ci, vous serez occupée à faire les honneurs chez vous à la Marie, qui n'a assez pu se louer, combien vous lui étiez nécessaire à Sassuolo, ne connaissant personne, et le duc la faisant toujours aller la première. Mais elle était enchantée, le peu de temps qu'elle y était, de toutes les marques d'amitié de tout le monde. Vous recevrez par un Monsieur milanais la croix pour votre tante Mathilde. Je n'ai pas cru devoir attendre le 14 de septembre pour avoir le plaisir de vous l'envoyer, et comme elle ne connaît pas celle qui le lui envoie, j'y ai joint mon vilain visage. Je vous envoie le tout, si vous l'approuvez, de le lui envoyer. Vous recevrez une lettre d'accompagnement, n'ayant pas le temps aujourd'hui, commençant ma retraite.

Mes compliments à votre cher mari; je vous embrasse tous deux.

Ce 24 juin (1776).

Madame ma chère fille. L'arrivée de la Marie le 17 m'a fait grand plaisir, et Arconati[1]) a mis une grande diligence, arrivant hier à sept heures. Elle est enchantée des politesses et attentions de Turin, et frappée de la beauté et gentillesse de vos enfants, surtout de la fille. Elle me dit qu'on connaît à votre physionomie d'être enceinte, ce qui m'est arrivé aussi. La grand'-duchesse est différente, on ne lui connaît jamais du changement. CLXXXV.

Voilà ma lettre pour votre chère tante. Je suis bien aise que le duc a promis son retour au mois d'août; pour vous deux, pour lui, pour la Melzi c'est plus convenable. Pour tous le séjour ne sera pas si agréable que celui de Modène, surtout pour le théâtre. Je ne sais pas, si l'affaire est terminée pour celui à faire, et je voudrais qu'il le fût, pour gagner du temps.

Nous avons à cette heure neuf spectacles allemands, un opéra buffa, trois feux d'artifice, et tout le monde crie et s'ennuie, non sans raison. J'en suis fâchée, mais j'ai promis de ne pas m'ingérer.

J'ai encore été saignée avant-hier, et je m'en trouve bien, hors le bras droit justement, qui s'en ressent et m'empêche de l'appliquer trop longtemps.

Mes compliments à votre cher mari; je vous embrasse tous deux tendrement.

J'espère que vous aurez reçu le petit paquet avec l'ordre de la croix.

---

[1]) Wohl der kaiserliche Kämmerer Marchese Carlo Arconati.

Ce 1er juillet (1776).

CLXXXVI. Madame ma chère fille. J'ai vu des lettres de Milan — ni de ma fille[1]) ni du ministre — qui disent qu'on vous trouve maigrie. Je vous prie de vous donner le repos nécessaire, et de vous nourrir; il faut que vous mangiez pour deux.

Ferdinand me mande qu'il veut pousser jusqu'à Ferrare voir son frère et sa belle-sœur. Je lui sais gré de cette envie et attention, mais j'ai peur qu'ils ne l'acceptent, voulant dormir de jour et aller la nuit. L'Amélie avait la même intention, je ne sais si elle l'exécutera.

J'ai eu des affaires bien longues à finir. Je suis un peu accablée, mais je me porte bien, ne voulant ne vous rien cacher. J'avoue, je ne suis pas gaie et assez triste, vous embrassant tendrement.

Ce 8 juillet (1776).

CLXXXVII. Madame ma chère fille. Votre grande et chère lettre, en vous embarquant pour Ferrare, m'a fait grand plaisir. Grâce à Dieu que les chaleurs et la poussière jusque là ne vous ont incommodée, et je suis rassurée un peu, que Faby est de la compagnie, quoique je le trouve un peu léger, d'y avoir acquiescé. J'ai cru, au retour au mois de septembre par Mantoue vous auriez pu les voir à votre aise quelques jours. L'empressement de voir un frère et une belle-sœur si intéressante, est bien à sa place, et je réponds de même de l'empressement des autres, mais je crains que ces peu

---

[1]) Marie Christine.

d'heures auront été fort à leur désavantage, ayant besoin tous deux un peu de parure, mais gagnant infiniment d'être connus. Je n'espère pas que le premier époux qui vous était destiné, fera tort au présent, surtout après tout ce que vous m'en dites dans votre dernière lettre, dont j'étais vraiment touchée et contente. Il ne fait rien de trop pour son aimable moitié, mais il est si rare à cette heure de trouver de tels maris. En cela il imite son adorable père, et ce qui me fait plaisir, c'est que dans toutes les occasions il ne se dément jamais. Dieu vous conserve ainsi, c'est le seul vrai bonheur dans ce monde.

Ce 15 juillet (1776).

Madame ma chère fille. Je suis bien consolée des CLXXXVIII.
lettres d'aujourd'hui, que j'attendais avec la plus grande impatience, de vous savoir arrivés, et que vous avez vu ce cher et précieux enfant. Grâce à Dieu, ces deux importantes choses ont fini à notre consolation, dont je ne saurais assez rendre grâce au bon Dieu. Je ne saurais vous exprimer, combien mon cœur était serré tous ces jours-ci, de façon même, que l'arrivée même de deux couples si chéris n'a pu me tirer de cette inquiétude. Si vous avez été contents d'eux, ils l'ont été de même de vous autres. Rien de si heureux et nécessaire pour leur bonheur mutuel que l'union des familles.

Je trouve mon fils bien maigri et elle de même[1]). Il n'est pas étonnant, vu la quantité d'enfants qu'elle a eus. C'est

[1]) Leopold und seine Gemalin.

un ange qui n'a point de volonté, qui est à admirer plutôt qu'à imiter. J'avoue, elle me confond souvent.

Pour la Marie et le prince, je les trouve aussi maigres qu'ils sont partis, et même plus, mais ils m'ont porté quatre tableaux bien chers et intéressants. Les quadres sont charmants; celui de Milan est le plus de goût, et je l'attribue à vous. Votre mari y est bien traité, mais sa chère épouse pas de même.

J'espère que vous aurez reçu les copies de la Payer, et après celui-ci les peintres se régleront. N'avez-vous pas reçu des joujoux pour vos enfants? Je ne sais où cela reste si longtemps? Je voudrais savoir, si vous avez déjà les meubles pour vos cabinets à Milan ou à Mantoue? Si vous ne les avez, je vous prie de m'envoyer la hauteur et largeur des murailles, peut-être trouverai-je quelques meubles convenables. Je vous prie de me mander aussi, comment vous meublerez le reste des chambres?

Dites à votre cher mari, que tout est résolu pour le théâtre, et que ce projet de quatre (?) mille sequins a trouvé approbation, dont je suis bien aise, que Zephyris lui aura mandé que nous souhaitons de même une décision sur les chemins et le retour de l'homme pour ici, et surtout un arrangement pour la monnaie, et je ne trouve rien de meilleur que de suivre celui de Piémont.

Dites-lui en même temps, quoique, pour ne le laisser languir, ma lettre ayant été déjà fermée, j'ai fait écrire Zephyris l'autre poste, que tout est décidé pour les régiments du duc et du prince, et que ce n'est que par une négligence non permise, qu'on n'a pas continué les paiements à tous deux, et l'empereur vient de l'ordonner encore une fois pour le passé et le courant, et ils n'ont qu'à charger Volpi [1]), que

---

[1]) Der Hofagent und modenesische Legationsrath Dominik von Volpi.

j'ai fait prévenir, de s'adresser pour cela au conseil de guerre, trop heureuse, si dans une bagatelle pareille tous deux connaissent le prix que nous mettons à ce qui peut les intéresser.

Je vous embrasse tous deux tendrement, et suis toujours toute à vous.

Ce 21 juillet (1776).

Madame ma chère fille. Nous avons une grande partie aujourd'hui; je dois écrire le matin, car nous ne reviendrons guère avant dix heures. Nous irons dîner et rester toute la journée à Dornbach. Je ne sais si le temps nous favorisera, ayant eu avant-hier la nuit des terribles orages qui ont fait rester tout le monde sur pied; il fait un temps très-bas aujourd'hui, et je crains encore un. CLXXXIX.

Votre mari m'a bien sensiblement obligée, en me rendant justice de ma tendresse pour mes enfants, que l'estafette de Milan a diminué la joie que j'avais de revoir les autres. Je suis contente de la grande-duchesse, mais nullement des autres que je trouve tous maigris, surtout Léopold.

J'ai un autre chagrin: pauvre Störck a la fièvre putride. On l'a administré hier; je n'espère rien pour lui, quoique l'empereur décide qu'il ne mourra pas, et cela, parce que Kestler, le médecin, lui a dit qu'il a encore de l'espérance.

Le rhume de votre mari, qui a existé déjà avant la course à Ferrare, dure un peu et ne me fait pas plaisir. On m'appelle, je vous embrasse tous deux.

Ce 29 juillet (1776).

CXC. Madame ma chère fille. Vous ne laissez aucun m rite aux choses. Vos charmantes attentions et expressioı récompensent suffisamment, et ma tendresse — si cela ; pouvait — augmenterait encore. Connaissant le parfait retoı de vos deux cœurs, je vous prie de ménager mes vieux jour de me mettre au fait des moindres incommodités, et là-dessı aucun oubli ne peut avoir lieu. Le rhume de votre ma n'est pas une chose qu'on a pu cacher, et j'ai dû l'apprendı par des étrangers. J'avoue, cela m'a percé le cœur. I médecin doit à la maladie du pauvre Störck de n'avoir ϵ une verte réprimande, mais il ne l'échappera pas, et sur (point je n'ai aucune indulgence.

Je répondrai aujourd'hui en huit à Madame la princes de Modène, votre chère mère. Je vous charge de lui faiı mes compliments et lui marquer, combien j'étais touchée (la lettre de votre tante Mathilde, et en même temps je voı charge de mes compliments pour votre cher grand-père la Melzi, espérant qu'ils reviendront bientôt à Milan, voı embrassant tendrement et vos chers enfants.

Dites à votre cher Ferdinand, que Serbelloni recevı tout par son canal pour les chevaux; qu'il les garde.

Je voudrais savoir si votre mari veut garder Dravetzk pour la nouvelle garde, ou le faire retourner ici; cela déper de lui.

Ce 5 d'août (1776).

CXCI. Madame ma chère fille. Il fait une chaleur extrêm et nous sommes appelés à trois heures l'après-dînée poı venir à Minkendorf au camp. La poussière et le chaud seroı

extrêmes, et nous ne retournerons pas avant dix heures au plus tôt. J'avoue, je m'aurais passé volontiers de cette apparition, mais étant la seule pour notre bonne grand'-duchesse, tous nos princes étant depuis trois jours là-dehors, cela me donnera des forces. Elle mérite bien toutes les attentions, mais j'avoue, je crains même pour elle, souffrant du chaud.

Je vous prie de dire à votre cher mari, que j'étais charmée de sa promptitude et diligence, qu'il m'a par là confondue, mais c'est bien agréable de l'être ainsi par ses propres enfants. Je ne ferai semblant de rien jusqu'à ce que la grande relation viendra.

L'Amélie m'a marqué de même comme votre mari, qu'elle a différé son voyage pour votre campagne, et si vous voulez lui faire ce plaisir, c'est une œuvre de charité. Elle n'a guère de ressources, mais elle n'en est que plus à plaindre, et j'avoue, elle me tient bien à cœur. Mais je dois vous prévenir tous les deux, de ne vous laisser entraîner en rien avec elle, où elle puisse vous citer, étant aussi imprudente, pas autant que l'Elisabeth, mais assez pour commettre. Si je ne vous aimais tous deux si tendrement, et ne faisais autant de cas de la bonté de vos cœurs, je n'aurais jamais pu m'expliquer ainsi; je ne vous traite pas seulement comme mes chers enfants, mais comme mes amis.

Je suis enchantée d'avoir pensé en même temps pour les femmes. J'en ai écrit la dernière poste à votre cher mari, vous serez servie avec deux *Kammerfrauen* et une *Kammermensch,* approuvant en tout votre arrangement. Si vous avez une fois besoin d'une fille de chambre, surtout auprès d'une fille ou chez vous, je vous prie de penser à la fille de Woller, qui est à Hetzendorf. Elle est très-habile et une très-bonne fille; lui mérite par ses services cette consolation; c'est pour une autre fois.

On m'appelle pour ma toilette; je vous écris en chemise. Il est deux heures; j'avoue, de toute façon j'aimerais mieux continuer. Je vous embrasse tous deux, adieu.

Ce 19 d'août (1776).

CXCII. Madame ma chère fille. Je n'ai rien de plus pressé que de me servir de ma vilaine patte, nonobstant la sensibilité qui me reste, et un peu d'enflure, ce qui me fait croire plutôt au *chiragra* qu'à un rhumatisme, pour vous assurer tous deux de mon rétablissement et de ma tendresse. Je ne saurais exprimer, combien m'a coûté cette privation, de ne pouvoir m'expliquer moi-même avec mes chers enfants.

Grâce à Dieu que la fièvre de cette chère Thérèse, dont la Windischgrätz n'a pu me dire assez, soit passée. Je viens de recevoir de votre cher mari une grande lettre pour le manège et les chambres à faire. D'abord que j'en aurai parlé à Kaunitz, je pourrai lui donner une réponse définitive. Nous avons cru pouvoir gagner du terrain pour des dépositaires de papiers.

Pour Cernusco, je suis bien sûre que Greppi agira autrement que ce vilain Alario. J'approuve la tabatière d'or et les mille ducats, bien aise d'en être quitte, et que Firmian en soit chargé.

Je vous envoie ici une liste des dames italiennes; je ne sais si vous en connaissez ou souhaitez quelques-unes de préférence. Je vous prie de mettre seulement à côté celles qui vous sont connues, ou non, mais les preuves elles doivent toutes envoyer. Les trois dernières, je les crois vos dames de cour; j'attends là-dessus votre réponse pour les comprendre ou non dans la première promotion.

Pardonnez tous ces pâtés; c'est le vent qui a emporté cette feuille. Je dois un peu de ménagement encore à ce bras; je vous embrasse tous deux. Adieu.

Ce 26 d'août (1776).

Madame ma chère fille. Toute occupée de vous deux, et sentant vivement la triste situation, où vous vous trouvez, je peux d'autant moins vous consoler, que j'en ai besoin moi-même, et que je vous avoue que les nouvelles du 19 ne me laissent guère d'espérance. J'aurais presqu'espéré sur celles du 18, mais celles d'aujourd'hui me rendent toute perplexe. Je crains pour vous et même mon fils; ce tendre fils et père ne m'occupe moins que vous et le fruit que vous portez. Comme je crois connaître votre cœur et sensibilité, tout est à craindre, et vous êtes doublement à plaindre. La religion et la résignation seules dans ces occasions peuvent porter coup, et c'est là-dessus que j'établis toute ma consolation et confiance. Connaissant vos sentiments là-dessus, j'espère que cet être suprême vous conservera ce fils, ou vous donnera sa grâce de pouvoir prendre de sa main le sacrifice qu'il vous demande. CXCIII.

Je vous embrasse tendrement et fais prier pour vous trois dans tous les couvents. Si vous voyiez l'intérêt que tout le monde prend à notre triste situation, cela pourrait vous donner quelques instants de consolation. Votre belle-sœur, la grand'-duchesse n'en peut parler que les larmes aux yeux; je l'en aime davantage. Je vous embrasse tristement et vous donne ma bénédiction.

Undatirt. (27? August 1776.)

CXCIV. Madame ma chère fille. Je ne suis occupée que de vous et de votre douleur et de votre santé. La religion me rassure que vous saurez prendre de la divine providence le sacrifice qu'elle a exigé, mais je crains que ce cœur tendre et maternel ne succombe. L'amour que vous avez pour ce cher Ferdinand, qui a plus que jamais besoin de vous en tendresse et amitié, pour moi, qui dans mon âge avancé ai besoin de consolation, et trouve tant dans cette heureuse union de mes chers enfants, tout cela sont des sujets — outre les soins pour celui que vous portez — qui doivent vous ranimer. Pleurez, affligez-vous, mais ne vous abandonnez pas seule. Il faut du monde pour se débonder et s'étourdir, même en se gênant. La situation heureuse de ce bel ange doit vous consoler, et l'intérêt vif, que tout le monde prend à votre perte; je n'ai vu que des visages en larmes. *Die armen jungen Herrschaften,* ce n'était qu'un écho.

Je vous embrasse tendrement et fais prier pour vous. Adieu.

Mon cher ami, le vieux duc, votre père et mère, la Melzi, tous me pénètrent.

Ce 2 septembre (1776).

CXCV. Madame ma chère fille. Je ne saurais vous exprimer, avec quelle consolation j'ai revu vos chères lignes, nonobstant la profonde tristesse qui y règne. Rien de si naturel; le temps seul peut y porter remède, et notre religion et le bien-être de cet ange, qui a gagné très-facilement son salut,

qui nous coûte tant. Il faut, autant que vous pouvez, car il ne faut pas trop exiger de soi-même dans l'état où vous êtes, vous ranimer pour celui que vous portez, et pour votre propre conservation, qui nous importe tant, et pour votre cher Ferdinand, qui dans cette occasion s'est conduit encore très-bien. La sensibilité de son âme m'étant connue, je crains encore un peu pour lui.

Je me suis mise aujourd'hui en règle avec la correspondance. Si l'écrire vous incommode ou vous coûte trop, il suffit que par la Confalonieri vous me faites écrire un mot, que vous vous portez bien: entre amis il ne faut tant de cérémonies. Je suis sûre de votre tendresse, et je crois que vous l'êtes de même de la mienne.

Embrassez Ferdinand de ma part; je suis toujours toute à vous. Adieu.

Ce 9 septembre (1776).

Madame ma chère fille. Grâce à Dieu que les nou- CXCVI.
velles de votre santé sont toujours bonnes, mais je crains que le mauvais temps et le froid qui commence déjà à se faire sentir, ne vous chassent en ville, ce qui sera une nouvelle épreuve de patience et de douleur. Je suis charmée de tout ce que vous me dites de votre mari; on peut beaucoup supporter, quand on est heureux, et qu'on a un mari qui est en même temps notre ami.

Il est résolu que les Toscans nous quitteront le 19; elle sera un mois en chemin, ce que je trouve affreux. L'accoucheur et mon fils l'ont concerté ainsi, et moi, je ne me suis mêlée de rien. Pour elle, c'est un ange; elle n'a de volonté. Je sais bien, que je ne serai tranquille que quand

je les saurai à Florence. Que ce peu de semaines ne laisseront de regrets!

L'empereur est toujours en Bohême, le prince et ma fille sont à Pest; je les attends après-demain. Ma femme de chambre, la Dunand, que vous connaissez, a pris la miliaire; elle est un peu mieux, mais elle a dû être transportée, ce qui m'a bien inquiétée. Nous avons aussi la rougeole qui règne furieusement, et Léopold ne l'a pas eue, autre sujet d'inquiétude, surtout à cette heure à leur départ. J'avoue, cette année est pleine d'amertume pour moi.

Je vous embrasse tous deux, adieu.

Ce 16 septembre (1776).

CXCVII. Madame ma chère fille. J'attends avec empressement de savoir votre entrée en ville, et comme vous aurez passé le 14, jour si cher à nos cœurs. Je suis bien charmée que le duc viendra encore ce mois, et que les lettres de Modène étaient déjà arrivées.

Je suis sur le départ pour Neustadt; je tiens demain et après-demain ma retraite, et jeudi à neuf heures nous partons. J'avoue, il me coûte d'autant plus que notre bonne archiduchesse est grosse, et je tremble pour le voyage, pour le mauvais chemin et temps. Ils comptent être en chemin jusqu'au 14 octobre, par Venise, où je crois que ma fille, l'Infante, se trouvera; ils s'y arrêteront quatre jours. Nous attendons l'empereur le dernier du mois.

En vous embrassant, je suis toujours . . . .

Ce 23 septembre (1776).

Madame ma chère fille. Grâce à Dieu que vous vous portez bien, mais j'attends non sans inquiétude les lettres de Milan et de votre séjour dans cette ville. Celles de Ferdinand ne me plaisent pas, sa santé est dérangée. Les grandes inquiétudes y ont contribué; il faut du temps pour tout calmer. CXCVIII.

Me voilà privée de la compagnie de mes enfants de Toscane. La séparation s'est faite hier à midi à Neustadt, où j'ai eu la consolation de vous embrasser la première fois, et ce sera bien pour la dernière, que j'aurai vu ceux-ci; je m'en ressens un peu et suis toute abattue. J'avoue que le peu de séjour qu'ils ont fait, a passé bien vite et m'a comblée de consolation, tant par leur union que par leur qualité essentielle. Il faut les estimer, même s'ils ne m'appartenaient pas. Leur attachement m'a touchée, et j'avoue, je suis en tout bien plus consolée de cette entrevue que de celle de six ans passés. Dieu veuille les conserver ainsi et faire terminer ce voyage critique à la grand'-duchesse, qui ne me donne pas des petites inquiétudes, la saison étant si avancée.

Les Khevenhüller comptent partir après-demain; ils m'ont priée de leur donner des lettres. Je n'ai pu les refuser, d'autant moins que je leur dois la justice à tous deux, qu'ils vous sont bien attachés. Je vous prie tous deux, de les traiter selon vos bontés anciennes et comme des vieux serviteurs, sans exiger intimité, mais quelques bontés devant le monde, dont vous êtes si capables tous deux, et desquelles les Viennois et Schönbrunn sont encore imbus et leur vieille maîtresse charmée.

Je vous embrasse tous deux tendrement.

Ce 24 septembre (1776).

CXCIX. Madame ma chère fille. C'est la princesse Khevenhüller qui aura le bonheur de vous présenter celle-ci. Je souhaite que le voyage ne lui cause une maladie, le voulant faire bien vite, et sa santé étant faible; elle a eu beaucoup de chagrins ici. J'ose vous la recommander, d'avoir pour elle quelques bontés; elle les mérite par son attachement.

Etant toujours toute à vous . . . .

Ce 30 septembre (1776).

CC. Madame ma chère fille. Votre mari me marque lui-même, qu'il va mieux et pourra se passer d'une seconde saignée, dont je suis bien aise; les trop fréquentes le rendraient toujours plus gros, et je le verrais en peu comme Firmian.

Il me marque avec beaucoup d'empressement de vous délivrer tous deux de cette garde hongroise. Comme cette malheureuse affaire dépend de trois différentes juridictions, cela a arrêté, et malheureusement le conseil de guerre y a mis le plus d'entraves. Mais il aura su depuis huit jours, que tout est fini, que j'ai dû trancher tout court, en les réformant, comme un autre régiment, les agrégeant tous avec des demi-gages aux régiments, leur laissant les gages entiers jusqu'au dernier jour de l'an. Ceux qui ne veulent devenir militaires, n'auront rien, mais défense de venir à Vienne. Ceux qui selon les listes de Dravetzky sont moins coupables, ou les plus jeunes qu'on a pris des régiments, je les reprends à la garde; par là je crois couper tous les procès hors trois.

Dravetzky pourrait revenir, ou si votre mari le veut garder à la nouvelle garde, rester à la commander; cela dépend absolument de votre mari. Je dois ajouter que je ne lui conseille plus de revenir à la garde ici; il ne passera que des jours peu tranquilles; la prévention est bien contre lui. S'il veut se retirer, on lui accorderait un grade et la pension: cela dépend uniquement de votre mari et de Dravetzky même. Je ne ferai pas usage du placet; s'il veut se retirer, qu'il le dise net, et il recevra *eine gnädige Abfertigung.*

C'est bien long et ennuyant, mais j'écris au secrétaire, à l'amie de mon fils, que j'aime tendrement, et dont je ne crains point d'être compromise, qui veut bien me supporter. Je vous embrasse.

L'empereur est arrivé cette nuit; il a bon visage. Des voyageurs j'ai des nouvelles de Rosegg[1]) du 28.

Ce 7 octobre (1776).

Madame ma chère fille. J'ai bien prévu l'impression que vous aura faite le retour à Milan et l'appartement. Je voudrais bien, que le retour du duc et de la Melzi soit passé de même, et nous ne pouvons assez remercier Dieu de vous avoir conservée dans cette accablante situation, et j'espère qu'il vous soutiendra encore ces deux mois. Vous ne me dites rien, si vous êtes plus grosse ou moins que la dernière fois, et si le sommeil est bon? Vous me rassurez sur notre cher Ferdinand, mais vous ne dites rien sur cette chère épouse. Je vous prie de vous ménager et de ne pas faire CCI.

[1]) In Kärnten, jetzt Eigenthum des Fürsten Friedrich Liechtenstein.

ce qui vous coûte. Nonobstant tout ce que vous me dites de votre santé, je vois régner dans vos lettres un accablement que vous tâchez de diminuer, mais qui, vous aimant si tendrement, ne saurait m'échapper. Il n'y a rien de si naturel, surtout à la fin d'une grossesse. Je vous prie de vous distraire autant que vous pourrez, je parle par expérience et par tendresse.

Nos chers voyageurs me mandent du 3 la nuit de s'être embarqués pour Venise à Porto Gruaro. Grâce à Dieu que ce pénible voyage s'est terminé, mais il leur reste encore beaucoup à faire, si les pluies continuelles, qui ont causé tant de malheurs en Tyrol, et je crains aussi en Italie, ont gâté les chemins. La poste d'aujourd'hui n'est pas arrivée, celle de l'autre semaine n'est arrivée que hier. Tous les chemins et ponts en Tyrol du côté de l'Italie sont rompus; les chasseurs par les plus hautes montagnes doivent transporter les lettres.

L'empereur est revenu en parfaite santé de ses camps, et voilà du repos pour trois mois. Je compte aller à Schlosshof pour deux jours, voir la Marie que je ne trouve pas bien du tout en santé. Je compte bientôt entrer en ville, m'y établir.

En vous embrassant tous deux tendrement, je suis toujours toute à vous.

Bien mes compliments pour la charmante Thérèse.

Dites à votre mari, qu'il recevra bientôt une réponse sur les monnaies, bien satisfaisante à ce que j'espère.

Ce 14 octobre (1776).

Madame ma chère fille. L'irrégularité des lettres, occasionnée par les inondations, est bien désagréable. Nous avons eu des fortes pluies qui ne m'ont pas peu inquiétée pour nos chers voyageurs, mais qui sont heureusement arrivés à Venise. C'est aujourd'hui qu'ils auraient dû arriver à Florence, mais j'en doute à cause des chemins. CCII.

La veille de ma fête et celle de mon départ d'ici m'occupent de telle façon, outre les vigiles pour ma fille, que je n'ai de moment de vous assurer en hâte, que je suis contente que votre mari va mieux, et que je vous embrasse tous deux.

Ce 21 octobre (1776).

Madame ma chère fille. La vôtre me marque le retour du duc, votre grand-père, qui me fait plaisir, quand je le saurai heureusement arrivé. Vous dites fort bien, qu'à son âge tout est important. Je vous prie de lui faire bien mes compliments, de même à la Melzi, que je suis charmée de savoir à Milan, surtout pour vos couches, et je vous prie de lui dire de m'écrire, comme elle vous aura trouvée à cette heure et pendant les neuf jours de vos couches. C'est un point trop cher, trop important à mon cœur, pour ne me procurer tout ce qui peut soulager ma situation, ne pouvant exiger, ni de notre cher Ferdinand ni du médecin des petits détails qui ne laissent que d'être bien précieux dans ces moments. CCIII.

Je crains un peu le premier attendrissement à l'arrivée du duc, et j'avoue, ces maux de tête[1]) de votre mari me

[1]) „Dettes" schreibt die Kaiserin.

déplaisent. Je les crois tous de l'estomac, et je ne sais, si vous mangez plus réglés aux heures que ci-devant, ce qui fait beaucoup.

Pour les Khevenhüller, j'ai voulu prévenir sur les bruits qui ont couru sur leurs affaires; dans le fond on leur a fait bien du tort, et à leurs enfants. La chose étant finie, il n'y a plus rien à dire, mais je leur dois la justice, qu'en ce qui concerne vous deux, je les ai trouvés tous deux toujours très-attachés, et parlant de même à moi comme aux autres, car je les ai fait observer; je n'espère pas qu'en Italie ils changent.

Votre cher mari m'a encore écrit sur les gages des nouvelles *Kammerfrauen;* cela dépend uniquement de son bon plaisir. Ce que j'ai marqué sur la diminution de cent ou même deux cents florins, ne fait objet sur le total, car l'épargne pour dix *Kammerfrauen* par an, les mettant au plus haut, ne ferait par an que deux mille florins, et pour ces gens deux cents florins de plus est un très-grand objet, faisant cher vivre à Milan. De s'expatrier doit être mis aussi en compte, et si elles sont réduites qu'au plus nécessaire, les dettes suivent, la mauvaise humeur, et les enfants s'en ressentent, et on ne peut même en justice plus exiger d'eux que le plus strict de leurs devoirs. Alors il faut réparer par des présents ou payant les dettes, ce qui mène encore plus loin.

Tout ce que je marque ici, n'est pas que j'exige que vous changiez l'arrangement que vous voulez faire, mais ce que j'en dis, c'est pour vous prévenir sur les inconvénients, et que la différence des gages entre les femmes ne fera point bon effet, et que l'objet est petit pour vous et grand pour elles.

Nonobstant le beau temps, je suis établie en ville et sans regrets; je vieillis furieusement. Je viens de recevoir

du 12 de Bologne de bonnes nouvelles de nos voyageurs. Le 15 ils sont arrivés, et j'attends entr'aujourd'hui et demain un courrier. Dans un mois je serai bien aux écoutes de recevoir un autre, quoique cela pourrait traîner jusqu'au 8 de décembre, mais je ne le crois pas. Nos prières commencent à la mi-novembre, et vous ne me dites jamais rien sur votre propre santé, si vous êtes plus grosse que les autres fois, si vous sentez des incommodités, si le sommeil et appétit sont bons, toutes des circonstances des plus intéressantes pour quelqu'un qu'on aime à juste titre tendrement, et qui ne finira qu'avec ma vie.

Ce 28 octobre (1776).

Madame ma chère fille. J'approuve bien ce que Ferdinand me mande, qu'il ne vous a laissé aller au service pour le 20 de ce mois. Dans ces dernières six semaines il est bon de se promener, mais des courses si longues et dans ce temps-ci en voiture, et l'idée de cette triste cérémonie dans ce moment-ci, ne conviennent pas à votre état. Je suis vraiment impatiente de savoir le duc à Milan, et surtout la Melzi; ce sera donc une nouvelle satisfaisante pour moi, quand je les saurais arrivés. CCIV.

La Marie est revenue de sa chasse en Haute-Autriche passablement; elle reste jusqu'au 6 ici. Je fais partir demain la Dunand pour Florence; j'avoue, cela me coûte, mais sa santé a besoin de raccommodage, et ce sera une grande satisfaction pour sa sœur, dont la grand'-duchesse est contente. Elle a trouvé tous ses enfants bien, hors l'avant-

dernier, dont elle est même inquiète. Grâce à Dieu qu'elle a si bien soutenu le voyage.

Mes compliments à votre cher Ferdinand. Je vous embrasse tous deux.

Ce 4 novembre (1776).

CCV. Madame ma chère fille. Je vous charge de dire, mon cher et féal secrétaire, à votre seigneur, que j'ai reçu sa lettre, qu'il permet à Dravetzky de venir ici, et que j'aurai soin de lui, et que lui, mon cher gouverneur, ne soit pas embarrassé sur la dépêche pour les monnaies. Si elle est même différente de notre sentiment, nous serons bien aises de voir les raisons contre, qui nous sont échappées, et encore plus le danger de cette opération. Nous avons à ce sujet si délicat expressément voulu savoir le sentiment préalable du gouvernement, et qu'il a fort bien fait d'avoir demandé les sentiments par écrit. Nous ne voulons que le bien, le vrai, et je crois, la chose finira à la satisfaction mutuelle.

Je suis bien contente que Bagnesi est venu annoncer notre cher duc. On dit Bagnesi plus en grâce, on nomme un autre. J'espère d'apprendre par les lettres de la première poste l'arrivée du duc; je vous prie de lui faire bien mes compliments, et à la Melzi aussi.

Votre avant-dernière lettre m'a enchantée, je l'ai marqué à votre cher mari. Vous êtes très-habile en peignant, mais on peut l'être, quand on n'a que de bonnes choses à dire, avec candeur et tendresse. Tout ce que vous me dites sur la grossesse, me charme et me tranquillise, mais je vous prie de vous ménager extrêmement en couches. Voyez l'exemple

de la grand'-duchesse, qui est bien à imiter. J'ai toute présente à moi l'alarme que vous nous avez causée la dernière fois. Il faut être tranquille de corps et d'esprit, ne s'occuper de rien, ni voir du monde les neuf premiers jours, et dans cette occasion seule faire plutôt trop que trop peu. Il s'agit de votre conservation, et sur ce point tout est de la plus grande importance, vous aimant tendrement et connaissant le prix de vous posséder.

Mes compliments à votre cher mari; adieu.

Ce 11 novembre (1776).

Madame ma chère fille. La description que vous me faites de l'état de votre cher grand-père, me fait bien du plaisir, de même de la Melzi et de toutes vos propres circonstances, qui toutes sont les plus favorables, et votre légèreté devrait faire espérer un fils, mais il vaut mieux s'attendre à une fille; aujourd'hui un mois nous le saurons déjà. CCVI.

J'ai vu un lieutenant Cuore de Nugent qui n'a pu finir à me conter des agréments de la chère Thérèse, que vous avez très-bon visage et n'êtes nullement épaisse, que votre cher mari est un peu maigri, et j'étais toute contente que vous avez relevé la comparaison de Firmian.

Nous avons assez froid, on nous menace encore d'un fort hiver. Je vous recommande de vous bien ménager en couches, pour faire *vita chi dura*. En vous embrassant tendrement, mes compliments à Monsieur.

Ce 18 novembre (1776).

CCVII. Madame ma chère fille. Mes lettres deviendront à cette heure tous les jours plus courtes, souhaitant que les derniers jours vous ne vous incommodiez à écrire; un mot de votre mari, de la Melzi ou Confalonieri me suffit, et je vous conjure que vous preniez les plus grands ménagements — en couches rien n'est de trop — pour ne vous exposer à un accident pareil comme la dernière fois. Dieu nous en préserve, et vous ne pourriez me donner une plus tendre marque de votre attachement, qu'en vous ménageant et ne rien cachant. Ces premiers jours tout est important; le moindre mal de tête, de reins, de colique n'est pas à négliger.

Je pars demain pour quatre jours à Presbourg, après avoir déjeuné avec mes quatre enfants pour la fête de la Elisabeth, que la Marianne fêtera par un dîner, bal d'enfants et une comédie. Le temps était abominable ces jours-ci, mais aujourd'hui il se remet au beau.

Mes compliments à votre cher mari; je vous embrasse tous deux. Adieu.

Ce 25 novembre (1776).

CCVIII. Madame ma chère fille. Je serai à cette heure fort laconique, comptant que celle-ci vous trouvera à peine hors du lit. Ce que vous me mandez de la Latour, je l'ai remédié, ces mille florins lui resteront. Quoiqu'elle a toujours signé ses quittances jusqu'à ce qu'elle reçoit plus de gages, le cas étant arrivé, on a cru être à même de la lui retirer. Il suffit qu'elle aie votre protection, pour la regarder différemment et la lui conserver.

En vous embrassant tendrement, et votre cher mari, et peut-être le nouveau-né, je suis toujours toute à vous.

Ce 2 décembre (1776).

Madame ma chère fille. Je vous fais bien mon tendre compliment pour votre délivrance qui, j'espère en Dieu, sera heureuse. Je ne pense qu'à vous à cette heure, et j'accepte avec joie la petite Léopoldine. Je vous conjure, beaucoup de ménagement, la saison est mauvaise, et bien des femmes cette année sont incommodées en couches. CCIX.

J'adresse celle-ci à votre cher secrétaire pour vous la lire. Il est juste qu'il soit le vôtre pendant six semaines, après que vous l'êtes le reste de l'année. En vous embrassant tous deux, je suis toujours . . . .

La lettre de la Melzi m'a fait grand plaisir.

Ce 9 décembre (1776).

Madame ma chère fille. La petite Léopoldine nous fait bien attendre. Pourvu qu'elle a été discrète en venant, et que les couches soient heureuses, elle sera la bienvenue. Notre gala est déjà tout ordonné, et je crains le gros Weyrother sera six jours en chemin. CCX.

Votre secrétaire a bien fait de me marquer la nouvelle débitée de Massa, qui a été déjà débitée aussi la poste dernière. Je ne l'ai pas crue, et ne le trouverais nullement convenable dans ce temps-ci. Je ne sais qui sont les nou-

vellistes de Milan, mais l'empereur sait toujours les moindres choses et une poste avant moi; je suis donc bien aise de les savoir aussi, pour pouvoir en parler. Ce que vous m'avez marqué de Bagnesi, me fait plaisir.

Je vous conjure, ma chère fille, accouchée dans le plus mauvais temps, de vous bien ménager et ne penser à sortir avant six semaines. Il y a des exemples terribles de femmes ici, tombées grièvement malades après quinze jours heureux en couches, s'étant exposées au froid d'une chambre, et tombées très-malades, percluses des membres. La Fürstenberg[1]) l'était l'année passée, celle-ci la Kolowrat, femme du président de la chambre[2]), et encore d'autres. Je ne serai pas si discrète cette fois-ci, il nous faut un petit garçon. Je finis les cinquante et entre en soixante, il faut donc se dépêcher, si vous voulez me donner cette consolation. Il faut que vous ne soyez trop affaiblie cette fois-ci, pour oser faire des vœux pareils, car votre conservation est toujours le premier objet.

J'embrasse le secrétaire et sa maîtresse tendrement; adieu.

Ce 16 décembre (1776).

CCXI. Madame ma chère fille. Quelle consolation, quelle joie, de vous savoir heureusement délivrée! J'avoue, j'étais cette fois-ci bien en peine, et le suis encore pour les suites des

---

1) Sophie Therese Walburga, geborne Gräfin Oettingen-Wallerstein, 1772 vermält mit Joachim Egon Landgrafen zu Fürstenberg.

2) Maria Theresia, geborne Gräfin Khevenhüller, des Grafen Leopold Kolowrat zweite Gemalin.

couches. Quand celle-ci viendra, j'espère en Dieu que vous serez entièrement relevée, mais l'hiver exige des grands ménagements pour les rhumatismes qui causent des maux longs et douloureux.

Nous aurons demain grand gala et de bon cœur. J'embrasse maman avec ses chères filles.

Mon compliment au duc. Pour nous deux il y a du temps perdu, mais pour vous deux cela reviendra bientôt, et je doute de ma discrétion de ne souhaiter dans le courant de 1777 un autre.

Ce 23 décembre (1776).

Madame ma chère fille. L'estafette du 16 vient d'arriver et me porte les plus chères, les plus intéressantes nouvelles, mais continuez à vous ménager. Le temps est très-mauvais et cette année plusieurs de nos jeunes dames ont été très-mal à quatre semaines. N'oubliez pas de vous nourrir, pour reprendre des forces. Je vous avoue, cette fois-ci je ne serai pas si discrète que les autres fois, et l'année 1777 nous doit encore procurer un prince; notre cher duc et moi n'avons pas beaucoup à attendre. CCXII.

Je vous fais mon tendre compliment pour le renouvellement de l'année. Que Dieu vous conserve de même que les passées, et il ne me reste rien à désirer qu'à remercier Dieu de ses grandes grâces, et le prier pour la continuation.

Je vous prie, mon cher secrétaire, de dire à votre seigneur, que je n'ai rien contre le voyage de l'Amélie à Milan, que cela dépend uniquement de votre bon plaisir à vous

arranger ensemble le moins que cela vous incommodera. Pour le garde Borsos, je ne saurais changer son sort, mais je me ferai informer de son procès. Je vous embrasse tous deux.

Mes compliments à la Confalonieri; je suis très-contente de ses rapports.

Ce 26 décembre (1776).

CCXIII. Madame ma chère fille. Quelle consolation pour moi, de revoir ces chers caractères qui font la consolation de mes vieux jours! Que de grâces à rendre pour cette heureuse grossesse et couche! La petite Léopoldine nous doit être bien précieuse, quand on pense qu'elle a si peu coûté à son incomparable mère. J'ai trouvé votre caractère ferme et beau, comme ordinairement, une grande différence des autres fois. Vous avez un peu excédé sur les neuf jours, mais vous trouvant si bien, que cet excès est flatteur, venant par tendresse et conviction de la consolation que vous me procurerez. Je suis aujourd'hui rajeunie de dix ans. J'en avais un peu besoin, m'ayant trouvée hier très-accablée, je crois des fatigues de ces derniers jours de dévotion, mais aujourd'hui je suis *fresca come una rosa.* Je vous prie de vous ménager; plus que vous vous portez bien, et plus grand est le danger. La saison est la plus mauvaise, un rhumatisme est bientôt pris, et les incommodités en couches ont des suites très-mauvaises. Même en écrivant, je vous prie de vous ménager; ces chers yeux doivent se ménager, rester dans leur beauté. On dit que la petite a encore les yeux bleus.

Que dit la Thérèse, n'est-elle pas jalouse? Je vous prie de faire mes compliments à la Melzi et Confalonieri de cet

heureux événement, et j'étais fort contente des rapports de la dernière. Je vous embrasse tendrement.

Ce 30 décembre (1776).

Madame ma chère fille. L'estafette expédiée le 23 m'a fait bien de la peine. Grâce à Dieu que le duc en est échappé si heureusement, et si l'on pouvait partir de là à l'obliger de ne jamais aller seul, et je crois qu'on pourrait le faire sans qu'il s'en aperçoive. Mais l'épouvante que vous en aviez, est bien fâcheuse, et le mal de tête, j'espère, n'aura pas de suite. Ce serait un grand malheur, si après les plus belles espérances cette couche avait des contretemps. Mon fils m'en paraît à juste titre affecté, et même fâché; sa tendresse en est cause, et cela m'enchante toujours. Je le vois devant mes yeux, empressé et occupé. CCXIV

J'espère qu'aucune autre estafette ne suivra, et que tout sera terminé par la peur. Je vous embrasse tendrement.

1777.

Ce 6 de l'an (1777).

CCXV. Madame ma chère fille. Nous sommes sans lettres d'aucune part. Une prodigieuse quantité de neige est tombée depuis trois jours avec un vent violent, qui a empêché toute communication, si bien qu'entre ici et Schönbrunn il n'y avait pas de gens; ceux qui étaient en ville, ne pouvaient plus retourner le soir. Cela a empêché le départ de l'empereur[1]); il est différé au 10, et je doute presque s'il pourra s'effectuer. Si cela n'était possible, il retarderait à mars le voyage. Je ne sais ce que je souhaiterais, aussi je ne dis rien.

Je suis si occupée à cause du départ, que je n'ai pas un moment à moi, toutes les affaires roulant seules sur moi, et surtout celles de Bohême et de Moravie, assez désagréables. J'attends les lettres avec empressement, pour savoir au juste votre santé. Je vous embrasse.

---

[1]) Nach Frankreich.

Ce 13 de l'an (1777).

Madame ma chère fille. Voilà un bon mois de passé, et on pensera bientôt à la sortie, pourvu que le temps ne soit si mauvais comme ici depuis le jour de l'an. Nous avons une neige prodigieuse depuis hier, la nuit à une heure un grand éclair avec un coup de tonnerre, et depuis un *scirocco;* tout se fond et actuellement il pleut. On peut tout tolérer, sachant l'empereur au logis. On est tout plein de projets de courses de traîneaux, mais rien ne se met en exécution. L'empereur ne veut se donner la peine, la Marie et la Marianne pour leurs santés ne sont à compter, l'Elisabeth et Maximilien ou enrhumés ou n'osant trop s'avancer: c'est ainsi que passe le plus tristement notre carnaval. La mort de la Liechtenstein a mis la moitié de la ville en deuil. CCXVI.

Je viens de voir le dessin du nouveau théâtre. Il me paraît beau et grand, mais quand sera-t-il achevé, et quand irez-vous loger dans votre nouvelle maison? Il me tarde de vous y savoir, et hors de celle où vous êtes.

Je doute que l'Infante vienne à Parme. Elle est dérangée et ne sait pas bien, si elle est enceinte ou non, et dans ce doute je ne saurais pas le lui conseiller.

Embrassez de ma part votre cher Ferdinand; je suis toujours toute à vous.

Ce 20 de l'an (1777).

Madame ma chère fille. Si ma lettre a eu un sort si heureux, de vous faire plaisir, jugez combien la vôtre m'en a causé. Elle est venue très à propos pour me relever un peu sur les affaires de Bohême, qui me donnent beaucoup CCXVII.

d'ouvrage et d'inquiétude, d'autant plus que je suis mal secondée.

Je vous prie de dire à votre cher mari, que j'espère que le duc aura été servi par les rapports du régiment; pour en être sûre, j'ai chargé Hadik, et je n'en ai rien dit plus loin; je suis charmée et flattée que le duc veut encore s'en occuper.

Je suis bien consolée de voir que par ce terrible temps vous voulez rester vos six semaines au logis. Les neiges ne finissent pas encore, et les postes manquent. Vous recevrez par la voie de Mantoue un paquet à votre adresse pour la vénérable maman, les deux filles, la grande-maîtresse et l'Aya, des bagatelles. Ce sont les gens de Parme, qui ont mené les chevaux pour la Marie, qui retournent.

Embrassez de ma part votre cher Ferdinand; je suis toujours . . . .

Ce 27 de l'an (1777).

CCXVIII. Madame ma chère fille. Je m'impatiente pour le mauvais temps. Il n'a pas fait jour toute la journée à force de neiger. Je me flattais, il y a quelques jours, que le dégel viendra, mais ces espérances sont disparues, et que je suis aise que l'empereur est au logis, mais les chemins seront impraticables pour longtemps. Ce matin la poste est arrivée, mais je crains pour celle de jeudi. Nous tenons demain notre dernier bal de cour; la Marie nous quitte le 3, si elle peut passer le Danube. On danse beaucoup, mais rien n'est pourtant bien animé et soutenu. J'avoue, ce mauvais temps me fait d'autant plus de peine pour la sortie des couches.

Je vous prie de dire à votre mari, que pour Durini[1]) j'ai fait ordonner qu'il aie la clef des chambellans, en payant les taxes; que j'étais bien aise de voir par la lettre de votre mari, qu'il pense sérieusement à une maison de campagne, et qu'il a abandonné l'idée de Cernusco, trop humide pour vous et les enfants. Je ne sais si Monza est mieux situé; tout ce qu'il m'en dit, me plaît, et je le trouve convenable. J'attends avec toute l'impatience les plans et ce que cela doit coûter. Pour le jardin seul vous y perdez, mais pour tout le reste vous gagnez en bâtissant à neuf. Je souhaite bien que vous puissiez venir loger cette année la nouvelle maison, si l'intérieur même n'est pas entièrement achevé; je vous vous voudrais hors la maison Clerici, pourvu que les murs soient secs.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Ce 11 février (1777).

Madame ma chère fille. Je suis toujours bien contente des dispositions que vous prenez ensemble; telle est encore celle du décès de votre tante[2]). Je trouve très-convenable que vous n'avez pas tenu la première semaine le bal chez vous ni été en public au théâtre. La décision du duc, je la trouve très-polie, et elle vous met à votre aise pour la fin du carnaval. Le vôtre dure encore six jours, le nôtre finit CCXIX.

---

[1]) Graf Carl Durini. Er wurde am 20. Februar 1777 bei Firmian als Kämmerer beeidet.

[2]) Die Bd. I. S. 280 zuerst erwähnte Prinzessin Henriette von Este war am 30. Jänner 1777 gestorben.

en vingt-quatre heures; il m'a paru triste. Il se peut que mon intérieur y contribue; je suis affairée d'affaires désagréables. Le temps est abominable depuis six semaines, on ne voit que neige. Je crains le dégel et les inondations.

Embrassez votre mari de ma part; je vous embrasse.

Ce 17 février (1777).

CCXX. Madame ma chère fille. C'est une soirée de retraite pour moi, et cette semaine-ci j'étais obérée d'affaires, et des plus désagréables. J'en suis un peu harassée; le temps rend aussi mélancolique. J'espère que le rhume de cerveau n'aura pas eu des suites. L'empereur recommence de parler du voyage, j'en suis au désespoir. Les chemins seront entièrement rompus pour longtemps. Je me flatte encore un peu qu'il n'en sera rien. C'est ainsi que mes jours passent en inquiétudes, soins, et peu de tranquillité. Les consolations que je reçois d'Italie, sont les seules qui me soutiennent; celles de Milan ne sont pas les moindres. Je vous embrasse tous deux.

Ce 24 février (1777).

CCXXI. Madame ma chère fille. Je suis enchantée que ce que je vous ai envoyé, a si bien rencontré votre goût, et qu'il est encore arrivé pour le dernier jour du carnaval, étant occupée toujours de vous, mes chers enfants, qui font bien mes plus heureux moments, et qui me soutiennent.

La Confalonieri m'a écrit aussi; elle a un grand mérite devers vous; elle vous est attachée et agréable. Je suis enchantée que la Calderara[1]) se remet; de certaines gens sûrs et de mérite devraient être immortels, et ce choix vous fait honneur à tous deux; il n'y a qu'une voix sur son mérite. L'Aya mérite bien toute ma reconnaissance, après ce que vous m'en dites, et votre contentement. Ce n'est pas un petit sacrifice d'être avec les enfants, surtout si petits. Elle ne négligera sûrement rien, et on voit à la petite Thérèse qu'elle n'est pas aveuglément attachée, car tout le monde qui la voit, en dit des merveilles. Mais ce qui me fait le plus de plaisir, c'est que vous en êtes contente.

Depuis hier le soleil reparaît, et nous commençons à espérer le dégel. L'empereur recommence de parler de son voyage; j'avoue, cela ne me ferait nul plaisir, les chemins étant pires à cette heure qu'en janvier, et il me paraît qu'il y a partout des orages politiques, qui, quoique de loin, menacent, et j'avoue, l'idée seulement me fait trembler. C'est une raison de plus que je ne voudrais voir éloigné l'empereur.

Mes compliments à votre cher Ferdinand. J'espère qu'il fera de l'exercice en carême, et je vous embrasse tous deux tendrement.

Ce 3 mars (1777).

Madame ma chère fille. Les lettres du 22 vous disent souffrante de votre fluxion, mais grâce à Dieu, sans fièvre, CCXXII.

---

[1]) Ich finde eine Marchesa und zwei Gräfinnen Calderara, die Erstere, Margaretha, aus dem Hause Litta, die Letzteren, Josepha und Theresia, geborne Aliprandi und Vimercati.

ce qui me rassure. Le temps abominable qu'il fait, est bien cause des indispositions qui règnent. Je suis encore à l'abri, ne sortant et ne me tenant jamais dans une chambre chauffée, évitant les bals et appartements, qui me les ont causés les autres années. Je crois pourtant que je me ferai saigner par précaution, me sentant fort pesante et toujours du sommeil. Il se peut qu'il s'y mêle quelqu'appréhension, beaucoup de gens mourant d'apoplexie, et à mon âge et ma place on a trop de compte à rendre, pour ne pas craindre un passage si prompt. Ne croyez pas que je suis malade, au contraire, Bolognini et tout le monde me trouvent à merveille, mais j'avoue, ce temps triste et les circonstances m'accablent un peu.

J'ai peur que le voyage en France n'aura encore lieu. J'avoue, je n'étais pas fâchée de l'avoir vu manquer, quoique pour la reine il serait à souhaiter et très-nécessaire; elle donne trop dans la dissipation, et les flatteurs lui ont tourné la tête.

J'espère d'apprendre le premier jour de poste votre entier rétablissement, vous embrassant tendrement.

Ce 10 mars (1777).

CCXXIII. Madame ma chère fille. Grâce à Dieu pour la plus belle journée de soleil, froide encore, mais il suffit que depuis deux jours nous n'avons ni neige ni pluie. J'espère que ce temps, qui sera beaucoup plus beau à Milan, résoudra votre ténace fluxion, qui ne laisse que de me déplaire, et notre cher Ferdinand en est tout à fait inquiet. Je suis bien aise qu'on n'a pas mis le vésicatoire derrière l'oreille, mais entre les épaules; les trois mois pour une accouchée, quelque heureuse

qu'elle soit, sont toujours à observer, et les voilà seulement finis aujourd'hui. J'espère d'apprendre votre entière guérison la poste prochaine. Je vous prie de vous dorloter; il faut engraisser et reprendre des forces, pour ne déranger nos projets pour l'année qui vient.

Vous serez bien étonnée que je vous prie de dire à votre mari, qu'il ne parle du voyage de l'empereur, qui est de nouveau différé depuis hier, sans aucune essentielle raison. Grâce à Dieu, il n'y a rien de mauvais qui pourrait l'exiger. Je vous embrasse tous deux tendrement, mais pas gaiement.

Ce 17 mars (1777).

Madame ma chère fille. Nous voilà bientôt à la fin du carême, et le temps ne veut pas encore nous favoriser. Il y a des rhumes et fluxions sans fin; tout le monde en est attaqué. Il n'y a que moi qui en suis encore quitte. Je suis charmée que le voyage de l'empereur a été différé après Pâques, mais je le serais encore plus, s'il ne se faisait plus du tout. CCXXIV.

L'Elisabeth souffre encore de ses dents et du même côté où elle avait cet abcès, mais elle n'en convient pas, et soutient que c'est une dent qui lui vient; je le souhaite, mais ne le crois pas. Elle n'a point de fièvre; je suis donc moins inquiète.

Je suis très-affairée et puis ma retraite commence aujourd'hui avant Pâques. Je prierai Dieu pour vous particulièrement. Je vous embrasse.

Ce 24 mars (1777).

CCXXV. Madame ma chère fille. Dravetzky est arrivé heureusement le 21. Je le trouve vieilli, mais il a les larmes aux yeux, quand il parle de vous deux, et est au désespoir que vous n'avez pas de garde, et j'avoue, il m'a paru qu'il retournerait volontiers, s'il y avait une à former, mais pas sous celle d'ici, seule aux ordres de votre cher mari, comme celle du duc, et pour Milan seul.

Je veux me flatter, après la lettre de votre cher mari, que le voyage de Massa n'aura pas lieu, et si cet homme est habile, que l'opération se fasse à Milan. La pauvre Melzi est à plaindre à tout cela, mais ni vous autres ni elle ne peuvent trop insister à empêcher cette résolution. En la prolongeant, on gagne toujours, et j'avoue, si le duc part, il ne revient plus; Dieu sait ce qu'on lui a mis en tête.

Je suis bien fâchée de ne pouvoir rien vous dire de favorable pour Serbelloni. J'y suis revenue à deux reprises, et l'empereur m'a répondu la première fois, qu'il s'est expliqué vis-à-vis de votre mari, qu'il ne trouve pas la chose convenable, et la seconde fois, que le jeune homme ne veut pas lui-même quitter ainsi le service, et jouer seulement le militaire, et qu'il peut l'épouser en Hongrie comme à Milan. J'ai représenté la différence pour les deux vieux, mais je n'ai pas reçu d'autre réponse, ne voulant insister, crainte de faire du tort au jeune homme que je n'ai pas parlé, croyant pouvoir attendre ce que votre mari me dira sur la réponse de l'empereur. Il faudrait qu'il appuie sur la grâce à faire à la Melzi et au maréchal; je me flatte alors peut-être d'y réussir encore; je suis fâchée de cette perte de temps.

Je ne sais encore rien de sûr du voyage à Paris, mais j'en doute plus que jamais; jugez par cette circonstance, combien ma situation est peu agréable.

Celle-ci viendra pour Pâques; je vous fais à tous mes plus tendres compliments et souhaits. Voudriez-vous les faire de ma part au duc et à la Melzi. Je vous embrasse.

Ce 31 mars (1777).

Madame ma chère fille. Votre charmante lettre comme secrétaire fidèle m'a causé bien du plaisir, mais je suis si affairée, que je ne sais où j'ai la tête. Depuis le soir du vendredi-saint le voyage de l'empereur est décidé, et il s'exécutera demain matin. Ce prompt départ me surcharge dans ce moment de travail, et ne me laisse que cet instant à vous embrasser tous deux tendrement. CCXXVI.

Ce 7 d'avril (1777).

Madame ma chère fille. Nous avons de nouveau chez nous l'hiver, après avoir eu des journées réellement chaudes. On ne voyait la neige pas seulement dans les montagnes, mais même sur les toits, ce qui a fait reculer mon transport à Schönbrunn pour le 18 le soir, où Maximilien m'aura déjà quittée. Voulez-vous donner à votre cher mari cette note pour savoir son existence pendant trois mois. Dieu donne que l'air d'Hongrie et de Temeswar ne porte préjudice à sa santé et sa suite. CCXXVII.

Je viens de recevoir depuis une heure les premières nouvelles de l'empereur de Munich. Il y est arrivé le 3 à six heures du soir heureusement, mais dans ces calèches

ouvertes transi de froid. La Marie me quitte aussi demain. Je suis passablement contente de sa santé, nonobstant le chagrin qu'elle a de voir périr la pauvre Windischgrätz [1]), qui réellement est une perte pour Vienne même. Vous aviez mille bontés pour elle, je suis sûre que vous partagerez avec nous cette perte, qui est fort grande pour l'empereur. C'était une société sûre et tranquille; il en était aussi très-affecté.

Pour Albani dites à votre mari, que tout est résolu pour la naturalisation, et quoiqu'il ne marque rien dans son mémoire pour les taxes, je n'ai pas voulu attendre si longtemps à attendre pour cela un autre recours, et le lui fais expédier gratis pour les bons services et l'attachement qu'il a pour vous deux. Je l'estime pour ces bonnes qualités; il est bon de l'imiter, et je me fais un vrai plaisir de le voir établi. Cela fera une heureuse union, voyant devant ses yeux journellement la vôtre, pourvu que l'épouse aie de l'esprit.

J'espère de pouvoir expédier en peu l'affaire de Serbelloni selon leurs souhaits, mais la chose n'est pas allée si facilement, et encore il y a des contradictions que j'espère surmonter.

Je vous charge, mon cher secrétaire, de dire à votre maître, qu'il ne tarde pas un moment pour mettre la main à l'affaire de Monza, qu'il prenne les argents selon qu'il en a besoin, et selon la force des caisses, que j'approuve et trouve très-raisonnables les trois points qu'il m'a envoyés, mais qu'il ne tarde pas une semaine à mettre la chose en train, et à m'envoyer les plans rectifiés.

Je suis bien contente que le voyage de Massa n'aura plus lieu, et je souhaiterais même que l'opération n'eût lieu.

---

1) Vergl. II. S. 80, Anm. 1.

Grâce à Dieu, vos santés et celles des enfants sont bonnes. L'accident de la nourrice ne fait rien; si elles ne perdent le lait ou que les enfants ne crient beaucoup, je suis du sentiment qu'il vaut mieux les continuer. Je vous embrasse tous deux tendrement.

Ce 14 d'avril (1777).

Madame ma chère fille. Vous recevrez par la poste d'aujourd'hui deux échantillons pour des meubles, qui m'ont paru bien. Je vous prie de me dire sincèrement s'ils vous plaisent, et de garder les deux rouleaux, s'ils vous conviennent. Vous me faites, mes chers enfants, des remercîments sur une chose qui fait le bonheur de mes jours; en pensant à vous, j'en suis continuellement occupée. CCXXVIII.

Votre cher mari me marque que l'oculiste est arrivé. Son raisonnement me paraît juste et pas d'un charlatan; pourvu que le duc ne parte pour cela de Milan, j'espère que l'opération même ne pourrait lui nuire.

La pauvre princesse Batthyany a un autre chagrin mortel. Son fils unique, aujourd'hui au service pour sa sœur a pris le même crachement de sang, et je le crois perdu comme elle[1]. Le comte Blumegen est aussi très-incommodé, et j'avoue que je suis obérée d'affaires. De l'empereur rien que d'Augsbourg; le beau temps qu'il fait depuis huit jours, me rassure sur sa santé. Je vous embrasse tous deux tendrement.

---

[1]) Vergl. II. 82, Anm. 1 und 2.

Ce 20 d'avril (1777).

CCXXIX. Madame ma chère fille. Je vous suis bien obligée du charmant détail que vous m'avez fait de notre cher ami. Grâce à Dieu que cela est passé ainsi, et j'ai bonne opinion de ce Janin [1]). Ce que votre cher mari m'en a marqué, m'a vraiment touchée, et que lui reste immuable à vénérer la mémoire de ce grand van Swieten, nonobstant les opinions contraires de plusieurs.

Je serai un peu courte, ayant pris depuis hier une assez forte érésipèle au visage, causée par le grand froid qu'il fait. On chauffe partout, et je dois me ménager pour la vue, ayant tout le côté droit et l'œil pris. En huit jours, étant très-connue avec cette incommodité, tout sera dit.

De nos voyageurs rien, mais j'attends à tout moment celui de Paris. Je vous embrasse tous deux.

Ce 5 mai (1777).

CCXXX. Madame ma chère fille. Cette vilaine érésipèle me laissa beaucoup de faiblesse, surtout aux yeux et à la tête, de sorte qu'il faut me ménager, ne pouvant pas autrement, mais cela me fâche et me donne de l'humeur, mais je me porte entièrement bien, mais *grantig.*

Votre cher mari m'a écrit une lettre très-touchante sur la maison à Monza; je suis bien contente, mes chers enfants, de vous faire plaisir; vous m'en faites en toute occasion.

---

[1]) Der berühmte französische Chirurg und Oculist Jean Janin de Combe-Blanche.

Pour les tapisseries, vous en serez servis d'abord qu'ils sont de votre goût; vous n'avez qu'à m'envoyer à peu près combien d'aunes il vous faudra; je verrai s'il y en a autant. Je crois même, que pour un lit il y aura assez, ayant plusieurs pièces.

Me voilà encore avec Serbelloni. Vous savez, dès le premier instant j'aurais accordé *den Flügeladjutanten mit Oberstlieutenantscharakter,* mais ce titre n'est pas à espérer. J'avoue, je crois, le meilleur serait qu'il quitte, et je le mettrais à la chambre des comptes. J'attends là-dessus ce que vous me marquerez; en attendant j'ai arrêté l'expédition militaire, mais votre mari peut assurer le vieux, qu'il n'aura point des *Klappen;* je me souviens trop bien, combien ceux-ci ont fait du chagrin au pauvre Edling.

Je dois finir, mes yeux ne veulent plus continuer. Je vous embrasse tous deux tendrèment.

Rien de nos chers voyageurs.

Ce 12 mai (1777).

Madame ma chère fille. Vos bons souhaits, vos inquiétudes pour ma santé feraient revenir un mort. Je suis pour votre satisfaction entièrement remise, un peu faible et pas gaie, en pensant aux soixante ans et à leurs suites. Je ne vis que pour mes chers enfants, autrement mon existence me pèserait encore plus qu'elle ne fait. Vous souhaitez ma conservation, je veux passer sur les ennuis de ma subsistance, et encore plus sur ce terrible compte à rendre, qui augmente journellement, et on ne gagne rien en vieillissant. On se CCXXXI.

relâche en tout et s'excuse, on perd à la place de gagner, mais je veux dans ce moment-ci me livrer seulement au plaisir de vous conserver une tendre mère et amie, et qui n'est occupée que de votre bien-être et du retour des tendresses pour toutes les vôtres.

C'est en revenant de la noce de la Czernin, dame de cour[1]), d'un dîner de trente couverts, que je vous écris. Il fait un temps abominable, pluie, vent, froid. Après-demain le prince et la Marie nous quittent, et le 6 de juin l'électeur de Trèves avec sa sœur viendront nous voir; ils iront en droiture à Presbourg. Je viendrai le 19 les joindre à Schlosshof pour quelques jours, et à la fin de juin j'espère le retour de Maximilien, duquel j'ai des lettres de Peterwardein du 5, se portant très-bien.

Celles de Paris sont du 1er. L'empereur est toujours très-content de sa sœur. Il trouve qu'elle monte très-bien à cheval, à l'anglaise, comme j'ai monté. Il lui trouve beaucoup de goût pour la musique, et une très-belle voix. Ce talent je ne lui connaissais pas du tout, elle ne l'aimait pas et ne pouvait chanter une chanson. Votre mari se souviendra qu'elle avait presque sa façon de chanter, qui, vous l'avouerez malgré votre prévention, n'est pas des meilleures. On me flatte que j'aurai un de ses portraits, n'en ayant pas un; s'il est bon, je vous en enverrai une copie, mais je crains la parure, et celle-ci pourrait bien être la cause de n'en avoir reçu jusqu'à cette heure.

Je penserai bien au déjeuner de la famille et même au dîner à ceux qui me manquent, et il y a encore d'autres réflexions sur ce jour, qui mettront du trouble dans mon

---

1) Vergl. II. 79, Anm. 3. Aber nicht in Pressburg, wie die Kaiserin früher meinte, sondern in Schönbrunn fand diese Trauung statt.

âme. Il était trop heureux, il y a deux ans, et mon bonheur ne dure jamais, mais bien les revers.

Je vous embrasse tous deux tendrement.

Ce 19 mai (1777).

Madame ma chère fille. Je vois partir Weyrother avec CCXXXII.
plaisir; j'espère qu'il pourra vous servir à Mantoue. J'avoue, je n'aime pas que vous montiez à cheval sans lui, et on dit qu'à Mantoue il y a plus de promenades qu'à Milan. Vous aimant si tendrement, je vous assure que je me ménagerai et même me dorloterai, pour ne vous donner des inquiétudes. Il faut bien une raison si forte pour le faire, car j'avoue, pour moi seule je ne le ferais pas, n'ayant que trop vécu.

Nous avons un temps bien changeant, beaucoup d'orages. Nous avons nos jours de dévotion; je compte vous écrire encore aujourd'hui. Je vous embrasse.

Ce 19 mai (1777).

Madame ma chère fille. Je ne suis pas contente que CCXXXIII.
votre mari se plaint de l'estomac. Je ne voudrais pas qu'il se gâtât tout de bon; on en est très-incommodé et souvent. C'est que les dîners et soupers sont toujours très-irréguliers. Cela ne peut durer à la longue; il faut de l'ordre en tout, si l'on veut jouir longtemps et sans reproches de la vie.

Votre tendresse pour moi vous fait voir toutes les choses au mieux. Dans l'occasion de Janin je n'ai rien fait que

de laisser aller mon cœur et ma reconnaissance et amitié pour notre bon vieux duc et ami[1]). Je tremble pour lui, car une toux ou un éternuer peut le rendre de nouveau aveugle, et ce serait affreux. Je suis bien fâchée de l'éloignement de Bagnesi, qui a mérité toute approbation.

Je vous prie de m'envoyer au plus vite, sans attendre votre retour à Milan, la mesure du cabinet de votre mari en ville, pour un tapis fait ici, qu'on prétend très-bien, ou si vous voulez, pour une autre chambre, pourvu que la mesure soit juste.

Les nouvelles de Paris sont toujours très-flatteuses, mais je crois que j'apprendrai bientôt le départ de l'empereur. J'avoue, j'en serais bien aise; je crains toujours que son retour se retarde encore.

Je suis pressée pour aller prier mon heure aux quarante heures. Je vous embrasse.

Ce 26 mai (1777).

CCXXXIV. Madame ma chère fille. Je vous charge, ma très-chère fille, de mes plus tendres compliments pour le 1er de juin et la fête de Ferdinand; il ne pourra les recevoir par un canal plus cher. Nous avons tous les trois les mêmes sentiments, les mêmes intérêts, et nos cœurs sont intimément attachés les uns aux autres, ce qui fait notre bonheur et notre félicité. J'avoue, cela me soutient seul dans ma difficile carrière. Le bonheur dans ma famille, dont vous n'êtes pas une des moindres, me procure toute sorte de consolation et contentement.

---

1) Maria Theresia richtete für die gelungene Operation ein Dankschreiben an Janin und begleitete es mit einem reichen Geschenke.

Votre cher mari me mande que le *quinquina* lui a fait du bien pour l'estomac. Je voudrais qu'il mangeât moins et mène une vie plus réglée; sans cela sa santé s'en ressentira toujours, et tout le service.

Votre mari me mande qu'il a fait inoculer douze enfants, pour vous faire voir la suite de ce mal. La Thérèse sera bientôt en âge de l'être, surtout pour les femmes je la trouve plus nécessaire encore. Le fils de Léopold l'a passée très-heureusement, et chez nous aussi trente-un à la fois à Hetzendorf. Plus que je vois cette méthode et plus j'y suis portée, mais je n'exigerai jamais, de qui que ce soit, encore moins de mes enfants, de la faire sans y être portés eux-mêmes.

Je vous prie de dire à votre cher mari, qu'après avoir reçu hier la décision du maréchal Serbelloni pour son neveu, qu'aujourd'hui j'ai ordonné à Hadik d'expédier, qu'il est fait major avec les gages assignés en Italie hors du régiment, avec la permission de porter l'uniforme du régiment. Voilà, à ce que j'espère, cette affaire finie à la satisfaction de tout le monde.

Je vous envoie ici le tour que l'empereur compte faire encore, mais ne me marquant ni le jour de son départ ni les séjours, cela ne peut guère contenter. Il me paraît toujours très-content de Paris et de sa sœur, grande consolation pour moi.

Mon cher prince Albert a été très-fortement malade; grâce à Dieu, il est hors d'affaire. C'était une inflammation de poitrine, mais il lui faudra grand ménagement, et c'est ce que je crains qu'il ne fera pas. Tout cela ne raccomodera pas la santé de la Marie.

Je suis enchantée que vous allez au *lago di Garda;* l'empereur en était enchanté. Vous y trouverez le duc de

Gloucester et elle, qui y veulent passer l'été avec leurs deux enfants, qui sont ordinairement sans bas et rien sur la tête, et les filles les cheveux coupés en avant sur le front comme les garçons, ce qui me déplaît infiniment. La princesse de Ligne [1]) a une fille de quatre ans ici avec elle, habillée ainsi; cela va un peu loin. Bientôt on ne mettra plus rien, et on marchera comme les nègres. On pousse aujourd'hui tout à l'excès, au merveilleux; c'est là où ce siècle éclairci échoue.

Je vous embrasse tendrement.

Ce 2 juin (1777).

CCXXXV. Madame ma chère fille. Je n'ai qu'un instant de vous marquer toute ma satisfaction que je sens sur l'entrevue de Madame votre chère mère. Quelle consolation pour elle, et je sais bon gré à Ferdinand de la fête qu'il a donnée au théâtre.

Les torrents en Tyrol ayant encore rompu les chemins, la poste est arrivée fort tard; je n'ai que ce moment de vous embrasser tendrement.

Voilà la liste de la tournée encore de l'empereur, qui fait frémir, dans les chaleurs. Il est parti le 31 à son regret et de tout le monde.

---

[1]) Der bekannte Fürst Carl de Ligne war vermält mit Franziska, einer der Töchter des Fürsten Emanuel Liechtenstein, jüngeren Schwester der Fürstin Amalie Khevenhüller. Das vierjährige Kind, von welchem die Kaiserin hier spricht, war Euphemie, im Juli 1773 geboren und 1798 mit dem Grafen Johann Gabriel Palffy vermält. Sie starb 1834 als Witwe.

Ce 9 juin (1777).

Madame ma chère fille. Il est neuf heures, et je viens d'arriver de Presbourg par un chaud et une poussière terribles. J'y ai mené nos princes de Saxe, le prince et votre sœur étant encore malades. J'ai trouvé la dernière très-sérieusement malade; le septième jour cela a commencé à changer. Il lui reste encore la toux et les insomnies et point d'appétit, mais je les ai laissés pourtant beaucoup mieux. Le prince, qui était déjà mieux, a fait une rechute et a eu depuis six jours de suite six accès de fièvre, en avançant toujours; cela l'affaiblit beaucoup. On lui donnera le *quinquina;* les médecins assurent qu'il n'y a rien à craindre. Je les ai quittés pour cela, ayant bien des affaires ici; je compte retourner en quatre jours. Outre leur incommodité c'est fatal que c'est justement que l'électeur et elle sont ici, ce qui rend à tous ce moment plus triste. CCXXXVI.

Le cher secrétaire s'est encore acquis à merveille de ses commissions, mais je voudrais savoir bientôt quitte votre cher Ferdinand de ses malaises; c'est le peu d'ordre qu'il tient dans tout son vivre, pour dormir, manger, travailler et prier. Tous quatre s'en ressentent, et on ne peut rien faire bien, si tout se fait ainsi. Mon cher secrétaire, travaillez à ce point, et tout ira mieux, et il aura pour tout plus de loisir et même agrément; ce n'est que le commencement qui coûte.

Je vous embrasse.

Ce 16 juin (1777).

CCXXXVII. Madame ma chère fille. Je reviens de Presbourg, où j'ai encore passé deux jours, et j'ai trouvé à ma grande consolation mes enfants étonnamment mieux, la faiblesse près de la Marie, qui à peine peut rester deux heures levée. Elle se flatte de pouvoir aller à Schlosshof le 22; j'en doute; je les suivrai le 25 et compte y rester jusqu'au 3. Le 8 ils comptent venir ici et partir le 15.

Je trouve l'électeur très-bien en santé et très-édifiant; c'est touchant d'entendre sa messe qu'il dit à sept heures tous les jours. Elle n'est pas belle, mais pleine de mérite et de douceur, et j'avoue, mes regrets sont revenus [1]), mais que j'ai dû étouffer si souvent, en voyant la grand'-duchesse, en voyant ma double chère fille Béatrice etc. Je crois que ces deux chères filles sont plus heureuses avec leurs maris, mes chers fils, mais pour moi, mais surtout pour l'état cela fait une grande différence.

Le projet que vous avez formé sur le *lago di Garda,* m'a fait plaisir et flattée. J'espère de vous voir sans faute, l'année qui vient, au printemps ou en automne; tout est prêt à vous recevoir et loger, tant en ville qu'ici. L'exemple de notre grand'-duchesse, retournant enceinte, qui est bien plus faible que vous, m'a encouragée, et je crois qu'il vous faut toujours un peu plus de repos qu'à d'autres. La conservation de cette chère et estimable maman exige toute précaution, avec son jeune époux.

J'avoue, je suis un peu rendue et vais me coucher de meilleure heure. Je vous embrasse.

---

[1]) Wie es schon in ihren gleichzeitigen Briefen an Ferdinand geschah, beklagt Maria Theresia auch hier das Scheitern ihres Planes wegen der Vermälung Josephs mit Kunigunde von Sachsen.

Ce 23 juin (1777).

Madame ma chère fille. Votre retour à Milan vous aura fait grand plaisir, à revoir vos chères filles, surtout Thérèse, de laquelle Molinari et Egger[1]), un conseiller d'ici, disent merveille. Vous aurez, à ce que j'espère, trouvé un commencement de la maison de campagne, qui pourra être achevée l'été futur, et logeable l'été 1779. CCXXXVIII.

J'ai des nouvelles de l'empereur de Brest par courrier; il se porte bien, charmé de voir un port, et quatorze vaisseaux manœuvrer. Maximilien est revenu aussi, mais hâlé extrêmement et maigri, mais se portant bien, de même Hardegg.

La Marie comptait se rendre aujourd'hui à Schlosshof; elle est encore bien faible. Je compte y aller à la fin de la semaine pour y rester neuf jours; ils comptent venir le 8 ici et partir le 15; alors je commencerai à compter les jours pour le retour de l'empereur.

Je suis très-affairée aujourd'hui, ayant à expédier le courrier pour l'empereur. Je vous embrasse tous deux tendrement.

Schlosshof, ce 29 juin (1777).

Madame ma chère fille. Je dois renoncer à recevoir les lettres avant d'expédier celle-ci, étant ici depuis avant-hier, comptant y rester jusqu'au 5. Voilà la liste de ce qui se fera à Schönbrunn pendant que mes chers hôtes y resteront incognito. La princesse gagne infiniment d'être connue, et l'électeur est édifiant et bien dans son état. Il nous dit CCXXXIX.

[1]) Friedrich von Eger, Hofrath bei der Hofkanzlei.

à sept heures tous les jours la messe, Dieu le conserve ainsi. J'ai trouvé mon beau-fils bien, mais maigre, mais ma fille est extrêmement maigre et défaite; elle fait plus qu'elle ne devrait, mais cela n'est pas à empêcher.

Je vous écris sous le tableau de votre chère famille; j'en suis bien agréablement occupée. Votre portrait est assez bien, celui de votre cher mari pourrait lui ressembler à cette heure, plus maigre et pâle. Nous nous tenons toujours dans ce cabinet qui contient mes chères colonies d'Italie, toutes les quatre, mes trésors, mes consolations, mon soutien. La peinture n'est pas telle, mais il suffit que c'est une ombre de ces chers enfants qui font mon bonheur.

Je n'ai non plus oublié ici notre séjour, et encore moins en chemin notre voyage tête à tête, qui a mis le sceau à notre confiance mutuelle, que notre tendresse avait déjà commencée, et qui, j'espère, ne finira qu'avec nos jours, et qui les rende heureux et tranquilles autant que cela se peut dans ce monde. Je vous embrasse tendrement.

Ce 7 juillet (1777).

CCXL. Madame ma chère fille. La fluxion dont vous avez encore souffert, me fait d'autant plus de peine, que je connais cela; ces vilaines fluxions reviennent plus souvent, surtout étant venues à la suite de la couche. Votre cher mari ne me disant rien de nouveau, je veux me tranquilliser autant que je m'efforce de courage sur la santé de mon fils, et si je n'avais pas cette grande confiance en vous, que vous ne me laissiez sûrement pas ignorer la moindre circonstance de cette chère santé.

Les contes et les lettres qui viennent de Venise et du Tyrol, sont assommants. Je ne vous en dirai qu'un, dont je suis bien rassurée, et je ne l'ai pas cru. Je vous prie de me dire seulement, si vous avez vu périr un bâteau? Voilà le fait. Au *lago di Garda* votre mari voulait absolument s'embarquer par un orage, contre l'avis de toutes les gens du pays, et à peine il marchait une demi-heure, qu'un bâteau a été submergé devant vos yeux. Votre mari s'est trouvé mal d'épouvante, et depuis ce moment il était comme mélancolique et de mauvaise humeur. La lettre de lui m'a beaucoup rassurée, et je suis bien aise que vous allez tous à Varese, tenir compagnie à mon ancien ami.

L'empereur a gagné plusieurs jours sur son voyage; je commence à espérer de le voir encore ce mois. Je suis pressée et vous embrasse.

Tout ce que vous me dites tous deux de Belcredi, est bien flatteur pour lui; il me plaît.

Ce 14 juillet (1777).

Madame ma chère fille. L'accident de Faby est frappant et bien à contre-temps; votre mari me paraît bien agité et inquiet. J'avoue, je ne suis pas tranquille; cette situation est cruelle. Je suis aujourd'hui et demain occupée à prendre congé de mes chers princes de Saxe. Je viens d'un grand dîner [1]), je dois retourner aux marionnettes d'Esterházy; jugez, combien tout cela me coûte, le cœur navré d'inquiétudes. CCXLI.

---

[1]) Bei dem Fürsten Franz Liechtenstein, in dessen Palast in der Stadt; das Singspiel, dessen die Kaiserin ebenfalls erwähnt, fand Abends in Schönbrunn statt.

On m'appelle, et j'attends les premières nouvelles avec le plus grand empressement.

Ce 21 juillet (1777).

CCXLII. Madame ma chère fille. Votre chère et tendre lettre de Varese m'a bien consolée et encore plus rassurée sur la santé de notre cher Ferdinand. Vous ne sauriez croire, quels contes on fait, quelles raisons on donne à cette incommodité.

Je suis vraiment curieuse de voir éclaircie l'affaire du *lago di Garda,* où vous avez paru en héroïne, selon les nouvelles vénitiennes, de même sur l'électricité, sur le bâtiment à Monza, où il a dû s'exposer trop au remuement des terres, à l'intemperie de l'air fort avant dans la nuit.

Je suis charmée du mieux de Faby, car j'y ai toute ma confiance, et l'attachement que mon fils lui a marqué dans cette occasion, lui fait honneur et fera revenir plus tôt le pauvre Faby. Mais je n'en fais plus grand compte, et je pense sérieusement à le remplacer, non pas tant que ce bon homme vit, mais pour n'être pris à l'imprévu. Il faut être sûr du sujet et le bien connaître, car je n'aurais pas de repos, si je ne savais quelqu'un de confiance, de l'école de van Swieten chez lui.

Je suis charmée que notre cher duc va mieux et soit content.

J'ai vu hier en épouse la Rosine plus jolie que jamais [1]). La pauvre mère est dans la joie de son cœur: Serbelloni a surpassé mon attente, et elle est très-bien établie.

---

[1]) Vergl. II. 67, Anm. 2.

Nous avons eu hier un orage des plus forts, qui est tombé dans la tour de Saint-Etienne et à Hietzing sans feu, et actuellement nous sommes encore menacés d'un autre.

Je vous embrasse tous deux tendrement; adieu.

Ce 28 juillet (1777).

Madame ma chère fille. Votre lettre, où vous me faites CCXLIII.
un détail si exact de cette vilaine histoire du *lago di Garda*, que je croyais toujours brodée, m'a fait d'autant plus de plaisir, que je puisse donner le démenti tout haut. J'espère qu'il en sera de même du bâtiment de Monza, comme de l'électricité.

Vous m'avez entièrement rassurée sur la toux qui me donnait le plus d'inquiétude. Mais ce qui m'en donne beaucoup, c'est l'état de Faby, grande perte, surtout dans ce moment-ci.

Le comte Erdödy et Baldacci sont revenus de leur tournée, enchantés de votre fille et du fils de la reine, duquel ils m'ont même porté en esprit de vin des fraises, qu'il m'a envoyées. Je commence à être aux écoutes pour mes deux filles; toutes deux ont eu une incommode grossesse. Je crois la reine accouchée entre le 6 et le 13, l'Amélie entre le 19 et le 25. Je souhaite à toutes deux des garçons, surtout à la reine.

Je vous prie de faire bien mes compliments au duc pour avoir retenu Ferdinand à Varese; qu'il se serve plus souvent de son droit de grand-père pour nous conserver ce cher fils. Je vous embrasse tous deux tendrement.

Ce 4 d'août (1777).

CCXLIV. Madame ma chère fille. Le 2 à sept heures du soir nous avons eu la surprise complète de l'arrivée de l'empereur, mais qui repart demain jusqu'en octobre. Vous ne serez pas étonnée que vous ne recevrez que ces lignes, profitant de chaque instant à le voir. Je le trouve maigri, mais pas tant que de son voyage d'Italie. Il me paraît très-content de la nation, mais le plus de la famille et de sa sœur. Vous pouvez juger, quelle joie il nous a causé, mais la durée est un peu courte. Je vous embrasse.

Ce 11 août (1777).

CCXLV. Madame ma chère fille. La dernière lettre de votre cher mari de Milan ne me fait pas plaisir. Tout le bien qu'il croyait sentir à Varese, a disparu en deux jours à Milan. Je suis vraiment impatiente pour les premières nouvelles du lac de Come. L'état de Faby m'inquiète le plus, car jamais je ne pourrais me contenter de ne le savoir pourvu d'un médecin allemand de l'école de van Swieten, unique moyen de me tranquilliser.

Je n'entends pas parler d'aller loger à votre nouvelle maison, celle de Clerici étant si abominable. Si même tous les meubles et commodités ne sont pas prêts, allez y toujours; il vaut mieux y être, sans qu'elle soit achevée, que de vous tenir encore cet hiver à l'ancienne maison. Je ne sais d'où peut arriver le peu d'empressement que je vois à mon fils de s'y placer; après l'empressement, avec lequel elle a été bâtie, on ne saurait craindre qu'elle soit trop neuve, ayant

pu y loger il y a un an, et je crois ce changement utile pour la santé et l'humeur. Cela ferait même un amusement d'hiver, d'achever chaque mois, chaque semaine une autre chambre.

Nous avons à cette heure des grandes chaleurs. J'ai des nouvelles du 7 de l'empereur du camp de Leibnitz, où il est arrivé en dix-neuf heures avec son frère, qui aura le plaisir de l'accompagner par tous les camps. Cela décidera de son sort, s'il convient à l'empereur ou non; j'en suis très-occupée, sans le paraître.

Nous sommes exclus du camp de Minkendorf, et l'empereur viendra seulement nous voir ici deux fois. Je vous embrasse tendrement.

Ce 18 d'août (1777).

Madame ma chère fille. Je vous recommande bien le médecin Quarin, qui aura le bonheur de vous présenter celle-ci. C'est un homme de réputation, et auquel j'ai l'obligation de s'être prêté tout de suite, pour me tranquilliser sur l'état plus que critique de votre cher mari, d'autant plus à craindre dans son âge et le peu d'ordre qu'il met dans toute sa façon de vivre. Cette horrible graisse m'a fait gémir, mais ce terrible changement en si peu de temps fait tout craindre. Je ne saurais vous le cacher, personne ne vous parlera clair. On le dira faiblement, ajoutant même des circonstances qui diminuent la force et l'attention, si essentielles à son état. Il n'y a pas de temps à perdre, et il faut un changement total, si on ne le veut perdre ou le conserver misérablement. De lui-même cela n'est pas à espérer. Mes lettres et con- CCXLVI.

seils n'ont été suffisants de le faire revenir en rien. Voilà les effets, il faut donc que nous concourons tous sans ménagement à le retirer de cette triste et dangereuse situation, et je vous prie d'écouter le médecin et de le suivre en tout; il s'agit de la conservation de notre cher Ferdinand, qui nous importe tant à nous deux, et qui fait notre seule occupation et consolation. J'espère que le bon Dieu nous le rendra et conservera, et je serais bien moins inquiète, si je ne savais par expérience, que sur les mauvaises coutumes prises, et le désordre en six années de temps, je n'ai rien gagné sur lui.

Votre secours est l'unique dont je fais compte. Il vous aime si tendrement, et connaissant votre tendresse et vos sages conseils, je sais que vous appuyerez les miens, vous assurant de toute ma tendresse.

Ce 18 d'août (1777).

CCXLVII. Madame ma chère fille. Je serai fort courte, vous écrivant par le médecin Quarin qui part demain, et la triste journée qui est aujourd'hui, m'occupe beaucoup. La vôtre du 9 aurait dû me consoler, si toutes les lettres de Milan n'avaient trouvé le contraire sur la santé de mon fils. Je crois, le voyant tous les jours, vous ne pouvez trouver ce grand changement que les autres trouvent, et on se flatte toujours dans un point si essentiel, que l'idée seulement d'un danger assommerait. Je suis obligée au public d'être si alarmé; cela marque son attachement.

Je vous prie, à l'arrivée du médecin, qu'on le tienne toujours à la cour, qu'il puisse à toute heure tout observer de ses yeux, et que mon fils suive entièrement le régime et

les remèdes qu'il trouve nécessaires, mais surtout la façon de vivre. Sans cela tout est inutile, et nous ne serions pas à cette triste époque, s'il avait voulu se prêter un peu à toutes mes remontrances depuis tant d'années.

Employez, ma chère fille, toute votre tendresse et éloquence; vous ne sauriez me donner une marque plus essentielle de votre tendresse, qu'en me conservant un fils et un si tendre époux. Il est plus que temps, on regarde ce mal ici de la plus grande conséquence; il faut du repos, la jeunesse justement de mon fils est le plus à craindre. Il faut faire *vita chi dura.* Toute mon espérance consiste dans votre esprit, tendresse et attachement pour moi. Je vous embrasse.

Ce 25 d'août (1777).

Madame ma chère fille. La lettre de votre cher mari du 16 n'a rien qui me rassure. L'air de Come ne fait rien de mieux que celui de Milan, du *lago di Garda,* de Varese. Je remercie Dieu de n'avoir différé l'envoi du médecin, nonobstant toutes les assurances du mieux. CCXLVIII.

Je n'ai rien à ajouter à tout ce que j'ai écrit, et dont j'ai chargé Quarin. La chose est très-sérieuse, et si votre mari ne s'assujettit à une règle très-exacte pour le dormir, manger et mouvement, je dois vous dire que tout est à craindre. J'ai fait mon devoir, personne ne vous dit à vous autres la vérité, et il est bien dur à moi de le devoir seule et dans une occasion si importante et accablante pour moi. Je suis . . . .

19*

Ce 1er septembre (1777).

CCXLIX. Madame ma chère fille. La vôtre du 24 m'a bien consolée, entrant dans un si grand détail, en même temps la lettre très-longue de votre cher mari. Dieu veuille que mes peines soient pour rien, je ne les regrette pas. J'attends le rapport de Quarin à la fin de la semaine. Quand on aime bien et est éloigné, et qu'on a fait des grandes pertes, tout effraie. Ce n'est pas que je vous taxe de me cacher quelque chose, mais étant toujours ensemble, on ne connaît pas si bien la diminution et augmentation journalière que ceux qui vous voient plus rarement, et on se flatte toujours plus, quand on aime et que le mal n'est pas violent. On se fait des illusions, et on tâche de se ranimer pour pouvoir suffire. Le temps d'automne qui vient, le peu d'espérance, que votre mari range une fois ses heures, la mauvaise maison de Clerici, ce sont tous des sujets à augmenter mes soucis. Je suis bien contente que vous me dites que vous logerez en novembre dans votre maison, et je veux d'avance me ranimer sur le mieux de la santé de votre cher mari; la toux sèche serait le plus inquiétant, avec la maigreur dont il est.

Vous excuserez, mes chers enfants, le tendre attachement que j'ai pour vous, mes trop vives alarmes, et il me faut toute ma raison et religion, pour me tenir en règle et ne me laisser aller à toutes mes appréhensions. Je vous embrasse tous deux.

Ce 4 septembre (1777).

CCL. Madame ma chère fille. Je ne rouvre ma lettre à votre mari, que j'avais écrite avant l'arrivée du courrier et

avant que l'empereur est venu me parler de la lettre de votre mari, qui lui propose d'anticiper de six mois son arrivée ici. Si le médecin le trouve convenable, il n'y aurait rien au monde qui me ferait plus de plaisir, et ce serait le seul vrai moyen de me rassurer sur les inquiétudes que l'état de sa santé me cause. Mais je vous prie, qu'on ne l'entreprenne qu'à l'entière approbation du médecin, sans le lui extorquer, et à petites journées. Le plus tôt le mieux: c'est ce que j'ai à ajouter à la lettre de l'empereur.

Le détail que vous me faites, m'a bien touchée, et votre situation n'est point ce qui me touche le moins. Je vous recommande Quarin et suis contente que son premier début ne vous a pas rebutée. Le courrier de Milan m'a causé autant de joie que celui de Naples, et l'idée de vous revoir, n'est pas une des moindres. Je vous embrasse tendrement.

Que cette expression m'a été touchante de la lettre de votre mari: „Oh, si j'osais venir en place du courrier à ses „pieds, lui baisant les mains et la rendre témoin de ma santé „et faire évanouir en partie ses inquiétudes.“ Il ne dépend que de vous et du médecin, que nous puissions avoir cette grande consolation.

Ce 8 septembre (1777).

Madame ma chère fille. Je suis consolée un peu, que vous êtes contents tous deux de Quarin; Dieu veuille l'aider de nous tirer de la situation présente. Je suis bien impatiente d'apprendre ce qu'il trouvera de l'idée de venir ici. Je n'oserais le décider, les chemins et la saison me parais- CCLI.

sent contraires, c'est à lui de le décider. Vous pouvez bien croire que je souhaiterais de vous revoir, mais je vous avoue, je tremble sur la situation de mon fils; j'ai vu Léopold ainsi, et je sais quelle peine cela cause.

Je n'ai pas encore des nouvelles de l'empereur, de son arrivée à Prague. Le temps est froid et abominable. Je vous embrasse.

Ce 15 septembre (1777).

CCLII. Madame ma chère fille. Je rends grâce à Dieu que Quarin ne trouve point de fièvre à votre mari, ni la consomption formée, mais je ne saurais me rassurer nonobstant d'un si subit changement, d'être trop gras, et à cette heure des plus maigres; cela doit avoir une cause non indifférente, où il faut plus de temps que douze jours d'observation. J'espère de savoir aujourd'hui en huit plus qu'à cette heure, si vous comptez encore venir ici l'hiver, s'entend avec la permission de Quarin et pas autrement. J'avoue, je sens un grand soulagement de me nourrir de cette espérance, qui se changera peut-être à votre arrivée dans des nouvelles inquiétudes pour la saison. Voilà la vie humaine, qui ne peut jamais jouir d'un parfait contentement. Le mien sera grand, quand je pourrai vous embrasser.

Ce 22 septembre (1777).

CCLIII. Madame ma chère fille. Les lettres arrivées hier soir m'ont bien consolée. Je vois que Quarin n'hésite nullement pour le voyage, marque consolante de l'état de mon cher

fils, et que vous êtes tous deux bien contents de venir. Jugez, si je le suis, quoique l'hiver me fait un peu trembler, et aussi pour l'ennui, car Vienne, surtout la cour, est très-retiré et ne fournit rien de brillant, pas même d'amusant.

J'attends à cette heure avec la dernière impatience le temps et la liste de vos gens. L'automne paraissant vouloir réparer ce que l'été a manqué, je crois, la fin d'octobre sera le plus convenable, mais je ne vous prescris rien, hors le repos en voyage. Tout se doit faire avec Quarin et selon ses ordres. Que je suis ravie que vous y ayez tous deux votre confiance; je m'attends que vous le soutiendrez toujours. Je vous embrasse; adieu.

Ce 29 septembre (1777).

Madame ma chère fille. Les nouvelles que vous me donnez de la santé de mon cher fils, et la joie que vous me marquez de venir, relèvent infiniment mon cœur opprimé. Faby est arrivé hier heureusement; je ne le trouve pas si mal, et lui m'a aussi rassurée sur la santé de votre cher mari. Il m'a remis vos chères lettres; je souhaite que le bain le rétablisse, mais il me paraît qu'il en doute lui-même. CCLIV.

J'ai reçu la liste des gens que vous amenez; j'espère les pouvoir loger, pas grandement, mais passablement. Ce qui m'importe le plus, était la Confalonieri; celle-ci sera bien, Albani moins, les autres comme nos gens. Vous me dites que vous nous verrez encore en octobre; je l'approuve infiniment à cause de la mauvaise saison.

J'attends demain matin Maximilien et le prince, l'empereur après-demain ou demain soir; il vient par Feldsberg. Je vous embrasse tous deux.

Ce 6 octobre (1777).

CCLV. Madame ma chère fille. J'ai reçu la marche-route par la poste, et une autre par Serbelloni. Je ne fais que compter combien de jours encore. Grâce à Dieu, pas plus que vingt-deux, et trois lundis à attendre. L'empereur compte venir, je crois jusqu'à Bruck, vous voir, et pour me prévenir, si votre mari était si maigre et défait que Léopold; j'avoue, j'en serais très-frappée. Si le temps se soutient, comme à cette heure, ce sera très-convenable; je ne crains que le trop de papiers que votre mari voudra achever, qui pourraient déranger l'ordre, qui est l'âme de la santé. Je l'ai prévenu là-dessus, de ne pas porter tant de papiers que l'autre fois ici, et de les remettre tous à Firmian. Le transport de la famille, les adieux de notre cher duc et de la Melzi exigent aussi du temps, et de tous ces Messieurs: à la fin tout le monde veut encore dire quelque chose, et je crains qu'il ne se fatigue avant de se mettre en marche. Je vous prie de soutenir dans ces occasions Quarin; c'est très-essentiel.

Serbelloni me paraît embelli. Pour elle c'est une grande différence, si vous n'êtes pas à Milan.

Je suis charmée que la mort de votre grand'-tante n'a pas fait des mauvaises impressions chez le duc[1]; à un

---

[1]) Vergl. II. 105, Anm. 2.

certain âge on ne sent plus de même. Rien de plus vilain et désagréable pour soi et les autres, que de vieillir, surtout les femmes.

La Melzi sera bien mortifiée de vous voir partir, mais moi, je suis bien aise et compte les moments à vous revoir. Je vous embrasse.

1778.

Undatirt. (Anfangs 1778?)

CCLVI. Voulez-vous, ma chère fille, vous servir de cette bagatelle pour épreuve (vos femmes auront à faire à ranger vos bijoux pour demain) et de me croire bien agréablement occupée de vous deux? Embrassez de ma part votre cher Ferdinand; je lui donne la commission d'embrasser notre chère et admirable Marie.

Voulez-vous donner à Madame Confalonieri la boîte de laque, et à la Crivelli l'autre, pour souvenir d'un jour si cher à mon cœur?

Ce 23 mars (1778).

CCLVII. Madame ma chère fille. Après une interruption de quatre mois et demi je suis trop heureuse de revenir à me servir de la plume à vous exprimer, combien j'étais touchée de votre départ, et vous marquer toute la consolation et satisfaction que votre séjour m'a causées; le vide n'en est que plus grand. Cette chère tête, qui a paru encore à la porte, m'a achevée, et toute ma constance a échoué. J'ai passé ma journée seule et triste et occupée de mes chers enfants, que Dieu veuille conserver et bénir, et les rendre heureux, plus que leur mère, qui vous embrasse tendrement.

Ce 29 mars (1778).

Madame ma chère fille. J'ai reçu hier par le fidèle et cher secrétaire des nouvelles du cinquième jour du voyage de mes si chers enfants, mais sans date et sans mettre l'endroit, points essentiels pour des absents, et que je prie le secrétaire de ne pas omettre une autre fois. Du contenu de la lettre j'ai pu voir que vous étiez à Villach, le plus mauvais et misérable endroit de la route, et que vous ne deviez pas y venir du tout, et il me paraissait que vous aviez gagné toute une journée. Pourvu que cela ne dérange votre voyage en Tyrol, en rencontrant les troupes, et je tremble que dans ces montagnes vous n'ayez le mauvais temps que nous avons ici depuis quelques jours, un ouragan furieux avec beaucoup de neige, tombée la nuit du 26 au 27, que la Marie, qui était à Presbourg, n'a pu revenir et pas même sortir du château. Nos héros se préparent à partir, les équipages le sont déjà, mais aucun ne dit quand, et notre discrétion nous empêche de demander. CCLVIII.

Celle-ci vous trouvera déjà en repos, et Dieu veuille en bonne santé. Je vous prie de vous bien dorloter pour reprendre un peu sur ce que vous avez perdu. Mon cher roi de Naples doit être guéri; j'avoue, cela me paraît presque trop léger. Ils comptent eux-mêmes, pour plus de sûreté, faire inoculer des enfants de lui, pour être sûrs, car il n'avait presque point de fièvre et pas vingt boutons, et peu qui ont supuré. Si Gatti réussit avec le roi, je serais presque d'avis que votre cher mari s'en serve pour la Thérèse; il est plus que temps de la garantir de la naturelle.

Je vous envoie cette tabelle que j'ai promis à votre mari de lui envoyer, pour la tenir présente et ne pas différer de la mettre en exécution. Vous aiderez aussi de

votre côté à mettre un *metodo*, le seul moyen de se porter bien et jouir convenablement de la vie. Votre mari en convient, mais il est trop indolent de se surmonter; il le faut, s'il veut être heureux. Nous deux, qui en avons tant d'intérêt à le voir tel, ne pouvons nous taire, et devons employer le vert et le sec à venir à ce but. Je vous embrasse tendrement.

Ce 6 d'avril (1778).

CCLIX. Madame ma chère fille. L'estafette d'Ala m'a porté de vos nouvelles. Grâce à Dieu que vous étiez si près de votre arrivée qui, j'espère, aura fini le rhume, et le repos que je vous prie de vous donner, remettra votre chère santé, car nous avons besoin d'un prince qui se porte bien et ne fasse tort à sa précieuse mère. Sans cette condition je me passerais même du premier. Il y a des officiers d'arrivés, qui ont été examinés sur votre compte, et m'ont tous dit, qu'ils vous ont trouvée défaite et harassée. J'avoue, cela ne me fait plaisir, et je vous prie, dorlotez-vous et prenez un peu plus de nourriture; je vous conjure, ne vous négligez pas.

Nous venons de recevoir de Berlin la nouvelle, que le roi avec le prince héréditaire veut se rendre le 8 ou le 10 en Silésie, et le prince Henri en Saxe. Si cela se confirme, les nôtres partiront de même et encore cette semaine; ce moment sera terrible pour moi.

Nous avons des chaleurs comme dans les canicules. Nous avions un fort orage cette nuit, qui est tombé *in der Josephstadt*. Si les chaleurs continuent, tous les arbres pousseront et tous les fruits se perdront, car ce temps-ci ne peut continuer.

J'attends la semaine qui vient, les nouvelles de votre arrivée avec grand empressement, surtout sur l'entrevue avec notre cher vieux duc et avec vos enfants. Dieu vous conserve tous, je vous embrasse.

Ce 13 d'avril (1778).

Madame ma chère fille. Me voilà seule depuis trois CCLX.
jours; vous pouvez juger, combien je suis affligée, le roi étant venu le 8 en Silésie. Si l'espérance, mais qui devient tous les jours moindre, ne me soutenait encore, je crois que je serais nulle. Nous n'attaquerons pas, et on assure que le roi dit la même chose; en peu de temps nous serons éclaircis. Ce saint temps contribue beaucoup à ma solitude, mais ma tête est toute troublée.

J'attendais avec un empressement mêlé d'inquiétude votre arrivée. Mon cœur ne m'a pas trompée, et les lettres marquent votre incommodité, qui ne laisse que de m'inquiéter. Cela dure trop longtemps, vous vous affaiblissez et maigrissez trop. Ces douleurs sont fortes, et je ne serai contente, que quand j'aurai vu quelques lignes de la main du cher et fidèle secrétaire, nonobstant celles de Ferdinand, Quarin, Albani, la Melzi et Confalonieri, que j'ai reçues toutes cette poste, et une de mon cher et vieil ami. Le caractère n'a pas changé, cela m'a fait plaisir; je ne réponds pas, ne voulant le tourmenter. Je vous charge de mes compliments, de même à la Melzi, n'ayant à cette heure guère du temps, et ma tête et mon cœur sont très-dérangés.

Je vous conjure de vous bien ménager, il faut reprendre des forces et de l'embonpoint. Je vous ai trouvée si bien

à votre arrivée; que de réflexions me cause cette pensée, que ce n'est pas l'hiver d'Allemagne, mais le froid de notre maison, qui vous a causé cet affaiblissement.

Je vous embrasse; mes compliments à votre cher mari; adieu.

Ce 20 d'avril (1778).

CCLXI. Madame ma chère fille. Mon attente est accomplie; en revoyant vos chers caractères, je me suis écriée: les voilà, en recevant la poste, que mes gens sont accourus, croyant que je les appelais. Grâce à Dieu que la fièvre et les douleurs sont passées, mais je vous conjure: ne brusquez rien sur la faiblesse, ni à vous exposer à l'air, encore moins à l'humidité, et la toux doit cesser bientôt, car votre poitrine n'est pas des plus fortes, et j'en serais très-inquiète. Tant que vous trouverez encore la tête pesante, je ne suis pas tranquille, et l'incommodité de Quarin vient à contre-temps, je peux m'imaginer ses inquiétudes. Grâce à Dieu que vous vous êtes .décidée pour Borsieri, qu'on loue beaucoup, mais il aura sûrement à Milan tous les autres contre lui.

Votre cher mari m'a écrit lui-même sur son arrangement; je veux bien m'y prêter, pourvu qu'il soit commencé et soutenu, car de là dépend son avenir. Je vous envoie cette lettre pour votre mari; l'orage se tire toujours de plus en plus ensemble, et il y a plus à craindre qu'à espérer qu'il n'éclate, et si cela est, nous serons déjà au clair, quand vous recevrez celle-ci; jugez de ma situation. Je ne prévois rien de bon, nonobstant la bonne volonté de la troupe et de tout le monde. Il nous manquent encore dix régiments de

hussards et dragons, et nous sommes en totalité inférieurs en cavalerie.

J'ai eu une grande expédition aujourd'hui, ce qui s'est accumulé la semaine sainte. Je dois finir, étant déjà dix heures, en vous embrassant tendrement.

Ce 27 d'avril (1778).

Madame ma chère fille. Le dernier du mois nous irons CCLXII.
à Schönbrunn; il me coûte d'y aller. Dans ma situation présente je ne jouis de rien et n'aime à me déplacer. Grâce à Dieu que nous sommes à la fin du mois sans guerre; si nous arrivions ainsi à la fin de mai, j'aurais plus de courage que je n'en ai encore. Grâce à Dieu, l'empereur et mes deux autres fils se portent bien, nonobstant les terribles froids et neiges qui sont tombées là dans les montagnes, et l'immense travail dont ils sont chargés, car à vous dire en confidence, nous n'étions rien moins que prêts, et ne le serons que le 16 de mai tout-à-fait.

Grâce à Dieu que votre santé s'affermit. J'étais au couvent de la reine [1]), où j'ai prié pour vous et vous ai bien recommandé à ces bonnes simples nonnettes. Je tiens beaucoup sur leurs bonnes prières; un fils n'a pas été oublié.

Il fait une chaleur chez nous comme en juin, mais je crains que cela ne se soutiendra pas. On voudrait se flatter

---

[1]) Das königliche Frauenkloster der Clarissinnen nächst der Hofburg in Wien, gewöhnlich Königskloster oder Königinkloster genannt. Von Elisabeth, Tochter Kaiser Maximilians II., Witwe König Karls IX. von Frankreich im Jahre 1582 gestiftet, stand es an der Stelle des heutigen Pallavicinischen Palastes am jetzigen Josephsplatze und wurde 1782, nach gerade zweihundertjährigem Bestande aufgehoben.

d'un commencement de grossesse à Paris. J'avoue, je suis très-incrédule et le resterai tous les neuf mois. Je le souhaiterais bien, mais je n'ose m'y abandonner. Je vous embrasse tendrement.

Quoique je ne fais point de promotions, les deux dames que vous avez souhaitées, recevront la croix; l'Arconati et une autre, dont j'ai oublié le nom.

Ce 7 mai (1778).

CCLXIII. Madame ma très-chère fille. Votre tendre et charmante lettre m'a fait un plaisir extrême, puisque vous me rassurez entièrement sur votre précieuse santé. J'ai approuvé la petite course que votre mari m'a proposée; rien de plus juste. Il n'y a que la circonstance, en cas que la guerre commençât, et qu'une bataille décisive la commencerait, alors la partie de plaisir à l'*ascensa* et à Bologne ne serait de convenance, mais alors il n'y aura qu'à la passer.

Quand j'ai écrit lundi passé à votre mari, j'attendais le même soir la nouvelle de l'irruption du roi en Bohême, mais grâce à Dieu, elle ne s'est faite, et je peux vous dire en confidence pour vous seuls, qu'il existe depuis une négociation à Berlin, dont je n'espère rien, mais qui au moins laisse encore quelqu'espérance et du temps. Dieu veuille qu'elle nous obtienne le calme.

Je vous avoue, je me sens si faible, que j'ai peine à me ravoir, et le séjour de Schönbrunn ne m'a pas égayée, au contraire, au milieu de mon accablement notre première séparation de cet endroit est revenue aussi avec toutes ces

circonstances si chères, si intéressantes à mon cœur. Les comparaisons ont suivi, et un bouleversement total s'est fait dans mon cœur, dont j'ai eu bien de la peine à prendre le dessus.

C'est aujourd'hui au cher secrétaire que j'écris, ayant changé les jours pour cette fois-ci, mais je les reprendrai la semaine qui vient. La seule chose qui m'inquiète dans cette petite course est, que vous ne vous donnerez aucun repos, dont vous avez tous deux grand besoin, et qu'une rechute chez votre mari serait bien plus dangereuse et moins à surmonter que la première, et je crains beaucoup le manger, dont j'entends de nouveau des médisances ou vérités qui en parlent.

Je vous embrasse tendrement.

Ce 11 mai (1778).

Madame ma chère fille. Nous avons des bonnes nou- CCLXIV.
velles de la santé de nos guerriers, mais nous n'avons rien de satisfaisant; selon mes souhaits tout reste encore sur le même pied. Mais nous venons de recevoir par une estafette de Florence la triste nouvelle, que Maximilien, leur cinquième fils, est très-mal d'une fièvre continue, et ne voulant rien prendre, on ne peut le secourir, pas même avec de l'eau. J'en suis d'autant plus fâchée, que les parents en seront inconsolables.

Pour la course que vous comptez entreprendre, si vos santés sont assez fermes, et que le médecin l'approuve, je n'ai rien de contraire, espérant que jusqu'au 1er juin il ne se passera rien de funeste. On a dit ici Quarin mort, je

crois par malice, pour détourner de ses patients de lui, et on dit la Melzi avoir la rougeole; je n'en crois rien. Vous me l'auriez marqué, n'étant pas une chose indifférente pour nous.

J'ai la tête toute prise aujourd'hui, et je compte me saigner un de ces jours, sans être malade, mais je suis abattue. Je vous embrasse.

Ce 18 mai (1778).

CCLXV. Madame ma chère fille. Nous avons reçu hier la triste nouvelle du décès du petit Maximilien à Florence; j'en suis très-affectée, et surtout pour les parents. Je suis sûre de la part que vous en prenez, et je crains qu'elle ne renouvelle chez vous autres une plaie rien moins que fermée.

Ferdinand me marque que vous êtes bien. J'espère, la petite course, si elle est ménagée, avec du repos et point de ces voyages de nuit et de poussière, vous fera du bien.

Les nouvelles de Bohême sont toujours les mêmes, entre la guerre et la paix; je crains tous les jours plus la première. Celle-ci vous trouvera à Venise. Mes compliments à votre cher mari; je vous embrasse.

Ce 25 mai (1778).

CCLXVI. Madame ma chère fille. Celle-ci n'arrivera que le 3, ainsi deux ou trois jours plus tard que la fête double de votre cher mari. Ma tête n'est occupée que d'armes, vivres, canons et argents. Grâce à Dieu que nos héros se portent

bien, et que nous soyons encore tranquilles. Dieu vous conserve tous deux en meilleure santé que cette année, et nous accorde un petit-fils. Que votre tendresse se conserve pour moi, comme la mienne vous est entièrement dûe. Je vous embrasse.

Ce 1er juin (1778).

Madame ma chère fille. Votre charmante relation de Bologne m'a fait bien du plaisir. Pourvu qu'il y avait assez de repos, cette partie a toute mon approbation, vous ayant fait plaisir, et votre tendre attention à vouloir m'attribuer la réussite, est bien obligeante. Vous me rendez justice, que je voudrais vous en procurer toujours, le méritant si bien. Le jour d'aujourd'hui est un grand jour pour nous; Dieu vous conserve longues années en santé et contentement, et dans un an *un figlio maschio.* CCLXVII.

Notre situation est toujours la même; plus cela traîne, plus je commence à espérer, mais il y a aussi des moments qui me font tressaillir de venir au dénoûment; c'est la raison, pourquoi j'étais saignée avant-hier. Je me porte très-bien et vous embrasse.

Ce 8 juin (1778).

Madame ma chère fille. Il fait bien chaud, et je crains que l'été ne sera pénible; je me sens toute abattue. Nous avons les quarante heures, dans ces fêtes il fait bien chaud CCLXVIII.

à l'église. Grâce à Dieu que vous avez achevé votre course avant les chaleurs. Je suis bien fâchée que vous n'avez pas tenu le gala pour votre mari dans la nouvelle maison; elle aurait été toujours mieux, même y manquant encore quelques ornements, que l'ancienne.

L'Amélie se plaint toujours de sa santé; je suis fâchée que vous l'avez trouvée maigrie. La grossesse de la reine continue heureusement, et notre situation politique et militaire de même, mais je crains d'un jour de poste à l'autre de devoir vous marquer un changement.

L'empereur est encore revenu d'une tournée vers la Lusace, grâce à Dieu, heureusement, mais je crains les chaleurs et la mauvaise eau. Le prince Albert et presque toute sa suite ont la fièvre. Vous pouvez vous représenter sa pauvre femme, qui jusqu'à cette heure s'est conduite avec beaucoup de courage, mais à cette heure je la vois abîmée de douleur et ne saurais trouver à redire. Que de tristes suites le métier de la guerre n'attire-t-il pas sur le genre humain et trouble toute félicité et repos! Le mien l'a été souvent, mais jamais comme cette fois-ci. J'en deviens toute hébétée; je ne peux penser ni parler d'autre chose. C'est aussi décadence, mais tous les deux ensemble m'accablent furieusement.

Je vous embrasse tous deux; adieu.

Ce 15 juin (1778).

CCLXIX. Madame ma chère fille. Je vous écris à huit heures du soir par une chaleur étouffante et un gros orage au ciel, qu'il fait sombre que je vois à peine à écrire. La Mayer

et Hottenroth[1]) sont arrivées heureusement et me rassurent sur la santé de votre cher mari, mais ne me disent pas autant de vous. Je vous prie de vous dorloter tout de bon, car il faut engraisser, de vous nourrir un peu plus.

Notre situation est toujours la même, on attend d'un moment à l'autre le commencement des hostilités.

Mayer est pénétré de vos bontés et du billet de votre cher mari; il vous est bien attaché. Qui ne l'est pas, qui vous connaît bien? Je vous embrasse.

Ce 22 juin (1778).

Madame ma chère fille. Je commence toujours par le plus important, qu'il n'y a rien de changé dans notre situation, et que tout le monde se porte bien. Mais plus que le mois va à sa fin, et plus la *tremerola* me prend; par bonheur je suis femme. Nous avons eu depuis six jours un temps non-seulement pluvieux, mais froid. Il paraît qu'il se lève un peu aujourd'hui, mais rien de stable. CCLXX.

Je vous prie de dire à votre mari, qu'il a très-bien fait de laisser partir Quarin. Je l'attends avec impatience, autant pour votre santé que pour celle de Ferdinand; toutes deux ne me rassurent pas depuis un temps, et je vous prie de ne négliger aucune occasion de vous ménager. Le trop s'échauffer ne vaut rien à cette heure, ni se refroidir non plus. Mettez, mes chers enfants, mon cœur en repos de votre côté. Je vous embrasse.

---

[1]) Wohl die Ehefrau des erzherzoglichen Kammerdieners Mathias Hottenroth, der im Juni 1778 in der gleichen Anstellung nach Wien versetzt wurde.

Ce 29 juin (1778).

CCLXXI. Madame ma chère fille. Notre situation est encore toujours la même, grâce à Dieu. Je serais plus rassurée si c'était la fin de juillet que de juin; en attendant il faut se contenter du présent et de la bonne santé de nos princes. A cette heure suivent toutes les mauvaises nouvelles. Lacy a craché du sang quatre jours et en a été très-abattu, mais cela a fini, sans avoir été saigné; le huitième jour il est sorti à cheval. J'avoue, cela me fait de la peine, et je ne fais guère compte sur lui. L'empereur en a été très-affecté, ce qui me fait plaisir.

Le pauvre Rottenberg, qui a été chez votre mari, a été trouvé mort dans son lit; c'est sa femme qui l'a trouvé tel; il a été le jour auparavant jusqu'à neuf heures du soir ici à Schönbrunn chez la Lanz.

La pauvre petite Batthyány, née Pálffy, est accouchée hier assez vite d'une fille morte déjà depuis quelques jours. Elle a commencé à délirer en accouchant, a continué toute cette nuit, et ce matin la petite-vérole s'est manifestée. Je la crains perdue; c'est trop à la fois, quoiqu'on n'a pas encore perdu toute espérance qu'elle revienne à elle, mais sa situation est trop contrariante pour les deux maladies qu'elle a[1]).

Voilà encore des raisons bien fortes pour l'inoculation, surtout pour les femmes. Vous ne pourriez avoir Gatti, il est attaché au service de Naples, et je ne saurais conseiller Ingenhouse. Si Borsieri s'en veut charger, je n'hésiterais pas à lui confier de préférence à d'autres les enfants. Je vous prie, pensez à la Thérèse qui devient grande.

Votre mari m'a écrit une fort tendre lettre sur le palais à Milan. J'en ai eu une vraie consolation de vous savoir

[1]) Vergl. II. 127, Anm. 1 und 2.

hors de cette *spelunca* de la maison de Clerici. Il y a un bruit ici qu'il y a eu un malheur sur le nouveau *naviglio* avec des bâteaux de sel, et qu'il n'y a pas assez de profondeur. Je ne le sais ni par Kaunitz ni par le département, mais des ministres étrangers d'Italie en écrivent. Je ne veux le croire avant que votre mari ne m'en touche quelque chose.

Si vous avez le temps que nous avons depuis deux fois vingt-quatre heures, des orages continuels qui ne rafraîchissent pas l'air, vous souffrirez bien. La Marie compte aller à Zell après-demain et revenir le jour après dans la nuit. La course est un peu vite; si l'air est rafraîchi, elle la fera bien en douze heures; elle priera bien pour les critiques circonstances. On dit très-bien remis son mari de la fièvre, maigri, mais pas faible. Elle se conduit toujours très-convenablement. La Marianne souffre plus qu'à l'ordinaire des migraines, et l'Elisabeth avec son estomac et ses genoux.

Je vous embrasse.

Ce 5 juillet (1778).

Madame ma chère fille. Quarin est arrivé, comblé de vos bontés, les larmes aux yeux, quand il parle de vous deux, mais je le trouve maigri et un peu jaune; j'ai eu garde de le lui dire. Il m'a porté les nouvelles les plus rassurantes sur votre santé qui, j'avoue, m'a intriguée beaucoup depuis votre départ, les nouvelles les plus charmantes de vos filles, les plus consolantes de votre mari, s'il tient l'ordre prescrit et se ménage, autrement la rechute serait pire que la première fois. CCLXXII.

Notre situation n'est pas changée, mais approche toujours de plus. Notre armée est marchée plus vers les frontières, le roi ayant fait de même, et tout campe. Ce mois-ci sera bien intéressant et désolant. Le prince a repris la fièvre; je ne suis guère en état de dire plus. Je vous embrasse.

Ce 13 juillet (1778).

CCLXXIII. Madame ma chère fille. Depuis l'entrée du roi du 4 il est venu camper tout droit vis-à-vis de nous, et si près qu'à tout moment on peut s'attendre à une attaque. Vous pouvez juger, combien cette situation est cruelle.

Les dernières nouvelles du 11 donnent que tout paraît encore tranquille, mais que toutes les nuits il fait tirer des coups de canon, et par là empêche toute l'armée à se reposer. Il n'est presque pas possible que l'empereur puisse durer avec ces fatigues, et le pauvre prince, faible, mais ayant tous les deux jours la fièvre. Je ne suis capable de rien, toujours occupée de cette situation. Je ne pense autre chose, à peine dans l'église je peux me recueillir. Je vous embrasse tendrement.

Si vous ne recevez pas une expédition particulière, c'est une marque qu'il n'y a rien de nouveau.

Ce 20 juillet (1778).

CCLXXIV. Madame ma chère fille. Grâce à Dieu, il n'y a point de changement dans la situation des armées, ce qui est d'autant plus étrange, que c'est le contraire de ce que le roi est

accoutumé à faire. On prétend même qu'il fait défiler en arrière quelques troupes, mais on ne peut s'y fier, c'est un ennemi hardi et fourbe, et qui entend son métier. Ce qui me fait le plus de peine en tout ceci, c'est que nous passons pour des usurpateurs injustes partout, et lui comme le sauveur de l'empire; cela me désole, et tout le monde se range de son côté.

La déclaration et conjonction des Saxons ne m'a pas fait moins de chagrin pour la façon autant que la chose même. Le prince Albert en est désolé; la fièvre l'a quitté, mais il est si faible et maigri, qu'il fait peur, et il n'a guère le temps pour se remettre, ne dormant ni mangeant, étant toute la journée à cheval, par le soleil et la pluie. On dit même l'empereur très-maigri; cela ne se peut autrement. Mes nouvelles sont du 18; rien de nouveau, pas même du côté du prince Henri et de Laudon.

Vous pouvez bien vous représenter ma consolation sur vos malaises. Point de pitié de ma part, mais je vous prie de vous ménager et vous nourrir. Ne craignez d'engraisser, votre tempérament n'y incline pas, il y aurait plus à craindre de trop maigrir. La providence qui a soin de nous, m'a envoyé cette consolation, qui est grande pour moi, vous aimant tous deux si tendrement, dans ma plus que triste situation. Je vous embrasse tous deux; adieu.

Nous portons le deuil pour votre tante [1]).

---

[1]) Die letzte der drei Schwestern des Herzogs Franz von Modena, Grosstanten der Erzherzogin, Prinzessin Anna Amalie war am 5. Juli 1778 gleichfalls in sehr hohem Alter gestorben.

Ce 30 juillet (1778).

CCLXXV. Madame ma chère fille. C'est aujourd'hui à la place de Ferdinand que je vous écris, l'ayant fait le dernier lundi, pour contremander les fêtes qui malheureusement ne sont pas de temps à cette heure, étant dans la plus grande crise de l'état. Jusqu'à cette heure rien n'est arrivé encore de particulier ou de décisif, hors les choses particulières que le journal contient. Mais cela doit se changer, tous deux ne pouvant plus continuer de même; les grandes chaleurs occasionnent aussi des dysentéries et fièvres chaudes. La longue demeure dans les mêmes camps a ses grands inconvénients pour la salubrité de l'air, et quoique le prince a perdu la fièvre, il en est si abattu, et il lui est restée une toux sèche qui le tourmente beaucoup, et je tremble pour l'empereur qui ne se laisse aucun repos. Tout le monde en est en peine, mais il ne se laisse rien dire. On n'est pas heureux de vivre longtemps; on n'a guère de consolation.

Ma santé se soutient, je ne maigris pas même, mais je ne mange presque point de viande et soupe, mais des fruits et légumes, et dors à toutes les heures de la nuit et du jour. Quand je me sens abattue, je fais comme les chiens qui peuvent dormir à toutes les heures. Je ne le ferais pas pour ma conservation, mais pour l'amour de mes enfants qui veulent encore ma conservation, et les aimant si tendrement, qu'aucun sacrifice ne me coûte. Dieu veuille seulement conserver votre grossesse qui me cause une joie inexprimable, autant sûrement que celle de France, car cet enfant est à la maison, à nous. La reine de Naples est aussi enceinte, mais souffre beaucoup de vomissements et des nerfs. La reine de France accouchera vers la mi-décembre, celle de Naples en janvier, et vous, ma chère fille,

à la fin de février. Les mois d'hiver seront donc marqués par des événements plus consolants que ceux d'été.

Je délibère déjà quelque temps de vous faire une demande qui me coûte d'autant plus, sachant que vous êtes contente des services de la Datel. La Fischerin n'est presque plus en état de servir, la Lanz seule ne peut durer, elle fait plus qu'une autre, mais elle doit aller aux bains, et je souhaite que cela la rétablisse. Si le sacrifice ne vous coûtait trop — je vous prie de vous en expliquer sincèrement — je demanderais que vous fîtes la proposition à la Datel, si elle croit et veut venir me servir. C'est la seule que je connaisse, et ce que vous m'en avez dit, me la fait préférer à toute autre, et j'avoue, de prendre des nouvelles qui n'ont pas servi, est un grand inconvénient pour quelqu'un qui, je l'avoue, est impatient et a tant d'affaires en tête, et j'espère, son âge conviendra pour durer plus que moi. Je vous le répète encore, si elle vous manquait trop, n'en faites rien, mais si vous pouvez vous en passer, ayant encore la Gmeinerin, je vous charge tout de suite de lui en parler et de faire à mon compte toutes les dispositions nécessaires, si elle accepte, pour son arrivée ici, ou que je puisse me décider pour une autre. Je vous embrasse tendrement.

Ce 10 d'août (1778).

Madame ma chère fille. Me voilà en règle, souhaitant CCLXXVI.
bien d'y rester; ce serait une marque que rien ne serait dérangé, comme je peux vous assurer, que depuis que Laudon est reculé jusqu'à Kosmanos, le prince Henri n'est pas avancé. Le gros de son armée se tient encore à Gabel; ce n'était qu'une avant-garde qui nous a poussés si vite. N'ayant aucun

bon espion, on s'égare souvent dans ses conjectures. L'invasion de Komotau était de même; ce n'étaient que deux mille hommes qui se sont retirés le troisième jour. Nous voilà tous bien près ensemble, et si cela est un peu probable, on ne laissera passer l'Iser à l'ennemi, car s'il la passe, la position de l'empereur ne peut plus se garder, et alors la pauvre Bohême et Prague courent risque d'être saccagés. On attribue, c'est-à-dire le général de Vins, à Bossi, je crois le lieutenant-colonel, toute la faute. Comme il est prisonnier, il ne peut se défendre, mais le général ne pourra jamais s'excuser de s'être engagé dans ces gorges sans précautions. Il a été mis aux arrêts; l'exemple est nécessaire. Nous sommes toujours surpris, ou il y a des fausses alarmes qui ruinent la troupe.

Les troupes des Pays-Bas ont joint depuis. Ce n'est pas le manque de forces, mais un certain esprit de vertige que je ne connais que trop, qui est toujours au commencement d'une guerre. La perte n'est pas si grande qu'on l'a faite; il y a du monde qui revient, mais l'impression que cela fait, et les fatigues immenses, que la troupe a souffertes, deux jours sans pain, le reste dit la gazette. Mais j'ai voulu vous mettre vous deux au fait de toutes les circonstances, mais pour vous seuls.

L'empereur a fait encore défendre rigoureusement, qu'on ne mette rien dans les gazettes que ce qu'il envoie. Le public n'en est nullement satisfait, et j'avoue, la tournure ne me plaît pas, comme si nous voulions relever les moindres choses à notre avantage. Il est sûr que nos troupes légères se conduisent avec beaucoup de valeur, et que la dysentérie commence à se mettre à l'armée; jugez de mes inquiétudes.

Conservez-vous avec soin, ma chère fille. Le général des Trinitaires m'a assurée que votre mari se porte bien,

puisqu'il a un bon gras de jambe. Je lui ai presqu'éclaté au visage de cette réflexion.

Les chaleurs m'abattent, je n'en ai pas besoin, l'étant assez de notre situation. Je vous embrasse.

Ce 17 d'août (1778).

Madame ma chère fille. Je suis honteuse de vous priver de la Datel. Si elle vous est nécessaire, vous pouvez la garder autant que vous la voudrez, et je vois partout percer, même par ce prompt envoi, votre tendresse que je vous rends bien tendrement. Je plains seulement la Datel, qui vous quitte pour moi, qui suis bien près de ma carrière, et pleine d'humeur et d'impatience. Je vous assure que je ne la verrai jamais sans penser à vous, quoique cela n'est pas nécessaire, le faisant sans cela, vous aimant si tendrement, mais ce sera une occasion et obligation de plus, que je vous aurai. CCLXXVII.

Grâce à Dieu que vous vous portez bien dans ces terribles chaleurs. Je voudrais bien me flatter que cette grossesse est différente de la dernière, je vous recommande seulement de vous garder de l'humidité et des fluxions, surtout dans l'automne. Je ne doute nullement que nous aurons un moins beau, plus humide et froid que les autres années, l'été ayant été si sec et chaud. C'est aujourd'hui depuis trois semaines le premier jour qu'on respire, mais il fait déjà assez frais.

Pour vous envoyer des femmes, je compte le faire de même qu'avec la grand'-duchesse, mais si vous ne m'en demandez, je ne vous en enverrai pas. Cela n'est pas si facile, je vous prie donc de ne me le marquer pas au moment, où

vous en aurez besoin, mais un peu avant, pour les choisir, et qu'elles aient aussi le temps à se préparer. Il ne serait que mieux, si mes bonnes sujettes d'Italie voudraient aussi un peu s'accoutumer à servir, et si vous pouviez les choisir vous-même. Ce n'est qu'auprès des enfants, que je souhaiterais des Allemandes pour la langue, qu'ils apprennent celle-là dès leur enfance, étant si difficile de l'apprendre par maître. Personne ne choisira mieux que les parents, et je ne vous ferai aucune recommandation, hors la Woller pour femme de chambre chez un de vos enfants. Elle est habile, et je lui dois en mémoire des services de son père cet établissement un jour.

Etes-vous contente de la fille d'Anthoine? La petite est un excellent sujet; vous pourriez fort bien vous en servir comme *Kammerfrau;* elle vous a servie ainsi en voyage.

Je ne vous dis rien de nos armées; tout y est dans le même état. Si cela se pouvait encore six semaines ainsi, alors on aurait fait un grand coup, et plus que donnant deux batailles, surtout pour l'empereur, un jeune héros contre ce roi actif.

Du côté de Laudon cela ne va pas trop bien; la retraite a été un peu précipitée. La perte du poste du général de Vins, sur lequel il faisait tout son compte, l'a troublé, et entre nous dit, fâché tellement, qu'il en était malade de colique, et dans ce trouble est reculé un peu trop vite. L'empereur s'y est rendu en personne dans une seule calèche pour le consoler et rassurer, mais cela pourrait pourtant nous obliger, si le prince Henri avance plus que Niemes et Aicha, de devoir quitter nos retranchements, ce qui serait très-désagréable.

Mes compliments à votre cher mari. J'étais toujours occupée de lui dans ces grandes chaleurs, le voyant pâle et

défait, et craignant qu'il ne mangeât beaucoup et se gâte l'estomac. Quarin est bien maigri et vieilli; il a encore de temps en temps des accès de fièvre.

Je vous embrasse tendrement.

Je rouvre ma lettre, car dans l'instant je reçois une lettre de l'empereur du 15, où il me dit que le roi est décampé de son camp la nuit, faisant une marche rétrograde vers Trautenau ou Hohenelbe. Partout il compte le prévenir, et par là cette bataille que je crains tant, pourrait se faire. Jugez, combien je suis occupée.

Ce 21 d'août (1778).

Madame ma chère fille. Que je suis bien aise de vos CCLXXVIII. nouvelles; cela me confirme qu'il n'y a pas d'accidents suivis; Dieu en soit loué! J'avoue, je suis très-sensible à cet événement qui m'a tant causé de plaisir, et à cette heure j'en avais grand besoin, car nos affaires vont mal. Je ne veux vous troubler de mes craintes, et vous conjure de vous ménager, même dorloter, surtout en automne. Je vous embrasse.

Ce 24 d'août (1778).

Madame ma chère fille. Autant de plaisir que j'avais, CCLXXIX. de n'avoir reçu qu'une estafette, autant votre chère et touchante lettre m'a causé. Je l'ai bien considérée et examinée, si je ne trouvais dans le caractère un changement, mais grâce à Dieu que vous vous portez bien. Mais je vous prie,

du ménagement, car il nous faut un fils; je ne peux vous faire grâce là-dessus. Votre consolation doit être, de n'avoir donné aucun sujet à cette fausse-couche; les suites ont été si bonnes, que j'espère, que vous ne vous trouverez pas même faible, quand vous sortirez.

Notre situation est toujours la même, mais à chaque instant cela peut se changer, étant si près l'un de l'autre.

Ce que votre mari me mande pour l'inoculation de la Thérèse, je l'approuve bien, et je voulais vous le proposer moi-même, étant à cette heure sûre de n'être grosse, et il n'y a pas de temps à perdre pour ce cher enfant. Gatti ne pourrait venir, étant attaché à Naples, et Ingenhouse rôde le monde. Je ne sais actuellement où il est, mais si tous deux étaient à avoir, je ne saurais vous conseiller aucun. Cela ne dépend que de vous seuls, en qui vous avez la confiance. Mais que ce soit, je vous prie, sous la direction de Borsieri, et qu'on lui demande son avis sur la chose de même que sur le sujet. J'enverrai jeudi à votre cher mari la méthode de Störck, que je trouve excellente et beaucoup meilleure que celle d'Ingenhouse, plus naturelle et moins incommode. Les effets le démontrent. Tous les ans, où on inocule une centaine à Hetzendorf, il n'y a pas un de mort jusqu'à cette heure. Quel exemple du duc d'Arenberg, qui à cinquante-six ans prend cette maladie! Je suis vraiment en peine qu'il n'en meure, l'estimant comme un sujet très-attaché et zélé. La margrave de Bade, sa sœur[1]), qui est avec nous, en est très-affectée, mais ayant beaucoup de piété, elle prend la chose très-chrétiennement. C'est un plaisir de raisonner

---

[1]) Victoria Pauline, älteste Schwester des Herzogs Carl von Arenberg. 1714 geboren, wurde sie 1735 mit dem Markgrafen August Wilhelm Georg von Baden vermält, 1771 Witwe und starb 1793.

avec elle, comme un missionnaire, mais agréablement, rien qui rebute. Mais sa santé est des plus mauvaises, elle n'a de passion que pour la chasse, elle tire très-bien.

Il fait encore des chaleurs étonnantes qui m'incommodent beaucoup, et ma journée finit toujours à ne pas sortir de ma chambre.

Ce 31 d'août (1778).

Madame ma chère fille. Je vous aime, si cela se peut, encore plus, vous ménageant si bien, et étant restée au logis même pendant les belles journées. Si vous avez le temps que nous avons, vous aurez l'hiver, car moi-même je trouve qu'il fait froid depuis cinq jours. Gare les maladies, surtout à l'armée. CCLXXX.

Notre situation est toujours la même. L'empereur s'y soutiendra tant que Laudon n'abandonne l'Iser, mais dès l'instant que celui-ci se retire, il faut que l'empereur en fasse de même et aille vers Königgrätz, comme Laudon à Brandeis. Ce serait triste, mais à prévoir. J'ai envoyé Rosenberg pour être sûre des trois santés; il est revenu après quatre jours et m'a porté des nouvelles plus satisfaisantes que je ne me flattais, sur ce point. Mais il a trouvé tout le monde très-fatigué et occupé pour le maintien favorable de notre position, pour couvrir plus de pays, car les cruautés qui se commettent, sont inouïes.

Je vous prie de dire à votre mari, que je ne sais rien encore de l'affaire de Bossi, mais que j'en aurai soin dans le sens, comme votre mari m'en écrit. On dit, mais je ne le donne pas pour vrai, que nos propres gens du bataillon lui ont tué le cheval sous lui, étant un peu rigide.

J'ai des courriers à expédier aujourd'hui, et j'attends en dix jours le grand-duc; elle suivra peut-être. Tant que je serais bien aise de la voir, je souhaiterais dans ce moment le contraire, ne souhaitant que la paix. Si elle se faisait, lui retournerait bientôt.

Je vous embrasse.

Ce 7 septembre (1778).

CCLXXXI. Madame ma chère fille. Hier à huit heures du soir est arrivé le grand-duc; je le trouve, comme il a été, il y a trois ans; elle compte venir le 20.

Avant-hier est arrivée la Datel et m'a porté votre chère lettre, et m'a assurée que vous êtes très-bien remise, mais pas engraissée. J'étais presqu'aux regrets, en la voyant, de vous en avoir privée, après tout ce que vous m'en dites. Mais connaissant votre tendresse, je me suis ravisée, en ayant grand besoin, la Fischer n'étant pas en état de servir, et la Lanz commence aussi à s'affaiblir; elle est actuellement aux bains. Je vous remercie donc doublement, de me l'avoir envoyée si vite.

Grâce à Dieu, nos armées sont encore dans leurs positions anciennes. Le temps est froid et abominable, cela fait trembler pour la santé de chacun, mais encore plus pour ceux qui nous intéressent si fort. Maximilien a déjà attrapé la fièvre, mais encore discrète; l'empereur l'a renvoyé dans un château à quatre heures du camp, dont je suis enchantée; j'ai tous les jours de ses nouvelles.

Quant à ce que vous me dites pour la Gröller, à cause des conséquences je ne saurais le faire, de donner une

pension pour se marier. Mais ayant appris qu'elle avait des dettes, j'ai ordonné à Mayer de lui faire payer une fois pour toujours mille florins encore.

Je suis actuellement très-occupée avec les Hongrois, qui sans diète ont accordé douze mille recrues et six mille hussards, c'est-à-dire les seigneurs seuls. L'armée en aura grand besoin; ce temps abominable abîme hommes et chevaux.

Je vous embrasse.

Ce 14 septembre (1778).

Madame ma chère fille. Rien de nouveau des armées CCLXXXII.
qu'un mouvement rétrograde, qui sera suivi apparemment de la retraite de l'armée[1]) de ces contrées, mais pour revenir malheureusement autre part, ne pouvant subsister plus dans ces montagnes. J'ai bien peur qu'il[2]) ne reparaît par Friedland ou Reichenberg et donne après une bataille générale, qui ne nous convient nullement, vu sa supériorité. En la perdant, nous perdons la Bohême, et en la gagnant, nous ne gagnons rien, ne pouvant le poursuivre pour les vivres dans sa retraite, qui lui est sûre entre ses places en Silésie. Voilà cette malheureuse situation, qui nous est si contraire et nous gêne en tout.

Je crains d'avoir débité une fausse nouvelle, la mort de Serbelloni, que je regrette sincèrement, l'Infante m'ayant écrit qu'elle était justement arrivée à sa mort. Votre mari ne m'en dit rien, hors qu'il est en danger, et n'ayant lu que plus tard la lettre de votre mari, je n'ai pu me rétracter.

---

[1]) Der preussischen.

[2]) Der König.

La Datel sert déjà et couche à la chambre. J'en suis très-contente et vous en remercie.

Je trouve votre arrangement pour l'inoculation très-bien, et surtout que vous avez mis une dame auprès de la petite, et que l'Aya reste avec la Thérèse. Je ne peux attendre le moment que cela soit fait, la petite-vérole régnant partout chez nous très-mauvaise.

L'Infante est enchantée de vos deux filles, mais surtout pour la beauté et gaieté de la seconde. Elle est bien contente de se trouver avec vous, elle mérite quelquefois un peu de relâche.

Je vous prie de dire à votre mari que l'affaire du lieutenant-colonel est finie. On lui a insinué, pour éviter le *Kriegsrecht,* de demander son congé avec défense de venir à Vienne ni à Milan. Il l'a accepté, voilà tout ce que j'en sais, mais *extrajudicialiter,* car ni l'empereur ni personne ne m'en a touché un mot. Il n'y a rien de diffamant pour la famille; il n'est pas cassé ou renvoyé. Il passe pour avoir quitté lui-même; à sa place j'aurais eu grande peine de m'y prêter.

Ce matin le grand-duc est parti pour l'armée. Grâce à Dieu que Maximilien est sans fièvre, mais faible, et moi, je vous embrasse tendrement.

Ce 21 septembre (1778).

CCLXXXIII. Madame ma chère fille. Dans ce moment je reçois l'estafette du 14, qui me porte l'inoculation de la Thérèse, que Dieu nous accordera heureuse. Mais je vous plains,

sachant combien cela coûte, même en étant pleinement convaincu. Combien ne deviez-vous être affectée, qui n'aviez pas encore l'expérience, et m'avez paru ici plus par complaisance que par conviction vous y prêter. Si le temps est beau, j'espère que tout ira à souhait. Ne soyez affectée, si des convulsions en suivent. C'est aujourd'hui déjà un jour très-incommode, mais ceux de demain et après-demain le seront le plus. J'espère de vous pouvoir faire mon compliment aujourd'hui en huit.

Rien de nouveau de l'armée. Le roi a bien de la peine de quitter la Bohême; il est, selon les nouvelles du 18, encore à Trautenau, et le prince Henri à Lobositz. Le grand-duc est depuis le 14 parti d'ici et s'arrête encore avec l'empereur. Tant que le temps est beau, il y a moins à dire, mais je suis très-impatiente à le revoir, d'autant plus que votre cher Maximilien est bien malade, et j'avoue, voyant noir, je crains pour lui. Il a pris une fièvre légère, mais avec un abattement total des forces, qu'on n'a pu attribuer qu'aux terribles fatigues essayées depuis cinq mois. Cette fièvre finissant, il a pris des évanouissements et puis une hémorragie très-forte, qui l'a réduit bien bas. Il en était un peu mieux, quand l'empereur et le grand-duc viennent le voir. Est-ce la joie ou qu'il voulait se faire plus fort, il reprend pendant la nuit la fièvre qui lui dura treize heures; cela à un corps exténué. J'avoue, je suis dans des craintes très-réelles, et j'attends à tout moment l'estafette du jour, ne comptant fermer celle-ci qu'après l'avoir reçue, connaissant votre tendresse de tous deux pour ce cher frère, et si je n'envoie d'estafette, croyez qu'il n'y a rien de nouveau et que tout va bien. Ce surcroît de peine m'abat beaucoup, et notre bonne grand'-duchesse est arrivée dans cet instant, où je ne vaux rien du tout.

Je vous prie de dire à votre cher mari, que j'envoie par Firmian notre énorme déduction contre le manifeste du roi de Prusse. Peu de personnes la liront, et je crains, votre mari non plus. Mais il y a une petite pièce avec, qui mérite d'être lue: c'est notre déclaration à la diète de l'empire, pour rendre la Bavière.

Le général Koch est parti ce midi, il va se rendre en droiture à Milan; il vous est bien attaché à tous deux. Je souhaite que l'air de Milan lui fasse du bien. Vous le trouverez vieilli, mais la tête très-bien. Il m'a souvent consolée avec ses raisonnements militaires; c'est dommage qu'il ne peut y être.

Je serai ces dix jours plus à Sadowa et à Milan qu'à Vienne, avec mes chers malades. Je fais prier partout et vous embrasse tendrement.

Je vous remercie pour la Datel; c'est une trouvaille pour moi. J'en suis très-contente.

Grâce à Dieu, les nouvelles sont meilleures de votre frère; il est sans fièvre. Il faut voir demain.

Ce 28 septembre (1778).

CCLXXXIV. Madame ma chère fille. Je ne peux mieux vous assurer tous deux, que de vous envoyer la lettre même de mon cher fils. Il sera parti aujourd'hui, nous nous établissons après-demain en ville, et je suis de la dernière impatience de le revoir, pourvu qu'il ne lui reste des suites de cet accident.

Le grand-duc est revenu hier soir de l'armée. J'en suis bien aise; il m'a rassurée sur la santé de l'empereur,

mais il m'a prévenue sur l'état de Maximilien, qui doit être bien défait, si bien que Charles Pálffy et Kolowrat, qui l'ont vu, ne l'ont pas reconnu.

Les armées du roi de Prusse restent toujours sur nos frontières ou plutôt lisières; ils ont peine de nous quitter. Je crains toujours encore une entreprise extravagante, ne pouvant croire que le roi veut finir si honteusement cette campagne.

Je suis extrêmement rendue ce soir, ayant fait la même promenade avec la grand'-duchesse et son mari à la montagne avec mes petits chevaux, et dîné dans la même chambre en famille, et tout m'est revenu et m'a accablée, ce qui se passa ces jours dans vos cœurs. Cela m'a rendue encore plus triste qu'à l'ordinaire, et ces jours se renouvellent si souvent, mais je suis toujours votre fidèle mère et amie

Marie Thérèse.

J'attendais aujourd'hui l'estafette de la fièvre de la chère Thérèse.

Ce 5 octobre (1778).

Madame ma chère fille. Les nouvelles de notre chère inoculée sont bonnes, mais un peu difficiles pour votre cœur, qui voit souffrir un si intéressant objet. Vous dites très-bien, après la copieuse petite-vérole qu'elle a gagnée, si elle l'avait prise naturelle, elle aurait eu à faire de réchapper; sa chère maman en a été aussi vivement attaquée. Dieu en soit loué, voilà le gros passé, mais je vous prie, qu'on la ménage encore six mois après, surtout étant hiver. Qu'elle n'approche CCLXXXV.

pas la petite avant que les croûtes des bras ne soient entièrement tombées, et au moins six semaines complètes. Toutes ces précautions ne sont de trop.

L'estafette envoyée à votre cher mari à l'arrivée de Maximilien vous aura consolés tous deux sur son arrivée étonnamment bien après un accident si terrible. La joie de le revoir me l'a fait voir assez bien, mais depuis que je le vois journellement, je lui trouve très-mauvais visage. Il mène sa vie ordinaire, vient à la messe à neuf heures, mange, dort bien, va au spectacle, mais j'avoue, je ne suis pas entièrement rassurée; il est vrai que je vois noir.

Nous étions si contents de la sortie du roi de la Bohême; le voilà rentré en Moravie. Depuis le 1er de ce mois le prince de Brunswick avec un corps de vingt mille hommes est à Troppau et va ravager et vivre à nos dépens; j'avoue, cela me désole. Nous y envoyons des troupes, mais en attendant le coup est fait. Il y a à faire le cercle intérieur, nous l'extérieur, et avec sa nombreuse cavalerie il a beau jeu.

Je vous prie de dire à votre mari, que l'empereur m'a écrit de destiner le maréchal Wied à la place de Serbelloni; qu'il n'en parle pas encore avant qu'il ne le sache par le conseil de guerre. Wied a été chez moi et est au comble de sa joie. Il a été longtemps à Pavie, aime l'Italie, mais surtout d'être loin d'ici. Il espère que vous n'aurez rien contre lui tous deux, espérant de gagner la confiance de votre cher mari en toute occasion.

Pardonnez la confusion qu'il y a dans cette lettre; je suis affairée et un peu basse pour les dispositions à faire en Moravie. Je n'ai pas le temps de la relire. Je vous embrasse.

Ce 12 octobre (1778).

Madame ma chère fille. Grâce à Dieu que notre chère CCLXXXVI.
petite est hors d'affaire, mais elle a été attaquée fortement, et je rends grâce à Dieu que vous n'étiez grosse; je vous prie seulement qu'on la ménage tout cet hiver.

Des armées rien de nouveau; j'espère à cette heure que pour cette année cela soit fini; on tâchera de renvoyer aussi le corps à Troppau et Teschen en Silésie. J'ai bien peur que la paix ne se fera cet hiver; nous en aurions grand besoin.

Votre pauvre frère Maximilien ne me plaît pas encore; il est triste, et voilà qu'il a pris un mal à la jambe; la même humeur qui se promène dans son corps qui le fait bien souffrir, et j'ai peur qu'il ne soit condamné au lit encore. Il n'a pas de fièvre, mais ces sortes d'incommodités font souvent longtemps souffrir.

Je suis pressée et vous embrasse.

Ce 19 octobre (1778).

Madame ma chère fille. Je suis extrêmement pressée CCLXXXVII.
et occupée aujourd'hui. Je ne peux que vous marquer par ce peu de lignes que, grâce à Dieu, tout se porte bien, et qu'à la fin d'aucun côté il n'y a plus de Prussiens chez moi. Dieu nous donne la paix cet hiver, c'est tout ce que je souhaite.

C'est un terrible jour pour moi, celui de demain. Quel compte à rendre de trente-sept ans de régence!

Je vous embrasse tendrement.

Ce 26 octobre (1778).

CCLXXXVIII. Madame ma chère fille. Le roi de Prusse nous morfond véritablement. Après que nous l'avons fait sortir de la Bohême, il entre à cette heure par la Haute-Silésie en Moravie. Nous y envoyons des troupes pour le déloger, il se retire à Troppau, et tout d'un coup on nous dit à cette heure, que s'étant retiré de Bohême, il a fait défiler par derrière des troupes, et le voilà en force pour nous faire face et au moins se soutenir l'hiver en Haute-Silésie; on dit même qu'il y est en personne. Si cela est, alors nous pourrions encore avoir quelque chose de plus décisif de ce côté, et nous avons tout lieu de croire que c'est un concert avec les Russes, qui se sont à la fin déclarés pour lui et contre nous. Je m'y attendais toujours, mais le trait est noir. Je ne crois pas que pour cette année leurs troupes viendront, mais sûrement la campagne future. Dans cet emplacement, où il se trouve à cette heure, il menace la Moravie, Hongrie et Galicie, sans que nous pouvons l'empêcher.

Nous nous livrions à la plus grande joie à revoir en quinze jours nos héros, et je crains bien que cela ne soit encore reculé pour toute cette année. La Marie attend le prince en quatre jours; jugez de sa joie, pourvu que tout ceci ne porte du changement. Mon cœur, qui voit toujours noir, ne me dit rien d'agréable; jusqu'à cette heure il n'avait que trop bien deviné.

Maximilien va bien, mais depuis deux jours je lui trouve plus mauvais visage, mais il ne se plaint de rien, et, grâce à Dieu, l'empereur va bien. Je suis si pleine des malheurs de mes peuples, que je ne sais jouir de rien et suis encore plus pesante et retirée que d'ordinaire. Je ne vaux rien du tout, mais je ne vous aime pas moins tendrement, étant toujours toute à vous.

Vous recevrez un paquet que j'ai oublié de vous annoncer, pour la chambre de la petite Thérèse pour l'inoculation. Tous les billets s'y trouvent, et Firmian est chargé de vous fournir l'argent.

Ce 2 novembre (1778).

Madame ma chère fille. Grand jour de dévotion, et qui l'est plus pour moi que pour d'autres, étant si vieille. J'ai perdu mari, sœur, enfants, amis, ministres civils et militaires, deux fois renouvelés. J'avoue, il est difficile de se trouver ainsi isolée en place aussi; j'en sens tout le poids et l'ennui. CCLXXXIX.

Ce vilain roi de Prusse nous tourmente, et tant de milliers d'hommes, à recommencer ses opérations en Moravie, ou même peut-être en Galicie, ce que je ne saurais croire, l'ayant garantie. Aussi peu me paraît-il vraisemblable que les Russes y concourent, et qu'ils doivent encore venir cet hiver, nous porter la guerre. De leur mauvaise volonté je n'ai jamais douté, mais cela paraît contre toute honnêteté publique et civile; enfin tout est perverti. La déclaration est claire et mauvaise de leur part, mais rien ne m'a tant étonnée que ce que deux jours avant que Galitzin [1]) nous l'a faite, la gazette de Florence l'a marquée. Une chose qui devait être sue de nous premièrement, a été divulguée autre part.

Le roi tient Troppau et Jägerndorf, le prince de Brunswick est marché à Oderberg; par là il menace la Moravie,

---

[1]) Der russische Botschafter in Wien, Fürst Demeter Galitzin.

tient Teschen et menace les salines en Galicie. Nos généraux croiaient si bien la chose finie, que le prince, que je trouve très-bien, est ici, Lacy vient aujourd'hui, et Laudon, de même Pellegrini et Charles Liechtenstein. L'empereur voulait encore visiter le cordon, mais je lui ai envoyé un courrier pour le faire venir ici, si la marche à Oderberg ne l'empêche; je tremble qu'il y court. Je n'aimerais pas dans ce moment-ci l'exposer là sans nos meilleurs généraux et troupes. Je suis vraiment affligée de tout ce contre-temps. Je commençais à goûter un peu de repos, la chute est cruelle.

Croyez-moi toujours bien sincèrement votre fidèle mère et amie.

Ce 9 novembre (1778).

CCXC. Madame ma chère fille. Aujourd'hui, l'octave des morts, est pour moi et pour quelqu'un qui a tous ses parents, amis, contemporains morts, un jour très-occupé et assez triste. Le vilain temps qu'il fait, l'augmente encore; il ne fait que pleuvoir, et tous les eaux sont débordés et les chemins impraticables. L'empereur m'a sacrifié quelques journées de plus dans les montagnes; voilà la nouvelle liste que j'ai reçue hier, qui me fait grand plaisir, et j'espère le 23 au plus tard, si cela ne se brouille encore, car on nous menace d'une nouvelle invasion en Bohême, mais que je ne saurais croire.

Tous les généraux que j'ai vus, ont bon visage, Lacy, Laudon, Liechtenstein, Pellegrini, Bréchainville, dont la femme se meurt[1]). Dieu veuille que l'empereur en soit de même.

---

[1]) Der Generalmajor Ludwig Graf Bréchainville und seine Gemalin Louise, geborne Gräfin Desfours.

La Russie, après sa déclaration, vient d'accepter la médiation avec la France. Je ne fais pas grand cas sur la réussite, et j'avoue, les espérances pour la paix se perdent journellement de plus. Jugez de mon abattement, car je ne prévois rien de bon.

La santé de Maximilien est bonne, mais je ne suis pas contente des incommodités dont il souffre, qui l'empêchent à monter à cheval; cela dure un peu trop.

Votre mari me marque qu'il rengraisse. Je ne le souhaite pas à ce point, qu'il l'a été, mais je voudrais entendre cette nouvelle de vous, cela me ferait grand plaisir.

Je vous embrasse tendrement.

Ce 16 novembre (1778).

Madame ma chère fille. Grâce à Dieu, voilà encore CCXCI. un peu de tranquillité. Le roi est à Breslau, et j'espère revoir à la fin de cette semaine l'empereur; les chemins et le temps sont bien mauvais. Je suis enchantée du retour de la Thérèse en ville, je vous prie de la ménager cet hiver.

J'ai été avant-hier chez le père Parhamer aux vêpres; j'y ai pris un rhume. J'ai la tête prise et un peu mal à la gorge, mais sans fièvre. En vingt-quatre heures cela se passera, ne mangeant pas, mais l'inondant toutes les deux heures.

J'ai fait un nouveau réglement dans ma chambre, mes femmes ou étant malades ou se mariant.

A l'avenir mes lettres vous arriveront dans ces couverts. Je vous embrasse.

Ce 22 novembre (1778).

CCXCII. Madame ma chère fille. Enfin je possède l'empereur, qui est arrivé ce matin nous surprendre à neuf heures à l'église, grâce à Dieu, en parfaite santé, mais fort maigri. Vous pouvez vous imaginer notre joie, ma consolation! Nous étions tous huit ensemble à l'oratoire; j'ai bien remercié Dieu de m'avoir conservé et ramené ce cher fils. Que ne ferais-je si la paix s'en suivait, mais sur cela il faut la volonté des deux, et la situation a bien changé avec le secours des Russes et le maintien de cet hiver en Silésie.

Je suis charmée que vous avez du beau temps, que vous en profitez encore; chez nous l'hiver est en entier. Demain nous avons gala pour notre chère grand'-duchesse. Je vous embrasse.

Ce 30 novembre (1778).

CCXCIII. Madame ma chère fille. Nous avons le temps le plus triste et humide, il y a bien des malades. Je suis étonnée, comme la grand'-duchesse soutient tout cela, n'est nullement frileuse, et ne fait pas de feu encore. Lui en revanche est dans la cheminée, et on ne peut le faire sortir. Je souhaite que l'empereur se porte si bien en hiver qu'en été; c'est une terrible chute de repos et d'inquiétude. En Silésie cela n'est pas encore tranquille; nos avant-postes se sont chamaillés encore à Weisskirchen le 27. De part et d'autre on s'est bravement conduit, la perte aura été de quatre cents hommes des deux côtés. J'avoue, je regrette beaucoup nos deux cents braves gens, n'ayant abouti à rien qu'à se battre. Chacun

s'est retiré dans ses anciens quartiers. Il n'y a pas de détails encore; c'est le général Stein qui les a commandés.

Combien de fois, mes chers enfants, est-ce que je ne pense à vous! Chaque jour, chaque circonstance est profondément gravée dans mon cœur. Le même train commence que l'année passée, et je prévois le même mécontentement. Ne suis-je pas malheureuse, que ce qui fait le bonheur des autres mères, fait mon malheur! J'avoue, j'en suis pénétrée et troublée, de façon que j'ai peine à me traîner. Cela est pour vous seule, mais j'avoue, mon cœur opprimé a cherché dans le vôtre à s'épancher, étant sûre que vous partagez mes peines. Je vous embrasse.

Ce 7 décembre (1778).

Madame ma chère fille. Une veille d'une grande fête et très-particulière pour moi, ayant été le jour de naissance de feu notre adorable maître et mon époux, m'empêche de m'étendre de plus. Il n'y a rien de nouveau, nos santés sont bonnes, mon cœur et ma tête sont affectés, en regardant le passé, le présent et l'avenir, mais toujours votre tendre mère. CCXCIV.

Ce 14 décembre (1778).

Madame ma chère fille. Je suis de nouveau enrhumée et plutôt enchifrenée; cela est incommode et m'impatiente. Mes yeux coulent et mon nez, sans la moindre fièvre. Nous avons eu un *scirocco* qui a fait fondre toutes les neiges dans les montagnes. Rien de nouveau, ni de guerre ni de paix. CCXCV.

Les santés sont bonnes, mes Toscans nous quitteront le 7 de janvier. Huit enfants exigent des soins, lui en est fou plus qu'elle. Ce départ m'afflige, et je suis en peine pour la saison. De toute façon j'ai le cœur opprimé, et je suis bien aise de me mettre ces jours en retraite. La reine nous fait languir aussi, je ne suis pas entièrement tranquille sur ses couches. Je vous embrasse.

Mes compliments à la Melzi.

Ce 21 décembre (1778).

CCXCVI. Madame ma chère fille. La vôtre du 12 m'a bien touchée, et je ne me suis pas trompée, en comptant sur votre tendre attachement, ce qui fait un sujet de grande consolation pour moi. Vous rendez justice à mes sentiments, qui ne finiront qu'avec mes jours, et je connais vos cœurs et compte bien là-dessus.

Notre situation est toujours la même, entre paix et guerre mais je me flatte un peu plus pour la première. Le voyage de Léopold reste toujours fixé au 7 janvier, si des circonstances physiques ne l'empêchent. Les dévotions, les affaires qui augmentent journellement, ou ma décadence, qui a besoin de plus de temps, m'empêchent d'être plus longue. En vous embrassant tendrement . . . .

Ce 28 (décembre 1778).

CCXCVII. Madame ma chère fille. Dans le plus grand gala pour la délivrance de la reine [1]), entre le baisemain et l'apparte-

---

[1]) Von Frankreich.

ment je me hâte de vous écrire, n'étant nullement contente de cette cinquième Thérèse. Le courrier qui est venu depuis, m'a rassurée, car dans les trois heures elle a été très-mal, hors d'elle, étant en convulsions. On l'a saignée au pied, cela l'a remise. On dit à cette heure que tout va au mieux. Je veux l'espérer, mais je ne suis pas entièrement rassurée.

Vous pouvez vous imaginer, combien ces fêtes de Noël ont contribué à mes réflexions de l'année passée. Il y en a cette année qui ne cèdent pas beaucoup à celles de l'autre année. Dieu vous accorde une heureuse et tranquille année, je vous la souhaite bien de tout mon cœur. Pour moi je n'ose plus l'espérer; la volonté de Dieu soit faite.

Votre mari veut que je réponds tout de suite pour la permission des bals pour le public; sans publication il les laissera aller, mais à la cour rien de public, des parties closes, mais point de fête. Je souhaite de devoir vous envoyer bientôt un courrier avec la nouvelle qui pourrait vous faire tenir des fêtes, mais il paraît que nous en sommes encore loin, hors un heureux hazard qui n'est guère pour moi.

Je dois vous avertir que tout le paquet d'office de la dernière poste a été volé. De la Lombardie aucune lettre, ni de votre mari ni de Firmian, ni à la chancellerie ni à Pichler. Les lettres de Rome et de Naples se sont trouvées ouvertes et déchirées, mais rien du tout de Milan que votre chère et tendre lettre de Varese. Cela devient un peu trop fort; c'est arrivé entre Friesach et Neumarkt en Styrie.

On m'appelle, je n'ai que le moment de vous embrasser.

1779.

Ce 4 janvier (1779).

CCXCVIII. Madame ma chère fille. J'espère que notre bon vieil ami, votre grand-père, se porte mieux de son rhumatisme. Vous avez bien raison de dire qu'à son âge tout est à craindre. Si vous le jugez à propos, faites-lui mon compliment pour la nouvelle année. J'avoue, j'ai quitté l'ancienne avec plaisir, car depuis le jour de l'an, que vous m'avez vue, jusqu'au dernier elle m'était fatale, ayant appris la mort du prince de Naples, qui me fait une peine infinie, et surtout pour les parents. La méthode d'annoncer grand gala pour les trois jours qu'il est exposé et enterré, où tous les grands, les magistrats et les ministres étrangers sont invités, a de quoi s'étonner, quoique dans le fond c'est bien son plus beau jour, et qu'il a fini heureusement sa carrière.

La reine me marque qu'elle n'a pas senti de changement, étant grosse de huit mois, et très-incommodément. Je lui souhaiterais un fils, mais elle aura une fille comme celle de France, qui a été sauvée par son accoucheur [1]) qui, sans hésiter, l'a saignée, ce qui l'a sauvée. Tout le sang lui étant monté dans la tête, elle étouffait; elle était sans connaissance et noire dans le visage. La fille est grande et forte;

---

[1]) Bekanntlich der ausgezeichnete Chirurg Vermond.

j'avoue, elle ne me fait pas grand plaisir. On l'appelle Madame, fille du roi; c'est une cinquième Thérèse.

Le présent que j'ai envoyé à la reine, qui consistait entre autres choses en deux vases de bois pétrifié avec des fleurs en biscuit, mêlées d'insectes de diamants et travaillées très-bien en bronze, est arrivé en poudre. J'en étais d'autant plus fâchée, n'ayant rien d'autre préparé, et que l'ouvrage était beau et de goût.

Toutes les moindres anecdotes que vous relevez du jour de l'an,. m'ont bien touchée et me confirment de plus en plus de votre tendre attachement. Celui de cette année était tout différent. La grand'-duchesse n'a pas été habillée le matin, et n'a assisté au dîner à cause du doute où nous en sommes, ni au baisemain ou à la table, seulement le soir à l'appartement. Son mari compte différer son départ entre le 20 et le 28, pour être sûr de son état. J'ai déjà marqué à votre mari qu'il n'aille point le voir dans son passage; il est très-pressé. Mais si vous pouvez lui procurer qu'à Modène on ne l'arrête non plus, il vous serait obligé. A son retour on pourrait le voir, mais à cette heure il est très-pressé.

D'une semaine à l'autre j'espère de pouvoir vous marquer de plus sur la paix tant désirée, mais je commence à m'en flatter beaucoup, de façon que les masques seront permises. Le carnaval est court, à la cour il n'y aura rien du tout, ni course de traîneaux. La grand'-duchesse a perdu le jour de l'an à peu près sa tête, comme vous à la course. Les têtes énormes qu'on porte à cette heure, ne peuvent se tenir sans grande incommodité. Elle se sert du friseur Luxembourg, qui la coiffe entièrement selon la mode, haut et large.

Je vous prie de dire à votre mari, qu'il m'a porté guignon par son étonnement des quatre mariages annoncés dans ma chambre. Il n'y a qu'un de sûr et qui m'incom-

mode beaucoup, celui de la Dunand avec Wiesenthal, fils de Schleichhart. La grande Normann a un rhume depuis deux mois, qui a l'air poumonique. L'époux hésite, je serais bien aise si elle me restait, mais elle serait au désespoir, aimant son vilain Monsieur qui a déjà eu deux femmes. Celui de la cadette Normann, je ne le trouve pas assez convenable et l'ai renvoyé: elle n'en est pas fâchée. Et le quatrième, celui de la Conti, la Marianne, que ses parents n'ont pas approuvé, étant un vieil homme de la garde allemande. J'en suis d'autant plus aise qu'elle est à cette heure ce que j'ai de mieux; sa santé seule me déplaît.

La lettre charmante de la Thérèse ne m'a pas seulement fait plaisir, mais j'ai admiré le style et le caractère. Je lui répondrai d'abord que j'aurai un peu plus de loisir. Vous faites très-bien de la faire penser elle-même, mais je ne voudrais pas qu'elle soit trop sérieuse. A cet âge il faut jouir de tout et ne pas s'abandonner à ces réflexions qui ne viennent que trop tôt.

Je suis rendue aujourd'hui de ma journée, et vous embrasse tendrement.

Ce 11 de l'an (1779).

CCXCIX. Madame ma chère fille. Me voilà encore quitte de mon rhume; je souhaite que Ferdinand le soit de même à si peu de frais. Le grand-duc compte encore partir le 25 ou le 26; il passera par le Tyrol et ne se pressera pas. Le froid est perçant chez nous, j'espère que jusque là il diminuera un peu, mais ne dégèlera pas. Il reviendra d'abord après Pâques, chercher sa femme. J'avoue, je suis un peu inquiète pour elle, surtout tant que l'accoucheur Vespa, auquel elle a toute sa confiance, ne sera pas ici.

Les nouvelles de France sont, grâce à Dieu, bonnes. J'ai reçu quelques lignes de la reine même, dans la lettre du roi qui fait aussi son secrétaire. Il lui a marqué bien des attentions et tendresses, et l'a bien rassurée sur la fille. Effectivement le silence morne, qui a suivi son accouchement, lui a appris le sexe, dont elle a été si saisie, qu'elle a failli en mourir, si l'accoucheur ne l'avait saignée sur le champ. Mais ma pauvre reine de Naples m'occupe bien autrement, et la perspective d'accoucher dans cette désolation, après une grossesse très-incommode.

Je vous fais bien mon compliment que le duc sort de nouveau, et je suis enchantée qu'il était si content, que vous lui teniez compagnie; c'est une grande consolation de pouvoir être utile à ses parents.

Notre carnaval a commencé hier assez mincement, seulement deux cents masques, personne de la famille hors Maximilien. Je ne suis pas encore rassurée entièrement sur sa santé, il n'engraisse que trop, mais il a encore la jambe enflée et une tache rouge. Je crains les fatigues à cheval.

Dieu veuille nous accorder la paix! On devrait le croire, mais on ne peut l'assurer avec ce méchant homme.

Le général Brockhausen, frère de la Origoni[1]), est mort d'une goutte remontée en peu de jours; c'est une perte pour le service. On dit ici le pauvre Bossi fou. Mon grand favori Bolognini compte aussi se retirer, sa santé ne lui permettant de continuer. Il sollicite seulement le grade de général, je ne sais s'il réussira. Je répondrai un de ces jours à la chère Thérèse et vous embrasse tendrement.

---

[1]) Die Marchesa Maria Theresia Origoni, geborne Brockhausen.

Ce 15 de l'an (1779).

CCC. Madame ma chère fille. Bolognini aura le bonheur de vous remettre celle-ci avec un paquet et une lettre pour la charmante Thérèse. Il ne part pas content, mais qui l'est à cette heure? Je ne saurais vous représenter la tristesse qui règne ici; ce n'est rien en comparaison de ce que vous avez vu. J'avoue, je ne comprends pas comme cela finira, car pour durer, cela n'est pas possible, c'est trop fort. Nous sommes entre la paix et la guerre; je souhaite trop la première pour ne craindre qu'elle ne se fasse pas, quoiqu'on devrait l'espérer.

Je suis depuis quelques jours affectée d'une légère érésipèle qui va déjà mieux, sans fièvre; je ne vous le mande que pour ne vous rien cacher et imiter votre exactitude à me mander les moindres dérangements de vous deux et de nos chères petites, unique moyen à me tranquilliser.

Je ne vous cache pas que la perte du fils de la reine de Naples m'affecte beaucoup et augmente mes ennuis qui n'ont pas besoin de se multiplier. Léopold compte partir encore le 25 ou 27; j'avoue, tout cela m'abat et m'anéantit. Je vous embrasse tendrement.

Ce 18 de l'an (1779).

CCCI. Madame ma chère fille. Le voyage de Léopold a été différé au 3 de février, ce qui m'a fait grand plaisir, et j'en aurais encore plus, s'il l'était jusqu'en mai, car je ne doute plus que la grand'-duchesse ne soit grosse; son visage même le dénote. Elle a été hier à la première redoute. On a dû



y forcer les gens par des billets gratis de six cents, qu'on a partagés aux *Kammerjungfern,* laquais, *Stubenmädel* etc. pour remplir la salle; il y avait quatorze cents masques. Comme c'est mon jour de retraite, je n'ai vu personne; je ne sais si elle en aura été contente. Je crois qu'oui, tout lui ferait plaisir; autre chose c'est pour lui.

J'ai de nouveau un rhume et quelques rougeurs au visage, sans fièvre. On me marque aussi que vous êtes enrhumée légèrement. Je suis bien aise que notre bon duc ne sort pas de chez lui; il faut lui procurer de l'amusement à la maison, unique moyen de le conserver, ce qui sera d'autant plus facile, logeant à la même maison.

Je vous prie de dire à votre mari, que Bolognini a été si pressé de partir, que, quand je lui ai envoyé ma lettre pour lui, il était parti de Vienne depuis deux heures. Il la recevra, mais un peu vieille, par Wied, ne pouvant la donner à la poste. Assurez-le que, si nous avons la paix, il recevra un courrier; j'en aurais trop de joie. Une bonne n'est pas à espérer, mais une moyenne.

Pour laisser reposer un peu ma tête qui n'est pas mûe, mais lourde, je vous embrasse.

Undatirt. (Januar 1779.)

Madame ma chère fille. C'est le maréchal Wied qui aura le bonheur de vous remettre celle-ci. Il n'est pas indigne de vos bontés, et je suis sûre qu'il vous conviendra à tous deux. Je lui porte envie de vous voir, et surtout nos chères petites poupées. Je vous embrasse tendrement. CCCII.

Ce 25 de l'an (1779).

CCCIII. Madame ma chère fille. Vous ne recevrez que ces peu de lignes, vous ayant écrit par le maréchal Wied qui part demain; je souhaite que son rhume n'empire en chemin. Nous avons des belles journées, mais un grand froid. Le voyage de Léopold reste à cette heure décidé au 3 par le Tyrol, les lettres arrivées hier l'ayant décidé, ayant presque tous ses gens employés malades.

Grâce à Dieu, la famille jouit d'une parfaite santé. Mon rhume ni la rougeur au visage n'ont pas eu des suites, mais cela revient à tout moment. Ferdinand me marque une idée d'une saignée, dont je ne serais contraire; elle pourrait nous mener plus vite à nos souhaits, au moins chez moi c'était immanquable, mais il y a une grande différence entre vous et moi; le médecin doit le savoir.

Ce que Ferdinand me marque pour le canal, me fait d'autant plus de peine, que c'est à lui qu'on doit cet ouvrage qui avait tant de contradiction. Qu'on se laisse seulement le temps de le bien, bien éplucher! Je vous embrasse tous deux tendrement.

Pour la fille de la *Kammerfrau*, je ne saurais la prendre chez moi. Il m'en faut d'un certain âge et qui savent me lire en différentes langues.

Voilà le courrier de retour à Breteuil, qui porte qu'avant le 19 de février nous ne pourrons savoir rien pour la paix ou la guerre. Voilà les malheurs de cet horrible éloignement.

Ce 1er février (1779).

Madame ma chère fille. Nous avons un mauvais temps qui cause bien des fluxions et maladies; notre grand'-duchesse en est du nombre. Cette humeur rhumatique qu'elle avait au côté et à l'épaule, s'est déclarée en rhume, elle tousse très-sèchement, et je lui trouve très-mauvais visage, un peu de fièvre tous les soirs. J'avoue, je ne suis pas à mon aise. Son accoucheur ne peut arriver que le 10, elle n'a aucune confiance dans nos médecins et médecines, quoiqu'elle fait tout, mais l'état de grossesse, dont je ne doute plus, est un surcroît d'inquiétudes. Lui reste ici, et j'avoue, j'en suis soulagée de toute façon. CCCIV.

Notre hiver se passe bien agité en dedans; Dieu nous préserve que l'été ne le soit par la guerre. Rien de nouveau de la paix; j'avoue, je ne vois rien qui puisse me rassurer, et tout à craindre.

Je suis bien aise que je n'ai insisté pour Bolognini. Rosenberg[1]) qui a quitté, a dû passer à renoncer à tout grade militaire et à toute pension. Cette règle ayant été prise en temps de guerre, si on veut nonobstant se retirer, il faut passer par là.

Je suis enchantée que la médecine vous a épargné une saignée; je compte faire de même après-demain. Je vous embrasse.

---

[1]) Wolfgang Philipp Graf Orsini Rosenberg, jüngerer Bruder des vielgenannten Vertrauensmannes der Kaiserin, Grafen Franz Xaver Rosenberg. Ersterer, 1734 geboren, war Oberst des Regimentes Callenberg und gegen Ende des Jahres 1778 durch Krankheit genöthigt, das Lager bei Hohenelbe zu verlassen. Da seine Gesundheit sich nicht besserte, sah er sich genöthigt, seine Charge zu quittiren. Josephs Entscheidung vom 22. Jänner 1779 lautete: „Da in Kriegszeiten denen quittirenden Offizieren „noch Pension noch Charakter beigelegt werden kann, so ist Rosenberg „darnach zu behandeln."

Ce 8 février (1779).

CCCV. Madame ma chère fille. J'ai reçu votre chère lettre avec d'autant plus de plaisir, puisqu'elle m'apprenait et me rassurait sur l'état de votre santé et saignée, et vous aurez trouvé par mes lettres, reçues depuis, que j'ai pensé comme les dames à Milan, que cela pourrait accélérer une grossesse, et je vous ai même cité mon exemple. Je ne suis donc nullement fâchée, que vous l'avez été, surtout ne vous sentant affaiblie, car autant que je souhaite un petit-fils, si cela se devait faire aux dépens de votre santé, tout souhait cesserait, et votre conservation m'est trop chère et nécessaire pour le bonheur de mon fils. Mais je suis toute édifiée que vous y avez pensé vous-même; une grossesse ne peut jamais être sans incommodité de la mère. Je vois combien notre bonne grand'-duchesse doit se ménager; elle le fait avec la dernière exactitude, et j'attribue à cela seul que nous n'avons eu une fausse-couche.

Grâce à Dieu, Vespa est arrivé et la trouve bien, et ils partiront par la voie de Venise d'abord que quinze semaines seront passées. J'avoue, je serai bien inquiète avant de les savoir arrivés.

Maximilien nous quitte aussi, il va à Bade à cause de l'enflure de sa jambe. Vous vous souviendrez que je n'étais jamais contente de sa santé. Je souhaite que cela le rétablisse ou l'empêche de suivre à l'armée, dont il serait au désespoir, mais je fais ce souhait en cachette.

Rien de la paix. Le roi de Prusse a voulu prendre sa revanche, et a poussé un corps de dix mille hommes dans nos quartiers par différents postes. Il ne nous a surpris dans aucun endroit, mais où il était plus fort, il a poussé nos postes, et après avoir pillé une ville, Brux, il s'est retiré

comme ci-devant chez lui. Notre perte entre morts, blessés et pris n'ira pas à cent quarante hommes et deux canons, et la leur ne sera pas moindre, surtout en déserteurs. Ce sont ces affaires que je ne peux pas souffrir, qui n'aboutissent à rien et ne font que des malheureux.

Je suis appelée pour le chapelet, et l'empereur est dans mon cabinet. Je me presse et vous embrasse.

Ce 14 février (1779).

Madame ma chère fille. J'ai écrit aujourd'hui par un courrier napolitain à votre mari, croyant qu'il recevrait plus tôt cette lettre que par la poste, mais j'apprends qu'il fait un détour et ne passera pas à Mantoue. Je crains que cette lettre ne se promène et vienne plus tard. Je vous dirai donc par celle-ci, qu'avant-hier fort tard nous avons reçu un courrier de Breslau, qui annonçait que le roi de Prusse était entièrement d'accord avec notre ultimatum, et qu'il ne dépendait que du retour du courrier de Pétersbourg pour pouvoir signer cette tant désirée paix. Je vous avoue, je ne m'y attendais pas du tout, et ma joie est bien sincère, mais je n'ose m'y livrer tant que tout ne soit signé. CCCVI.

En même temps qu'il nous fit faire cette déclaration, il est marché de Breslau à Schweidnitz avec vingt bataillons et ses gardes. J'avoue, on ne peut compter avec lui qu'à coup sûr. Je ne saurais croire que la déclaration qu'il a faite à Repnin[1]), qui l'a écrite en son nom à Breteuil, tous

---

[1]) Fürst Repnin war bekanntlich Russlands Vermittlungsbotschafter bei dem Friedenscongresse zu Teschen.

deux les ministres nommés des puissances médiatrices, puisse souffrir des doutes, mais je souhaite trop la paix, pour ne pas craindre un contre-temps. Vous direz à votre mari que j'ai voulu envoyer un courrier, mais je n'ai pas voulu insister, ayant été trouvé mauvais, rien n'étant encore signé.

Pour les emprunts votre mari trouvera plus de facilité, espérant que nous n'aurons pas besoin de si grandes sommes, mais sur cela le prince Kaunitz lui fera tenir les éclaircissements.

C'est en grande hâte que je vous embrasse tendrement, on m'attend.

Ce 22 février (1779).

CCCVII. Madame ma chère fille. Je suis bien fâchée des nouvelles de Wied, mais je suis bien aise de ce que votre mari me marque de vos deux santés, et en même temps de la lettre du duc. Nous avons le plus beau temps, même trop beau.

Après l'espérance que je vous ai marquée, il y a huit jours, de la paix, on aurait dû s'attendre que le roi ne ferait en même temps une invasion en Bohême. Cela s'est pourtant fait; il est actuellement à Braunau. Cela aboutira à piller et amener les sujets et le bétail et rendre encore plus de malheureux. Vous vous souviendrez que ma joie n'était pas entière, encore moins la confiance que j'en avais, connaissant par une expérience de trente-huit ans ce cruel ennemi. Paix ou non, notre courrier le décidera, qui reviendra en dix jours; cette attente n'est pas agréable.

Je suis extrêmement occupée et pas encore entièrement tranquille de la grand'-duchesse, à laquelle je trouve si mauvais visage. Je vous embrasse tendrement.

Ce 1er mars (1779).

Madame ma chère fille. Toujours en grande hâte, ayant CCCVIII.
des expéditions à l'infini ce soir pour la France, Bruxelles et Breslau. Je vous dirai que les apparences de paix augmentent toujours, que Repnin et Breteuil partiront le 8 pour Teschen à signer la tant souhaitée conciliation. On devrait croire la chose faite, mais je n'ose encore. Il faut la signature, et il y a encore tant d'intérêts et hazards, que je n'oserais m'en flatter, d'autant plus que par représaille, à cause de la marche à Braunau, nous avons ordonné une en Silésie, dont nous ne pouvons savoir l'issue qu'en deux jours, et qui pourrait faire changer et aigrir les choses de nouveau.

Jugez de ma situation; outre cela le départ de ceux de Florence m'accable, et je ne suis pas contente de la santé de Maximilien. Je vous embrasse.

Ce 8 mars (1779).

Madame ma chère fille. Depuis neuf heures mes en- CCCIX.
fants de Toscane m'ont quittée; j'avoue, j'en suis très-affligée. Je me suis accoutumée à les voir, à jouir de leur union, de leurs attentions pour me soulager. Me voilà encore plongée vis-à-vis de moi-même, et seule. Le triste, dont mon cœur est rempli, rend cette compagnie à charge, surtout dans le moment présent, où l'armistice a été accepté, où les ambassadeurs sont partis ce matin et doivent se trouver tous le 10 à Teschen pour commencer leurs négociations. J'ai bien peur qu'elle traînera à cause des prétentions de la Saxe au Palatin. Il faudrait entretenir nos armées à si grands frais ensemble, la troupe sera désolée, tant de malheureux que cela

fera encore par les réformes et congés, le manque d'argent, les pays épuisés. On ne sentait pas tant tout cela dans l'agitation d'une guerre, mais à cette heure ce sera plus qu'accablant et pour moi de toute façon. Marie Thérèse sera encore plus malheureuse que la reine, c'est dit beaucoup.

Le temps se met au froid, et même il a commencé à neiger, autre inquiétude pour les voyageurs qui n'arriveront que le 28 ou 29. Je vous conjure, mes enfants, de vous conserver, une inquiétude de plus de votre part m'assommerait. J'en ai assez pour Maximilien, lequel je ne trouve nullement mieux de ses bains, où il est encore retourné aujourd'hui, donnant à dîner aux voyageurs, à l'empereur, au prince Albert et à elle. Tous sont revenus touchés à cinq heures; les autres sont partis à trois heures à Neustadt. Voilà la route qu'ils tiendront.

Je suis bien fâchée de la perte de Wied; il est bien heureux de mourir regretté des honnêtes gens, et tranquillement. J'ai eu la Vasquez bien malade d'une espèce de petite-vérole qu'on appelle *Feuchtblattern,* très-incommode; elle va mieux, mais ne sort pas encore. Nous avons bien des malades, mais plutôt dans les basses classes que chez la noblesse, surtout les jeunes gens meurent beaucoup. Mon esprit est extrêmement noirci aujourd'hui; je finis, vous assurant que je vous aime bien tendrement.

Ce 14 mars (1779).

CCCX. Madame ma chère fille. Des bonnes nouvelles de nos voyageurs, du beau temps, le congrès commencé, ce sont des nouvelles bien agréables, mais votre beau-frère empoisonne tout cela. Le bain a empiré de façon le dépôt dans

la jambe, que je tremble qu'il faudra le lui ouvrir, et je n'ai aucune confiance dans nos chirurgiens. A son âge cela fait de la peine, pour l'avenir surtout; j'en suis toute occupée.

Je vous prie de dire à votre mari, comme on ne m'a pas fait de représentation sur l'emprunt, je n'en parlerai non plus, n'aimant pas me mêler des finances, surtout à cette heure. Mais il me doit une réponse sur le choix du confesseur et le réglement de ses dévotions, qui tarde et me fait craindre bien de la négligence. Je vous embrasse.

La Wildenstein[1]) est mourante.

Ce 22 mars (1779).

Madame ma chère fille. Un courrier de Teschen avec mille difficultés qui arrêtent la grande conclusion, rien dans l'essentiel, mais assez pour ne pas achever, m'a occupée la moitié de la journée. Le soir j'avais toutes les dames de l'ordre, pour tirer les heures pour demain, la fête ne pouvant se tenir jeudi, à cause de la grande fête. J'ai vu Maximilien aussi, qui est bien et a bon visage, mais la jambe est toujours la même. Cela m'a occupée de telle façon, qu'il est près de dix heures, et j'avoue, je suis un peu rendue, et vous embrasse tendrement. CCCXI.

---

[1]) Die verwitwete Gräfin Marianne Wildenstein, geborne Freiin von Schatzel, früher Aja bei den jungen Erzherzoginnen. Sie starb jedoch nicht, als Maria Theresia, die Alles im düstersten Lichte sah, es vorhersagte, sondern die Kaiserin selbst theilte fast fünf Monate später — am 2. August — ihrer Schwiegertochter mit, dass die Gräfin Wildenstein sich wieder wohl befinde.

Ce 29 mars (1779).

CCCXII. Madame ma chère fille. La semaine sainte, ma retraite, mon âge et les angoisses pour Maximilien me rendent presqu'à rien. On a déjà fait deux incisions à la jambe, et je crains qu'on en fera encore d'autres. Aucune matière, rien que de l'eau putride, et il y a à craindre pour l'os de la jambe. On tient actuellement une consulte; je ne doute nullement que Hardegg informera de tout votre mari. A le voir, cela rassure; il est assis sur son canapé, tout habillé, les plus belles couleurs, à ce qu'il dit, ne souffrant pas, et tranquille. Dieu lui donne la continuation, je veux bien avoir mes inquiétudes pour rien, mais j'avoue, je suis basse.

Rien de la paix; c'est aussi de ce côté que les choses me déplaisent.

Je vous embrasse.

Ce 5 d'avril (1779).

CCCXIII. Madame ma chère fille. J'avoue, le secret qu'on m'a fait d'un événement qui n'était que tout ce qui pouvait me faire plaisir[1]), m'a d'autant été plus sensible par la comparaison, comme je ne pourrais me rassurer en cas d'un accident fâcheux, chute ou autre, et par là toute tranquillité bannie de mon cœur, ne pouvant plus y compter. L'effet que cela procure, est qu'on doit en charger d'autres par devoir de ce qu'on attendait par tendresse et confiance filiale. Il faudra un peu de temps pour guérir cette plaie, mais je

[1]) Vergl. II. 187, Anm. 1.

ne suis pas capable de rancune et ne vous en toucherai plus rien, comptant que vous ne me donnerez plus de sujet de m'en souvenir.

Votre beau-frère est toujours de même, et la paix n'avance non plus, ce qui me désole. Nous avons un chaud comme en juin, beaucoup de malades. Les affaires dans la semaine sainte se sont beaucoup accumulées; je vous embrasse.

Ce 12 d'avril (1779).

Madame ma chère fille. Mon fils me mande que vous avez soutenu très-bien les grandes et consolantes cérémonies de la semaine sainte, mais sans lavement des pieds, dont je suis contente qu'on ne l'a tenté. Ce n'est nullement une position pour une dame grosse, et sur ce point de précaution j'avais toute ma confiance dans les soins de mon fils. CCCXIV.

Vous me parlez d'un voyage à Mantoue; j'espère que Borsieri et l'accoucheur iront avec, et que ce voyage se fera tout à votre commodité. Vous souhaitez de prendre votre aînée avec; rien de si naturel, surtout Madame sa grand'-mère souhaitant de la voir. Mais je vous avoue, je ne suis pas entièrement de cet avis. C'est le premier voyage et changement d'air, que ce cher enfant fera. Mantoue n'est pas un endroit qui rassure; mais ce qui me fait le plus de réflexions, c'est qu'il n'y a pas encore une année que l'inoculation a été faite, et ordinairement dans son courant les enfants ou font une maladie ou prennent la rougeole ou autre ébullition. J'avoue, je ne saurais être tranquille, tant pour ce précieux gage que pour vous autres. Quelle épouvante, si cet enfant prenait une maladie!

Vous avez voulu savoir mon sentiment, je vous le dis avec cette sincérité et tendresse que je vous porte. Si elle ne venait que pour peu de jours, deux ou trois, pour voir sa grand'-mère, mais un séjour de quelques semaines, j'avoue, me paraît doublement hasardé, surtout dans votre situation.

Je suis inquiète pour la reine de France, qui a la rougeole et en a été assez incommodée d'un mal de gorge, avant qu'elle est sortie. Ma pauvre reine de Naples a été aussi incommodée par l'épouvante, d'être sur le point de perdre sa seconde fille par la même scarlatine, dont elle a perdu son fils, duquel elle ne peut se consoler.

Maximilien va très-doucement, à ce qu'on dit, mieux, mais il console à le voir, cette patience, cette tranquillité, cette bonne humeur qui ne le quitte dans aucune occasion. Pas un mot d'impatience ou d'ennui, il s'occupe, il lit, grande ressource, il fait musique, entend sa messe tous les jours, fait conversation, et passe ainsi les vingt-quatre heures, à dormir huit à neuf, le reste en philosophe, mais chrétien. Je ne peux assez remercier Dieu de me procurer une telle consolation, et je dois dire, l'admirer. J'avoue, moi-même, je ne me croirais pas assez forte à me conduire ainsi. Toutes les trois heures médecines et décoctions, point de café ou autre déjeuner, point de souper du tout. Son dîner consiste dans une petite portion de soupe, un plat de légumes, dessus deux *Briesel* ou deux foies de poulet et un poulet rôti, rien d'autre depuis quatre semaines, un peu de Tokay à la fin. Connaissant l'amitié que vous avez pour ce cher beau-frère, j'entre dans ce détail, pour partager avec vous ma consolation.

L'Elisabeth a perdu sa voix depuis lundi de Pâques, son agitation fait qu'elle en aura encore pour quelques jours.

Rien de Teschen. Je vous avoue, mon cœur commence à trembler. Voilà un second incendie à Braunau, comme

celui de Jägerndorf. Ce ne sont plus les souverains qui se font la guerre, mais on la fait au pays, aux paysans, comme des Tartares. Les Turcs et Russes ont fait mieux leur paix et l'ont signée depuis le 21 mars.

Je vous embrasse.

Ce 15 d'avril (1779).

Madame ma chère fille. Il n'y a que treize heures, que j'ai écrit à votre cher mari par le courrier, étant le jour aujourd'hui que je lui écris toujours. J'ai préféré de vous répondre sur vos deux dernières lettres, en vous assurant que ma tendresse ne saurait diminuer pour vous, ni être capable d'aucune rancune. Mais il me faudra un peu de temps pour que cette confiance, que j'avais sans réserve, se rétablisse. Vous ne me donnerez plus de sujet, et je me trouve très-portée de vous assurer, que je ne vous laisserai rien à désirer, et que je n'en parlerai pas et tâcherai de ne m'en pas même souvenir, vous embrassant tendrement. CCCXV.

Ce 19 d'avril (1779).

Madame ma chère fille. Je vous annonce la paix, Dieu en soit loué. Comme elle n'est qu'arrangée et pas signée, je ne voudrais pas qu'on le sût par moi. Aux conférences de Teschen nous sommes d'accord, reste à voir si le roi le sera. Je ne saurais presqu'en douter, mais avec lui il faut aller bride en main. Nous avons à nous louer beaucoup des CCCXVI.

ministres médiateurs, de Breteuil et Repnin, qui ont bien travaillé à finir la besogne.

On a fait encore deux incisions à Maximilien; il me paraît qu'il s'en trouve assez bien, mais il fait pitié.

Je n'espère pas que la marche de la petite aura des mauvaises suites. N'ayant rien aux jambes, il faudra seulement prendre bien garde, qu'elle ne se jette pas plus d'un côté que de l'autre, et pas sur un pied, et qu'elle tienne, même assise, les jambes également.

Je suis bien charmée que le séjour de Monza vous a fait tant de plaisir, et que vous ne danserez pas au bal.

Les nouvelles arrivées de Teschen m'ont occupée tellement, qu'il est dix heures du soir. Je vous embrasse.

Aujourd'hui s'est mariée, à mon grand regret, la Dunand[1]).

Je vous envoie cette belle galanterie à mettre aux montres.

Ce 26 avril (1779).

CCCXVII. Madame ma chère fille. Grâce à Dieu, je jouis de plus de liberté, espérant d'une semaine à l'autre la signature de la paix. Mais tout est conjuré à me faire languir et me faire racheter cher ce grand bien.

J'ai pris aujourd'hui médecine, dont je me porte bien le soir. L'empereur a été travaillé beaucoup des hémorrhoïdes, sans avoir de fièvre ou mauvais symptômes, mais cela rend triste et inquiet; il est mieux, mais pas entièrement guéri. Le pauvre Maximilien est toujours de même.

---

[1]) Die Kammerdienerin Magdalena Dunant selbst war es, welche sich am 19. April 1779 verheiratete. Hienach ist die Anm. 3, Bd. II. S. 172 zu berichtigen.

Celle-ci vous trouvera à Mantoue; pour combien de temps comptez-vous y rester? Le temps s'est changé depuis deux jours, il fait même froid.

Je vous embrasse tous deux et vous assure de toute ma tendresse.

Ce 3 mai (1779).

Madame ma chère fille. Quoiqu'il a plu de temps en temps depuis le 25, c'était plutôt d'orage, et n'a pas seulement étanché la poussière qui est terrible, et la chaleur de même. CCCXVIII.

J'ai répondu la poste passée à votre cher mari sur le voyage de Mantoue, comptant que mes lettres étaient en commun entre vous comme à Florence et Presbourg. Celle-ci vous trouvera à Mantoue; je souhaite que la chaleur ne continue comme elle commence. Je la sens d'autant plus, que je suis encore ici en ville autant pour les affaires que pour l'état de Maximilien, qui a encore pris médecine aujourd'hui, et qui commence à se plaindre furieusement de l'autre jambe. J'avoue, cela me remet dans les plus grandes inquiétudes, d'autant plus qu'on fait à cette heure des contes, que c'est un ancien mal, ce qui m'inquièterait d'autant plus, et je prévois une longueur terrible de tout cela; Dieu veuille encore une heureuse fin.

Je n'ai su que depuis samedi, qu'il y a un nouveau général nommé à Milan. On l'a offert à Lobkowitz [1]), qui ne pouvait l'accepter à cause des dépenses. Harrach en peut fournir,

---

[1]) Der Bd. I. S. 4 zuerst erwähnte Fürst Joseph Lobkowitz. Er war im Jahre 1779 General der Cavallerie und starb 1802 als Feldmarschall.

et le nom sera, je crois, agréable à Milan, et la famille distinguée par la cour.

J'espère d'apprendre bientôt, que le rhume de votre mari soit fini. Nous attendons à tout moment la signature de la paix pour tenir le *Te Deum*. Tout va lentement, il y a trop d'intérêts impliqués.

Je vous embrasse tous deux.

Ce 10 mai (1779).

CCCXIX. Madame ma chère fille. C'est aujourd'hui que vous comptiez de faire votre voyage à Mantoue. Si vous avez eu le même chaud, combien en aurez-vous été incommodée! Il est neuf heures, je suis à la fenêtre à écrire, et si les chaleurs augmenteront à proportion, je ne sais ce que nous deviendrons; toute l'herbe est brûlée, de même la récolte menacée. Les insectes sont en grand nombre, gâtent les arbres et les fruits, et les maladies ne sont pas moindres. Il paraît que ces misères font acheter cher la paix, qui n'est pas encore signée, et par là le *Te Deum* arrêté et notre sortie à Laxenbourg ou Schönbrunn, et les dépenses énormes continuées encore bien malgré nous.

Grâce à Dieu, Maximilien sort, mais sans pouvoir mettre les pieds à terre, mais au moins pour prendre l'air, mais je ne suis nullement rassurée encore. Je suis bien aise que le rhume de votre cher mari soit passé; gare les grandes chaleurs et fêtes à Mantoue. Ma fille de Parme avait grande envie de venir vous voir; je suis bien aise, si elle a cette satisfaction, si cela ne vous dérange. Je vous embrasse.

Ce 13 mai (1779).

Madame ma chère fille. Je vous écris à la place de mon fils, comptant le faire plus au long demain par le courrier. J'attends avec empressement les premières nouvelles de Mantoue, et vous remercie de vos bons souhaits et la charmante lettre de la chère Thérèse, qui est merveilleuse pour son âge, et vous avez bien raison, qu'une ligne de sa propre diction vaut mieux qu'une feuille de compliments. Je vous prie, qu'on ne la surcharge de leçons; tout ce que les enfants apprennent si jeunes, n'est que de mémoire — le jugement n'étant pas encore formé — et s'oublie si facilement qu'ils l'apprennent. Il n'y a que le catéchisme et la lecture spirituelle, qu'on ne peut leur apprendre trop tôt, et les faire pratiquer avec respect et exactitude, surtout dans le siècle présent. Devenant plus grands, les exemples manquent, les discours pernicieux et lectures mauvaises renversent ou suspendent pour un temps les bonnes instructions et coutumes de leur jeunesse. Ils reviennent au moins plus facilement, si on les tient exactement et avec affection à ce devoir dès leur tendre jeunesse. Jamais de punition, en leur ordonnant des prières, mais jamais sous quelque prétexte leur relâcher les prières du matin et du soir, avant et après le dîner, et l'*angelus*. Je sais que ces trois dernières ne sont plus de mode, mais dans notre maison et auprès de chaque vrai chrétien elles doivent l'être, pour se mettre dans la présence de Dieu, en le remerciant ou le priant, et comme nous sommes au-dessus du vulgaire et même obligés à tenir par notre exemple les autres à leur devoir, nous en sommes doublement coupables, en les omettant, ou d'être honteux de porter le nom chrétien et celui de nos ancêtres, en le professant publiquement. CCCXX.

Je vous enverrai un petit livre que la reine de Naples a fait faire pour ses enfants, que je trouve très-bien, et qu'elle change à mesure qu'ils deviennent plus grands. Ce n'est pas exigé trop, qu'en vingt-quatre heures on donne une pour son âme, mais malheureusement on n'en donne pas autant dans une semaine. Peut-on se flatter après de faire son salut, en perdant ce temps si précieux, je ne veux pas même dire vicieusement, mais inutilement et en frivolité? Il n'y a donc aucun âge trop tendre pour les faire aimer, respecter et exercer les devoirs de la religion, sans les en surcharger, et toutes les autres sciences seront plus faciles et plus solides pour eux, si leur fond est formé par l'amour et la crainte de Dieu et sa sainte loi. L'obéissance se formera de soi-même, qui est l'unique grand objet depuis trois ans jusqu'à seize, et qui les rendra heureux, autant que cela se peut dans ce monde.

Je ne suis donc nullement du sentiment, qu'on ne doit informer dès leur tendre jeunesse la religion et ses devoirs aux enfants. Il faut les leur montrer d'exemple, et les faire aimer et désirer d'eux comme l'unique objet de leur bonheur, et ne pas entrer en tant de questions qu'à peine ils comprennent à seize ans. Il faut par l'exemple et la coutume les leur rendre chers et nécessaires.

Attribuez à ma tendresse cette longue digression. Je vous aime trop pour pouvoir être indifférente sur un point si essentiel, et que je vois négligé de votre mari, qui a pourtant reçu tout autres informations. C'est ce qui me fait trembler pour l'avenir, et vous n'y sauriez trop prévenir chez les enfants cette indifférence aux devoirs de la religion, et représenter avec votre façon unique et tendre, qu'on mette plus d'exactitude et ordre et exemple à ses devoirs, unique moyen de faire son salut et même être heureux dans ce

monde. Sans vrai fond de religion on n'est rien, et toutes les vertus morales ne tiennent à la longue.

J'ai reçu la visite ce matin du cher Maximilien, plus boiteux que jamais; c'est à cette heure la jambe gauche. J'ai eu toutes les peines à retenir mes larmes; à son âge, avec tant de patience et de fermeté, cela est touchant et édifiant.

Nous avons reçu hier au soir une estafette de Teschen. On a voulu publier aujourd'hui la paix. Il n'y avait qu'une seule question entre le duc de Deux-Ponts et l'électeur Palatin, qui arrêtait; reste à savoir si cela aura été surmonté.

La chaleur et la sécheresse sont extrêmes ici. A cause du *Te Deum* je suis restée en ville, on souffre doublement. Je vous recommande le ménagement dans cet état où vous êtes; la perspective du 15 octobre me fait bien augurer. Adieu.

Ce 17 mai (1779).

Madame ma chère fille. Je suis toute rassurée sur les nouvelles du 10, et il me paraît que Borsieri va très-sagement. Voilà à cette heure les mauvais jours que, j'espère, nous passerons bien avec l'aide de Dieu, quoique je crains qu'elle en aura beaucoup. Je suis toute flattée que je me suis rencontrée avec Borsieri de ne pas vous défendre de voir la malade, mais pas la soigner ou s'arrêter trop longtemps dans la chambre, surtout si la supuration la défigurera. A l'arrivée de celle-ci vous serez entièrement rassurée, et je vous en fais à tous deux bien mon compliment. CCCXXI.

Nous aurons le *Te Deum* dimanche; nous irons huit jours après à Laxenbourg pour trois semaines. Cobenzl et Breteuil sont arrivés; tout est fini, et par galanterie pour moi

le roi a fait évacuer Braunau, Troppau et Jägerndorf le 13, la paix signée, mais pas publiée.

La chaleur est excessive en ville, mais elle sera bien pire à Laxenbourg. J'espère que le mois de juin sera pluvieux, autrement nous dessécherons.

Mes compliments à votre cher mari; je vous embrasse.

Ce 24 mai (1779).

CCCXII. Madame ma chère fille. Grâce à Dieu que notre chère petite a passé si heureusement cette vilaine maladie, et cela encore avant votre départ. Vos inquiétudes auraient été cruelles de si loin, et revenir tout de suite dans cette agitation, n'aurait nullement convenu. Je vous avoue, plus que ce voyage a été retardé, et plus il m'inquiète pour les grandes chaleurs et le mauvais air. Vos malaises me font aussi un peu penser, justement au cinquième mois, où l'enfant commence à grandir; c'est un des plus mauvais de la grossesse, où on devrait faire le moins de mouvement. Outre cela les fêtes et spectacles, qui dureront bien avant dans la nuit, les fatigues et échauffements, et connaissant votre mari qui n'a jamais de modération, et qui a gagné à peu près dans le même temps sa maladie. Tout cela et la Thérèse avec me fait passer des moments d'inquiétude, mais je serais bien aise d'en être quitte pour la peur.

Nous avons ici ce comte Lucchesini, fils de la grand'-maîtresse[1]) de Madame votre mère, qui me plaît beaucoup

---

[1]) Die Marchesa Maria Catterina Montecatini-Lucchesini war am 21. Juni 1761 mit einem vom 1. Mai desselben Jahres beginnenden Gehalte von dreihundert Lire monatlich zur ersten Hofdame der Prinzessin

et n'a pas l'air italien; ne vous en déplaise. Mais nous avons une autre ici, qui ne me déplaît pas du tout, et que je trouve jolie; c'est l'ambassadrice de Venise [1]). On dit qu'elle a été élevée à Modène, et que vous la connaissez. Je la verrai un peu plus à Laxenbourg, mais son début a été très-bien, mais je doute qu'elle sera édifiée de notre politesse pour les étrangers.

Maximilien est un peu mieux, mais c'est peu de chose. La chaleur et sécheresse sont de nouveau revenues. Nous comptons nous rendre à Laxenbourg le 30 pour y rester le mois de juin. Le séjour de Schönbrunn ne sera pas long cette année. Je vous embrasse tendrement.

Je ne sais qu'elle confusion règne dans les postes et mes lettres, mais je n'ai manqué aucune poste à vous écrire, et le dernier jeudi à vous à la place de votre mari, puisque je lui ai écrit par le courrier.

Maria Theresia Cibo, Erbprinzessin von Modena ernannt worden. Ihr Gemal, der Marchese Francesco Lucchesini, der als Kammerherr und später als erster Stallmeister am modenesischen Hofe angestellt gewesen und Ende Mai 1768 vom Dienste zurückgetreten war, starb im Juni 1770, sie selbst aber am 2. November 1787 in den Bädern von Lucca, wohin sie sich zur Wiederherstellung ihrer erschütterten Gesundheit zurückgezogen hatte. Das königliche Staatsarchiv zu Modena, dessen Direction ich diese Auskünfte verdanke, verwahrt noch heute eine Anzahl von Briefen der Marchesa Lucchesini.

[1]) Die Gemalin des damaligen venetianischen Botschafters in Wien, Nicolò Foscarini, war die ihm am 3. Juni 1766 angetraute Andrianna Barbaro, Tochter des verstorbenen Ermolao Barbaro und seiner Gemalin Cecilia, gebornen Emo. Gefällige Auskunft des königlichen Staatsarchives in Venedig.

Ce 29 mai (1779).

CCCXXIII. Madame ma chère fille. Pour ne pas manquer un jour de poste, car je n'en manque jamais, et vous me marquerez, si les lettres qui ont manqué il y a huit jours, ne vous sont arrivées depuis, — je vous écris ces lignes, en vous annonçant la réception de la vôtre de Mantoue, et, grâce à Dieu, en bonne santé. Je suis entièrement satisfaite sur la façon dont vous élevez notre chère Thérèse. Le seul point d'aller à la messe les dimanches et fêtes, me paraît devoir s'ajouter, ayant passé les cinq ans, et ayant tant d'esprit. Les impressions à cet âge sont plus grandes, et je vous enverrai le livre de Naples par la première poste. Je vous embrasse.

Ce 29 mai (1779).

CCCXXIV. Madame ma chère fille. Spech vous portera un paquet pour notre chère petite Léopoldine, un cœur pour l'Aya, de laquelle vous me paraissez contente, et une tabatière pour Borsieri. Pour les femmes et autres, je vous prie de leur faire des petits présents en argent ou nippes à mon compte, comme à l'inoculation de la Thérèse, et de m'envoyer la liste.

Dieu soit loué que cela est passé si heureusement. On m'appelle pour le chapelet, et nous partons après tout de suite pour Laxenbourg. Il fait froid, mauvais temps, mais ne pleut pas.

Je vous embrasse.

Ce 7 juin (1779).

Madame ma chère fille. Je suis bien fâchée de l'inquiétude que vous cause la petite Thérèse; j'espère en Dieu que cela n'aura des suites. Il n'y a que l'air de Mantoue, dans cette saison surtout, qui augmente mes craintes. Je l'aurais renvoyée plutôt à Milan à petites journées, couchée dans la voiture, avec le médecin, que de faire venir l'Aya et Borsieri. Voilà encore la petite à peine relevée de la petite-vérole, sans médecin et l'Aya, et après une maladie pareille il faut être alerte. Pourvu que vous ne vous en ressentiez; cela est le grand point, mais je ne saurais m'en flatter, et ce pauvre enfant doit s'en ressentir et la mère aussi. Que je serai aise de vous savoir de retour à Milan et ne recevoir aucune estafette. Maximilien nous a rejoint ici ce matin, cela m'a fait grand plaisir. Je vous embrasse. CCCXXV.

Ce 14 juin (1779).

Madame ma chère fille. J'ai aujourd'hui l'expédition du courrier en Italie, et la vie qu'on mène ici, est très-remplie, surtout pour une *vecchierella* comme moi. Celle-ci vous trouvera à Milan, et je suis impatiente de vous y savoir. Grâce à Dieu que Thérèse est rétablie; je lui crois l'estomac mauvais, cela dérange d'abord un si petit corps. Je suis impatiente de savoir, comme vous avez trouvé l'Infante; elle se plaint beaucoup de maux de tête; les fluxions sont mauvaises cette année. CCCXXVI.

Nous sommes dans des inquiétudes ici pour le duc d'Arenberg, qui a une fièvre continue avec un peu de crache-

ment de sang; j'en serais bien fâchée de le perdre, sa mère étant une si digne femme, et son épouse une bien jolie et gentille petite femme[1]).

Maximilien se remet peu à peu. On m'appelle, je vous embrasse.

Ce 21 juin (1779).

CCCXXVII. Madame ma chère fille. La poste du 14 m'annonce votre départ de Mantoue, ce qui est pour moi un vrai soulagement, de vous savoir partie de cet endroit, et que la Thérèse est remise à pouvoir soutenir le voyage de quatre jours. Nous avons depuis deux jours des vents et peu de pluie, mais il faut qu'il a grêlé quelque part, car nous avons vraiment froid; nous comptons aussi nous tenir bien au logis.

Il y a encore tous les jours des troupes qui passent, et cela sera jusqu'au 28, alors seulement cela se décidera pour notre séjour. Les tremblements de terre à Bologne ne sont pas agréables et bien près. J'espère que vous aurez trouvé notre cher duc et la petite en bonne santé. Je vous embrasse tous deux.

---

[1]) Ludwig Herzog von Arenberg, 1750 geboren und seit 1773 mit Louise Gräfin von Lauragais vermält. Seine Mutter, die Witwe des Bd. II. S. 136 erwähnten Herzogs Carl von Arenberg hiess gleichfalls Louise und war als einzige Tochter die Erbin des Grafen Engelbert von der Marck.

Ce 28 juin (1779).

Madame ma chère fille. Grâce à Dieu que vous êtes arrivée à Milan. Mon cœur et ma raison ont été bien d'accord cette fois à craindre cette inutile course à Mantoue; j'attends les nouvelles du premier courrier avec impatience, pour me rassurer sur les suites. J'ai oublié la dernière fois de vous répondre pour les bagatelles à donner aux femmes de la Léopoldine. Si vous voulez donner cent cinquante florins à chaque *Kammerfrau,* cent florins à chaque *Kammerdienerin* et quatre-vingts florins à chaque fille de garderobe. Je vous dis la somme, puisque vous l'avez souhaité, mais vous pouvez ajouter ou retrancher ce que vous trouverez de plus convenable. CCCXXVIII.

Nous sommes encore à Laxenbourg par un temps assez changeant. Avant-hier matin nous avons eu un terrible spectacle à neuf heures du matin. Plus de cent mille patrons de canon, chargés à six et douze livres, sont sautés en l'air, à la ligne de Nussdorf, à la tour où on travaillait. On ignora la raison; tous les vingt-un artilleurs et ceux qui les aident, avec la douane, les douaniers et le piquet sont sautés en l'air, plus de trente-huit personnes, mais il manque encore bien d'autres, et des blessés plus de deux cents, dont peu en reviendront. Toutes les maisons et jardins attenants ont été rasés, beaucoup de dommage à Döbling, mais le plus à Währing, où les boulets sont tombés; point de fenêtre entière, beaucoup de dommage. Vous ne croirez qu'au bourg, mais surtout au manège et à la bibliothèque les fenêtres étaient cassées et enfoncées. Tant de malheureux et tant de perte est bien affligeant. L'empereur a sauvé encore plusieurs qui étaient comblés par les ruines. Il était justement en chemin pour aller en ville, quand il a vu ce malheur qu'il

a d'abord jugé grand, et y est allé tant que les chevaux pouvaient; tout était passé pour le danger, car tout cela est sauté ensemble par un seul coup. Dans ce grand malheur le bon Dieu a eu pitié des gens, que le vent a porté vers Döbling, non sur le faubourg, et que le feu n'a pas pris, mais il y a une désolation qui fait grande peine.

Grâce à Dieu, Maximilien va mieux, mais la jambe n'est pourtant pas fermée. Je vous embrasse.

Ce 5 juillet (1779).

CCCXXIX. Madame ma chère fille. C'est ici bien difficile de trouver des moments entre les affaires, audiences et sorties, et je ne suis guère expéditive et ne puis me dépêcher. Tout me coûte, mes bras, mes genoux, mes yeux, tout va en décadence. Nous avons des heures chaudes et froides, on ne peut dire des journées; il y a des orages qui sont mêlés de la grêle, et qui rendent si froid. Grâce à Dieu, nous n'avons eu des forts jusqu'à cette heure.

Les suites du malheur, arrivé au magasin de poudre, sont très-affligeantes et ont rendu bien des gens misérables. Voilà six heures qui sonnent, je dois me rendre à la salle, je n'ai que le moment de vous embrasser tendrement.

Ce 12 juillet (1779).

CCCXXX. Madame ma chère fille. Les lettres du 3 me rassurent sur la santé de la Thérèse, qui n'a pas manqué d'être assez

incommodée depuis deux mois; les voyages avant dix ans sont toujours hasardés, surtout dans la saison et après l'inoculation. Vous voyez les suites d'une petite-vérole avec ses glandes; cette vilaine maladie laisse toujours des restes dans le sang, il faut toujours s'en garder quelque temps. Vous me dites que vous mangez plus qu'à l'ordinaire; j'en serais charmée; ce que vous mangez ordinairement, est peu de chose, et je voudrais un gros et sain François.

Nous sommes encore ici jusqu'à la fin du mois, le temps nous favorise, faisant tout alentour de nous des orages qui rafraîchissent et nous laissent pourtant sortir tous les soirs après le chapelet à six heures. Nous avons tous les soirs spectacle hors les lundis et vendredis; on joue à la salle, où on a une musique. Madame Paswiz[1]) et Wurm[2]) se sont distingués sur le clavecin et la Clary[3]) en chantant.

Maximilien, qui est des nôtres et marche passablement, a dû essayer encore deux incisions à la première jambe qui ne se fermait jamais, nonobstant les vanteries du chirurgien. Il dit que ce n'est rien, mais d'avoir une jambe avec six incisions qu'on brûle tous les jours avec la pierre infernale, d'où sort matière et sang, je ne saurais convenir guérie. L'autre reste aussi avec son enflure; on dit que cela sera long, il l'est déjà. J'avoue, je n'ai guère de confiance dans ces Mes-

---

1) Offenbar Bassewitz, doch kann ich nichts darüber finden, welche Dame dieses Namens damals in Wien anwesend war.

2) Vielleicht der damalige Reichshofrath Graf Joseph Wrbna, 1738 geboren, oder auch dessen Gemalin Marianne, Tochter des Fürsten Heinrich Auersperg, 1743 geboren und 1760 vermält.

3) Wohl die Gemalin des damaligen Grafen, späteren Fürsten Johann Clary, Christine, älteste Tochter des Fürsten Carl de Ligne. 1757 geboren und 1775 vermält, starb sie 1830 als Witwe.

sieurs, et j'en suis vraiment en peine, ne fût-ce que la longueur de cet état et la patience de mon fils.

On m'appelle pour le chapelet, je suis toujours toute à vous.

Ce 15 juillet (1779).

CCCXXXI. Madame ma chère fille. Ayant écrit hier soir à votre cher mari, je profite de changer le jeudi en vous écrivant. Nous avons des pluies et orages, qui rendent ce mois bien froid; on dit que nous sommes encore mieux qu'en empire. Grâce à Dieu que vos chères filles sont mieux; les glandes après la petite-vérole, je ne les aime pas. S'il fait bien chaud, laissez la petite bien au soleil, pour fondre ses humeurs.

Je suis consolée de vous savoir bien, et que vous vous nourrissez plus. Il est étonnant que notre ami commun à son âge fait des courses la nuit après l'opéra, mais je suis fâchée que vous le trouvez diminuer, ayant beaucoup de confiance dans votre coup d'œil. Vous étiez la première qui m'avez marqué que Ferdinand diminuait, tandis que tout le monde assurait le contraire. Je ne suis nullement contente de la jambe de votre beau-frère, cela traîne, et je ne vois pas d'entière guérison. Cinq heures sonnent, nous avons la bénédiction et de là on sort; je vous embrasse à la hâte.

Ce 19 juillet (1779).

Madame ma chère fille. Nous venons de recevoir la nouvelle de la nomination de Hrzan, qui a un peu traîné, et que vous verrez dans le courant d'août à Milan, comptant venir ici. Je me fais un vrai plaisir de le voir. CCCXXXII.

Notre séjour ici[1]) a été fixé enfin au 29, où j'entrerai le matin en ville pour faire les noces de la Trauttmansdorff[2]), et je me rendrai à dîner à Schönbrunn, qui me paraîtra d'autant plus solitaire, commençant le mois d'août, si fatal à moi. L'empereur compte nous quitter aussi; tout correspondra à la tristesse, et le pauvre Schönbrunn doit porter la peine.

Les lettres par la poste ne me font nul plaisir, voyant de temps en temps incommodée la Thérèse. Maximilien ne me rassure non plus; la plaie reste toujours de même, ce qu'on nomme *schwammig*. J'avoue, je n'ai plus de confiance et voudrais bien l'envoyer aux Pays-Bas, où on sait mieux guérir ces maux. Il faut voir jusqu'en septembre; sa patience et sa fermeté ne se démentent pas. La Marie est aussi incommodée, sans rester au logis; elle doit prendre les eaux de Spaa et compte nous quitter d'ici. Nous avons une petite espérance de douze jours de la reine de France, nouvelle bien intéressante, si elle se soutient, comme je l'espère.

Nous aurons encore ces derniers jours deux ou trois fois comédies françaises, jouées des dames et cavaliers; je leur sais bien bon gré de se prêter à nous amuser; il y a la jeune

---

[1]) In Laxenburg.

[2]) Das Kammerfräulein der Kaiserin, Renate Gräfin Trauttmansdorff vermälte sich, schon 38 Jahre zählend, mit dem nur um zwei Jahre älteren Grafen Franz Kinsky, der sich später als Director der Militärakademie zu Wiener-Neustadt so grosse Verdienste erwarb.

Arenberg qui est non-seulement jolie, mais très-aimable. Ils vont nous quitter; lui, qui est aveugle [1]), fait pitié, mais plein d'esprit. Ses yeux n'ont rien qui frappe, il les tient ouverts, ne fait point de grimace, mange très-proprement, joue le *tric-trac* fort bien; moi-même j'ai joué avec lui, et il m'a gagné et m'a relevé une école. Il est gai entre le monde, mais triste dans son particulier.

Nous voilà depuis trois jours au beau temps, mais beaucoup de vent; il ne peut plus gâter la chasse, n'ayant plus d'oiseau pour voler, étant en mue. Il ne nous reste que la chasse du lièvre, dont nos Messieurs s'en donnent en courant de toutes leurs forces.

Il est cinq heures, c'est le chapelet et de là à la chasse, je vous embrasse.

Ce 26 juillet (1779).

CCCXXXIII. Madame ma chère fille. Nous finissons notre séjour avec éclat; cette nuit il y avait bal jusqu'à quatre heures; la cour s'est retirée à une heure, et moi et la Marianne à onze. Aujourd'hui il y aura chasse et opéra buffa, demain chasse le matin et chasse le soir, et comédie. Le temps nous favorise, des orages de loin rafraîchissent, et après-demain les noces de la Trauttmansdorff et d'une femme de chambre de la Marianne [2]) nous ramènent en ville et de là à dîner à Schönbrunn, où je continuerai à voir du monde au jardin

---

[1]) Herzog Ludwig von Arenberg hatte durch einen unglücklichen Schuss auf der Jagd beide Augen verloren.

[2]) Victoria Reichart.

les mardis et vendredis un instant. Je doute que le monde continue à venir, mais alors on pourra se décider sur l'hiver; à cette heure peu de monde est en ville, tous sont sur leurs terres.

Je suis enchantée que l'air de la campagne vous fait du bien, de même à vos chères filles, car j'avoue, je ne suis pas contente de la santé de toutes les deux et je crains que cela ne rejaillisse sur le troisième.

Le prince Albani a écrit ici, qu'il souhaiterait faire une courte absence pour voir ses parents; rien de si juste, si vous en êtes d'accord. Koch vient d'arriver, tout misérable, et n'a pas pu venir nous voir; je me fais un plaisir de lui parler de vous. Je vous embrasse.

Schönbrunn, ce 2 d'août (1779).

Madame ma chère fille. J'ai pris médecine aujourd'hui CCCXXXIV. par précaution et pour éloigner la saignée; je m'en trouve très-bien et bien consolée que vous et vos chers enfants se portent bien. Vous m'avez écrit, il y a quinze jours, pour l'arrangement des femmes chez les deux petits; j'avoue, de laisser servir une *Kammerfrau* deux et les changer, me paraît fort, d'autant plus que la Müller est vieille et infirme, et que tout dépend d'une bonne *Kammerfrau* dans ce bas âge.

Tout le reste de l'arrangement — vous devant mieux connaître les gens là-bas — me paraît bon. Je vous prie pour la première occasion de prendre la Woller et pour fille de garderobe une Latour, très-brave fille; ces deux ont la promesse de moi depuis longtemps, et j'espère que vous en seriez contente.

Maximilien n'est rien moins que mieux. On lui a fait encore deux incisions depuis que nous sommes ici; je n'y comprends rien et ma confiance est mince.

Il m'a paru à mon retour de Laxenbourg tout fort triste ici; le temps a été aussi mauvais. La pauvre Linden est très-mal ici, nous la perdrons bien cet été, mais la Wildenstein et Saurau sont bien. La Vasquez est bien malingre depuis cet hiver, elle prend de nouveau des bains. Nous voyons du monde mardi et vendredi le soir, on se promène, on joue, et les eaux jouent à la grotte et à la ruine. Il faut voir, si à la continuation le monde s'y trouvera toujours ici; il n'y a que la nouveauté qui attire, mais rien ne se soutient.

Il est dix heures du soir, je dois me presser et mon bras ne veut non plus se prêter à plus. Je vous embrasse tendrement.

Ce 6 d'août (1779).

CCCXXXV. Madame ma chère fille. Je pars d'ici en trois heures pour retourner à mes travaux qui commencent à me peser beaucoup. Le séjour d'ici m'a bien occupée de vous autres, et le chemin à mon retour le fera encore plus, étant le même, où vous avez changé vous deux pour venir avec moi en voiture. Espérant que vous avez vu dès lors, combien votre bonheur et agrément m'est cher, et combien je mérite votre confiance, les choses n'ont pas changé depuis, et vous pouvez toujours compter sur une tendre mère, comme je compte sur votre attachement, mes chers enfants.

Je n'ai pas encore reçu la poste, étant ici, puisqu'on sait que je suis de retour à midi, mais votre dernière me

fait une question pour la Confalonieri, qui dépend uniquement de votre bon plaisir et convenance. C'est le bon des dames mariées, que chacune peut servir où et comme on veut. Je ne suis pas en peine du choix que vous ferez; je souhaiterais deux en cas de maladie. Il est vrai que vous en pouvez faire venir et n'êtes pas dans le même cas qu'était la Marie avec la Batthyany.

Vous m'avez bien rassurée par votre longue lettre sur cette incommode fluxion. Je vous prie, ne vous exposez pas, sans être mieux habillée ou couverte, à l'humidité qui, comme vous êtes délicate et avez les nerfs sensibles, exige plus de ménagement. Je me souviens très-bien d'une fluxion à la bouche, que vous avez prise d'abord au commencement de votre mariage dans les promenades sur le bastion; depuis je les ai prises en aversion, et à cette heure encore plus. Je vous prie de vous ménager bien en couche, beaucoup de repos et transpirer, unique moyen de faire dissoudre ces douleurs rhumatiques, et voulant faire le voyage en hiver, il faut être en force. La grand'-duchesse se soutient seule par ce ménagement en couche; elle sait se mettre au-dessus de toute réflexion, comme si elle était hors du monde, et garde un régime corporel exact, de dormir neuf et dix heures, d'être beaucoup au lit les premiers quinze jours, et peu à peu elle se remet dans son train ordinaire. Je vous prie de vous dorloter et de ne penser que creux, sans vous occuper. C'est difficile, mais vos nerfs et délicatesse l'exigent; je vous crois bien plus délicate que la grand'-duchesse.

Mes nouvelles de l'empereur et de Maximilien sont bonnes, mais pour ce dernier je ne saurais me rassurer encore. Nous attendons Hrzan. Nous venons de perdre la Linden par une terrible maladie et lente mort.

J'ai bien deviné: Léopold me marque la plus grande joie de vous voir chez lui; il attendra l'arrangement de votre mari, mais il me prie que cela ne soit en novembre; c'est justement la saison la plus ingrate, les courtes journées; il ne fait que pleuvoir, aucun amusement ou théâtre, encore moins sociétés, et il me prie de tâcher que vous ne veniez avant Noël. Effectivement cela sera plus convenable, aussi pour le rétablissement de vos couches.

La reine de Naples m'a souvent écrit que, si quelqu'un de la famille veut les venir voir, que cela soit au carnaval ou aux mois de juin et juillet, où ils sont à Naples; tout le reste du temps ils ne sont fixes dix jours et toujours occupés de la chasse, qui n'est à propos ni pour votre mari ni pour vous. Généralement le séjour de Naples je souhaiterais court pour tous les quatre; je m'en expliquerai plus par le courrier. Je ne fermerai celle-ci qu'à mon arrivée à Schönbrunn; en attendant, je vous embrasse tendrement.

Quelle joie n'aurais-je pas de recevoir en six semaines la même nouvelle de Milan; pourvu que vous soyez délivrée heureusement et des bonnes couches, tout sera compensé.

Ce 9 d'août (1779).

CCCXXXVI. Madame ma chère fille. Je ne suis nullement contente des coliques que m'annoncent les dernières lettres, et je ne suis rassurée que par la tranquillité que Ferdinand me marque et dont Borsieri assure que cela n'a aucune connexion avec la grossesse. Mais je ne puis me rassurer sur vos souffrances qui, comme la Datel me dit, ne sont pas petites,

et je vous prie d'observer si cela ne vous vient, si vous vous rafraîchissez trop ou restez le soir exposée à l'humide, ou par échauffement ou trop de mouvement, car pour faire excès en mangeant ou buvant, je ne suis pas en peine. Mais je vous conjure d'y réfléchir sérieusement et de ne vous exposer. Grâce à Dieu que vos petites vont bien.

Mon pauvre fils est plus incommodé que jamais, et les chirurgiens hors sept jours ont toujours assuré qu'il était bien et n'avait rien à l'os, ce qu'ils n'ont reconnu que vingt-quatre heures avant que l'os est sorti de la jambe. Ils disent à cette heure, qu'ils sont bien aises de savoir à quoi ils sont, mais ma confiance est perdue par les fausses assertions du passé; il me fait grande pitié, et je ne suis pas tranquille sur l'avenir. Votre mari aura le détail par Hardegg, et il ne convient à votre état de vous en occuper; je connais votre tendre amitié, et cela me fait trembler doublement.

Hier nous avons eu un si terrible orage, que j'ai cru que nous périrons tous; une grêle, un vent, des coups de tonnerre si affreux, *eine* espèce *von Wolkenbruch*, que du côté de Währing, Lerchenfeld, Thury, Lichtenthal bien des maisons sont emportées et des gens qui manquent; à Schönbrunn des milliers de vitres cassées, tout le fruit abîmé, le jardin en quelques endroits fortement endommagé. Vous pouvez vous représenter, qu'il fallait entre cinq et six heures allumer des bougies, et de la fenêtre on n'a pu distinguer le parterre. Cela a duré, le fort, trois quarts d'heure, mais l'orage depuis quatre heures jusqu'à neuf du soir. J'avoue, c'était le spectacle le plus triste et affreux; tous les alentours sont endommagés, et on ne peut encore savoir au juste la perte qui sera grande; voilà en six semaines deux grands désastres par le feu et par l'eau. Nous sommes consolés par la paix, mais affligés par ces malheurs; cela m'afflige d'autant plus que les cir-

constances présentes ne permettent pas de soulager les pauvres, comme on devrait et souhaiterait.

Je suis fâchée de n'avoir que des malheurs à vous mander et vous prie d'avoir bien soin de votre santé. La grossesse manquée de la reine de France m'a causé aussi de la peine; ce n'est que de l'Italie, où je trouve de la consolation, et vous embrasse tendrement.

Ce 16 août (1779).

CCCXXXVII. Madame ma chère fille. J'ai écrit deux lettres à votre mari pour le voyage que vous souhaitez tous deux; il n'y a rien contre que la dépense, à laquelle je ne puis contribuer dans les circonstances présentes. Et le seul séjour de Rome exige quelques attentions et arrangements, les deux autres étant en famille et incognito, cela va de soi-même. Mais ma condition *„sine qua non“* est que vous soyez ensemble.

Il serait mieux de n'entreprendre ce voyage, qu'après les fêtes de Noël. Vous embrasserez votre frère à Florence dans ce saint temps, où il n'y a ni théâtre, les plus courts jours et mauvais temps, aucun amusement qu'en famille, car ils n'ont pas aucune société — c'est bien différent de chez vous. En revanche après la nouvelle année les masques commencent tout de suite, et comme vous n'avez aucun temps fixé pour le retour, le carême à Rome serait très-convenable et agréable.

Je vous avoue, la même contrariété m'a persécutée sur ce voyage comme sur le dernier que vous avez fait ensemble ici; on[1]) voulait absolument faire voyager seul votre mari;

---

[1]) Der Kaiser.

je me suis opposée en refusant plutôt à tous deux. Je ne sais ce qu'on a écrit à votre mari, mais si cela est tel qu'on le dit, je ne suis pas édifiée, et voyez par là ma difficile situation.

Votre frère a été encore opéré pour l'onzième fois; il a beaucoup souffert et saigné. Je suis bien triste et n'augure rien de bon; je vous embrasse.

Ce 23 d'août (1779).

Madame ma chère fille. Votre mari me mande par la CCCXXXVIII.
dernière poste, qu'il attendait en peu de jours notre réponse sur le voyage; nous n'avons pas tardé un moment et avons répondu la première ordinaire, pouvant bien vous imaginer l'empressement, et nous mettant à votre place. Il n'y a que la dépense que vous dévez bien réfléchir, et que je ne peux dans ce moment-ci, où l'état a si grand besoin, faire des largesses particulières, et hors de mes pays. Et l'autre point, point de voyage seul, mais ensemble. Quand je saurai vos idées pour Rome, je vous enverrai les réflexions d'ici. Il faut au moins un couple de cavaliers; à votre suite Albani ne suffit pas seul, de même deux dames, et on ne peut voyager avec une suite si petite qu'ici. Vous devez être parée et habillée partout, l'incognito ne portant que pour l'extérieur et éviter des chicanes, mais le caractère ineffaçable des princes royaux doit paraître avec décence partout, et plus qu'avec Maximilien et Marie, qui n'a accepté ni fête, ni dîner, ni souper, ce qui paraîtrait un peu dur à vous autres, si vous vous arrêtez plus que dix ou douze jours.

Ce que vous me mandez pour les femmes, j'en suis d'accord. Je ne vous aurais nommé la Woller et la Latour, si on ne m'avait assurée de leur habileté. L'extérieur est bon, mais pour une *Kammerfrau* c'est bien plus difficile; je crois effectivement que vous en aurez besoin.

J'ai des nouvelles du 21 d'Olmütz de l'empereur, qui n'ira plus aux salines en Galicie, les pluies ayant tout inondé et rompu les ponts; il gagne par là trois jours de voyage et des chemins affreux, dont je suis bien aise. Je vous embrasse.

Ce 30 d'août (1779).

CCCXXXIX. Madame ma chère fille. Il est neuf heures passées, je dois me presser avec mes lettres. Maximilien va un peu mieux, mais je ne me fie plus. Mais la petite altération que Ferdinand m'annonce, ne me fait pas plaisir; je n'espère pas que c'est une fluxion comme ici, qui vous fait souffrir; dans l'état, où vous êtes, il faut du repos. Je vous prie de vous garder de l'humidité. Il commence depuis deux jours à faire froid les matins et soirs.

Je suis dans l'attente du courrier de Florence et de Hrzan. Je compte aller pour cinq jours à Schlosshof. Dans l'instant je reçois la lettre de votre cher mari à cause du voyage; c'est un plaisir de lui en faire, il sent si vivement. J'attends ses ultérieures idées et vous embrasse.

Ce 13 septembre (1779).

Madame ma chère fille. C'est la Bruckenteiss qui aura le bonheur de vous remettre celle-ci, avec la petite Dornfeld qui est un assez joli enfant, et je partage la joie qu'en aura la mère, puisque vous êtes contente de ses services. On loue cette fille, quoique la Petsch ne veut en répondre comme de l'autre. CCCXL.

Je suis un peu gâtée par la grand'-duchesse, qui ne laisse rien à désirer dans sa fécondité et heureuse couche. Faites-en de même, ma très-chère fille, c'est ce que je vous souhaite à tous deux et à moi qui vous aime si tendrement. Je vous embrasse.

Ce 13 septembre (1779).

Madame ma chère fille. Voilà la réponse de la Marie; nous souhaitons tous, qu'elle ne soit que l'assistante et pas la vraie marraine. Il fait de nouveau un temps charmant, mais je n'en profiterai pas de quelques jours, ayant eu la maladresse de me laisser tomber sur l'escalier, et grâce encore aux gardes qui devancent: ils m'ont soutenue si bien, que je n'en suis que pour un genou bleu et les doigts du pied un peu écrasés[1]). Il n'y a pas le moindre mal, car je suis sortie, sans m'arrêter, pour assister à la première poste, à Purkersdorf, à la seconde messe du curé. Mais en retournant sentant un peu de douleur, je suis restée chez moi, et cela sera pour quelques jours. CCCXLI.

---

[1]) Vergl. den Brief der Kaiserin an Ferdinand vom 14. September 1779, II. 210, 211.

J'envoie cette lettre à l'adresse de votre cher mari, crainte qu'elle ne vous inquiète, connaissant vos tendres soins, mais je puis vous assurer que ce n'est que par précaution que je reste au logis. Je vous embrasse tous deux.

Ce 20 septembre (1779).

CCCXLII. Madame ma chère fille. J'ai écrit la dernière poste à votre cher mari, que j'approuvais beaucoup votre idée pour les deux *Zutritte.* Je suis bien contente que votre fluxion n'a pas eu une plus longue suite, quoiqu'elle vous a fait souffrir assez. Vous devez conserver toutes vos forces ensemble et ne pas troubler le repos si nécessaire à votre état présent et futur. Je ne saurais vous faire un souhait plus parfait, que d'imiter en tout notre chère grand'-duchesse. Dès le 6 octobre je serai aux écoutes; je commence déjà les prières à cette fin à la fin de ce mois, et pourvu que vous vous portez bien, la fille sera bien-venue.

Je me porte après la saignée très-bien; je ne puis encore sortir de ma chambre à cause de la jambe, mais cela va son train, et j'espère d'en être quitte cette semaine; il n'y a que le genou qui me refuse de m'en servir, et qui est enflé et meurtri. L'os de la jambe, les doigts du pied vont bien. Je vous fais ce détail, connaissant votre cœur; je vous embrasse.

Ce 27 septembre (1779).

Madame ma chère fille. Celle-ci viendra bien près de vos couches; je suis bien aise que vous vous donnez encore du mouvement, mais je vous prie de vous garder de l'humide du soir; il ne serait convenable que vous preniez un rhume ou rhumatisme. Je vous avoue, ce que vous me marquez, que Borsieri est rigide, me rassure beaucoup. L'idée de l'illumination de la salle m'a fait grand plaisir, mais j'en aurai encore plus, quand le petit François Joseph y sera, ou une petite morveuse. Pardonnez cette expression, mais elle sera bien reçue, si elle n'a coûté à sa mère, et que les couches sont bonnes. Je vous embrasse tendrement. CCCXLIII.

Ce 11 octobre (1779).

Madame ma chère fille. Grâce à Dieu, grâce à Dieu, vous voilà heureusement délivrée, c'est le grand point, et outre cela d'un brave garçon, dont je ne me flattais pas, quoique la Datel me le prédisait toujours. L'accouchement était lent et fort, mais pour les suites des couches moins à craindre. Je ne me sens pas de joie, et je partage bien sincèrement la vôtre. Votre cher Ferdinand ne se possède pas; que ne puis-je vous voir avec ces chers enfants! Ferrari le dit fort et beau, il a fait grande diligence. Je vous embrasse tous trois bien tendrement. CCCXLIV.

Ce 14 octobre (1779).

CCCXLV. Madame ma chère fille. Ce serait le jour pour écrire à votre cher mari, mais le faisant ce soir par courrier, je vous adresse celle-ci, les neuf jours étant passés demain, et vous en serez bien aise. Il y a bien de gagné d'oser se mettre proprement, se lever un peu, car je compte absolument que vos couches sont heureuses, peu de fièvre, peu de lait. J'avoue, je me suis flattée qu'une estafette du 7 aurait dû arriver aujourd'hui, mais il n'y en a rien. Quand on souhaite à raison une chose, cela fait doublement ressentir le retard, et moi, qui suis impatiente, d'autant plus.

Le mieux de Maximilien se soutient, j'en suis vraiment consolée, au-dessus de mon attente. La Marie est arrivée ce matin, pour passer la journée de demain avec moi; elle est horriblement hâlée, ayant été à la chasse dix jours à Halbthurn. Elle aura une cicatrice à la main droite, la plaie est presque guérie, qu'elle s'est donnée, en cassant une fenêtre, arrêtant le prince qui bronchait sur des livres dans sa bibliothèque.

Je vous prie, ma chère fille, de faire bien mes plus tendres compliments au duc, votre grand-père. Je ne lui écris pas par discrétion, et je me flatte qu'il est persuadé de mes sentiments pour lui et nos enfants et petits-enfants, qui font le bonheur de nos vieux jours. Je vous embrasse tendrement.

Votre longue lettre du 5 m'a bien touchée.

Ce 18 octobre (1779).

Madame ma chère fille. C'est dans ce moment que je reçois l'estafette du 11. Vous êtes encore incommodée du lait et d'un peu de fièvre; j'espère que cette dernière cessera, votre mari me mandant qu'il ne m'enverra plus d'estafette. Je vous prie, n'oubliez pas le ménagement les six semaines; vos enfants vous coûtent toujours plus qu'à bien d'autres, et vous n'êtes pas forte; il faut un peu engraisser pour le voyage, et je voudrais que vous soyez tout-à-fait remise et aussi bien que la première fois, que vous étiez ici. Vous voyez que je suis un peu coquette avec mes chères belles-filles, que je veux paraissant partout, comme moi je les vois. CCCXLVI.

Je vous prie de dire à votre cher mari, que l'idée pour la princesse Albani me paraît très-bien, mais que je lui en dirai plus jeudi. Voilà la lettre pour le duc et la Melzi. Je vous embrasse tendrement. Voilà encore mes lettres, si vous les trouvez convenables, pour le prince et la princesse et la Melzi.

Ce 21 octobre (1779).

Madame ma chère fille. Quelle consolation de revoir vos chers caractères, et ensuite d'une heureuse couche, mais pas si facile, d'un fils qui se porte bien, et dont la chère maman m'annonce elle-même sa convalescence. Quelle grâce à rendre et prier en même temps, qu'il vous conserve toujours de même. La lettre est presque trop longue, le caractère ne marquait aucune faiblesse, mais je vous prie nonobstant de ne négliger le ménagement. Plus on se porte bien et plus on l'oublie, et quoique ce n'est pas le jour de CCCXLVII.

notre correspondance, je n'ai pu m'empêcher de marquer à vous même tout de suite mon contentement.

Je vous prie de dire à Madame Confalonieri et à Albani, combien je suis contente de leurs rapports, car chaque circonstance, un œuf que vous avez mangé avec goût, était pour moi une fête. Grâce à Dieu, des bonnes nouvelles de vos beaux-frères, et moi, je vous embrasse tendrement.

Ce 25 octobre (1779).

CCCXLVIII. Madame ma chère fille. La vôtre du 15 m'a fait grand plaisir, et je vous remercie de vos bons souhaits; vous les réalisez, en me comblant de satisfaction. Votre cher mari me marque qu'il a eu un peu de tirement des nerfs; je n'en suis pas étonnée; les grandes joies causent les mêmes effets que les chagrins, et il était hors de lui. J'espère d'apprendre que cela n'aura eu des suites.

Vous avez très-bien deviné que je ne suis pas inquiète pour la diète que vous tiendrez en couche, mais tout ce que je crains, c'est que vous prenez trop tôt l'air humide de Milan, ou que vous veillez trop tôt et ne vous laissez du repos suffisant, ce qu'on appelle se dorloter.

Je suis enchantée de la joie du duc, mais pas qu'il mène sa vie trop active, se sentant si faible. Pourvu qu'il ne tombe et se laisse conduire; je le fais à cette heure aussi, me trouvant affaiblie.

Je compte vous envoyer par la première occasion sûre deux glands de diamants, comme c'est à cette heure la mode, mais vous recevrez une armoire que j'ai reçue cette année de Paris, et qui pour moi est trop belle, mais qui, je crois,

conviendra dans votre grand cabinet. Vous recevrez aussi une petite chaise d'enfants avec des joujoux très-ordinaires. J'ai vu moi-même au jardin de Schönbrunn deux enfants de Jean Pálffy aller assez loin avec un petit garçon de derrière, qui les menait, qui ne doit savoir que de remuer les pieds convenablement. On ne laisserait sans cela les enfants, sans qu'une grande personne y soit.

Il fait un temps admirable. Les nouvelles de l'empereur et de Maximilien sont très-satisfaisantes; j'attends le premier entre le dernier et le 6; il est déjà à Linz. Je vous prie de me croire toujours toute à vous.

Ce 30 octobre (1779).

Madame ma chère fille. Ferrari pourra vous dire que CCCXLIX.
je me porte bien, et Maximilien aussi, et que notre joie est parfaite, surtout vous voyant rétablie. J'ai chargé Ferrari d'un billet pour la chère Thérèse, et d'une boîte qui est pour jouer le *lotto,* non pas qu'elle s'en serve, mais je l'ai trouvée particulière. Ces boîtes sont ici à la foire, au reste rien de fort particulier. Le petit filet ira bien à sa petite personne.

Nous attendons l'empereur le 7. La Marie est aussi de retour ici de ses chasses, elle est horriblement hâlée. Le temps qui était si beau, s'est mis depuis hier à la pluie, et il y a des vents horribles. J'en suis fâchée pour l'empereur qui se trouve justement dans nos nouvelles acquisitions.

Je vous embrasse.

Ce 1er novembre (1779).

CCCL. Madame ma chère fille. C'est un grand jour de dévotion aujourd'hui. Le temps, quoiqu'un peu plus froid, s'est remis au beau, car depuis deux jours il n'y avait que pluie et vent. J'attends au plus tard l'empereur à la fin de la semaine; il échappe à une semaine de dévotion, et surtout à celle de l'ordre de Saint-Etienne, qu'il a ordonné qu'on tienne et que le prince Albert en fasse toute la cérémonie; il s'en serait passé volontiers. La Saint-Hubert sera tenue aussi en cérémonie, et le 4 on tirera les faisans à Schönbrunn; on croit au moins mille pièces en tout. On veut m'y entraîner, mais je n'ai aucune envie.

Grâce à Dieu, tout va à souhait chez vous. Je vous embrasse.

Ce 8 novembre (1779).

CCCLI. Madame ma chère fille. Les jours de poste d'Italie me causent toujours des satisfactions non communes de vous, mes chers enfants. Votre charmante lettre, pleine de tendresse, et relevant tout avec tant de délicatesse, m'a tiré les larmes. La lettre de votre cher Ferdinand et du mien pour le général Preisach[1]) a fait le plus grand effet sur moi à cause de son cœur, de l'intérêt qu'il prend aux anciens serviteurs, et comme il me suggère à le consoler. Je vous remets ma réponse ici pour lui, je n'ai pu attendre jusqu'à

[1]) Der Feldzeugmeister Jakob von Preysach, Inhaber des Infanterie-Regiments Nr. 39.

jeudi; des certaines choses perdent de leur valeur à être différées.

Je vous embrasse tous deux bien tendrement.

L'empereur est arrivé hier à une heure très-bien; un peu maigri.

Ce 15 novembre (1779).

Madame ma chère fille. Après avoir expédié le courrier, je n'ai pas voulu manquer la poste, mais les lettres qui sont arrivées du 6, m'ont bien frappée. Votre mari me mande qu'il compte passer à Monza, y passer quelques jours dans la plus mauvaise et humide saison de l'année. Vous, quatre semaines seulement en couches, très-susceptible au froid et à l'humidité, et au-dessus de tout cela dans une maison nouvellement bâtie, et où on bâtit encore actuellement! On a pris tant de précautions en ville pour venir loger, et en campagne et dans ce mois-ci on se transporte sans des précautions. Vous pourriez bien vous en ressentir tous deux, et je suis vraiment *grantig* du peu de ménagement et raisonnement; cela m'inquiète pour tout le voyage à faire. Je ne vois personne qui ose représenter à temps des inconvénients pareils. CCCLII.

Pour la pension de la Latour, elle jouit déjà d'une; deux pensions ne sont pas de coutume à en avoir. On pourrait peut-être les mettre dans une somme convenable à la place de celle que le mari avait; j'espère en huit jours vous en dire de plus. Mais pour le mariage de la Fritz, qui n'a aucun mérite, et ses parents, l'ayant si bien établie chez vous, ne demandent pas mieux, et si vous êtes contente de ses services, étant tous deux si jeunes, ils pourraient bien attendre quelques années encore. En donnant des emplois

avec des gages, sans vacance, aux sujets qui épousent des femmes de chambre, on en sera inondé et tourmenté après leurs établissements, comme il arrive déjà. Le moment présent, dans lequel la monarchie se trouve, défend toute dépense extraordinaire et exige la plus grande économie. Vous pouvez juger, dans quel embarras m'a jetée le mémoire de votre mari. Il faudra toute l'habileté et bonne volonté de Kaunitz et Sperges, et ma tendresse, pour pouvoir en partie vous aider. Je ne m'explique pas plus par la poste, et vous prie de faire de même.

Mes compliments à votre cher père, et tâchez qu'on conserve le bon vieux grand-père content, et qu'il n'aie à se plaindre de rien. Je vous embrasse.

Ce 22 novembre (1779).

CCCLIII. Madame ma chère fille. Je vous suis bien obligée de m'avoir écrit vous-même, et tous les détails de votre saignée. J'avoue, en l'apprenant par d'autres, j'en aurais été frappée, vous aimant si tendrement. Jusqu'à cette heure tout ce que Borsieri fait, me plaît beaucoup; il n'y a que la permission d'aller à Monza, que je n'approuve. Le temps s'étant entièrement changé, j'espère qu'il n'aura lieu, même en logeant ailleurs que chez vous.

Je vous plains pour la Calderara; de certaines espèces de gens ne se trouvent plus, il me paraît qu'elle était telle pour la société. Nous avons perdu aussi Meraviglia [1]) qui est très-regretté.

---

[1]) Der Bd. II. S. 84 erwähnte geheime Rath Graf Stephan Meraviglia starb zu Wien am 20. November.

Je suis un peu incommodée aujourd'hui, mais je n'ai point de fièvre, ce qui me fait finir, vous embrassant.

Ce 25 (novembre 1779).

Madame ma chère fille. La vôtre du 18 me fait grande peine, d'autant plus qu'on ne pouvait s'attendre à rien de si funeste, plutôt à une fin traînante[1]). Je perds un ami sincère et qui m'a donné des marques non équivoques de son amitié et constance, mais je tremble pour vous deux. Mon fils n'a pas besoin de secousses pareilles et frappantes, et vous, ma très-chère fille, avec toute la force de votre esprit, votre corps est délicat, a besoin d'être ménagé, et en quatre semaines en couches, en campagne dans cette saison, venant d'être saignée: j'avoue, c'est de quoi se perdre. Vous me promettez bien tout le ménagement, mais vous ne sauriez avoir trop pour vous conserver. Je voudrais encore me flatter, ne voyant venir ni courrier ni estafette, qu'il se remette encore cette fois, mais si c'est une apoplexie, la répétition l'emportera une autre fois. CCCLIV.

Tout ce que vous me dites dans le premier moment de votre douleur, est si bien, si fortement donné, qu'il m'a percé le cœur. Vous dites bien qu'à Dieu tout est faisable, mais à son âge il y a bien plus à craindre qu'à espérer. A chaque bruit que j'entends, je crains l'arrivée d'une autre nouvelle, ne doutant pas que votre mari enverra tout de suite un courrier.

Je vous embrasse tendrement.

---

[1]) Der Herzog von Modena war in Varese sehr schwer erkrankt.

Ce 29 novembre (1779).

CCCLV. Madame ma chère fille. Par bonheur la poste est arrivée et nous a porté le meilleur état de notre bon et cher duc. Il est étonnant qu'il a soutenu à son âge une fièvre si forte. Dieu donne la convalescence de même, mais à cet âge tout est à craindre, et je suis fâchée de ne vous pas pouvoir laisser une jouissance trop tranquille. Je suis très-impatiente de savoir, comme vous l'aurez trouvé, et j'ai trouvé très-juste et bien à vous tous deux cette excursion. Je crains que pendant tout l'hiver il ne soit transportable, et je serais bien aise de savoir, si vous avez une litière en cas de transport, meuble nécessaire à une cour.

Le temps est abominable et cause bien des fluxions. Je vous prie d'avoir bien soin de vous; je vous embrasse.

Ce 6 décembre (1779).

CCCLVI. Madame ma chère fille. Grâce à Dieu que la course que vous avez faite à Varese, et le mauvais état, dans lequel vous avez trouvé notre cher duc, n'ont pas dérangé votre santé. Je souhaite plus que je n'espère que le rétablissement de notre bon duc soit solide, mais je ne saurais vous cacher que l'envoi de Frosini dans ce moment-ci, sans en avoir été prévenue autrement de vous autres que par le canal de cet été du prince Kaunitz, m'a étonnée, mais encore plus sa commission de demander notre agrément pour son établissement à Gênes et Massa, qu'il voulait faire l'année passée, qu'on l'a éconduit, et surtout la Melzi, qui ne le traitait pas convenablement et disait toujours des piquanteries à table et

en société. Jugez de mon étonnement, ne m'y attendant point du tout. J'ai répondu, autant que je souhaite que le duc reste avec nos enfants, desquels, j'espère, il n'aura point de plainte à faire, ce qu'il me confirmait, autant le duc était toujours le maître de faire et aller, comme cela lui plaît, souhaitant que sa santé se soutienne et qu'il revienne à Milan, où il est aimé et estimé. Je vous avoue, cela me paraît si extraordinaire, et l'envoi d'un jeune homme peu expert et dans l'état présent du duc: tout cela me paraît un rêve. J'ai voulu ne rien marquer au commencement, mais après mûre réflexion il me paraissait de devoir vous mettre au fait, non pas pour en faire le moindre usage. Je vous prie même de n'en rien dire qu'à votre mari, avec la même condition du secret, hors Firmian, et si vous le trouvez convenable, à la Melzi. Au reste il ne me paraît nullement convenable d'en faire semblant de toute cette étonnante histoire.

Je suis un peu travaillée d'un rhume de cerveau, qui m'empêche d'écrire, mais sans fièvre, vous embrassant tendrement.

Ce 13 décembre (1779).

Madame ma chère fille. Le courrier m'a comblée de CCCLVII.
joie sur votre bonne santé et sur le rétablissement de notre cher duc, qui est incroyable à son âge. Le congé, j'ai bien peur, vous coûtera, et pourvu que cela ne lui fasse une révolution, mais rien de plus juste que de s'y rendre. Plus que je pense à la commission de Frosini, et plus je me perds; il n'y aura que vous qui pourrez nous éclaircir d'où ce trait part, qui n'a aucune vraisemblance.

Celle-ci vous trouvera bien près de votre départ; le temps me désole et les chemins encore plus. Je continuerai toujours de même la correspondance; vous me préviendrez des gîtes que vous ferez, et mes lettres vous viendront sûres.

J'ai tant à faire avec l'expédition du courrier, que je dois finir, vous embrassant.

Ce 16 décembre (1779).

CCCLVIII. Madame ma chère fille. Ayant écrit hier par le courrier longuement à votre cher mari, c'est aujourd'hui à vous, que je m'adresse. Vous pouvez bien juger, combien vos deux chères, tendres et contentes lettres m'ont touchée. Ce sont des moments indéchiffrables, de pouvoir faire plaisir, et à qui, à des enfants si chers et si attachés. J'ai relu vos deux lettres trois fois, et j'en ai eu à chaque reprise une nouvelle consolation. Je vous prie de dire à votre mari, que ce que je lui ai écrit par le courrier, avant que la poste est arrivée, ne change rien au *dispaccio*. Ce que je lui dis sur l'économie, n'est que pour lui-même; je n'y entre plus, moi, mais vous autres, s'il y a de l'épargne.

Je suis contente des nouvelles que vous me donnez du 7 du bon état de notre grand ami, mais je ne voudrais pas que vous vous flattiez trop, à cet âge tout est dangereux. Je serais fâchée, si votre voyage fût interrompu ou arrêté au printemps par un fâcheux accident.

Je ne reviens pas de la commission de Frosini. Il ne dit plus rien, et nous ne lui fournissons pas des occasions à revenir.

Votre mari m'a écrit pour le logement en cour en cas de malheur pour la Melzi. Je lui ai répondu de le lui offrir

jusqu'à ce que ses arrangements et affaires seront fixés, pour ne se lier les mains en cas que cela ne convînt. Si vous restez satisfaite, vous jugerez bien que cela me décidera. Je crains bien qu'on n'aura rien fait pour elle.

Je vous donne part que l'empereur a donné le régiment de Ried au second fils de votre beau-frère, Ferdinand, que par là ayant deux régiments Ferdinand, celui de votre mari devient *Alt-Ferdinand.*

Je vous embrasse tous deux, mes chers enfants. Je fais prier pour vous, particulièrement tant que vous serez dehors, et suis toute à vous.

Ce 23 décembre (1779).

Madame ma chère fille. Ce n'est pas le tour pour vous, CCCLIX.
mais ayant écrit à votre cher mari lundi, je m'en acquitte avec plaisir aujourd'hui vis-à-vis de vous. Votre recommandation pour la Fritz aura toujours chez moi toute considération, mais ses mérites ne sont encore rien, et de créer des charges pour ces filles, cela irait à l'infini; elle profite de pouvoir vous suivre.

Vous ne recevrez plus celle à Milan. Oserais-je vous charger de mes compliments pour le prince, votre père, et Madame votre mère, et la princesse? Espérant que la santé de notre cher duc n'aura point porté de changement, je crains un peu les adieux.

Je prends toute la part au prince Albani pour la perte de son oncle; j'aurais bien souhaité à ce vieillard la consolation de vous voir. Je vous prie de marquer au prince mes regrets.

Je suis un peu occupée ce soir, faisant demain mes dévotions. Vous y serez aussi compris, et depuis le 29 les prières sont ordonnées jusqu'à votre retour. Je vous embrasse.

Ce 27 décembre (1779).

CCCLX. Madame ma chère fille. Sans poste, sans lettres, je serai d'autant plus courte, que celle-ci vous trouvera déjà hors de Milan, et le jeudi qui vient, j'écrirai droit à Florence au comte Nellenbourg.

Nous avons les quarante heures et un temps chaud et humide. Le jour de l'an n'existera que depuis quatre heures de l'après-dînée jusqu'à huit; point de dîner ni église publique. Je me souviendrai toute ma vie de celui que nous avons passé ensemble; Dieu en soit loué, que les suites n'ont été encore plus mauvaises.

Je suis sûre qu'il vous coûtera de quitter notre bon ami, et selon le compte que j'ai fait, les lettres devraient m'annoncer la réception de celles de l'audience de Frosini. Je vous recommande de ne pas trop vous fatiguer et de prendre vos aises et de vous bien ménager. Je vous embrasse tendrement.

1780.

Ce 3 de l'an (1780).

Madame ma chère fille. Je joins celle-ci à notre grand'-duchesse pour vous l'envoyer à Rome. Le temps s'est changé cruellement en neige, froid et vent, et c'est le moment que vous aurez passé les montagnes. J'espère pourtant que vous n'aurez point de pareil comme en passant pour Trieste. Dans le moment, où je vous écris, qu'il est huit heures du soir, je vous compte à Florence au milieu d'une famille respectable et chère. Vous vous expliquez si bien dans vos lettres, que je vous prierais, si cela ne vous incommode, de me faire une description des enfants de Florence et de Naples, à votre commodité, et si vous voulez, par les courriers. Je ne demande que leurs figures, santés et comme ils vous plaisent, sans cérémonie, et ce n'est que pour moi seule. CCCLXI.

Je suis rassurée sur le rhume de votre cher mari, puisque vous l'êtes, et j'approuve la conduite de la Melzi vis-à-vis de Marchisio. Sa situation est terrible, et je sens bien et approuve tout ce que vous me dites pour elle. J'ai donné les ordres à Firmian de l'assister de conseils, en cas que sa situation l'exigeait pendant votre absence. Dieu nous conserve ce bon prince et vos enfants, pour que vous puissiez jouir de cet agréable voyage. Je vous embrasse tous deux.

Ce 10 de l'an (1780).

CCCLXII. Madame ma chère fille. Vous recevrez celle-ci par ma fille, la reine, comptant qu'il faudra bien douze jours et plus pour arriver, les chemins étant tous rompus, et j'avoue, non sans inquiétude pour vous autres. Votre mari m'a écrit de Reggio, me disant qu'il avait beau temps; je souhaite la continuation. Mon fils, le grand-duc, était inquiet pour le passage des montagnes. Vous avez donc vu tous ces neuf enfants si intéressants, cette grande ville de Rome, et actuellement Naples, et ma chère reine et ses enfants. Je vous recommande sa santé et un peu de ménagement pour son état, car je suis inquiète, connaissant sa vivacité et son attachement, qu'elle voudra faire trop. Ce serait indiscrétion de vous faire perdre des moments précieux. Il me suffit de me marquer par deux mots: nous sommes bien et contents, tant que vous ne serez de retour à Rome, où vous aurez plus de loisir, ne souhaitant savoir que l'état de la santé et figure de nos familles, et comme les pays et les nations vous auront paru, et je me flatte que le retour à Milan et avec les Milanais ne vous déplaira pas. Je m'en flatte au moins et suis bien aise que vous voyez un peu à l'étranger par vos propres yeux les choses.

Mes compliments à votre cher mari; qu'il se garde à la chasse et en montant à cheval, car pour le *biroutsch,* je lui en ai demandé le sacrifice, avec sa courte vue. J'avoue, je vous porte un peu d'envie de vous trouver avec ma chère fille, et vous embrasse.

Ce 17 de l'an (1780).

Madame ma chère fille. Celle-ci vous trouvera au milieu du plus grand tourbillon du carnaval. Il serait indiscret de vous prendre le peu de moments qui vous restent, mais je suis assez avantageuse de croire que vous n'en goûterez sans être rassurée sur notre situation ici, qui, grâce à Dieu, est au mieux, et de même la poste qui vient d'arriver, dit la même chose de Milan, et notre bon duc un peu plus tranquille. J'ai écrit moi-même à la Melzi et l'ai adressée en tout à Firmian, auquel j'ai donné les ordres en conséquence, ne souhaitant que de soulager ceux qui s'adressent à moi, et auxquels je suis reconnaissante. Je crois par là vous tranquilliser aussi, et je voudrais que vous puissiez jouir de cet agréable voyage en plein. CCCLXIII.

Vous voilà de voir une autre famille, celle de Naples, qui n'est ni si nombreuse ni si avancée, mais dont la mère a grand soin, même trop. Je souhaite que son état ne l'empêche d'être partout avec vous, et je vous recommande de la faire souvenir de prendre du repos. Mes compliments à votre cher mari. Je vous embrasse tous deux.

Hrzan, qui voulait partir aujourd'hui, est tombé malade d'un gros rhume et mal de gorge; le temps est abominable.

Ce 24 de l'an (1780).

Madame ma chère fille. Enchantée de vous savoir heureusement arrivés à Rome, et reçus de notre père commun avec tant d'amitié et distinction. Il a fait faire un compliment ici par le Nonce, combien il était enchanté de CCCLXIV.

vous, et qu'il s'est entretenu trois quarts d'heure avec vous. Les lettres de Rome me rendent toute glorieuse, tout ce qu'on dit sur votre compte; jugez de ce que j'en sens, vous aimant tous deux si tendrement, et l'amour-propre même étant flatté, qui ne nous quitte jamais.

Je ne suis pas inquiète sur le rhume de votre cher mari, après ce que vous m'en dites. Je ne crains que les trop grandes veilles et le trop peu de repos, surtout à Naples.

Je souhaite bien que les lettres de Milan ne troublent ce charmant et glorieux voyage.

C'est aujourd'hui le neuvième jour de la maladie de Hrzan, qui est une fièvre inflammatoire. Il l'a passé assez bien, mais je ne saurais me flatter encore, la maladie n'a point fait de crise encore, et son faible tempérament aura bien de la peine à se remettre; je crains plus que je n'espère.

Ce serait indiscrétion de vous entretenir trop les derniers jours du carnaval, qui seront bien occupés à Naples. Je vous recommande la reine, de lui prêcher de se ménager. Mes compliments à votre cher mari; je vous embrasse tous deux.

Ce 31 de l'an (1780).

CCCLXV. Madame ma chère fille. Point de lettres d'aucune part, justement au moment, où j'en souhaitais le plus passionnément. Le temps et les chemins sont affreux. Je veux me flatter que chez vous cela sera différent; l'agrément de ce voyage diminuerait de beaucoup, si vous aviez le temps que nous avons, et je voudrais que vous puissiez bien jouir de cette course, en ménageant en même temps vos santés. Nous avons tout plein de rhumes assez mauvais ici. Le cardinal

Hrzan revient de loin, mais il n'a encore ni sommeil ni appétit et est très-faible. Le général Koch est aussi fort mal; je crains de le perdre. Il a pris après un rhume inflammatoire une grosse humeur ou abcès au cou, et avec ses propres drogues et dispute et impatience il s'est vu tout d'un coup abandonné de tous les médecins, et à juste titre Quarin était du nombre. C'est Störck qui depuis hier le voit, mais cela finira de même. Je lui ai conseillé de le traiter très-laconiquement, en lui imposant de ne plus revenir, s'il ne veut faire ce qu'on dit. Il est si accoutumé de s'emporter, que même malade il ne peut se soumettre; j'en suis fâchée.

Notre carnaval ne bat que d'une aile et s'éteint peu à peu. Les redoutes ont été bien moindres, et personne n'est gai, pas même aux cabarets, hors quelques jeunes femmes et hommes qui poussent les choses à l'outrance.

Grâce à Dieu, la famille va bien. La Marie nous quitte demain jusqu'à Pâques.

Mes compliments à votre cher mari; je vous embrasse tous deux.

Ce 7 février (1780).

Madame ma chère fille. Vous recevrez déjà celle-ci par Veigel de Florence, ne sachant le jour de votre départ de Naples, qui aura bien coûté à la reine. Je suis très-impatiente de savoir de vous, comme vous l'avez trouvée, si elle est bien épaisse et se porte bien? Elle croit avoir une santé de fer, mais plus on porte d'enfants, plus on affaiblit. Je crains une fois une catastrophe, surtout dans l'état, où sont son accoucheur et sa sage-femme. CCCLXVI.

Notre bon duc vivote; il est complaisant même en cela, de durer le carnaval, mais nos dernières nouvelles ont été des plus mauvaises.

Toutes les lettres de l'Italie me causent bien de la consolation. Tout le monde est enchanté de vous, surtout le pape, et on vous attend avec le plus grand empressement à Rome.

Je vous écris avec un œil, et c'est ce qui me fait finir, vous embrassant tous deux. Adieu.

Ce 14 février (1780).

CCCLXVII. Madame ma chère fille. Vous n'aurez que ce peu de lignes de moi, comptant vous écrire demain par le courrier. Je vous remercie de votre relation de tous mes petits-enfants, qui ont tous lieu de me consoler. Je vous fais bien mes tendres compliments pour la première dent de François. Les nouvelles du duc sont mauvaises, et je crains d'une poste à l'autre.

Le temps est abominable et me désole pour les chemins et pour votre voyage et agrément, à voir ce beau et particulier pays. La santé de la reine me désole, surtout dans ce moment-ci. Ce que vous voulez me dire sur son compte, j'en sens toute la délicatesse et force. De la ressemblance, je l'ai trouvée moi-même, étant encore enfant, mais je la plains bien. On ne trouve pas toujours des Ferdinands et Maries Béatrices, et alors on se trouve bien bas. Vous voulez me supporter, en reconnaissant le fond de ma tendresse. Je souhaite que cette chère reine trouve de pareilles consolations, car il en faut pour pouvoir se soutenir. Mes compliments à votre cher mari; je vous embrasse tendrement.

Ce 16 février (1780).

Madame ma chère fille. Je suis si occupée depuis huit jours, que je n'ai que ce moment pour vous écrire et vous assurer que nous nous portons tous bien, et que les nouvelles d'Italie, où vous avez passé et où vous vous trouvez, me consolent infiniment. La pauvre reine incommodée se plaint amèrement de ne profiter de votre compagnie. Elle me marque aussi, que vous lui avez trouvé tant de ressemblance avec moi. Elle est assez bonne d'en être contente, mais elle dit que les soins que vous lui rendez, la touchent infiniment. Je vois votre mari à exiger une prompte obéissance et un rigide régime, comme il est accoutumé ou gâté chez lui. Je vous avoue, je ne suis pas tranquille pour cette grossesse ni l'accouchement. CCCLXVIII.

Le temps continue à être abominable. Tous les chemins sont rompus, et je suis aujourd'hui établie dans ma chambre à coucher, ne pouvant tenir du côté du bastion à cause du vent, neige et froid; c'est tout dire.

Maximilien a voulu aller demain à Presbourg pour deux jours, mais je doute qu'il le pourra, même à cause du passage du Danube.

Grâce à Dieu que la Marianne est mieux. Elle a pris ce rhume inflammatoire; deux saignées de suite l'ont sauvée. Le rétablissement de Hrzan va lentement.

J'ai bien peur que vous ne recevrez que trop tôt la nouvelle fatale de Varese; le malade diminue de jour en jour. J'ai écrit à votre cher mari de faire tout ce qu'on fait dans une occasion pareille, et plutôt trop que trop peu, et selon les occurrences du pays, où vous serez, voulant et ne pouvant assez honorer la mémoire de ce bon ami, qui m'a procuré de préférence une si chère fille, qui fait le

26*

bonheur de mon fils et lui est si profitable en tout. Je prie et fais prier particulièrement pour votre conservation, surtout par ce temps abominable, qui est bien contraire à votre voyage. Tout le monde vous attend avec empressement à Rome. Je vous suis bien obligée du détail des enfants de Naples. Il n'y a que la Louise qui m'inquiète.

Je suis curieuse si la mascarade a réussi; je n'espère pas que la reine en était, et j'avoue, votre mari à cheval dans cette foule d'un peuple indomptable, ne me fait nul plaisir. Je l'ai fâché en lui demandant de ne pas conduire lui-même en chaise ou *biroutsch;* non-seulement que je n'ai aucune opinion qu'il sait mener, il a deux défauts essentiels. Il dit au moins qu'il ne voit et doit se servir de verres, et le second la distraction. Votre beau-frère et le prince Albert m'ont dit tous deux, qu'ils se sont excusés de mener eux-mêmes, les chevaux étant ardents, et je ne veux cueillir de ce voyage que consolation et honneur.

Je vous embrasse tendrement.

Ce 21 février (1780).

CCCLXIX. Madame ma chère fille. Vos nouvelles du 5 ne m'ont pas fait plaisir comme d'ordinaire, à cause de ma chère reine. J'en suis vraiment inquiète, connaissant son activité; elle ne se donnera pas le repos nécessaire pour son état présent.

Le temps augmente aussi mes inquiétudes, étant abominable. Je crains même pour vos santés. Nous avons un froid peu commun, beaucoup de neige; de façon que Maximilien, ayant été pour deux jours chez sa sœur, le 17 et 18,

en est revenu en traîneau. Depuis le château (car on passe le Danube à sec), il a été en deux heures jusqu'à Fischa; c'est bien allé.

La Marianne continue sa convalescence, et le cardinal de même. Le vieux prince Schwarzenberg est à cette heure bien malade; on l'a déjà saigné cinq fois. Les maladies sont violentes cette année.

Nous avons des meilleures nouvelles de Varese, et je veux espérer que vos vœux seront exaucés, puisque la plaie qui m'a tant alarmée, s'est mise à sa guérison; c'est étonnant à son âge.

Les nouvelles de vos charmants enfants ne laissent rien à souhaiter. Dieu les conserve et vous autres jusqu'à votre heureux retour. Je vous embrasse et le comte [1]).

Ce 28 février (1780).

Madame ma chère fille. Vous m'annoncez la première dent de François, et moi, je vous fais mon compliment pour une seconde. Il m'est arrivé comme à vous, que cela me paraissait trop tôt, mais on m'a assurée que c'est un signe de force. La Thérèse a perdu une dent, pourvu que celles qui viennent, remplacent bien celles qui tombent, car on les dit bien belles, surtout la Datel. CCCLXX.

Je suis bien aise que la santé de la reine s'est remise, mais je n'aime pas cette petite-vérole volante. D'abord que Lamberg ne manque à votre service, il ne peut faire mieux que d'accompagner le roi.

---

1) Anspielung auf Ferdinands Incognito.

Je suis bien aise que le temps vous a permis de sortir; chez nous il fait un vilain temps, beaucoup de neige et un hiver froid et long.

J'étais voir aujourd'hui Hrzan que j'ai trouvé bien, mais faible, et point de sommeil. La Marianne va mieux et se lève déjà. Maximilien monte déjà à cheval et ne se ressent pas de ses jambes.

Il est dix heures, et j'avoue, je tombe de sommeil. Mes compliments à votre cher mari. Je vous embrasse.

Je ne vous dis rien sur le duc; cela s'en va doucement.

Ce 2 mars (1780).

CCCLXXI. Madame ma chère fille. Nous avons reçu hier fort tard la triste nouvelle de la perte de notre cher duc. Elle était à prévoir, mais elle n'est pas moins sensible, et connaissant votre attachement, je crains un peu pour votre santé délicate. Je suis d'autant plus alarmée, que je ne l'étais que trop pour la reine et ses enfants, et que depuis le 12 je n'ai point de nouvelles de vous, et Lamberg me laisse ainsi. Que l'éloignement est cruel dans ces moments-ci! Je vous embrasse.

Ce 13 mars (1780).

CCCLXXII. Madame ma chère fille. Je vous suis bien obligée de votre lettre par la poste du malheureux 22. J'avoue, j'en suis bien triste et crains beaucoup pour la reine. Une fatalité répandue sur tout ce séjour, qui ne devait être que de plaisir,

et qui aura fini par la nouvelle du décès de notre cher duc. Je suis un peu en peine pour vous, et je ne comprends pas que le 1er vous n'en aviez pas encore cette nouvelle. Tout ce que vous me dites dans cette occasion, ressemble à votre attachement et attention pour moi. J'en suis très-sensible et reconnais bien le fond de votre tendresse. C'est ce qui me fait trembler pour vous plus que pour d'autres, connaissant la sensibilité de votre âme. Je vous prie de vous conserver et de vous garder de fluxions. Je vous embrasse.

Ce 16 mars (1780).

Madame ma chère fille. Je vous écris à la place de CCCLXXIII. Monsieur, le faisant cette nuit par le courrier à votre cher mari. Celle-ci vous trouvera à Rome, et la triste nouvelle vous aura trouvée en chemin. Je ne comprends pas qu'elle ne vous est parvenue à Naples. Ce séjour était déjà malheureux, et vous auriez pu mieux partager vos regrets.

Je suis toute consolée de ce que vous me dites de la Louise. La reine ne peut assez répéter, combien elle regrette qu'elle n'a pu profiter de votre présence, et que le mauvais temps même a empêché la beauté de Naples. Elle ne saurait assez marquer sa reconnaissance pour toutes les amitiés et tendres soins que vous aviez tous deux pour sa cruelle situation, et le roi regrette infiniment votre chère compagnie qui ne l'a gêné en rien, et qui l'a occupé et distrait bien agréablement.

On vous attend à Rome avec le plus grand empressement. Le temps s'est mis presqu'au chaud, mais aujourd'hui il menace pluie.

On raconte ici les plus belles choses du duc de Modène; qu'il garde tous les domestiques, une réforme dans les troupes au bien du pays, et des arrangements les plus convenables en tout. Je sens un vrai plaisir, pouvant m'imaginer votre consolation. Il n'y a que pour la princesse, où on ne parle. Il a eu une attention bien délicate, en envoyant les testaments et codicilles en original ici, le défunt ayant fait l'empereur exécuteur du testament. On lui a renvoyé le tout en peu de jours, avec un compliment, de ne pouvoir croire qu'il faut un exécuteur à part, que l'héritier lui-même. Comme ces paquets étaient venus à l'empereur, je ne saurais vous dire, si la Melzi ou quelques autres soient avantagés; les uns disent oüi, les autres non. Tout m'intéresse, qui vient de là; vous me ferez plaisir de me marquer ce que vous en saurez.

Je vous avoue, je suis toute troublée du malheur de la pauvre reine. Je crains pour sa santé, sa tête, son enfant. Il n'y a que Dieu et la religion qui peuvent procurer du calme dans des moments si assommants.

J'attends votre arrivée à Rome, mais encore plus les premières nouvelles de la perte de notre cher duc, avec le dernier empressement. Je vous embrasse tendrement.

Ce 20 mars (1780).

CCCLXXIV. Madame ma chère fille. C'est dans ce moment que la poste arrive du 8 de ce mois de Rome, qui me porte la nouvelle tant désirée de votre arrivée et de la triste nouvelle que vous y avez trouvée. Grâce à Dieu que votre santé n'a été altérée; depuis quatre semaines vous n'aviez que des tristes objets et les plus touchants pour votre cœur à éprouver,

et votre attachement m'étant connu, je tremblais pour ce moment, et vous me dites si bien, la coutume de vivre avec lui dès votre enfance. Mais vous y ajoutez des choses si tendres pour moi, qui me font venir les larmes aux yeux. Vous faites le bonheur de mon cher Ferdinand; il me le marque de même, dont je lui sais bon gré. Comptez donc entièrement sur ma tendresse et volonté de rendre, autant qu'il dépend de moi, vos jours heureux, et mon amitié et reconnaissance pour votre famille ne finira qu'avec mes jours. Mais j'ai soixante-trois ans; combien cela peut-il traîner encore? On dit que j'ai le meilleur visage; je n'ai pas été incommodée de tout l'hiver; j'ai fait le carême, nonobstant tout cela je me sens défaillir à grands pas. Le voyage que l'empereur compte faire en mai, me donnera bien des inquiétudes et désagréments. C'est ainsi que le temps se passe assez vite, mais triste pour moi.

Je suis toute consolée de ce que vous me marquez de la reine, et elle me marque que le vide est très-grand depuis votre départ, et regrette de n'avoir pu en profiter mieux, se flattant pour une autre fois, dont elle me demande déjà mon agrément; cet empressement m'a fait plaisir.

Tout ce que vous avez fait pour le deuil, la retraite et le service, je l'approuve, et dites à votre mari, que j'approuve tout son plan; qu'il aura vu par la lettre du courrier, que je pense de n'employer que lui, s'il y avait des convenances entre nos maisons à fixer, mais que je n'en vois aucune pour ce moment, tout étant réglé, et ne comptant nullement me mêler dans celles de l'intérieur de la famille et de la Melzi, que par des recommandations et protections personnelles. J'ai écrit moi-même tout de suite au duc, et je serais charmée de lui continuer les mêmes sentiments qu'au défunt.

Pour le logement de la Melzi, elle s'y trouve actuellement. Elle a demandé quelques bagatelles qui seront faites, mais je ne saurais encore lui assurer le logement pour toujours. Je vous promets qu'il ne lui sera ôté avant que vous en soyez prévenue. En attendant elle en peut jouir tranquillement *ad interim*. Je vous prie de me croire toujours toute à vous.

Mes compliments à tous deux pour les bonnes fêtes.

Ce 3 d'avril (1780).

CCCLXXV. Madame ma chère fille. Quel plaisir de recevoir de vos nouvelles, et je vous en sais un gré infini, de m'avoir informée de votre indigestion. Avant que d'avoir fini la lecture — j'étais à ma toilette le soir — je me suis récriée avec la Datel: une indigestion, notre archiduchesse! Elle en a été aussi étonnée que moi, et nous avons presque porté des autres soupçons qui ne seraient pas à cette heure convenables. Je veux bien que vous engraissez, mais mon fils m'a mandé aussi qu'il mangeait et engraissait; gare encore les nerfs et les grandes chaleurs! L'hiver est pour lui moins dangereux que le grand chaud.

Quel plaisir de vous voir tous deux si contents! Mais si vous voyiez les lettres de Rome et de Naples, cela fait vraiment plaisir, et vous me rendez toute avantageuse, tant pour la piété, et que vous la montrez en toute occasion, tant pour la politesse, le savoir et la patience. Je ne finirais jamais, si je voulais dire la dixième partie. Ces Messieurs et dames de Naples ne viennent que pour vous à Rome, car vous les avez tous enchantés.

Je souhaite que le temps se soutienne; depuis deux jours nous avons des grands vents. J'ai aujourd'hui une occupation extraordinaire qui presse, dont je rendrai compte jeudi. Je vous embrasse.

Ce 17 d'avril (1780).

Madame ma chère fille. Grâce à Dieu que jusqu'à cette heure votre voyage était aussi heureux qu'agréable. Il n'y a qu'une voix sur votre chapitre, et c'est un plaisir de voir les lettres qui en viennent, et les regrets que vous laissez. CCCLXXVI.

Le temps qui était assez froid depuis Pâques, paraît se remettre aujourd'hui. Je le souhaite bien stable pour le terrible voyage de l'empereur, qui sera dans les plus vilains pays jusqu'en août. Ce qui me désole, c'est qu'on n'aura guère de ses nouvelles, ne voulant qu'on lui expédie que tous les huit jours, aucune poste n'allant de ce côté. Le train qu'il prend avec, est encore plus mince que jamais, et j'avoue, mon fils vis-à-vis de Cathérine ainsi, me fait de la peine. Je crains pour sa santé et celle de sa suite. Il n'y a pas un homme de trop, ainsi un manque réel, s'il y en a un seulement qui manque.

Je suis enchantée de toutes les attentions que vous avez pour le pape, qui en a tant pour vous. J'espère qu'il sera de retour avant votre départ, pour pouvoir prendre congé. Il a écrit ici avec beaucoup d'éloge et de tendresse pour vous. J'ai reçu aussi votre marche-route jusqu'en Toscane. Il me paraît que votre séjour paraît presque trop court à Léopold. Je lui en sais bon gré, mais j'avoue, avant les grandes chaleurs je voudrais vous savoir chez vous.

Je suis enchantée que vos chers, beaux et charmants enfants se portent, grâce à Dieu, à merveille. Firmian a été incommodé d'un rhume, mais il est mieux; c'ést de même du mien. En toute hâte je vous embrasse tendrement.

Ce 20 d'avril (1780).

CCCLXXVII. Madame ma chère fille. Enchantée de votre attention à m'écrire par le courrier de Naples, qui m'a comblé de joie, et tout ce que vous m'en dites, m'oblige infiniment. J'étais toute abattue toute la journée; me voilà toute ranimée; Dieu en soit loué. La pauvre reine méritait, comme vous dites, cette consolation. Dieu vous comble aussi des siennes, m'en procurant tant. Je vous embrasse.

Ce 24 avril (1780).

CCCLXXVIII. Madame ma chère fille. Je vous suis bien obligée du détail que vous me faites de votre séjour à Rome, qui vous fait le plus grand honneur. Il n'y a qu'une voix là-dessus; jugez de ma consolation. Il me paraît qu'en Toscane ils ne sont contents que vous ne vous arrêtez que le mois de mai, mais moi j'en suis bien-aise et même pour vous tous. Rien ne m'a plu davantage que le regret de cette petite séparation; vous vous convenez si bien l'un à l'autre, vous êtes sur un pied si solide ensemble, que la reine m'a écrit qu'elle regrette bien de n'avoir pris le même pied, et de ne pouvoir à cette heure que difficilement imiter. Son bonheur en serait plus

stable, étant enchantée de la solidité et tendre amitié qui existent entre vous.

Ici toutes les lettres se flattaient de gagner encore quelques jours pour Rome. Je voudrais savoir le pape en santé de retour. Le temps est froid et humide; nous passerons sûrement la Pentecôte en ville, et après-demain se fera le voyage de l'empereur. Je vous avoue, jamais voyage ne m'a tant pesé, quoique l'impératrice fait l'impossible pour montrer sa satisfaction et de le recevoir au mieux et comme il voudra. Je suis sûre qu'il sera enchanté d'elle, car on dit que dans la conversation et en particulier elle sait si bien jouer son rôle qu'en souveraine.

Celle-ci vous trouvera à Florence; je préférerais cette entrevue à celle de Mohilew. Tant que je vous saurai à Florence, je ferai comme à Naples; j'enverrai vos lettres par mes enfants comme je commence avec celle-ci. Ma chère reine s'est portée assez bien quinze heures après son accouchement. Hors des tranchées ce fils m'a fait bien du plaisir. Dieu est plein de bontés; en prenant d'un côté, il rend de l'autre.

Mes compliments à votre cher mari. J'embrasse mes chers enfants milanais; adieu.

Ce 1er mai (1780).

Madame ma chère fille. Depuis deux jours nous avons CCCLXXIX.
des chaleurs affreuses, et je vous plains, si vous les avez de même dans les petites villes, où vous vous trouverez. J'ai des nouvelles du 29 de l'empereur. Il a trouvé des chemins affreux; il commence sa tournée à cheval jusqu'en Galicie dans les salines.

Les nouvelles de Rome sont toujours les mêmes et me comblent de joie. Le cardinal Hrzan est incommodé des yeux; il ne peut se remettre entièrement. J'avoue, je voudrais le voir partir d'ici, espérant que l'air d'Italie lui fera plus de bien.

Le général Koch est de nouveau à l'extrémité; il souffre beaucoup et plus qu'un autre par son humeur. Il regrette fort d'être ici et veut retourner en Italie; je doute qu'il le puisse.

L'accident arrivé à votre cher mari, qui lui a procuré de la sensation dans les nerfs, lui fait honneur, mais fait voir combien ses nerfs sont irritables, et qu'il ne faut pas qu'il s'expose à voir ou s'occuper de tristes et frappantes idées. Je suis bien aise que vous n'y étiez à la chute de cet homme sous la roue. L'histoire de l'ambassadeur de Malte a été bien hors de saison. Il ne peut se mettre en égalité avec les ministres des premières cours et parents.

Je suis bien aise que vous avez attendu le retour du pape, qui vous aime bien tendrement, et moi, je vous embrasse tous deux.

Ce 8 mai (1780).

CCCLXXX. Madame ma chère fille. Je vous suis bien obligée de m'avoir écrit en même temps que votre cher mari de Fano et du petit accident à Lorette. Dans les circonstances où vous vous trouvez, sans prie-Dieu et en deux messes dans un endroit bas et chaud, cela n'est pas étonnant. Grâce à Dieu que les suites ont été bonnes. Si vous avez le temps que nous avons depuis hier, vous aurez bien chaud. Cela change d'un jour à l'autre et cause bien des fluxions. Nous

devions sortir aujourd'hui à Schönbrunn; Störck ayant pris un fort rhumatisme au cou, et la Marianne étant toujours incommodée, j'ai différé notre sortie au 24.

Je vous remercie bien de vos bonnes prières à Lorette, et votre mari me marque la même chose. Je vous vois tous deux devant mes yeux; lui se courbant et soufflant, et vous toute recueillie et tranquille.

Vous avez oublié un titre de plus, que j'ai vis-à-vis de vous; votre amie jointe à votre mère comprend tous les sentiments les plus tendres. Tant que je puis vous être utile, je veux bien encore traîner mes tristes jours qui me pèsent bien.

Vous voilà en famille. C'est bien à cette heure que je souhaiterais de pouvoir partager ce bonheur. Tout le beau, brillant, agréable de Rome n'a pu me tenter; mais le séjour de Naples et de Florence ne peut que m'occuper continuellement. J'ai des bonnes nouvelles du 2 de l'empereur; de ces beaux pays, où il voyage, on n'a rien à mander hors la santé. Mes compliments à votre cher mari. Je vous embrasse.

Ce 15 mai (1780).

Madame ma chère fille. Le courrier viendra plus vite avec ma lettre et le portrait pour Madame Albani, que celle-ci n'arrivera. Je l'adresse à votre mari, ayant cru de convenir d'écrire moi-même après ce que vous m'en avez écrit, et y joignant mon portrait et non le chiffre, ce qui est une plus grande distinction. CCCLXXXI.

Pour la toison vous savez que j'en doutais alors que vous me l'avez dit, qu'on vous l'a promise si tôt. Vous trou-

verez Thurn et l'Ayo [1]) qui n'ont aucun ordre, pour lesquels je sollicite si longtemps. Je ne serai pas contraire à Albani, que j'estime et qui vous est si attaché, et qui m'informe si exactement de ce qui vous touche, mais je dois aux deux autres depuis plus long temps encore ma protection. Il me paraît qu'on a fait espérer trop légèrement cette marque de distinction, et qu'on ne sait comment s'en tirer à cette heure.

Grâce à Dieu, le voyage de l'empereur se soutient bien. J'ai de ses nouvelles du 10 de Galicie; je suis bien aise que vous avez donné ces jours, que vous vouliez donner à voir les légations, encore pour la Toscane. Je ne crains que les grandes chaleurs pour vous deux, et que vous ne vous donnez pas suffisamment du repos.

J'écris à votre cher mari pour le duc votre cher père, ne doutant qu'il vous le fera voir, de même pour votre beau-frère [2]). Vous serez étonnée, mais je ne peux m'expliquer de plus. Malheureusement les confusions et irrégularités dans les postes ne sont pas encore finies.

Je compte le 22 me rendre à Neustadt pour deux jours. Je penserai bien à mes chers enfants, et à cette entrevue sur le grand chemin sous la tente; et de là me rendre le 24 à dîner à Schönbrunn. Je prends votre beau-frère et vos belles-sœurs avec [3]). Combien de pensées ne me causera pas cet endroit. Je vous embrasse tendrement.

---

1) Anton Graf Thurn und Franz Graf Colloredo.

2) Wenn schon früher, auf S. 231 gesagt wurde, dass ich nicht weiss, wen Maria Theresia unter der Bezeichnung einer Schwägerin der Erzherzogin verstand, muss ich hier das Gleiche in Bezug auf deren Schwager wiederholen.

3) Maximilian und die Erzherzoginnen Marianne und Elisabeth.

Ce 18 mai (1780).

Madame ma chère fille. Ayant écrit hier à votre cher mari, je change aujourd'hui à vous écrire, et vous remercie de la charmante lettre que vous m'avez écrite de Florence. CCCLXXXII.

Le temps est très inconstant: ou des chaleurs excessives, ou froid et des vents insoutenables. Il y a beaucoup de malades, mais rien de dangereux. Nous allons faire le nôtre le 22 [1]), qui occupe plus que tout celui de l'empereur. L'Elisabeth s'en fait une grande fête, n'étant pas accoutumée d'en faire. Je souhaite que la Marianne soit en état de l'entreprendre, alors je prends Störck avec moi.

J'ai du 12 de bonnes nouvelles de l'empereur de Jaroslau. Il comptait venir le lendemain à Léopol ou Lemberg et y rester tant qu'il n'apprenne l'approche de l'impératrice.

C'est mon jour de retraite, je suis un peu occupée et vous embrasse tendrement.

Ce 22 mai (1780).

Madame ma chère fille. Celle-ci vous trouvera chez vos parents, et cela finira l'agréable et en même temps utile et glorieuse course que vous avez faite. J'en ai une vraie consolation, car ce n'est pas dans votre présence, ou les lettres à la cour, qui le disent, mais c'est des particuliers, et c'est après que vous êtes éloignés, et que vous ne reverrez peut-être jamais plus ces contrées, qu'on se répand en louanges et regrets. Jugez ce que j'en dois ressentir. C'est la seule CCCLXXXIII.

---

[1]) Die schon im vorigen Briefe erwähnte Reise nach Neustadt.

récompense dans ce monde, la réussite de ses enfants, dont je remercie Dieu bien, en le priant de vous conserver tels.

Cette consolation me soutient dans mes inquiétudes qui ne sont pas petites, pour le voyage de l'empereur. C'est aujourd'hui le jour qu'il voulait être à Brody, passer tout de suite, ou y attendre l'approche de l'impératrice. Le 7 était destiné pour l'entrevue. On y devait rester six jours, et rien n'était décidé, si l'empereur poussera plus loin ou retournera tout de suite, et je vous avoue, tant que je ne le tiens dans mes pays, je n'aurai aucun moment de satisfaction. Les nouvelles seront toujours de trois semaines. On fait des préparatifs et précautions sans fin, à cela rien ne manquera. Il me paraît que l'empereur en est déjà excédé, car Romanzow est venu lui-même à quarante lieues chez nous, pour lui dire que tout est prêt.

Vous comprendrez encore un autre sujet d'agitation pour moi, c'est ce que j'ai mandé à votre cher mari par le courrier [1]). C'est un point qui m'agite à juste titre extrêmement. Je ne peux m'expliquer de plus à cause des postes qui restent toujours très-suspectes.

Si vous trouvez bon de faire mes compliments particuliers au duc et à la duchesse et à votre tante, vous ne pourriez jamais dire assez, et si vous pouvez sans inconvénient ranger les affaires de la Melzi. Je n'aime pas les voies légales entre un prince et une particulière. Ces messieurs confondent toujours et font traîner les choses, où des sentiments généreux et équitables doivent décider seuls. Je n'entre pas dans l'affaire même, n'en étant pas instruite à fond, et ne

---

[1]) Vgl. den Brief vom 16. Mai 1780 an Ferdinand (II. 268), worin ihm die erste Mittheilung über den Plan gemacht wurde, Maximilian in Köln und Münster zum Coadjutor wählen zu lassen.

voudrais m'en mêler qu'à la porter à sa fin ou l'étouffer pour le bien-être des deux, et pour leur gloire et la mémoire du défunt. Ce que je vous en dis, n'est pas à entrer en négociation, je ne voudrais vous commettre, mais pour vous instruire du fait et de la part que je prends autant pour la gloire du duc que le bien-être de la Melzi. Il est incroyable, combien peu d'amis elle a ici; tout est contre elle.

Je vous embrasse tendrement.

Ce 29 mai (1780).

Madame ma chère fille. Celle-ci vous trouvera à Man- CCCLXXXIV.
toue au milieu d'une foule que votre heureux retour y attire. Nos bons Lombards le sentent vivement, et je me flatte, nonobstant les magnificences et la beauté du pays et les richesses des particuliers, que vous ne serez pas fâchée de vous retrouver avec nos Milanais et Mantouans. Ce serait un moment bien touchant de vous revoir avec vos chers enfants. Le bon Dieu les a préservés de toutes infirmités pendant votre absence, et jamais voyage n'a été plus heureux et glorieux. J'en ressens une grande satisfaction.

Je serai à cette heure au moins quinze jours sans nouvelles de l'empereur. Les dernières de chez moi étaient celles du 21 de Brody; il voulait passer tout de suite le lendemain la frontière. Comme il n'y a ni poste ni chevaux, cela fait le retard des nouvelles.

Vous direz à votre mari, que les nouvelles de l'empereur vont bon train. La santé de la Marianne va un peu mieux, mais je la trouve très-défaite.

Je suis si occupée de rattraper la perte des deux jours de Neustadt, que j'ai bien à expédier, et mes mains ne

veulent pas me servir. Je crains d'en perdre l'usage, ce qui serait d'autant plus incommode à cause de la pesanteur dont je suis; personne ne pourrait me remuer. Je vous embrasse tendrement.

Ce 5 juin (1780).

CCCLXXXV. Madame ma chère fille. Ce n'est que peu de lignes que je peux vous marquer aujourd'hui, ayant un grand dîner et une fête de vingt-quatre personnes à Dornbach. J'avoue, dans ce chaud j'en ai peur, mais c'est une affaire concertée depuis cet hiver, et cela est la seule occasion, où je peux obliger Lacy.

Grâce à Dieu, ici et en ce train tous se portent bien. J'ai eu hier des lettres de l'empereur du 26 de Kiovie. Il s'est trop pressé, et s'arrêtera dans cette grande, mais pas belle ville quelques jours, et verra des exercices des troupes. Il y en a beaucoup; il a été très-content qu'on l'a reçu sans aucune cérémonie, seulement comme comte de Falkenstein.

Je ne saurais vous marquer assez les regrets que vous avez laissés en Toscane. C'est bien agréable d'avoir partout la même réussite, et c'est bien flatteur pour moi. Mais je n'en doutais jamais, et vous m'avez rendu ces mois de voyage bien de consolation. Je vous embrasse.

Tout ce que vous me dites des Albani, je m'y attendais, connaissant vos cœurs.

Je viens de recevoir des nouvelles de Bruxelles qui m'affligent. La santé de mon beau-frère se dérange; à soixante-huit ans tout est dangereux. Il sort tous les jours, mais les nuits sont mauvaises et le pouls intermittent.

Ce 15 juin (1780).

Madame ma chère fille. Je vous écris aujourd'hui, CCCLXXXVI.
comptant le faire demain par le courrier à votre cher mari. La poste n'est pas encore arrivée; je crains encore des orages en Tyrol. Nous avons eu un assez fort, mais sans grêle, et actuellement nous en sommes encore menacés; il fait fort frais.

Le courrier et la poste sont arrivés à deux heures de différence. Le dernier est venu en me mettant en voiture pour Laxenbourg, où nous avons dîné et passé le soir au camp, et ne sommes revenus qu'à dix heures et demie par le plus beau clair de lune. Le temps était admirable, et le prince Charles[1]) s'en est donné tout son sou. Il faut lui rendre justice, que tout ce qu'il a produit, a été bien, et surtout étonnant pour les recrues au nombre de cinq mille, qui seront toutes congédiées aujourd'hui, le camp finissant, pour onze mois. C'était un plaisir de voir leur attention et bonne volonté. Je souhaite seulement que l'année qui vient, ils sachent encore quelque chose, et que l'officier, surtout le bas-officier ne soit à recommencer avec eux.

Enfin hier à midi j'ai reçu l'agréable nouvelle de Mohilew du 4 à la place du 1er. L'entrevue s'est faite au gré des deux partis. Tous deux ont montré beaucoup d'empressement à se trouver, et grâce à une estafette que Cobenzl a expédiée à l'empereur, l'impératrice serait arrivée avant lui. Mais en voyageant deux jours et une nuit sans interruption, il l'a devancée de quelques heures.

Elle a fait une entrée magnifique; des régiments de cuirassiers, hulans, toute la noblesse polonaise à cheval derrière sa voiture, toutes les autres voitures des gens du pays.

---

[1]) Liechtenstein.

Elle est descendue à l'église, comme elle fait partout, reçue de tout le clergé. Pendant ce temps l'empereur, qui a vu tout cela, s'est rendu à son palais. Elle l'a reçu seule dans son cabinet. Le dîner était de cinquante couverts, où elle a entretenu tout le monde avec tout l'esprit et affabilité. L'empereur dit qu'elle est encore bien et a grand air. Il ne dit rien, s'ils resteront plus que les premiers six jours ensemble, ou s'ils ajouteront les trois qu'ils ont gagné sur le premier voyage, et s'il compte retourner, comme je le souhaite, mais ne l'espère, tout de suite. Ici on parle d'un tour à Moscou, qui ne me plairait nullement, tant pour l'éloignement, qu'en perdant tout le mérite de son voyage, uniquement à faire la connaissance de l'impératrice.

Ces incertitudes ne devraient pas se trouver entre nous, et j'avoue, si je ne sais à temps et avant ce qu'on me confie, après coup cela ne m'intéresse ni me fait plaisir.

Mais je me trouve dans une autre triste situation; c'est l'état de mon cher beau-frère que je crains de perdre. Il ne peut plus se tenir au lit, doit passer les nuits, pas sur une chaise longue, mais assis, et là il est sujet à des suffoquements. Je crains l'hydropisie de poitrine; il peut durer, mais péniblement, mais peut finir aussi tout d'un coup. C'est une perte pour moi des plus sensibles.

Celle-ci vous trouvera réunie avec vos chers enfants, dont Botta ne peut assez me dire de leur beauté et gentillesse.

Les bons Milanais seront aussi bien contents d'avoir leurs princes, et moi-même je sens de la satisfaction de vous savoir chez moi, contents et glorieux. Je vous embrasse tous deux; adieu.

Ce 19 juin (1780).

Madame ma chère fille. J'ai reçu votre chère et longue lettre de Mantoue, mais j'attends celle de Milan avec bien de l'empressement. Tout ce que vous me dites sur votre voyage, et les fruits que vous en tirez, sont tous au mieux, et ainsi je ne crains jamais que vous vous ennuyerez, tirant profit de tout. CCCLXXXVII.

Ce que vous me dites sur votre cher père et la Melzi, je serais charmée que cela se finisse à l'amiable. Je vous avoue, je m'en suis entièrement retirée; on me taxait de prédilection pour la Melzi, et on m'écartait et cherchait ailleurs à prévenir. Je vous prie de n'en faire plus mention, le tout étant arrangé.

J'ai reçu deux nouvelles aujourd'hui, qui ne me font pas plaisir; l'une du 8 de Mohilew. L'impératrice ayant invité l'empereur de la voir à Pétersbourg, il n'a pas cru pouvoir le refuser. Voilà la route qu'il compte faire. Je vous avoue, ce grand tour et retard dans cette saison me fait beaucoup de peine.

L'autre est encore pis; c'est l'état pénible et dangereux de mon beau-frère. Il ne peut plus se coucher, ni faire du mouvement, sans se sentir étouffer. Cet état cruel et dangereux n'est que pour lui seul pas tel. Il sort en *biroutsch,* mais avec peine; il signe les affaires et parle de retourner à Bruxelles, étant à Tervueren, en peu, et personne n'ose lui dire son état. Nous sommes bien malheureux, que nous n'avons point d'amis qui nous parlent clair dans ces occasions.

Vous donnerez ce papier à votre cher mari; ne faisant aucune différence entre femme et mari, je vous embrasse tendrement.

Ce 26 juin (1780).

CCCLXXXVIII. Madame ma chère fille. Rien de plus touchant que vos deux relations sur le sujet de vos chers enfants. Les larmes me sont venues, surtout quand votre mari marque, comme ils étaient tombés sur vous et vous tenaient serrée. Il ajoute que la petite aura beaucoup de sensibilité de la mère et de son caractère, et qu'elle rendra sûrement un époux heureux. Cette ajoute me rend mon cher Ferdinand encore plus cher, et je partage bien son bonheur. Je n'espère pas que cette charmante petite effacera la raisonnable Thérèse; elle a déjà l'âge pour elle et la figure et l'humeur gai, c'est un grand avantage. Tous les étrangers sont charmés de l'accueil de Thérèse, et ce que vous me dites sur les leçons, est étonnant. Je suis entièrement de votre avis, de ne la pas charger de leçons, même si cela ne lui coûte.

Je viens à cette heure à nos bons Milanais qui gagnent bien chez moi, en vous aimant si tendrement. Ils savent ce que vous leur valez.

Je viens de recevoir dans cet instant une lettre de l'empereur du 14 de Smolensko; il comptait en partir le 15 pour Moscou, et l'impératrice pour Pétersbourg, où il compte être en quinze jours, s'y arrêtera quinze jours ou trois semaines, et il reviendra droit par Riga et *Litthauen* en Galicie, sans toucher Varsovie ni la Transylvanie, le Banat, l'Hongrie, en droiture ici vers les premiers jours d'août. J'avoue, tant que je ne le vois, je ne serai tranquille. Il a voyagé deux jours avec l'impératrice en public dans une voiture à six, elle, lui et Romanzow dans le fond, la dame de cour, fille et très-jolie nièce de Potemkin, Engelhard, Cobenzl et un adjutant vis-à-vis. Dans toutes les villes reçus par le

magistrat et le clergé, des harangues sans fin, des dîners de quatre-vingts couverts, dîners et soupers, bals, spectacles tous les soirs, même en voyage. J'avoue que ce public me fait plaisir par malice. Il ne peut assez dire, quel agrément cette princesse a dans sa conversation, comme elle est gracieuse, mais aussi aimée.

Mes nouvelles d'aujourd'hui sont aussi meilleures de mon cher beau-frère, mais je n'ose m'y livrer; à son âge un tel mal n'est pas à guérir. Les choses vont très-bien dans les chapitres pour votre beau-frère; nous attendons avec impatience le courrier de Rome pour cela; il ne tardera après à prendre la tonsure et l'habit. Je vous avoue, je tremble pour ce moment; je ne pourrai m'accoutumer à le voir d'église. Je sais que c'est un grand bonheur pour lui, mais j'avoue, je suis là-dessus un peu faible et délicate. Je vous embrasse.

Ce 3 juillet (1780).

Madame ma chère fille. Les nouvelles de mon cher beau-frère sont étonnamment bien, mais je ne saurais pourtant me rassurer entièrement, vu son âge et le grand écoulement de la matière âcre, qui pourrait procurer soudainement la gangrène, et ce qui me fait le plus de peine, qu'il devient mélancolique. CCCLXXXIX.

Je viens de recevoir cette après-dînée des nouvelles du 19 de l'empereur de Moscou, grâce à Dieu, en bonne santé, trouvant cette ville plus grande que Paris, Naples et Rome, mais bien des maisons de bois, très-peuplée et tout mis à la française et des jolies personnes. Il comptait être

le 3, aujourd'hui, à Pétersbourg; j'espère donc son retour le dernier ou le premier de l'autre mois, espérant qu'il ne s'arrêtera plus en chemin.

Je suis enchantée de vous savoir à Monza avec toute la famille et même avec la Melzi; de se trouver avec vous, lui tiendra lieu de tout. Les affaires de Cologne sont presque sûres, si le vieux roi n'y met des entraves contre toute règle, mais il n'en a jamais tenu. Votre frère prendra la tonsure, mais pas encore l'habit. Il a reçu aujourd'hui un canonicat, il est donc *ex gremio,* et moi, étant pressée, je vous embrasse tendrement.

Ce 9 juillet (1780).

CCCXC. Madame ma chère fille. Je vous écris bien tard, partant demain de grand matin pour Schlosshof, pour y rester toute la semaine. Point de nouvelles de l'empereur de Pétersbourg. Notre secrétaire[1]) nous écrit, que l'impératrice a fait ordonner son bain, qui est un magnifique bâtiment dans les jardins de Zarskoje Selo, à mettre l'enseigne, pour représenter une auberge aux armes du comte de Falkenstein, puisqu'il ne veut loger dans les palais, et en a fait cabaretier un jardinier anglais, qui est un grand favori d'elle. Je trouve cette attention très-obligeante, et en tout les choses vont à souhait. Il faut en espérer des fruits pour l'avenir.

Les nouvelles de Bruxelles ne sont pas bonnes, et je crains que nous perdrons plus tôt encore ce cher prince. Voilà deux maisons illustres et chères, que je vois s'éteindre.

---

[1]) Der kaiserliche Gesandtschaftssecretär in St. Petersburg, Emanuel Johann von Seddeler.

C'est vous, mes chers enfants, qui devez les faire revivre pour le bonheur de ceux auxquels vous présidez.

Les nouvelles de Firmian m'affligent aussi. Votre mari m'a bien obligée de ce qu'il m'en a écrit; je suis entièrement de son avis.

C'est aujourd'hui que Maximilien a reçu la tonsure par les mains du Nonce tout incognito, sans en mettre encore l'habit, ce qui ne se peut, étant une affaire d'élection, et notre mauvais voisin mettant toutes les entraves pour nous nuire. On ne peut assurer la chose, avec tous les bons aspects qu'elle a. Il a fait cette courte cérémonie avec tant de dignité et recueillement, que je n'ai pu empêcher mes larmes, par bonheur dans un oratoire seule.

Dans ce moment je reçois votre chère lettre pleine de tendresse pour moi. J'en suis toute pénétrée et surtout dans ces moments-ci, où je suis si touchée de l'état du prince, de l'établissement de mon fils et de l'absence de l'empereur, et le futur départ de la Marie. J'ai besoin de restaurants pareils pour me relever, et mes consolations viennent toujours d'Italie, et vous n'y attribuez pas le moins. Dieu vous le rende; je vous embrasse.

L'horrible histoire de Naples fait frémir, à quoi la pauvre reine est exposée. Nous devons bien des grâces à la providence [1]).

---

[1]) Am Abende des 25. Juni schoss ein als Gardist in neapolitanischen Diensten stehender Schweizer auf den Wagen, in welchem sich der Erbprinz, seine Schwester Louise und die Aja, Fürstin Cariati befanden, jedoch ohne zu treffen. Allsogleich verhaftet, wurde der Soldat bald als irrsinnig erkannt und in das Spital der Unheilbaren überbracht.

Ce 17 juillet (1780).

CCCXCI. Madame ma chère fille! La vôtre du 8 m'a bien fait plaisir, aimant beaucoup vos lettres et surtout votre confiance dans les grandes comme dans les petites choses. Je crois la mériter par le parfait retour et l'envie de vous être bonne et utile.

Vous apprendrez avant celle-ci par votre cher mari la perte que nous venons de faire, et doublement, n'ayant eu ni hydropisie ni aucun mal, hors la gangrène qu'on lui a procurée par ces cautères, vésicatoires etc. etc., et ce sera le même cas avec Firmian. Je ne compte plus sur lui, et vos regrets sont justes et font honneur à votre façon de penser. Votre mari s'est encore conduit dans cette occasion, ce qu'on dit en allemand: *unverbesserlich*, et surtout qu'il voulait publiquement accompagner le saint sacrement, si on l'avait administré, m'a touchée au vif et aurait été une grande édification pour tout le monde et une démonstration des plus grandes de son estime pour la personne. Je suis presque fâchée que cela n'a pas été, ne me flattant nullement que vous le conservez longtemps.

Le détail dans lequel vous entrez pour vos chères filles, ne m'a pas fait moins de plaisir, et je ne suis pas inquiète là-dessus, vous voyant si occupée à les bien étudier. Voyant que vous voulez bien que je vous entretienne quelquefois de cet objet, je le ferai de bon cœur, à condition que vous n'agirez pas selon ce que je vous marque, sans bien considérer si mon raisonnement à cent lieues malheureusement peut entrer en considération sur les lieux mêmes.

L'événement que vous me marquez de notre bon archevêque, m'a fait le plus grand plaisir. Je voulais en faire de même avec Hrzan à Schlosshof, quand la malheureuse

nouvelle du décès de mon cher beau-frère a tout interrompu. L'idée de Ferdinand m'a encore bien touchée. Je vous vois, ma chère fille, avec quel intérêt et transport modéré vous aurez contribué à l'applaudissement universel. Ce sont des occasions uniques et bien intéressantes, et qui caractérisent si bien les cœurs. Je vous remercie de m'avoir procuré cette consolation; dans le récit que vous m'en faites, on connaît encore, combien vous en étiez pénétrée, et cela augmente ma satisfaction.

De l'empereur je n'ai que peu de lignes, étant arrivé à Pétersbourg avec une diligence et fatigue pas petite, et si lui le dit, cela doit être bien fort. Il ne dit autre chose, qu'il se porte bien et toute sa suite, et dites à votre mari, qu'au moins j'espère que la Bukowina est gagnée. Il veut s'arrêter à Pétersbourg quinze ou vingt jours; il devrait donc actuellement en être parti. Il lui faut quinze ou vingt jours pour revenir ici, je l'attends donc vers les derniers jours de ce mois.

Je vous embrasse tendrement.

Ce 24 juillet (1780).

Madame ma chère fille. Par une grande chaleur je vous écris avec un rhumatisme à l'épaule gauche, qui m'empêche de me plier, et ma vue étant des plus basses, je ne sais pas bien ce que j'écris. CCCXCII.

Nous avons des nouvelles du 8 de Pétersbourg; l'empereur voulait partir le 18 et revenir par Riga en droiture ici; je me flattais l'autre jour de le voir en quinze jours, mais il m'écrit que cela ne sera que vers le 20 de l'autre mois.

J'attends à peu près vers ce temps la nouvelle de Cologne et Münster. Si notre cruel voisin n'y met empêchement, vous aurez un courrier pour cela.

Je ne suis pas inquiète pour le rhume de votre cher mari, mais contente de votre rapport et de sa sagesse. Je vous embrasse tous deux. Adieu.

Ce 31 juillet (1780).

CCCXCIII. Madame ma chère fille. A la veille de faire mes dévotions, revenant le lendemain du service que les deux régiments ont tenu très-touchant[1]).

Un courrier arrivé du 20 de Narva, premier gîte de Pétersbourg. Grâce à Dieu, le voilà de retour. Il dit être le 2 à Zamosc chez nous, et je crois le 9 ici.

Je recevrai en même temps la nouvelle de Cologne, mais à Münster cela se brouille et pourrait encore traîner et même manquer. Mon fils prend demain les *quatuor minores.* Cela sera encore une scène touchante pour moi. J'avoue à vous seule, que je ne peux me faire à le voir d'église; j'en connais tout le prix, mais il me coûte et ne me fait pas plaisir.

Le rhumatisme va mieux. Je vous embrasse à la hâte; adieu.

---

1) Vergl. II. 469, Anm. 1.

Ce 7 d'août (1780).

Madame ma chère fille. Nous venons de recevoir la nouvelle de Cologne, qu'aujourd'hui l'élection se sera faite unanimement. Nous attendons la nouvelle le 13, et je vous enverrai tout de suite un courrier, et nous tiendrons gala le lendemain, qui consistera dans un appartement et baisemain. Votre beau-frère s'est fait couper tout de suite les cheveux, et demain il sera en abbé. CCCXCIV.

Un autre courrier du 3 de Zamosc a porté l'heureuse nouvelle de l'arrivée de l'empereur chez nous en bonne santé, mais ne pouvant être le 17 matin ici, et sachant que je suis en retraite trois jours, il compte voir le petit district entre la Vistule et Krakau qu'il voulait voir au commencement, et n'arrivera ici que le 20. Voilà donc une heureuse journée. Tout cela m'a occupée toute la soirée. Il est dix heures, il faut que je finisse, vous embrassant tendrement.

Ce 14 août (1780).

Madame ma chère fille. Je joins ici la réponse pour CCCXCV.
la duchesse, votre chère mère[1]). Sa situation est bien triste,

---

[1]) Das gleichfalls eigenhändige Schreiben der Kaiserin an die nunmehrige Herzogin von Modena lautet:

Ce 14 d'août (1780).

Madame ma chère cousine. La part qu'elle prend à la perte de mon cher beau-frère, avec lequel j'ai passé quarante-cinq ans, et que j'ai beaucoup aimé pour sa bonté et douceur, et qui était mon meilleur ami et conseiller, m'a été d'autant plus touchante par celle qu'elle en prenait par amitié pour moi. La séparation que cette perte attire après soi, de ma seconde fille et de son époux pour les Pays-Bas, est pour moi une

et je partage sincèrement sa situation. J'avoue, il me coûte d'écrire; ayant tant à écrire à la famille et dans mes affaires, il se peut que j'ai oublié de lui répondre, mais pas de volonté.

J'espère, votre charmante Mimi [1]) remettra sa marche. Pourvu qu'on ne fasse rien à la jambe, en la baignant ou la graissant avec l'attention qu'on en a, avec l'âge on ne s'en apercevra pas. Pourvu qu'il n'y a rien à la hanche, qui dénote une chute; tout le reste ne m'inquiète pas.

Je vous prie de dire à votre cher mari, qu'il ne recevra pour Münster plûs de courrier. J'enverrai une estafette qui, j'espère, suivra en peu cette lettre, et je vous en préviens, qu'une estafette n'épouvante pas.

La Marie est venue avant-hier pour le gala et reste jusqu'à l'arrivée du 20 de l'empereur. J'ai des lettres de Bielitz en Silésie; il se porte bien, mais un peu excédé du voyage. Je vous embrasse.

Ce 21 d'août (1780).

CCCXCVI. Madame ma chère fille. L'arrivée de l'empereur, l'attente du courrier de Münster, où nous sommes sûrs, aussi beaucoup d'autres écritures me rendent si courte, n'ayant

---

grande privation, de même celle de mon fils à Cologne, qui est un établissement bien convenable, mais me prive de mon fils.

Nos chers enfants de Milan se portent bien et m'ont procuré bien de la satisfaction par le tour qu'ils ont fait en Italie, approuvés partout.

Que Votre Altesse soit persuadée de la sincère amitié, avec laquelle je suis toujours, Madame ma cousine, bien affectionnée cousine

Marie Thérèse.

[1]) Leopoldine. Die Kaiserin nannte sie mit Vorliebe nach ihrem ersten Namen Marie oder Mimi.

pas un moment à moi. Je me flatte que vous me rendez justice, que je vous aime tendrement, et qu'il n'y a qu'une impossibilité qui me fait manquer à ce qui m'est cher.

Grâce à Dieu que vous vous portez bien, de même l'empereur, qui est bien content de son voyage.

J'ai remis le placet pour la croix à Rosenberg, pour le tenir présent en cas que je tiens la fête en septembre.

Je vous embrasse tendrement.

Ce 28 d'août (1780).

Madame ma chère fille. Dans l'instant arrive le garde de Milan à sept heures du soir. Comblée de vos bontés et enchantée de vos enfants, vous trouvant très-bien, mieux qu'ici, j'ai failli éclater de rire. CCCXCVII.

Vous me parlez de certains cinq jours, et vous dites très-bien, avant treize jours on ne saurait y compter; mais cela doit commencer ainsi, et je vous avoue, cela me ferait grand plaisir. Vous ayant reposée, on ne saurait trop avoir de cette espèce, pourvu que vous n'en êtes pas incommodée ou trop affaiblie. Mais vous m'avez sensiblement obligée de me l'avoir marqué tout de suite.

Votre cher mari m'a aussi prévenue sur la Fritz. Je suis bien aise qu'il en a écrit à Sperges; si cela est possible, voyant l'intérêt que vous en prenez, je le ferai. Vous êtes bonne, mais ses mérites et services sont encore bien minces.

Vos deux lettres sont bien touchantes, et votre mari est devenu presque flatteur. Connaissant son cœur, son attachement, cela touche de voir des sentiments pareils d'un fils et d'un ami, et j'avoue, j'en ai quelquefois besoin, me

laissant trop aller à mes tristes réflexions, pour me réveiller. Je dois m'accuser, que je ne peux m'accoutumer à voir Maximilien en habit d'église. Il est parfaitement content, compte se rendre à Mergentheim en octobre, et peut-être avant à Cologne et Münster, si l'électeur le souhaite. J'espère que ce prince vivra encore trois ans, alors je compte vous l'envoyer en Italie, pour se rendre à Rome et voir ces quatre établissements de famille. Il va étudier à cette heure à force, et j'ai tout lieu d'être contente de lui.

Je vous embrasse tendrement.

Ce 11 septembre (1780).

CCCXCVIII. Madame ma chère fille. Vous voyez que je vous traite comme vous le souhaitez, en ne vous écrivant que ces lignes, me préparant pour le courrier, et ayant pris hier chez le père Parhamer un rhumatisme au bras droit, qui m'empêche d'écrire, sans fièvre et autre incommodité. J'ai été assise aujourd'hui deux heures au soleil pour cela; il me paraît que cela m'a soulagée.

Vos doutes ne continuent pas seulement, mais se confirment toujours de plus. Pourvu que vous ne souffrez, cela me fait plaisir; un frère à François me ferait grand plaisir. Ce double couple me ferait grande consolation.

Les gardes qui viennent, sont extasiés de la beauté et grâce de vos enfants, que Dieu conserve! Je suis charmée de la résolution de les faire venir à Milan. La saison n'est plus pour des petits enfants, comme est votre fils; l'humide est plus mauvais que le froid.

Je vous embrasse.

Ce 14 septembre (1780).

Madame ma chère fille. J'envoie par le courrier, sans CCCXCIX.
vous prévenir par votre cher Ferdinand, un médaillon qui est à cette heure la plus grande mode, et le nœud. Il me paraît assez bien, et je suis sûre qu'il vous sera agréable. J'aime à orner mes chers enfants; tout me réussit, quand c'est pour vous. La Guttenberg le trouve aussi; c'est que le cœur dirige nos idées, et tout vous va bien.

La Sinzendorff a été bien consolée que vous avez tenu sa petite-fille au baptême.

Maximilien part le 19, l'empereur le 25 et moi aussi pour Hof jusqu'au 28. Ce sera la dernière fois; à Presbourg je ne compte plus aller.

Cet hiver passera bien vite, il commence déjà à se faire sentir.

Je vous embrasse tendrement.

Ce 18 septembre (1780).

Madame ma chère fille. Si vous êtes incommodée, ma CD.
joie diminuera de beaucoup sur votre état, et je serai bien aise la saignée passée, et vous prie de vous bien ménager, de ne prendre des fluxions ou rhumatismes. Tout le monde en est attaqué ici, et moi-même, je ne suis pas encore quitte du bras droit. Il paraît que l'hiver viendra plus tôt que les autres années; je crains qu'il ne se mette au mauvais.

Maximilien part, et en six jours l'empereur. Votre mari me marque qu'il n'a pas trouvé si bien Firmian, comme il l'aurait souhaité, mais qu'il tâchera de lui faire avoir un

homme, pour en avoir plus de soin. Je crains qu'il finira, comme mon prince a fini, traîner quelques mois, mais pas plus.

Mon bras exige encore quelque ménagement, et en vous embrassant, je suis toujours toute à vous.

Ce que votre mari m'a marqué de Thérèse pour le plan de Monza, est vraiment étonnant à son âge.

Ce 2 octobre (1780).

CDI. Madame ma chère fille. Votre charmante lettre a augmenté encore le plaisir que j'avais de la prompte réussite du médaillon, pour lequel vous me marquez les plus tendres et jolies choses. Je les mérite par la tendresse que j'ai pour vous deux, qui la méritez si bien.

J'ai des nouvelles du 1er de Königgrätz de l'empereur, il se plaint de la pluie. J'ai des nouvelles du 27 d'Aschaffenbourg de votre beau-frère [1]), qui se porte bien; le voyage ne lui a causé aucun ressentiment à la jambe. Il a le plus difficile à supporter, quand il sera à Cologne; j'espère qu'il s'en tirera bien, comme jusqu'à cette heure.

Je suis pressée, commençant ma petite retraite; on m'a déjà annoncé le prélat. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Bien mon compliment pour François et la Thérèse.

---

1) Maximilian.

Ce 9 octobre (1780).

Madame ma chère fille. Je suis à mon départ d'ici, et j'ai été accablée d'affaires ces jours-ci. Mon bras est aussi encore écloppé; je me porte au reste très-bien, et nos deux voyageurs de même. L'empereur était le 5 à Gitschin et Maximilien à Trêves le 3. CDII.

Votre incommodité exige du ménagement, au troisième mois et dans cette saison humide. J'étais enchantée que vous m'avez nommé la chaise longue.

Je vous prie de dire à la Confalonieri la part que je prends à la maladie de son fils; et la fièvre d'Albani me déplaît aussi, étant délicat, et les fièvres cette année sont mauvaises. Ma fille de Parme s'en ressent, et la petite Thérèse en France aussi. Grâce à Dieu que les vôtres sont bien. Je vous embrasse.

Ce 16 octobre (1780).

Madame ma chère fille. J'avoue, ces coliques, je ne les aime pas, et j'attends la poste prochaine avec inquiétude. Point d'estafette; je crains encore une affaire comme ici, et cela vous affaiblit extrêmement, et nous avons besoin de vos forces, qui ne sont sans cela pas grandes, ayant plus de force d'esprit que de corps. Vous ne pouvez m'obliger plus sensiblement que de vous bien ménager. CDIII.

Je suis bien en peine pour la Confalonieri; elle est vive et sensible; une perte à cet âge d'un enfant, et surtout d'un qui promettait, est terrible. Il n'y a que la religion seule, qui peut nous la faire supporter.

Nous attendons l'empereur le 20, Maximilien le 5 ou le 6 du mois prochain.

Je vous embrasse tendrement.

Ce 23 octobre (1780).

CDIV. Madame ma chère fille. Je suis bien contente des nouvelles d'Italie. Notre bonne grand'-duchesse heureusement délivrée et vous entièrement remise des inquiétudes que vous nous donniez à juste titre.

Plaignant bien sincèrement la pauvre Confalonieri, je crains pourtant cette visite pour vous et votre cœur; je n'aime pas le mot de nerfs. Si vous croyez de pouvoir servir de soulagement à cette pauvre mère la part que je prends et ceux qui la connaissent, et surtout lui, je vous serais obligée de la lui marquer. Je ne lui ai pas écrit, crainte de renouveler sa douleur en me répondant.

Nous avons le plus beau temps. L'empereur est revenu très-bien et reposé de Bohême et de la meilleure humeur, et il me paraît très-content de Pellegrini. Je vous le marque, sachant vos bontés de tous deux pour lui. Il les mérite par son attachement.

De votre beau-frère je n'ai encore rien de Mergentheim, mais bien de Coblence. Le départ était touchant entre l'électeur et lui.

Je vous écris avec un bras estropié, un œuil fermé, une fluxion et un peu de rhume; tout cela très-légèrement et sans fièvre.

Je vous embrasse.

Ce 25 octobre (1780).

Madame ma chère fille. Je vous envoie cette lettre pour la pauvre Confalonieri, en cas que vous croyez que cela puisse lui convenir, ne voulant renouveler sa grande douleur. En ce cas vous n'avez qu'à la jeter au feu. J'ai cru lui devoir cette attention. CDV.

L'autre est la réponse à notre charmante Thérèse. C'est le fidèle et attaché Zephyris qui est mon secrétaire pour mes chers petits enfants. Je vous embrasse.

Ce 30 octobre (1780).

Madame ma chère fille. J'espère, ayant ici le plus beau temps, que vous l'aurez de même et pourrez profiter de la campagne et faire du mouvement modéré. Je suis toute rassurée à cette heure, surtout si la treizième est passée. Pour les couches de la grand'-duchesse, elles sont passées sans la moindre fièvre ni incommodité, et dans une heure elle est accouchée; l'enfant se porte de même à merveille. Mais je ne suis pas rassurée sur la santé de ma fille à Parme; toujours ressentiments de fièvre. J'avoue, cela dure trop, soixante jours déjà. Hrzan l'a trouvée maigrie et défaite, mais pas si faible qu'on devrait le croire. On l'attend à cette heure à Florence. Il a quitté à regret Milan et n'a pu assez se louer des bontés reçues. CDVI.

Mes deux filles ici ont pris des rhumes avec de la fièvre, surtout la Marianne, qui généralement ne me plaît pas depuis l'hiver passé. Je la trouve bien tombée; j'en suis inquiète.

Maximilien se porte bien. J'ai des nouvelles du 25, le jour de son intronisation à Mergentheim. Il se conduit à ma grande satisfation; il ne sera de retour avant la mi-novembre.

J'attends le portrait de votre cher fils avec le plus grand empressement; les gardes hongroises ne peuvent assez dire de sa beauté.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Ce 2 novembre (1780).

CDVII. Madame ma chère fille. La date vous marquera le jour occupé d'aujourd'hui. Nous avons encore du beau temps.

Brambilla est arrivé avec ce charmant et intéressant portrait, dont je ne saurais assez vous marquer ma sensibilité. Il est beau, on lui trouve de la ressemblance avec le père. Je ne le trouve pas, et l'idée de votre cher mari, à envoyer à l'empereur un tableau d'un maître d'Italie, ressemble à vos attentions et ne sera pas mal reçue.

J'attends votre beau-frère le 14 de ce mois; il me paraît qu'il souhaite son retour; j'en fais de même.

La Marianne m'inquiète beaucoup. L'Elisabeth a un rhume à sa façon bruyante, sans danger.

Je suis charmée que vous vous portez bien à Monza. Si ce temps continue, vous ferez bien d'y rester tout le mois. Je vous écris aujourd'hui, comptant d'écrire demain à votre mari par courrier. Je vous embrasse.

Ce 5 novembre (1780).

Madame ma chère fille. Votre chère du 28 m'a fait grand plaisir, étant entièrement rassurée sur votre santé et de vos chers enfants. Je vous suis obligée de m'avoir marqué le petit accident arrivé, de la chute de la femme qui le portait. Grâce à Dieu que cela est passé ainsi, mais cela fait frémir, ce qui en pouvait arriver, et je vous remercie de me l'avoir marqué, unique moyen de me tenir tranquille sur tous les mauvais propos qui se divulguent souvent dans le public. CDVIII.

N'auriez-vous pas besoin de femmes? Je ne vous sais que quatre filles de chambre, avec quatre petits enfants, et deux *Kammerfrauen*. On dit la Dornfeld héctique, et cela ne conviendra avec les enfants, la Müller estropiée et la Tausent bien vieille. Je vous le marque seulement dès à cette heure, pour qu'on aie le temps de chercher des sujets qui sont rares. Si vous les trouvez en Italie, je n'ai rien contre, mais j'en doute après l'épreuve de la *Kammerfrau* que je vous ai envoyée, et la caméristе que vous avez prise, et chez les filles je ne souhaiterais que des Allemandes. Les parrains que vous voulez prendre, me font le plus grand plaisir, et ils vous sont tendrement attachés.

Pour Parme je suis en peine, et doublement. Vos deux sœurs ici sont toutes malades de rhumes, qu'on a dû les saigner, mais rien à craindre, hors le mal de la Marianne, qui a augmenté par ses nouvelles incommodités.

Mon rhume existe encore et m'incommode en écrivant, mais il est pourtant mieux.

Je vous embrasse tendrement.

Ce 16 novembre (1780).

CDIX. Madame ma chère fille. J'ai expédié ce matin le courrier à votre mari, et le soir je m'entretiens avec sa chère épouse. Ce n'est pas quatre heures et demie; cette heure est destinée à cette heure à Maximilien, pas tous les jours. Il vient à huit heures avec les sœurs au café, hors les dimanches, mais s'il veut me parler à part, c'est l'heure de Ferdinand et de Marie, que j'ai passée bien souvent avec de la satisfaction, mais rarement avec plaisir. Je sens encore les déboires d'alors, votre sensibilité, mais sage conduite de tous deux. Je sentais tout doublement, pour vous et pour moi. De certaines époques ne s'effacent pas.

Le portrait de votre fils fait l'étonnement de ma chambre à coucher. Il est beau, comme un ange, mais il ne ressemble ni au père ni à la maman. Je suis bien aise que vous croyez d'engraisser; vous en aurez besoin. Brambilla a dit ici, qu'il vous trouvait très-défaite. Lui-même a pris dès son arrivée une fièvre bileuse, mais en est remis.

Vos sœurs sont toujours enrhumées, mais Maximilien se porte à merveille et pense sérieusement à ses études. Je suis très-contente de lui et de notre cher Ferdinand sur deux papiers qu'il a envoyés, un à l'empereur, qui m'a fait de la bile, et l'autre à moi, qui m'a fait plaisir à cause du sentiment qu'il a fait voir. Dieu vous conserve longues années de même pour vous et vos enfants et les provinces qui jouissent de votre présence et gouvernement.

Je vous embrasse tendrement.

Ce 20 novembre (1780).

Madame ma chère fille. Je suis dans la mode; j'ai CDX.
pris un rhume que mes filles et tout le monde prend ici, et comme j'hésitais depuis un mois à me saigner, je le serai à cinq heures pour diminuer la force de la toux. Ne croyez pas que je suis malade. Je fais mon train de vie ordinaire, mais incommodée et pas patiente. Un rhume avec la difficulté de ma respiration est un peu plus pénible. Vous pouvez être assurés tous deux que je ne vous cache rien. Je vous embrasse.

L'empereur est même à la chasse.

INHALT.

An die Erzherzogin Amalie.

Seite

Ende Juni 1769 3

Points donnés par S. M. l'Impératrice Reine à l'Archiduchesse Marie Amélie.

Lob des bisherigen Betragens der Erzherzogin. Ihre Eigenschaften. Mangel an Kenntnissen. Nothwendigkeit, sich solche zu erwerben. Warnung vor Schwatzhaftigkeit und vor Hochmuth. Das gewinnende Wesen der Erzherzogin. Mahnung zur Fortbildung desselben. Einrichtungen und Gebräuche am Hofe von Parma. Vorsicht bei Aenderungen. Unterwürfigkeit unter den Infanten. Erwerbung seiner Neigung und seines Vertrauens. Freuden einer glücklichen Ehe. Warnung vor Coquetterie. Der Anzug. Vortheile einer geregelten Lebensweise. Der Umgang mit den Hofleuten. Pünktliche Erfüllung der religiösen Pflichten. Behandlung des Dienstpersonals. Die Obersthofmeisterin Malaspina. Der Minister du Tillot. Lob dieser beiden Personen. Richtschnur für das Verfahren gegen sie. Nichteinmischung in die Geschäfte. Nothwendigkeit, den Anderen ein gutes Beispiel zu sein. Wünsche für das Lebensglück der Erzherzogin. Ertheilung des mütterlichen Segens.

An die Erzherzogin Johanna.

I. **Undatirt** 19

Freude über die Wiedergenesung der Erzherzogin. Belobung ihres Benehmens während der Krankheit.

II. **Undatirt** . . . . —

Glückwunsch zum Geburts- oder Namenstage.

III. **Undatirt** 20

Glückwunsch zum Geburts- oder Namenstage. Besuch des Kaisers.

IV. **Undatirt** . . . . —

Mittheilungen über einen Jagdausflug.

An die Erzherzogin Josepha.

I. **Undatirt** 25

Belobung ihrer Aufführung. Uebersendung von Geschenken.

II. **Undatirt (August 1765)** . . . . —

Schmerz über den Tod des Kaisers.

An die Erzherzogin (Königin) Caroline.

Seite

I. 9. August 1767 29

Ersetzung der Gräfin Brandis durch die Gräfin Lerchenfeld. Nothwendigkeit pünktlicher Befolgung ihrer Rathschläge. Tadel der blos oberflächlichen Erfüllung der religiösen Pflichten und der Uebellaunigkeit. Mahnung zum Fleisse. Warnung vor Schwatzhaftigkeit. Dankbarkeit gegen die Gräfin Brandis. Untersagung des heimlichen Verkehrs mit der Erzherzogin Antonie. Sonstige Verhaltungsvorschriften. Aneiferung zur Vervollkommnung.

II. Undatirt (Anfangs April 1768) 32

Erste Instruction für die Erzherzogin zu deren bevorstehender Reise nach Neapel und ihrer Vermälung.

Zukünftige Stellung der Erzherzogin als Gattin und als Monarchin. Schwierigkeit der Ertheilung von Verhaltungsvorschriften an sie. Nothwendigkeit pünktlichster Erfüllung der religiösen Pflichten. Gehorsam gegen den Beichtvater. Stellung und Einfluss desselben. Bevorzugung eifriger Katholiken. Mahnung zu vorsichtigem Betragen. Gute Lecture wird angelegentlich empfohlen. Die Almosenvertheilung. Nichteinmengung in die Geschäfte. Haltung gegen den König. Sein Herz und sein Vertrauen müssen gewonnen werden. Unterwürfigkeit unter seinen Willen. Abneigung gegen Günstlinge. Die Behandlung der Deutschen. Die Unzufriedenen in Neapel. Verfahren bei Ungerechtigkeiten und Angebereien. Warnung vor Schulden. Hinweisung auf das Beispiel Leopolds und seiner Gemalin. Erwerbung vertrauenswürdiger Freunde. Zurückweisung von Anempfehlungen. Eine Bevorzugung der Engländer vor den Franzosen ist zu vermeiden. Die Erzherzogin möge keine Vergleichungen zwischen Neapel und Oesterreich anstellen. Im Herzen soll sie deutsch bleiben und sich nur in gleichgültigen oder lobenswerthen Dingen als Neapolitanerin zeigen.

III. Undatirt (Anfangs April 1768) 44

Zweite Instruction.

Tageseintheilung. Ermahnung zu zeitlichem Aufstehen. Das Morgengebet. Geistliche Lecture. An Sonn- und Feiertagen sind wenigstens zwei Messen zu hören. Lecture von Andachtsbüchern an den grossen Kirchenfesttagen. Ablegung der Beichte und Gebrauch des Abendmals. Sonstige Andachtsübungen. Das Benehmen gegen den König. Stetes Zusammensein mit ihm. Ungezogenheiten desselben. Deren unmerkliche Beseitigung. Die körperliche Haltung der Königin. Ihr Anzug. Ihr Schmuck. Ihre Correspondenz nach Wien und Florenz. Das Verfahren gegen das Dienstpersonal. Mahnung zur Freundlichkeit und Milde. Aneiferung zum Wohlthun und zur Grossmuth. Etwaige Geschenke. Ankäufe sind nur im eigenen Lande zu bewerkstelligen. Die Deutschen am Hofe von Neapel. Warnung vor Unordnung, Neugierde und vorlautem Reden, vor Selbstüberhebung und Herrschsucht. Unterordnung unter den König. Caroline soll ihrer bisherigen Abneigung gegen die Coquetterie treu bleiben. Das Benehmen gegen die Einheimischen. Vermeidung von Erzählungen. Ermahnung zu strenger Pflichterfüllung. Segenswünsche der Kaiserin. Versicherungen ihrer zärtlichsten mütterlichen Liebe.

Königin Caroline von Neapel an Maria Theresia.

6. October 1769 56

Klage über die Beschwerden, welche die Kaiserin gegen sie und ihren Gemal bei dem Könige von Spanien vorbringen liess. Bittere Vorwürfe des Letzteren. Rechtfertigungsversuch der Königin. Ihr Verdacht gegen Rosenberg. Beschwerden über Tanucci. Dringende Bitte an die Kaiserin, nie mehr einen ähnlichen Schritt zu thun. Gelöbniss unverbrüchlichen Gehorsams.

Seite

IV. 22. October 1769 62
Antwort der Kaiserin auf den vorstehenden Brief. Ihre Bestürzung über das Schreiben Carolinens. Aufklärung über ihr eigenes Verfahren. Ermahnung zu vernünftigerem Benehmen. Lob des Königs von Spanien. Entkräftung der Verdächtigung Rosenbergs. Hoffnung auf baldige Beruhigung des Königs Ferdinand und der Königin.

An die Erzherzogin Marie Beatrix.

I. Undatirt 67
Begrüssung. Zärtlichkeitsversicherung.

II. Den 13. ? . . . . —
Lob der Prinzessin. Die Gräfin Simonetta. Uebersendung kleiner Geschenke.

III. 10. März 1764 68
Freude über die Genesung der Prinzessin von der Blatternkrankheit. Theilnahme des Erzherzogs Ferdinand. Uebersendung von Bildnissen.

IV. 12. November 1764 69
Entschuldigung längeren Stillschweigens. Ankunft der Prinzessin Charlotte. Freude über die Fortschritte der jungen Prinzessin. Erkenntlichkeit gegen die Gräfin Simonetta.

V. Anfangs Mai 1765 . . . . —
Dank für den Glückwunsch zum Geburtstage. Freude über die Fortschritte der Prinzessin in der deutschen Sprache. Erzherzog Ferdinand.

VI. 16. Mai 1765 70
Der Glückwunsch zum Geburtstage. Die Fortschritte in der deutschen Sprache. Belobung der Prinzessin.

VII. 9. Juni 1765 71
Deutsche Antwort der Kaiserin auf einen gleichen Brief der Prinzessin.

VIII. 14. Juni 1765 72
Begleitschreiben für die Gräfin Thurn. Lob derselben. Erzherzog Ferdinand.

IX. September 1765 . . . . —
Ueber den Tod des Kaisers Franz.

X. 25. December 1765 73
Begleitschreiben für den jungen Grafen Cristiani. Erinnerung an dessen verdienstvollen Vater. Glückwunsch zum neuen Jahre.

1766.

XI. Undatirt 74
Begleitschreiben für den General Litta. Dessen Lob.

XII. April 1766 75
Freude über das feierliche Eheverlöbniss der Prinzessin mit dem Erzherzoge Ferdinand.

XIII. 17. Mai 1766 . . . . —
Cravenna und Castiglioni. Uebersendung des Sternkreuzordens für die Prinzessin. Günstige Schilderung derselben durch Rosenberg. Leichtes Unwohlsein Ferdinands. Dessen Wiederherstellung. Zufriedenheit der Kaiserin mit der Fürstin Melzi.

Seite

XIV. Undatirt (Mai 1766) 76
Mission des Grafen Meraviglia nach Mailand.

XV. Undatirt (1766) 77
Begleitschreiben für den General Grafen Puebla und dessen Gemalin. Düstere Stimmung in Wien. Trauer um den Kaiser Franz. Hoffnungen für das Ehebündniss Ferdinands mit der Prinzessin. Leopold und Marie Louise. Marie Christine und Prinz Albert.

XVI. Undatirt (1766) 78
Mittheilung der Instruction für die Erzherzogin Marie Christine.

XVII. Undatirt (Sommer 1766) . . . . —
Beliebtheit der Prinzessin in Wien. Unwohlsein Ferdinands. Dessen Wiederherstellung.

XVIII. Undatirt (Ende Juli 1766) 80
Begleitschreiben für den Marchese d'Adda. Dank für die Theilnahme der Prinzessin an dem Unwohlsein Ferdinands. Dessen militärische Exercitien. Der Erbprinz von Modena. Verlust eines Briefes der Prinzessin an den Kaiser. Wunsch seiner Wiederersetzung.

XIX. 9. September 1766 81
San Secondo und Perlas. Der Brief der Prinzessin an den Kaiser. Dessen Wohlwollen für sie. Ferdinands Körperlänge.

XX. 10. September 1766 83
Das Grössenmass Ferdinands. Vortheilhafter Bericht des Ehepaares Puebla über die Prinzessin. Dank für eine übersendete Zeichnung.

XXI. Undatirt (Ende 1766) . . . . —
Begleitschreiben für den Marchese d'Erba. Uebersendung eines Geschenkes. Anfertigung eines Bildnisses des Erzherzogs Ferdinand für den Erbprinzen von Modena. Unzufriedenheit mit den Malern in Wien.

1767.

XXII. 7. Februar 1767 85
Belobung der Briefe der Prinzessin. Freude der Kaiserin über die glückliche Entbindung der Grossherzogin von Toscana.

XXIII. Undatirt (1767) 86
Lob der Tanzweise der Prinzessin. Erzherzog Ferdinand. Tadel seiner Selbstvernachlässigung.

XXIV. 27. Juli 1767 . . . . —
Begleitschreiben für den Obersten Hinzmann. Dankbarkeit der Kaiserin für die Theilnahme des Herzogs von Modena an ihrer Krankheit.

XXV. 10. August 1767 87
Unzufriedenheit mit dem Bildnisse Ferdinands. Die Zeichnung der Erzherzogin. Demnächstige Reise des Kaisers nach Mailand.

XXVI. 28. October 1767 88
Der Tod der Erzherzogin Josepha. Einwirkung dieses Ereignisses auf Italien. Erkrankung der Erzherzogin Elisabeth. Hoffnung auf ihre Erhaltung. Gespräch der Kaiserin mit d'Adda. Belobung desselben. Seine günstigen Mittheilungen über die Prinzessin. Sehnsucht sie kennen zu lernen. Die Bildnisse Ferdinands. Der Herzog von Modena.

Seite

XXVII. **3. November 1767** 87

Glücklicher Verlauf der Krankheit der Erzherzogin Elisabeth. Die Erzherzoge Ferdinand und Maximilian.

1768.

XXVIII. **7. Jänner 1768** 91

D'Adda überbringt drei Bildnisse Ferdinands. Die körperliche Entwicklung des Erzherzogs. Warme Belobung d'Adda's.

XXIX. **18. März 1768** 92

Freude über die Zufriedenheit der Erzherzogin mit dem Bildnisse Ferdinands. Abreise von zwei Kammerdienerinnen für sie.

XXX. **Undatirt (April 1768)** . . . . —

Das Bildniss Ferdinands. Baldige Abreise der Erzherzogin Caroline und des Kaisers. Leere, die hiedurch am Wiener Hofe entstehen wird. Die dereinstige Entfernung Ferdinands.

XXXI. **7. Juni 1768** 93

Carolinens glückliche Ankunft in Neapel. Dank für die Zuvorkommenheit des Herzogs von Modena gegen sie. Uebersendung von zwei Bildnissen der Kaiserin. Versicherung ihrer mütterlichen Liebe.

XXXII. **22. Juni 1768** 95

Begleitschreiben für den Obersten Grafen Caprara. Erzherzog Ferdinand. Rückkehr des Gefolges der nunmehrigen Königin Caroline.

XXXIII. **7. August 1768** . . . . —

Dank für das Bildniss und die Briefe der Prinzessin. Sehnsucht sie kennen zu lernen. Die Entwicklung Ferdinands. Allseitiges Lob der Prinzessin. Freude hierüber.

XXXIV. **12. August 1768** 96

Abreise des Grafen Crivelli. Freude über das Bildniss der Prinzessin. Dessen Vervielfältigung durch Copien. Unfall der Kaiserin.

XXXV. **Undatirt (Ende September 1768)** 97

Glücklicher Ausgang der Inoculation der Blattern an Ferdinand. Der Unfall der Kaiserin. Ihre Freundschaft für den Herzog von Modena. Das Bildniss der Prinzessin. Deren vortreffliche Eigenschaften.

XXXVI. **Undatirt (Herbst 1768?)** 98

Begleitschreiben für den Marchese Litta. Belobung desselben sowie seiner ganzen Familie.

XXXVII. **27. November 1768** 99

Dank für einen Brief und eine Zeichnung. Günstiges Wetter. Mangel an Bewegung. Erzherzog Ferdinand. Zufriedenheit der Kaiserin mit ihm. Aufschub der Vermälung der Erzherzogin Amalie.

XXXVIII. **19. December 1768** 100

Der Tod der Grossmutter der Prinzessin. Die Erbprinzessin von Modena. Der Aufenthalt in Varese. Die Beschäftigung der Prinzessin mit Musik. Alles gelingt ihr.

Seite

1769.

XXXIX. 22. Jänner 1769 102
Begleitschreiben für Piantanida. Erzherzog Ferdinand. Er vernachlässigt sich allzusehr. Lob der Prinzessin. Cristiani's demnächstige Abreise.

XL. 25. Juli 1769 103
Lobpreisungen der Prinzessin. Erzherzog Ferdinand. Der modenesische Gesandte Poggi. Der Landaufenthalt. Bewunderung der vielseitigen Talente der Prinzessin.

XLI. 15. September 1769 104
Anempfehlung Cristiani's. Dankbare Erinnerung an dessen Vater.

XLII. 29. September 1769 . . . . —
Begleitschreiben für Valmagini und dessen Gattin. Uebersendung eines Bildnisses der Kaiserin. Die Infantin von Parma. Freundschaftsgesinnung für die Prinzessin. Empfehlung der Gräfin Meda, gebornen Baronin Buol. Lob ihres Vaters und ihrer Familie.

XLIII. 8. October 1769 105
Rückkehr des Secretärs Corti. Demnächstige Abreise der Kammerdienerin Gautier.

1770.

XLIV. 23. Jänner 1770 107
Der Tod der Erzherzogin Therese. Schmerz des Kaisers über den Verlust seines einzigen Kindes.

XLV. 20. April 1770 108
Die Vermälung der Erzherzogin Antonie mit dem Dauphin. Nun ist die Reihe an der Prinzessin. Freude über die Wiedergenesung des Herzogs von Modena.

XLVI. 27. Juni 1770 . . . . —
Begleitschreiben für Scotti. Bevorstehende Ankunft des Grossherzogs Leopold und seiner Gemalin. Anwesenheit Carls von Lothringen und seiner Schwester. Sehnsüchtiger Wunsch der Kaiserin, dass ihr auch die Prinzessin bald vollständig angehöre.

XLVII. 18. Juli 1770 110
Begleitschreiben für Révay. Unablässige Beschäftigung mit dem zukünftigen Lose der Prinzessin.

XLVIII. Undatirt (August 1770?) 111
Anempfehlung des Generals Koch. Lob desselben. Dankerfülltes Andenken an dessen Vater.

XLIX. 7. October 1770 . . . . —
Die herannahende Heirat der Prinzessin. Ihre vortrefflichen Eigenschaften.

L. 5. December (1770?) 112
Freude über die Abreise Pacassi's. Er überbringt ein Geschenk für den Herzog. Dankbarkeitsversicherungen für ihn.

LI. Undatirt (Ende 1770?) 113
Uebersendung von Geschenken durch Paccassi. Allseitiges Lob der Prinzessin. Aeusserungen Josephs über sie. Ereiferung der Kaiserin gegen ihn.

Seite

1771.

LII. 17. Jänner (1771?) 115
Der Zeitpunkt der Vollziehung der Heirat. Die dereinstige Reise der Prinzessin nach Wien. Hinweisung auf das Beispiel Leopolds. Die durch Paccassi zu treffenden Einrichtungen.

LIII. 24. März 1771 116
Begleitschreiben für den Grafen Sigismund Khevenhüller. Lob seines Vaters und seiner Familie. Beginn der Fastenzeit. Zufriedenheit mit Ferdinand. Furcht vor dem Ausbruche eines Krieges.

LIV. 5. April 1771 117
Erkältung der Prinzessin. Nothwendigkeit grösserer Schonung. Sie soll sich keinen Zweifeln hingeben. Ihr schlechtgetroffenes Bildniss. Sehnsucht nach ihr.

LV. 10. Juli 1771 118
Entschuldigung längeren Stillschweigens. Zufriedenheit mit Ferdinand. Festsetzung seiner Abreise und des Hochzeitstages. Klage der Kaiserin über ihren Zustand.

LVI. 17. August 1771 119
Anempfehlung des Compositeurs Hasse. Uebersendung eines Geschenkes. Erzherzog Ferdinand.

LVII. 22. August 1771 120
Anempfehlung der nach Mailand abgehenden Abtheilung der ungarischen Garde. Dankbare Gesinnung der Kaiserin für die ungarische Nation. Ihre Sehnsucht, die Prinzessin zu sehen.

LVIII. 27. August 1771 . . . . —
Allseitige Abreise nach Mailand.

LIX. 30. August 1771 121
Die bevorstehende Abreise Ferdinands nach Mailand. Das Lob der Prinzessin. Warnung vor Geringschätzung ihrer selbst. Segenswünsche.

LX. 12. September 1771 122
Anempfehlung des Feldmarschalls Botta.

LXI. 14. September 1771 . . . . —
Begleitschreiben für den Consultore Pecci.

LXII. 15. September 1771 123
Die Abreise Firmians. Uebersendung des Goldenen Vliesses für ihn. Seine Vertrauenswürdigkeit.

LXIII. 18. September 1771 . . . . —
Anempfehlung der Obersthofmeisterin Gräfin Khevenhüller.

LXIV. 8. October 1771 124
Segenswünsche für die Prinzessin. Dankbare Erinnerung an den Herzog, den Erbprinzen und die Erbprinzessin von Modena.

LXV. 10. October 1771 125
Freude der Kaiserin, dass ihr die Prinzessin nun zweifach angehört.

Seite

LXVI. 28. October 1771 125
Freude über die Zufriedenheit der Erzherzogin. Sehnsucht, sie persönlich kennen zu lernen. Unfall der Kammerfrau Piani. Nothwendigkeit ihrer Ersetzung durch eine andere.

LXVII. 18. November 1771 126
Das Eheglück der Erzherzogin. Die Abreise ihrer Eltern. Ausflug der Kaiserin nach Pressburg.

LXVIII. 9. December 1771 127
Die Fahrt nach den Borromeischen Inseln. Ereignisse während derselben. Tod des Grafen Confalonieri. Seine Wiederersetzung. Hasse.

LXIX. 23. December 1771 128
Freude über die Nachrichten aus Mailand. Absendung von Neujahrsgeschenken. Die Gräfin Khevenhüller.

1772.

LXX. 3. Jänner 1772 130
Geräuschloser Fasching. Uebles Wetter. Ueberhandnehmen von Krankheiten.

LXXI. 13. Jänner 1772 . . . . —
Unwohlsein der Kaiserin und des Erzherzogs Maximilian. Sonstige Erkrankungen. Lob der Briefe der Erzherzogin. Gerüchte über Ferdinand.

LXXII. 17. Februar 1772 132
Die Erzherzogin als Secretär ihres Gemals. Ein Unwohlsein des Herzogs von Modena. Theilnahmsvolles Benehmen Ferdinands. Ueble Witterung. Krankheiten.

LXXIII. 9. März 1772 133
Besorgnisse für die Infantin Amalie. Rosenbergs bevorstehende Abreise nach Parma. Ende des Faschings. Unwohlsein der Kaiserin.

LXXIV. 6. April 1772 . . . . —
Eine Kindstaufe in Mailand. Sehnsucht der Erzherzogin nach Nachkommenschaft. Die Eigenschaften ihres Gemals. Zufriedenheit mit den Ehepaaren Hardegg und Khevenhüller. Häufige Privatmittheilungen über den Mailänder Hof. Das Unwohlsein der Kaiserin.

LXXV. 13. April 1772 135
Die Erzherzogin als Secretär. Ihre neidischen Regungen bei der Kindstaufe. Das Unwohlsein der Kaiserin.

LXXVI. 11. Mai 1772 136
Ungünstige Witterung. Die Geschäfte des Secretärs. Scherz über eine etwaige Vorliebe der Erzherzogin für den Grossherzog Leopold. Hoffnung auf Nachkommenschaft. Fruchtlosigkeit der Mission Rosenbergs nach Parma. Die Gräfin Khevenhüller.

LXXVII. 22. Mai 1772 137
Uebersendung der Feldmarschallsuniform für Ferdinand.

LXXVIII. 28. Mai 1772 . . . . —
Schwangerschaft der Erzherzogin. Ermahnung zur Vorsicht und Schonung. Hinweisung auf das warnende Beispiel der Königin von Neapel.

Seite

LXXIX. 8. Juni 1772 138
Scheitern der beabsichtigten Ernennung Ferdinands zum Feldmarschall. Die Schwangerschaft der Erzherzogin. Zu beobachtende Vorsicht. Bevorstehender Verlust van Swietens. Lob desselben und Dankbarkeit für ihn.

LXXX. 23. Juni 1772 139
Ferdinands Herzensgüte. Die von der Erzherzogin zu beobachtende Vorsicht. Anwerbung einer Musikkapelle für den Mailänder Hof. Der Beichtvater Rollemann. Die Königin Caroline.

LXXXI. 2. Juli 1772 141
Die Erzherzogin als Secretär. Anschauliche Beschreibung der Vorgänge in Mailand. Ermahnung zur Schonung. Firmians Vertrauenswürdigkeit.

LXXXII. Undatirt (Juli 1772) 142
Begleitschreiben für Ingenhouse.

LXXXIII. 9. Juli 1772 . . . . —
Fehlgeburt der Erzherzogin. Rührung über ihr Benehmen bei diesem Ereignisse. Nothwendigkeit äusserster Schonung.

LXXXIV. 20. Juli 1772 143
Die Fehlgeburt. Ferdinands Betragen hiebei. Befriedigung über dasselbe. Rücktrittsgesuch der Kammerdienerin Piani.

LXXXV. 3. August 1772 144
Freude über einen Brief der Erzherzogin. Ihr Lob. Warnung vor Unvorsichtigkeit. Die Musikkapelle für Mailand.

LXXXVI. 17. August 1772 145
Die Wahl eines Sommeraufenthaltes. Die Musikkapelle.

LXXXVII. 21. September 1772 146
Dank für die Beschreibung der Umgegend von Lecco. Freude über den befriedigenden Gesundheitszustand der Erzherzogin und ihres Gemals.

LXXXVIII. 19. October 1772 147
Maria Theresia bringt diese schmerzlichen Erinnerungstage in stiller Zurückgezogenheit hin. Die Sehnsucht der Erzherzogin nach Nachkommenschaft. Lob der Wohlthätigkeit Ferdinands.

LXXXIX. 5. November 1772 148
Der General Graf Stampa. Der verurtheilte Lieutenant Marquis Montoya. Mitleid mit dessen Vater. Die Entlassung Llano's in Parma. Abbruch aller Verbindung mit diesem Hofe.

XC. 12. November 1772 . . . . —
Dank für die Nachrichten aus Mailand. Firmian. Das Requiem Reutters. Vorliebe der Kaiserin für die italienischen Compositionen. Haydns Anfänge. Aufträge für Ferdinand. Montoya's Abführung nach Kufstein. Die traurigen Verhältnisse in Parma.

XCI. 3. December 1772 150
Begleitschreiben für die Kammerfrau Datel. Anempfehlung derselben durch Laudon.

Seite

XCII. 7. December 1772 150
Vorabend vor dem Geburtstage des Kaisers Franz. Heftiger Zahnschmerz. Abreise der neuen Kammerfrau. Uebersendung von Geschenken durch sie.

XCIII. 28. December 1772 151
Glückwünsche zum neuen Jahre. Traurige Lage der Familie Schön. Unterstützung derselben. Botschaft an Ferdinand wegen der Anstellung Terzi's.

1773.

XCIV. 11. Jänner 1773 153
Unwohlsein der Kaiserin. Befreiung von ihrem Zahnleiden. Der Fasching. Die Maskenbälle.

XCV. 25. Jänner 1773 154
Der Fasching in Mailand. Aufmunterung, ihn zu geniessen. Erkrankung der Erzherzogin Marianne. Die Hofrechnungskammer. Graf Zinzendorf. Freude über Ferdinands Wohlbefinden.

XCVI. 15. Februar 1773 155
Die Gesundheit der Erzherzogin. Lebhaftigkeit des Faschings. Wiederherstellung der Erzherzogin Marianne. Hoffnung auf eine baldige Zusammenkunft.

XCVII. 8. März 1773 156
Erneuerte Schwangerschaft der Erzherzogin. Lob ihres Briefes. Nicht nur äussere, auch innere Ruhe thut Noth.

XCVIII. 14. April 1773 . . . . —
Die Gesundheit der Erzherzogin. Ein Aderlass. Zufriedenheit mit Ferdinand.

XCIX. 10. Mai 1773 157
Lob des Fürsten Carl Albani. Aufenthalt der Kaiserin in Pressburg. Nachrichten vom Kaiser aus Ofen. Besorgniss vor Gefährdung seiner Gesundheit. Die Kammerdienerin Gröller. Die Schwangerschaft der Erzherzogin. Ermahnung zur Vorsicht.

C. 24. Mai 1773 158
Glückwunsch zu Ferdinands Geburts- und Namenstag. Freude über sein Glück. Die Schwangerschaft der Erzherzogin. Sie möge ihren Gemal an eine geregeltere Lebensweise gewöhnen.

CI. 3. Juni 1773 159
Dank für eine Arbeit der Erzherzogin. Geschenke von Ferdinand. Ihr beiderseitiges Eheglück.

CII. 20. Juni 1773 160
Betrübniss über des Kaisers beabsichtigte Reise nach Galizien. Dieselbe kostet sie zehn Jahre ihres Lebens. Er wird sich zu Grunde richten.

CIII. 19. August 1773 . . . . —
Der Gesundheitszustand der Erzherzogin. Befürchtungen für sie. Der Landaufenthalt in Cernusco. Freude über die guten Nachrichten vom Herzoge von Modena.

Seite

CIV. 23. August 1773 161
Unkenntniss der Kaiserin in Niederkunfts- und medicinischen Dingen überhaupt. Anempfehlung der nach Mailand abreisenden Hebamme.

CV. 20. September 1773 162
Betrübniss über den Tod des Generals Grafen Stampa. Graf Browne. Fürst Albani. Die Ausstattung für das zu erwartende Kind. Ankunft der Aja Gräfin Almesloë.

CVI. 4. October 1773 . . . . —
Freude über die Zufriedenheit mit dem neuen Wagen. Die Aja. Lob derselben.

CVII. Undatirt (October 1773) 163
Begleitschreiben für die Aja Gräfin Almesloë.

CVIII. 8. November 1773 164
Freude über die glückliche Niederkunft der Erzherzogin. Ermahnung zur Schonung.

CIX. 12. November 1773 . . . . —
Befriedigung über den Verlauf der Niederkunft. Vorsicht wird dringend empfohlen.

CX. 19. November 1773. 165
Dank für einen Brief der Erzherzogin. Unzufriedenheit mit dem Stillschweigen der Gräfin Khevenhüller.

CXI. 8. December 1773 166
Ankunft des Grafen Hardegg und seiner Familie. Vertrauliches Gespräch mit ihm. Die Kammerdienerin Stegner. Die Aja.

CXII. 27. December 1773 167
Das Befinden der Erzherzogin und ihrer Tochter. Freude über die Geburt eines fünften Prinzen in Florenz.

1774.

CXIII. Undatirt (erste Hälfte 1774) 168
Zärtlichkeitsversicherungen. Ermahnungen zur Schonung.

CXIV. 28. März 1774 169
Provera's Rückkehr. Der Wunsch der Erzherzogin, nach Wien kommen zu dürfen. Absendung eines Hofarztes nach Mailand.

CXV. 4. April 1774. 170
Das Befinden der kleinen Erzherzogin. Tod des spanischen Infanten. Die Ankunft der Kammerfrauen. Die Reise nach Mantua. Das Reiten der Erzherzogin. Wunsch nach ihrem Bildnisse im Reitkleid. Die ersehnte Reise nach Wien.

CXVI. 25. April 1774 171
Das Reiten der Erzherzogin. Das Befinden ihres Grossvaters. Abreise Maximilians. Nothwendigkeit der Einhaltung besserer Ordnung durch Ferdinand. Lob seiner Aufmerksamkeit für Firmian.

CXVII. 4. Mai 1774 172
Empfehlungsschreiben für die Gräfin Colloredo.

Seite

CXVIII. 9. Mai 1774 173
Freude über die glückliche Ankunft in Mantua. Billigung der beabsichtigten Ausflüge nach Verona und Vicenza. Ein Besuch in Colorno. Schwere Erkrankung des Königs von Frankreich. Lebhafte Besorgniss für denselben. Sein Tod wäre ein grosser Verlust.

CXIX. 5. Juni 1774 174
Dank für die liebenswürdigen Briefe der Erzherzogin. Ein Bildniss ihres Töchterchens wäre der Kaiserin erwünscht.

CXX. 14. Juli 1774 . . . . —
Glückwunsch zum ersten Zahne der kleinen Prinzessin. Unfall der Kammerfrau. Ihre Pensionirung.

CXXI. 18. Juli 1774 175
Ankunft des Bildnisses der kleinen Prinzessin. Urtheil über dasselbe. Die dereinstige Reise der Erzherzogin nach Wien.

CXXII. 17. August 1774 176
Uebersendung kleiner Geschenke.

CXXIII. 29. August 1774 177
Erinnerung an den Todestag des Kaisers Franz. Das Bildniss der kleinen Prinzessin. Freude der Kammerdienerin de Pest. Tod ihres Bruders. Zufriedenheit der Kaiserin mit Ferdinand.

CXXIV. 5. September 1774 178
Die Kaiserin im Lager. Unwohlsein der Erzherzogin Elisabeth.

CXXV. 26. September 1774 . . . . —
Freude über die Nachricht von der Schwangerschaft der Erzherzogin. Ermahnung zur Vorsicht und Schonung. Befriedigung über Ferdinands Arbeitsamkeit. Nothwendigkeit grösserer Ordnungsliebe. Scherzwort über die Gardisten.

CXXVI. Undatirt (October 1774) 180
Ermahnung zur Schonung. Festsetzung der Reise nach Wien auf den nächsten Juni.

CXXVII. 17. October 1774 . . . . —
Die Reise nach Wien. Freude über alle guten Nachrichten aus Mailand. Heiratsgesuch der Köchin Balogh. Der Landaufenthalt in Cernusco.

CXXVIII. 7. November 1774 181
Die Fürstin Melzi. Freude über die günstigen Nachrichten von der Erzherzogin und der kleinen Prinzessin.

CXXIX. 21. November 1774 182
Die guten Nachrichten aus Mailand. Ermahnung zur Vorsicht. Vorbereitungen zum Empfange in Wien. Unwohlsein der Kaiserin. Maximilians demnächstige Reise nach Mailand.

CXXX. 12. December 1774 183
Verfügungen hinsichtlich der Kammerfrauen. Die Witwe des Obersten Radinkovich. Wünsche für eine glückliche Entbindung der Erzherzogin. Das zu erwartende Kind möge ein Sohn sein.

Seite

1775.

CXXXI. 20. Februar 1775 185
Besorgnisse für die Erzherzogin. Briefe Maximilians aus Paris. Der neue französische Botschafter Breteuil. Ueble Witterung. Arge Ueberschwemmungen. Sehnsucht nach dem Sommer.

CXXXII. 13. März 1775 186
Freude über das Ende des Faschings. Sehnsucht nach dem Juni. Die bevorstehende Ankunft Maximilians. Dessen baldige Abreise nach Italien. Die kleine Prinzessin.

CXXXIII. 26. März 1775 187
Begleitschreiben für die Kammerfrau Radinkovich.

CXXXIV. 6. April 1775 . . . . —
Klage der Kaiserin über ihre Schwerfälligkeit. Vorhersagung für die Niederkunft der Erzherzogin. Taufnamen für das zu erwartende Kind. Beendigung der Dienstleistung der Gräfin Khevenhüller. Demnächstige Ankunft ihres Gatten. Ein Bildniss der Erzherzogin.

CXXXV. 20. April 1775 188
Die bevorstehende Niederkunft. Ermahnung zur Schonung. Ueberraschende Entwicklung der kleinen Prinzessin. Ein Bildniss des Erzherzogs. Hardegg. Abreise des Kaisers nach Italien.

CXXXVI. 18. Mai 1775 189
Jubel über die glückliche Geburt eines Prinzen.

CXXXVII. 22. Mai 1775 190
Zufriedenheit mit den Berichten aus Mailand. Ermahnung zur Schonung. Das Zusammentreffen der vier Brüder in Venedig. Einsames Leben in Wien.

CXXXVIII. 25. Mai 1775 . . . . —
Besorgnisse für die Erzherzogin. Die Gräfin Khevenhüller. Lob derselben.

CXXXIX. 3. Juni 1775 191
Freude über die Wiederherstellung der Erzherzogin. Verbot einer allzu frühen Reise nach Wien. Uebersendung eines Geschenkes. Die Wette mit Serbelloni.

CXL. 5. Juni 1775 192
Dank für einen Brief der Erzherzogin; Freude über ihn. Theilnahme an der Rührung Ferdinands. Ermahnung zur Vorsicht. Warnung vor zu frühzeitiger Reise nach Wien. Genehmigung der von Hardegg entworfenen Route. Lob seiner Sorgfalt für Maximilian.

CXLI. 22. Juni 1775 193
Antritt der Reise nach Wien. Sehnsucht nach der Ankunft der Erzherzogin und Ferdinands. Die Kaiserin kommt ihnen nach Neustadt entgegen. Sie wünscht, dass in jedem Nachtquartier die Aufwartung der Herbeigekommenen angenommen werde.

CXLII. Undatirt (1775) 194
Zärtlichkeitsbezeugungen. Gute Nachrichten aus Mailand.

CXLIII. Undatirt (1775) . . . . —
Entschuldigung wegen Eröffnung eines an die Erzherzogin adressirten Briefes. „Ich bitt' um Verzeihung".

Seite

CXLIV. 18. October 1775 194
Klage über die Leere, welche die Abreise der Erzherzogin zurückliess. Betrübniss über die Trennung.

CXLV. 20. October 1775 195
Dank für den Brief aus dem ersten Nachtlager. Allgemeines Leidwesen über die Abreise der Erzherzogin und ihres Gemals. Deren Beliebtheit.

CXLVI. 23. October 1775 196
Die Rückkehr Hardeggs. Sein Bericht über den Abschied. Seine Ernennung zum Obersthofmeister Maximilians. Nachricht von dem Tode Cristiani's. Betrübniss hierüber. Dankbare Erinnerung an seinen Vater. Das Wiedersehen mit den Kindern der Erzherzogin. Wohnungswechsel in Schönbrunn. Sturmwind und Kälte. Fünf Maler sind mit den Bildnissen der Erzherzogin und Ferdinands beschäftigt.

CXLVII. 24. October 1775 197
Ertheilung einer kurzen Instruction an die Erzherzogin. Nothwendigkeit, ihren Gemal immer mehr an sich zu ziehen. Mittel hiezu. Aneiferung zu vernünftigen Vergnügungen. Heranziehung ausgezeichneter Menschen. Gemeinsame Lecture. Geordnete Tageseintheilung. Festhalten an einmal gefassten Entschlüssen. Besuch der Maskenbälle, Theater und öffentlichen Spaziergänge. Vertrauenswürdigkeit Firmians. Vorzüge einer guten Gesellschaft.

CXLVIII. Undatirt (October 1775) 199
Uebersendung von Geschenken. Bildniss für den Consultore Sylva. Dasselbe für Firmian. Betrübniss über die Trennung.

CXLIX. 30. October 1775 . . . . —
Dank für die Aufmerksamkeiten des Erbprinzen von Modena für Maximilian. Die Bora bei Triest. Lobenswerthe Handlung Sfondrati's. Cristiani's Tod. Rückkehr der Kaiserin nach der Burg. Traurige Leere daselbst.

CL. 6. November 1775 200
Die Bergströme und die Bora. Uebelwollendes Betragen der Venetianer. Lob der Zuvorkommenheit für die Witwe Foscarini. Besuch der Erzherzogin bei der Gräfin Edling. Freude der Letzteren hierüber. Spaziergang im Augarten. Ermüdung der Kaiserin.

CLI. 13. November 1775 201
Die glückliche Ankunft in Mantua. Die Freude der Erzherzogin über die übersendete Brieftasche. Die Instruction für sie. Ueberflüssigkeit derselben. Nothwendigkeit grösserer Ordnungsliebe von Seite Ferdinands. Ein Unwohlsein Maximilians. Häufige Erkrankungen. Tod der Fürstin Auersperg und Trautsons.

CLII. 20. November 1775 203
Ausflug der Kaiserin nach Pressburg. Freude über die glückliche Ankunft in Mailand. Das Wiedersehen der Kinder. Feier des Elisabethtages. Allgemeine Sehnsucht nach der Erzherzogin und ihrem Gemal.

CLIII. 27. November 1775 . . . . —
Klage über das Ausbleiben der Briefe aus Mailand. Beunruhigung über ein Unwohlsein Ferdinands. Project einer Reise der Erzherzogin Marie Christine und des Prinzen Albert nach Italien. Ankunft der Post. Maximilians Anwesenheit in Mailand.

Seite

CLIV. 4. December 1775 205

Freude über die glückliche Entbindung der Königin von Neapel. Baldige Rückkehr Maximilians. Dank für das Urtheil über ihn. Die Reise der Erzherzogin Marie. Unwohlsein der Kaiserin.

CLV. 11. December 1775 206

Die Rückreise Maximilians. Die ersten Zähne des kleinen Erzherzogs. Die Entbindung der Königin Caroline. Entschuldigung gegen die Fürstin Melzi. Rückerinnerung an das Zusammensein mit der Erzherzogin.

CLVI. 18. December 1775 207

Ausflug nach Mantua. Maximilians Rückkehr. Seine Betrübniss über die allzu rasche Trennung von seinem Bruder und seiner Schwägerin. Das Reiseproject der Erzherzogin Marie. Unzufriedenheit mit den Venetianern. Der Procurator Tron. Die Gardeabtheilung in Mailand.

CLVII. 25. December 1775 208

Bevorstehende Abreise der Erzherzogin Marie. Glückwünsche zum neuen und Zufriedenheit mit dem vergangenen Jahre.

1776.

CLVIII. 1. Jänner 1776 210

Der Neujahrstag. Wehmüthige Erinnerung an die Anwesenheit der Erzherzogin und ihres Gemals. Neny's bevorstehendes Hinscheiden.

CLIX. 4. Jänner 1776 . . . . —

Die Gräfin Arconati. Lob der Erzherzogin. Freude über deren erneuerte Schwangerschaft.

CLX. 8. Jänner 1776 211

Widerruf der vermeintlichen Schwangerschaft. Es ist nichts dabei verloren. Unwohlsein der Kaiserin und Josephs. Thauwetter. Dank für eine übersendete Stickerei. Die Freude Sylva's. Neny's Tod. Nachrichten über die Reise der Erzherzogin Marie. Beginn des Faschings.

CLXI. 15. Jänner 1776 212

Die Feierlichkeit der Ordensverleihung an den Erbprinzen von Modena. Freundschaftsbezeigungen für den Herzog.

CLXII. 22. Jänner 1776 213

Festlichkeiten in Wien. Schlittenfahrt. Dank für die Bildnisse der Kinder. Der Balletmeister Noverre. Wiener Theaterangelegenheiten. Die Erzherzogin Marie in Florenz.

CLXIII. 24. Jänner 1776 214

Begleitschreiben für einen Generalauditor. Schlittenfahrt bei Hofe. Maximilian.

CLXIV. 29. Jänner 1776 215

Kälte in Wien. Schlittenfahrten. Der Fasching in Mailand. Uebersendung von Bildnissen des Erzherzogs und der Erzherzogin von Weichhart. Lob derselben. Freude über die Zärtlichkeit des Erbprinzen von Modena für seine Enkel. Aufenthalt der Erzherzogin Marie in Florenz.

CLXV. 5. Februar 1776 216

Abnahme der Kälte. Beendigung der Schlittenfahrten. Lauheit des Faschings. Herrschende Unpässlichkeiten. Das gesellige Leben in Mailand. Hartigs Abschied von dort. Zephyris' Berufung nach Wien.

Seite

CLXVI. **12. Februar 1776** 217
Heiratstag der Kaiserin. Unterschied zwischen der vergangenen und der jetzigen Zeit. Ferrari's Anstellung in Mailand. Die Obersthofmeisterin Confalonieri. Ende des Faschings. Das Jubiläum. Cardinal Pozzobonelli. Die Gräfin Vasquez und ihre Schwestern. Heirat in der Familie Khevenhüller. Der Eisstoss. Beseitigung der Ueberschwemmungsgefahr.

CLXVII. **19. Februar 1776** 219
Die Tanzweise der Erzherzogin. Freude über Pozzobonelli's Reconvalescenz. Der Mailänder Dom. Unwohlsein der Gräfin Hardegg. Aufhebung der komischen Oper in Wien. Noverre. Sein Abschied von Mailand. Nachrichten von der Erzherzogin Marie.

CLXVIII. **26. Februar 1776** 220
Beunruhigung über ein Unwohlsein der Erzherzogin. Projectirte Reise nach Modena. Die Erzherzogin Marie.

CLXIX. **4. März 1776** 221
Begleitschreiben für die Marchesa Castiglioni. Erinnerung an ihren Vater und ihren Bruder.

CLXX. **4. März 1776** . . . . —
Der Brand des Theaters in Mailand. Der Herzog von Modena. Bildnisse der Erzherzogin und ihres Gemals. Eine vom Kaiser ausgestandene Zahnoperation.

CLXXI. **11. März 1776** 223
Ausbleiben der Post. Muthvolles Benehmen der Fürstin Melzi beim Brande des Theaters. Das Jubiläum. Erzherzogin Elisabeth.

CLXXII. **18. März 1776** . . . . —
Geburt des Erzherzogs Joseph in Florenz. Die Kinder der Erzherzogin. Herzog Franz. Die Reise nach Modena.

CLXXIII. **25. März 1776** 224
Zephyris' Ankunft aus Mailand. Ein Unwohlsein der Erzherzogin. Mangelhaftigkeit der Berichte Faby's. Unzufriedenheit der Kaiserin hierüber. Die Kinder der Erzherzogin. Die Schwester der Kammerfrau Datel. Die Pensionen der Witwen und Waisen von Militärpersonen. Glückwunsch zum Geburtstage der Erzherzogin.

CLXXIV. **30. März 1776** 225
Absendung von Juwelen an die Erzherzogin. Die Reise nach Görz. Freude über die Feststellung derselben. Projectirtes Zusammentreffen mit der Infantin Amalie.

CLXXV. **8. April 1776** . . . . —
Wiederkehr der Kälte. Unwohlsein der Kaiserin. Schonung für die Reise nach Görz. Freude über das beabsichtigte Wiedersehen mit der Infantin Amalie. Ermahnung an die Erzherzogin zu grösserer Schonung. Die Kaiserin widerräth eine Reise nach Livorno. Zuvorkommende Aufnahme der Erzherzogin Marie von Seite des Papstes.

CLXXVI. **15. April 1776** 228
Der Dank der Erzherzogin für die ihr übersendeten Juwelen. Freude der Kaiserin, sie zu schmücken. Ihr Unwohlsein.

CLXXVII. **22. April 1776** . . . . —
Verschiebung der Reise nach Görz.

Seite

CLXXVIII. 29. April 1776 229
Die Reise nach Görz ist aufgegeben. Mitleid mit der Infantin Amalie.

CLXXIX. 6. Mai 1776 230
Betrübniss über das Scheitern der Reise nach Görz. Beabsichtigter Ausflug der Erzherzogin nach Modena. Dringende Ermahnung zur Schonung. Niederkunft der Malerin Beyer.

CLXXX. 13. Mai 1776 231
Aufenthalt in Laxenburg. Gemeinschaftliches Frühstück unter den Bäumen des Gartens. Erinnerung an die vorjährige Geburt des kleinen Erzherzogs.

CLXXXI. 20. Mai 1776 232
Der Aufenthalt der Erzherzogin in Modena. Ermahnung zur Schonung. Nachrichten von der Erzherzogin Marie.

CLXXXII. 27. Mai 1776 . . . . —
Der Aufenthalt in Modena. Ausflüge nach Bologna und Parma. Untröstlichkeit der Infantin Amalie.

CLXXXIII. 10. Juni 1776 233
Rückkehr der Erzherzogin aus Modena. Trübseliger Aufenthalt in Mailand. Ankunft des Zahlmeisters Mayer und seiner Gattin. Hoffnung auf dessen Versöhnung mit seinen Eltern. Unwohlsein des Fürsten Kaunitz. Befürchtungen für ihn. Die beabsichtigte Reise des Grossherzogs und seiner Gemalin nach Wien.

CLXXXIV. 17. Juni 1776 234
Zufriedenheit der Erzherzogin Marie mit ihrem Aufenthalte in Sassuolo. Sternkreuzorden für die Prinzessin Mathilde von Este.

CLXXXV. 24 Juni 1776 235
Nachricht von der Ankunft der Erzherzogin Marie in Mailand. Ihre Zufriedenheit mit ihrer Aufnahme in Turin. Das Lob der Kinder der Erzherzogin. Die Wiedererbauung eines Theaters in Mailand. Neun deutsche Theater in Wien. Man langweilt sich doch.

CLXXXVI. 1. Juli 1776 236
Uebles Aussehen der Erzherzogin. Ermahnung zur Schonung. Der beabsichtigte Ausflug nach Ferrara. Ueberhäufung der Kaiserin mit Geschäften.

CLXXXVII. 8. Juli 1776 . . . . —
Antritt der Fahrt nach Ferrara. Das dortige Zusammentreffen mit dem Grossherzoge und seiner Gemalin. Vergleichung der beiden Brüder Leopold und Ferdinand.

CLXXXVIII. 15. Juli 1776 237
Rückkehr der Erzherzogin nach Mailand. Das Befinden ihres erkrankten Sohnes. Uebles Aussehen des Grossherzogs und seiner Gemalin. Lob der Letzteren. Marie und Albert. Bildnisse aus Mailand. Der Bau des Theaters. Die Regimenter des Herzogs und des Erbprinzen von Modena.

CLXXXIX. 21. Juli 1776 239
Fahrt der Kaiserin nach Dornbach. Uebles Aussehen Leopolds. Schwere Erkrankung des Leibarztes Störck. Ausspruch Josephs hierüber.

Seite

CXC. 29. Juli 1776 240
Anerkennung der Aufmerksamkeiten der Erzherzogin. Bitte um rasche Nachricht im Falle von Erkrankungen. Unzufriedenheit mit dem Stillschweigen Faby's. Die Erbprinzessin von Modena. Die Prinzessin Mathilde. Die neue Garde. Dravetzky.

CXCI. 5. August 1776 . . . . —
Arge Hitze. Bevorstehender Besuch des Lagers zu Minkendorf. Die Infantin Amalie. Kammerfrauen für Mailand.

CXCII. 19. August 1776 242
Genesung der Kaiserin von einem Unwohlsein. Freude derselben, wieder schreiben zu können. Der Landaufenthalt in Cernusco. Beabsichtigte Verleihung des Sternkreuzordens an italienische Damen.

CXCIII. 26. August 1776 243
Trauer über den hoffnungslosen Zustand des kleinen Erzherzogs. Nur in der Religion und der Ergebung kann man Trost finden. Gebet für das schwerkranke Kind und dessen Eltern. Allgemeine Theilnahme.

CXCIV. Undatirt (27? August 1776) 244
Schmerz über den Tod des kleinen Erzherzogs. Die Religiosität der Erzherzogin und die Liebe zu ihrem Gemal wird sie wieder aufrichten. Sie soll sich ausweinen, aber ihren Kummer nicht allein tragen. Allgemeine Betrübniss.

CXCV. 2. September 1776 . . . . —
Freude über einen Brief der Erzherzogin. Begreiflichkeit der in demselben herrschenden Trauer. Glückliches Los des so früh Verstorbenen.

CXCVI. 9. September 1776 245
Ueble Witterung. Baldige Abreise des Grossherzogs und seiner Gemalin. Lob der Letzteren. Aufenthalt des Kaisers in Böhmen. Erkrankung der Kammerfrau Dunand.

CXCVII. 16. September 1776 246
Bevorstehende Abreise des Grossherzogs und seiner Gemalin. Maria Theresia begleitet sie nach Neustadt.

CXCVIII. 23. September 1776 247
Besorgnisse für die Gesundheit Ferdinands. Abschied von Leopold und seiner Gemalin in Neustadt. Maria Theresia wird sie nicht wiedersehen. Sie belobt sich Beider. Rückkehr des Ehepaares Khevenhüller nach Mailand.

CXCIX. 24. September 1776 248
Begleitschreiben für die Fürstin Khevenhüller.

CC. 30. September 1776 . . . . —
Besserung des Zustandes des Erzherzogs. Sein Wunsch einer Verabschiedung der ungarischen Garde. Entscheidende Entschlüsse der Kaiserin. Dravetzky's zukünftiges Schicksal.

CCI. 7. October 1776 249
Eindruck der Rückkehr nach Mailand. Die Schwangerschaft der Erzherzogin. Deren Niedergeschlagenheit. Ermahnung zur Zerstreuung. Nachrichten von der Reise des Grossherzogs. Rückkehr des Kaisers. Ausflug nach Schlosshof.

Seite

CCII. 14. October 1776 251
Klage über die Unterbrechung der Correspondenz durch Ueberschwemmungen. Glückliche Ankunft des Grossherzogs in Venedig.

CCIII. 21. October 1776 . . . . —
Die Rückkehr des Herzogs von Modena nach Mailand. Die Fürstin Melzi. Die bevorstehende Niederkunft der Erzherzogin. Ein Unwohlsein Ferdinands. Das Ehepaar Khevenhüller. Die Besoldung der neuen Kammerfrauen. Rückkehr der Kaiserin nach der Stadt. Erkundigung nach dem Befinden der Erzherzogin.

CCIV. 28. October 1776 253
Ermahnung zur Vorsicht. Rückkehr der Erzherzogin Marie aus Oberösterreich. Abreise der Kammerfrau Dunand. Nachrichten aus Florenz.

CCV. 4. November 1776 254
Die Erlaubniss für Dravetzky zur Reise nach Wien. Die Münzangelegenheit. Bagnesi. Lob der Erzherzogin. Deren bevorstehende Niederkunft. Sie soll das Beispiel der Grossherzogin nachahmen.

CCVI. 11. November 1776 255
Befriedigung über den günstigen Gesundheitszustand des Herzogs von Modena. Die Fürstin Melzi. Hoffnung, dass die Erzherzogin einen Sohn zur Welt bringen werde. Günstige Schilderung der kleinen Erzherzogin Therese.

CCVII. 18. November 1776 256
Verlangen nach umständlichen Nachrichten über die bevorstehende Niederkunft. Ausflug der Kaiserin nach Pressburg.

CCVIII. 25. November 1776 . . . . —
Die Kammerfrau Latour.

CCIX. 2. December 1776 257
Glückwunsch zur bevorstehenden Niederkunft. Auch eine kleine Leopoldine wird willkommen sein. Ermahnung zur Schonung.

CCX. 9. December 1776 . . . . —
Langes Ausbleiben der kleinen Leopoldine. Die Nachrichten aus Mailand. Ermahnung zur äussersten Vorsicht. Anführung abschreckender Beispiele. Maria Theresia will einen Enkel.

CCXI. 16. December 1776 258
Freude der Kaiserin über die glückliche Niederkunft der Erzherzogin.

CCXII. 23. December 1776 259
Glückwunsch zur Niederkunft und zum neuen Jahre. Die beabsichtigte Reise der Infantin Amalie nach Mailand. Zufriedenheit mit der Gräfin Confalonieri.

CCXIII. 26. December 1776 260
Freude über den ersten Brief der Erzherzogin. Die kleine Leopoldine. Günstige Wirkung ihrer glücklichen Ankunft auf die Gesundheit der Kaiserin.

CCXIV. 30. December 1776 261
Unfall des Herzogs von Modena. Freude über dessen glücklichen Ausgang. Ermahnung zur Vorsicht. Die Theilnahme Ferdinands.

Seite

1777.

CCXV. 6. Jänner 1777 262
Starker Schneefall. Project einer Reise des Kaisers nach Frankreich. Ueble Nachrichten aus Böhmen und Mähren.

CCXVI. 13. Jänner 1777 263
Annäherung des ersten Ausganges der Erzherzogin. Herrschendes Unwetter. Projecte zu Schlittenfahrten. Der Plan für das neue Theater in Mailand. Die Infantin Amalie.

CCXVII. 20. Jänner 1777 . . . . —
Die böhmischen Angelegenheiten. Das Regiment des Herzogs von Modena. Die Verschiebung des ersten Ausganges der Erzherzogin. Uebersendung kleiner Geschenke.

CCXVIII. 27. Jänner 1777 264
Fortdauer des üblen Wetters. Letzter Hofball. Graf Durini. Die Wahl Monza's zum künftigen Landaufenthalte.

CCXIX. 11. Februar 1777. 265
Der Tod der Prinzessin Henriette von Este. Trauriger Fasching. Ueberhäufung der Kaiserin mit unangenehmen Geschäften. Uebles Wetter. Furcht vor Ueberschwemmungen.

CCXX. 17. Februar 1777 266
Ueberhäufung mit Geschäften. Melancholische Stimmung. Wiederaufnahme des Reiseprojectes des Kaisers. Betrübniss hierüber. Nur die Nachrichten aus Italien sind trostreich.

CCXXI. 24. Februar 1777. . . . . —
Die überschickten Geschenke. Lob der Gräfin Confalonieri. Wahl der Gräfin Calderara. Die Aja. Zufriedenheit mit ihr. Die kleine Erzherzogin Therese. Das Reiseproject des Kaisers. Missbilligung desselben.

CCXXII. 3. März 1777 267
Unwohlsein der Erzherzogin. Fortdauer des üblen Wetters. Das Befinden der Kaiserin. Ihre Furcht vor der Reise Josephs nach Frankreich. Marie Antoinette.

CCXXIII. 10. März 1777. 268
Besserung des Wetters. Hoffnung einer günstigen Rückwirkung auf das Befinden der Erzherzogin. Ermahnung zur Schonung. Verschiebung der Reise des Kaisers.

CCXXIV. 17. März 1777 269
Herrschende Unpässlichkeiten. Verschiebung der Reise des Kaisers bis Ostern. Unwohlsein der Erzherzogin Elisabeth. Ueberbürdung mit Geschäften.

CCXXV. 24. März 1777. 270
Dravetzky's Ankunft. Die beabsichtigte Augenoperation an dem Herzoge von Modena. Die Angelegenheit des jungen Serbelloni. Zweifel über die Reise des Kaisers.

CCXXVI. 31. März 1777. 271
Morgen wird Joseph nach Paris abreisen. Ueberhäufung der Kaiserin mit Geschäften.

Seite

CCXXVII. 7. April 1777 271
Wiedereintritt der Kälte. Aufschub der Uebersiedlung nach Schönbrunn. Demnächstige Abreise Maximilians nach Ungarn. Nachrichten vom Kaiser aus München. Todeskrankheit der Gräfin Windischgrätz. Fürst Carl Albani. Serbelloni. Die Erbauung eines Sommerpalastes in Monza. Unfall der Amme.

CCXXVIII. 14. April 1777 273
Ankunft des Augenarztes Janin in Mailand. Schwere Erkrankung des Grafen Erdödy. Unwohlsein Blümegens. Ueberhäufung der Kaiserin mit Geschäften. Nachrichten vom Kaiser aus Augsburg.

CCXXIX. 20. April 1777 274
Freude über die glücklich vollzogene Augenoperation. Lob Janins. Unwohlsein der Kaiserin.

CCXXX. 5. Mai 1777 . . . . —
Rothlauf der Kaiserin. Ueble Laune. Der Palastbau in Monza. Die innere Einrichtung. Die Angelegenheit des jungen Serbelloni.

CCXXXI. 12. Mai 1777 275
Dank für die Theilnahme der Erzherzogin. Genesung der Kaiserin. Betrachtungen über die Fortdauer ihres Lebens. Bevorstehende Ankunft des Kurfürsten von Trier und seiner Schwester Kunigunde. Nachrichten vom Kaiser. Dessen Zufriedenheit mit seiner Schwester Marie Antoinette. Seine lobende Schilderung derselben.

CCXXXII. 19. Mai 1777 277
Weyrothers Rückkehr nach Italien. Das Reiten der Erzherzogin. Die Kaiserin verspricht sich zu schonen.

CCXXXIII. 19. Mai 1777 . . . . —
Ein Unwohlsein des Erzherzogs. Er soll sich an bessere Ordnung gewöhnen. Das Geschenk der Kaiserin an Janin. Besorgnisse für den Herzog. Die Entfernung Bagnesi's. Fortdauer der günstigen Nachrichten aus Paris.

CCXXXIV. 26. Mai 1777 278
Glückwünsche für Ferdinand. Dessen Unwohlsein. Ermahnung zur Ordnung. Die etwaige Inoculation der Blattern an der Erzherzogin Therese. Die Angelegenheit des jungen Serbelloni. Fernere Reiseprojecte des Kaisers. Dessen Zufriedenheit mit Paris und seiner Schwester. Unwohlsein des Prinzen Albert. Beabsichtigter Ausflug an den Gardasee. Der Herzog von Gloucester. Die Fürstin de Ligne. Neumodische Art die Kinder zu kleiden. Missbilligung derselben.

CCXXXV. 2. Juni 1777 280
Freude über die Zusammenkunft der Erzherzogin mit ihrer Mutter. Ueberschwemmungen in Tirol. Späte Ankunft der Post. Die Reise des Kaisers.

CCXXXVI. 9. Juni 1777 281
Rückkehr der Kaiserin aus Pressburg. Erkrankung der Erzherzogin Marie. Das Unwohlsein Ferdinands.

CCXXXVII. 16. Juni 1777 282
Wiederholter Aufenthalt in Pressburg. Lob des Kurfürsten von Trier und seiner Schwester. Bedauern, dass die Heirat der Letzteren

Seite

mit Joseph sich nicht verwirklichte. Das Project eines Ausfluges an den Gardasee. Hoffnung, die Erzherzogin im künftigen Jahre wiederzusehen.

CCXXXVIII. 23. Juni 1777 283

Die Rückkehr der Erzherzogin nach Mailand. Günstige Schilderungen der kleinen Prinzessin Therese. Nachrichten vom Kaiser aus Brest. Maximilians Rückkehr aus Ungarn. Die Erzherzogin Marie.

CCXXXIX. 29. Juni 1777 . . . . —

Aufenthalt in Schlosshof. Der Kurfürst von Trier und seine Schwester. Ihr Lob. Erzherzogin Marie und Prinz Albert. Das Bildniss der Erzherzogin und ihrer Familie. Erinnerung an eine gemeinschaftliche Fahrt.

CCXL. 7. Juli 1777 284

Unwohlsein der Erzherzogin. Das Befinden Ferdinands. Unwillkommene Nachrichten über ihn. Ein Unfall auf dem Gardasee. Aufforderung zur Aufklärung über denselben. Die Reise des Kaisers.

CCXLI. 14. Juli 1777 285

Beunruhigender Unfall Faby's. Abschied vom Kurfürsten von Trier und seiner Schwester.

CCXLII. 21. Juli 1777 286

Ferdinands Befinden. Der Unfall auf dem Gardasee. Faby. Besorgnisse für ihn. Nothwendigkeit seiner Ersetzung. Der Herzog von Modena. Die Gräfin Serbelloni.

CCXLIII. 28. Juli 1777 287

Der Bericht der Erzherzogin über den Unfall auf dem Lago di Garda. Beunruhigung über den Zustand Faby's. Der Herzog von Modena.

CCXLIV. 4. August 1777 288

Ueberraschende Ankunft des Kaisers. Dessen bevorstehende Abreise. Sein Aussehen. Seine Zufriedenheit mit Marie Antoinette und mit Frankreich.

CCXLV. 11. August 1777 . . . . —

Unbefriedigende Nachrichten über Ferdinand. Faby's Befinden. Dessen etwaiger Nachfolger. Die Kaiserin räth zu baldigem Umzuge nach der neuen Wohnung des Erzherzogs in Mailand. Nachrichten vom Kaiser aus dem Lager zu Leibnitz.

CCXLVI. 18. August 1777 289

Empfehlungsbrief für den Leibarzt Quarin. Besorgnisse für Ferdinand. Unzufriedenheit mit ihm und seinem Zustande. Nothwendigkeit schleunigster Abhilfe. Hoffnung auf den Beistand der Erzherzogin.

CCXLVII. 18. August 1777 290

Schmerzvoller Erinnerungstag. Beunruhigende Nachrichten aus Mailand über Ferdinands Befinden. Vorschriften für das Benehmen gegen Quarin. Aufforderung an die Erzherzogin zu ausgiebiger Mitwirkung.

CCXLVIII. 25. August 1777 291

Ferdinands Befinden. Fruchtlosigkeit des Ausfluges an den Comersee. Dringende Nothwendigkeit einer geregelten Lebensweise.

CCXLIX. 1. September 1777 292

Dank für die ausführlichen Nachrichten über Ferdinands Gesundheitszustand. Besorgnisse für ihn.

Seite

CCL. 4. September 1777 292
Project einer baldigen Reise Ferdinands und seiner Gemalin nach Wien. Alles wird von Quarins Ausspruch abhängig gemacht. Anempfehlung desselben. Dank für die ausführlichen Mittheilungen. Rührung über Ferdinands Sehnsucht nach Wien.

CCLI. 8. September 1777 293
Freude über die Zufriedenheit mit Quarin. Das Reiseproject. Besorgniss für Ferdinand.

CCLII. 15. September 1777 294
Die befriedigenderen Berichte aus Mailand. Fortdauer der Besorgnisse für Ferdinand. Hoffnung auf Verwirklichung des Reiseprojectes.

CCLIII. 22. September 1777 . . . . —
Freude über Quarins Zustimmung zur Reise. Erwartung fernerer Mittheilungen. Das Ende des October dürfte die günstigste Reisezeit sein.

CCLIV. 29. September 1777 295
Beruhigung über die besseren Nachrichten. Faby's Ankunft in Wien. Das Reisegefolge. Dessen Unterbringung.

CCLV. 6. October 1777 296
Die Reiseroute. Sehnsucht nach Ferdinand und seiner Gemalin. Der Erzherzog möge sich aller Geschäfte entledigen. Das Ehepaar Serbelloni. Tod der Prinzessin Benedicte von Este. Hässlichkeit des Altwerdens.

1778.

CCLVI. Undatirt (Anfangs 1778?) 298
Uebersendung von Geschenken an die Erzherzogin, die Gräfin Confalonieri und an Crivelli.

CCLVII. 23. März 1778 . . . . —
Wiederaufnahme der liebgewordenen Correspondenz. Dank für den Aufenthalt in Wien. Leere nach der Abreise Ferdinands und seiner Gemalin. Trauriger Abschiedstag.

CCLVIII. 29. März 1778 299
Dank für die Nachrichten über die Reise. Aufenthalt in Villach. Uebles Wetter. Die Inoculation der Blattern an dem Könige von Neapel. Allzugünstiger Verlauf. Anwendung des gleichen Verfahrens auf die Erzherzogin Therese. Nothwendigkeit einer geregelteren Lebensweise Ferdinands. Tadel seiner Indolenz.

CCLIX. 6. April 1778 300
Reisenachrichten aus Ala. Ermahnung zur Schonung. Das üble Aussehen der Erzherzogin. Bevorstehender Aufbruch des Königs von Preussen nach Schlesien. Ungewitter.

CCLX. 13. April 1778 301
Der Kaiser ist abgereist. Man wird nicht angriffsweise vorgehen. Angstvolle Stimmung der Kaiserin. Unwohlsein der Erzherzogin. Ermahnung zur Schonung.

CCLXI. 20. April 1778 302
Freude über einen Brief der Erzherzogin. Ihr Gesundheitszustand. Ein Unwohlsein Quarins. Die Wahl Borsieri's zum Leibarzte. Ferdinands Tageseintheilung. Nachrichten von der Armee. Befürchtung des Ausbruches der Feindseligkeiten. Unzulänglichkeit der Truppenzahl.

Seite

CCLXII. 27. April 1778 303
Demnächstige Uebersiedlung nach Schönbrunn. Freude über die Ereignisslosigkeit der Kriegführung. Gute Gesundheit des Kaisers, seines Bruders und Schwagers. Kälte und Strapazen. Das Befinden der Erzherzogin. Gebete für sie. Uebermässige Hitze. Angebliche Schwangerschaft der Königin von Frankreich. Ungläubigkeit der Kaiserin. Verleihung von Sternkreuzorden.

CCLXIII. 7. Mai 1778 304
Billigung eines beabsichtigten Ausfluges. Nachrichten aus Böhmen. Betrübniss der Kaiserin. Besorgnisse für Ferdinand und die Erzherzogin.

CCLXIV. 11. Mai 1778 305
Schwere Erkrankung des kleinen Erzherzogs Maximilian in Florenz. Gerüchte über Quarin.

CCLXV. 18. Mai 1778 306
Nachricht von dem Tode des kleinen Erzherzogs Maximilian. Betrübniss hierüber. Das Befinden der Erzherzogin.

CCLXVI. 25. Mai 1778 . . . . —
Die kriegerischen Angelegenheiten. Freude über die Fortdauer der Waffenruhe.

CCLXVII. 1. Juni 1778 307
Der Ausflug nach Bologna. Erinnerung an Ferdinands Geburtstag.

CCLXVIII. 8. Juni 1778 . . . . —
Grosse Hitze. Die Infantin Amalie. Schwangerschaft der Königin Marie Antoinette. Nachrichten vom Kaiser. Erkrankung des Prinzen Albert. Die Erzherzogin Marie. Trübselige Betrachtungen über den Krieg.

CCLXIX. 15. Juni 1778 308
Das Befinden der Erzherzogin. Der Kammerzahlmeister Mayer.

CCLXX. 22. Juni 1778 309
Fortdauer der Waffenruhe. Besorgnisse für die nächste Zukunft. Ungünstiges Wetter. Die Rückkehr Quarins.

CCLXXI. 29. Juni 1778 310
Unveränderte Lage auf dem Kriegsschauplatze. Ein Unwohlsein Lacy's. Lebhafte Theilnahme des Kaisers. Rottenbergs Tod. Schwere Erkrankung der jungen Gräfin Batthyány. Räthlichkeit der Inoculation, besonders für Frauen. Gatti. Borsieri. Der neue Palast in Mailand. Unglücksfall auf dem Naviglio. Reise der Erzherzogin Marie nach Maria-Zell. Prinz Albert.

CCLXXII. 5. Juli 1778 311
Quarins Ankunft. Ueberbringung günstiger Nachrichten aus Mailand. Bewegungen auf dem Kriegsschauplatze. Wiedererkrankung des Prinzen Albert.

CCLXXIII. 13. Juli 1778 312
Die Vorgänge in Böhmen. Ueberanstrengung des Kaisers.

CCLXXIV. 20. Juli 1778 . . . . —
Befremdende Ereignisslosigkeit in Böhmen. Peinliche Stimmung der Kaiserin. Die Erklärung Sachsens. Trostlosigkeit des Prinzen Albert hierüber. Sein Befinden. Der Kaiser. Die günstigen Nachrichten von der Erzherzogin.

Seite

CCLXXV. 30. Juli 1778 314
Abbestellung der Festlichkeiten. Unveränderte Lage in Böhmen. Prinz Albert. Rastlosigkeit des Kaisers. Das Befinden der Kaiserin. Die Schwangerschaft der Erzherzogin und der Königinnen von Frankreich und Neapel. Wunsch der Kaiserin, die Kammerfrau Datel in ihren Dienst zu ziehen.

CCLXXVI. 10. August 1778 315
Laudons Rückzug auf Kosmanos. Vertheidigung der Iser. Schlappe des Generals de Vins. Bossi wird Alles zur Last gelegt. Ankunft der Truppen aus den Niederlanden. Missstimmung im Heere. Untersagung der Veröffentlichung von Privatnachrichten. Missbilligung dieser Massregel.

CCLXXVII. 17. August 1778 317
Der Uebertritt der Kammerfrau Datel in den Dienst der Kaiserin. Die Schwangerschaft der Erzherzogin. Neues Dienstpersonal für sie. Die Aufnahme von Italienerinnen. Nur bei den Kindern sollen Deutsche sein. Nachrichten aus Böhmen. Unbefriedigender Stand der Dinge bei Laudons Armee. Das Befinden Ferdinands. Uebles Aussehen Quarins. Furcht vor einer Schlacht in Böhmen.

CCLXXVIII. 21. August 1778 319
Fehlgeburt der Erzherzogin. Freude über die günstigeren Nachrichten über sie. Unbefriedigender Stand der Dinge in Böhmen.

CCLXXIX. 24. August 1778 . . . . —
Freude über einen Brief der Erzherzogin. Die Fehlgeburt. Ermahnung zur Schonung. Unveränderte Lage in Böhmen. Die Vornahme der Inoculation der Blattern an der kleinen Erzherzogin Therese. Gatti. Ingenhouse. Borsieri. Besorgnisse für den Herzog von Arenberg. Die Markgräfin von Baden.

CCLXXX. 31. August 1778 321
Lob der Vorsicht der Erzherzogin. Die beiderseitigen Stellungen in Böhmen. Rosenbergs Mission dorthin. Die Angelegenheit Bossi's.

CCLXXXI. 7. September 1778 322
Ankunft des Grossherzogs von Toscana und der Kammerfrau Datel. Unveränderte Lage in Böhmen. Ungünstige Witterung. Erkrankung Maximilians. Die Kammerdienerin Gröller. Truppenbewilligung von Seite der ungarischen Magnaten.

CCLXXXII. 14. September 1778 323
Rückgängige Bewegungen der Preussen. Furcht vor deren Wiedererscheinen auf einer anderen Seite. Der angebliche Tod Serbelloni's. Zufriedenheit mit der Kammerfrau Datel. Vorkehrungen für die Inoculation der kleinen Therese. Die Infantin Amalie. Beendigung der Angelegenheit Bossi's. Abreise des Grossherzogs zur Armee. Das Befinden Maximilians.

CCLXXXIII. 21. September 1778 324
Die Inoculation der Erzherzogin Therese. Hoffnungen auf einen günstigen Erfolg. Nichts Neues von der Armee. Aufenthalt des Grossherzogs bei derselben. Bedenkliche Verschlimmerung des Zustandes des Erzherzogs Maximilian. Deduction gegen das Manifest des Königs von Preussen. Erklärung am Regensburger Reichstage. Abreise des Generals Koch nach Mailand. Bessere Nachrichten von Maximilian.

Seite

CCLXXXIV. 28. September 1778 326
Bevorstehende Ankunft Maximilians. Ungeduld der Kaiserin, ihn wiederzusehen. Rückkehr des Grossherzogs von der Armee. Die Stellung der Preussen. Furcht vor einer unvorhergesehenen Unternehmung derselben. Ermüdung und Betrübniss der Kaiserin.

CCLXXXV. 5. October 1778 327
Die Nachrichten über die Inoculation der Erzherzogin Therese. Nothwendigkeit äusserster Vorsicht. Maximilians Ankunft. Dessen übles Aussehen. Seine Lebensweise. Abzug der Preussen aus Böhmen. Ihr Wiedererscheinen in Mähren. Bestimmung des Feldmarschalls Grafen Wied an Serbelloni's Stelle nach Mailand. Wieds Freude hierüber.

CCLXXXVI. 12. October 1778 329
Glückwunsch zu dem günstigen Ausgange der Inoculation. Nichts Neues von den beiderseitigen Armeen. Sehnsucht nach dem Frieden. Maximilians Befinden.

CCLXXXVII. 19. October 1778 . . . . —
Kein Preusse steht mehr auf österreichischem Boden. Sehnsucht nach dem Frieden. Der morgige Jahrestag des Regierungsantrittes der Kaiserin.

CCLXXXVIII. 26. October 1778 330
Wiedereinbruch der Preussen durch Oberschlesien in Mähren. Besorgniss vor entscheidenden Unternehmungen derselben. Erklärung der Russen für sie. Entrüstung hierüber. Maximilians Befinden. Klage der Kaiserin über ihre peinliche Lage.

CCLXXXIX. 2. November 1778 331
Allerseelentag. Erinnerung an diejenigen, welche Maria Theresia durch den Tod verlor. Wiederaufnahme der Feindseligkeiten durch den König von Preussen. Die etwaige Hilfeleistung der Russen. Ihre Erklärung. Deren Veröffentlichung durch eine Zeitung in Florenz. Die Stellung der Preussen. Die Bedrohung Mährens und Galiziens. Rückkehr der Generale von der Armee. Berufung des Kaisers nach Wien. Betrübniss der Kaiserin.

CCXC. 9. November 1778. 332
Erinnerung an die Verstorbenen. Verspätung der Rückkehr des Kaisers. Gutes Aussehen der heimgekehrten Generale. Russland und Frankreich als Friedensvermittler. Zweifel am Gelingen dieses Werkes. Maximilians und Ferdinands Befinden.

CCXCI. 16. November 1778 333
Wiedereintritt grösserer Ruhe. Unwohlsein der Kaiserin. Neue Einrichtung ihrer Kammer.

CCXCII. 22. November 1778 334
Freude über die Ankunft des Kaisers. Sehnsucht nach dem Frieden. Geringe Hoffnung auf denselben.

CCXCIII. 30. November 1778 . . . . —
Ungünstiges Wetter. Krankheiten. Die Grossherzogin und ihr Gemal. Scharmützel in Schlesien. Aufregungen seit der Rückkehr des Kaisers.

CCXCIV. 7. December 1778. 335
Morgiger Geburtstag des verstorbenen Kaisers. Schmerzliche Betrachtungen der Kaiserin.

Seite

CCXCV. **14. December 1778** 335
Erneuertes Unwohlsein der Kaiserin. Baldige Abreise des Grossherzogs. Dessen Liebe zu seinen Kindern. Betrübniss der Kaiserin. Die bevorstehende Niederkunft der Königin Marie Antoinette.

CCXCVI. **21. December 1778** 336
Dank für einen Brief der Erzherzogin. Zärtlichkeitsversicherungen. Unveränderte Lage.

CCXCVII. **28. December 1778** . . . . —
Festlichkeit wegen der Niederkunft der Königin von Frankreich. Unzufriedenheit, dass kein Dauphin zur Welt kam. Nähere Umstände dieser Niederkunft. Rückblick auf das vergangene und Glückwünsche für das neu anbrechende Jahr. Richtschnur für die öffentlichen Vergnügungen. Entwendung der Post.

1779.

CCXCVIII. **4. Jänner 1779** 338
Das Befinden des Herzogs von Modena. Der Tod des kleinen Herzogs von Apulien. Sonderbare Gebräuche bei solchen Anlässen. Die Schwangerschaft der Königin von Neapel. Die Niederkunft der Königin von Frankreich. Zertrümmerung eines Geschenkes für dieselbe. Der Neujahrstag in Wien. Die bevorstehende Rückreise des Grossherzogs nach Toscana. Die Grossherzogin. Ihre Frisur. Heiraten in der Kammer der Kaiserin. Ein Brief der kleinen Erzherzogin Therese.

CCXCIX. **11. Jänner 1779** 340
Die Reise des Grossherzogs. Der Zustand der Grossherzogin. Vespa. Gute Nachrichten aus Frankreich. Die bevorstehende Niederkunft der Königin von Neapel. Das Befinden des Herzogs von Modena. Schwacher Anfang des Faschings. Sehnsucht nach dem Frieden. Tod des Generals Brockhausen. Bossi. Bolognini.

CCC. **15. Jänner 1779** 342
Begleitschreiben für Bolognini. Dessen Unzufriedenheit. Allgemeine Betrübniss. Ungewissheit zwischen Krieg oder Frieden. Leichtes Unwohlsein der Kaiserin. Der Tod des Herzogs von Apulien. Die baldige Abreise Leopolds. Missstimmung hierüber.

CCCI. **18. Jänner 1779** . . . . —
Verschiebung der Abreise Leopolds. Der Zustand der Grossherzogin. Erster Redoutenball. Bolognini.

CCCII. **Undatirt (Jänner 1779)** 343
Begleitschreiben für den Feldmarschall Grafen Wied.

CCCIII. **25. Jänner 1779** 344
Die baldige Abreise Leopolds. Befriedigender Gesundheitszustand aller Mitglieder der kaiserlichen Familie. Das Befinden der Erzherzogin. Der neue Naviglio. Ungewissheit der Friedensaussichten.

CCCIV. **1. Februar 1779** 345
Unwohlsein der Grossherzogin. Vespa's Ankunft verzögert sich. Erneuerte Verschiebung der Abreise Leopolds. Befriedigung hierüber. Furcht vor dem Wiederausbruche des Krieges. Bolognini. Rosenbergs Abschied.

CCCV. **8. Februar 1779** 346
Das Befinden der Erzherzogin. Hoffnung der Kaiserin auf einen Enkel. Vespa's Ankunft. Maximilian begibt sich nach Baden. Neue Kriegsunternehmungen des Königs von Preussen. Missbilligung derselben.

Seite

CCCVI. 14. Februar 1779 347
Zustimmung des Königs von Preussen zu dem österreichischen Ultimatum. Freude der Kaiserin hierüber. Besorgnisse wegen der Unzuverlässigkeit Friedrichs. Die italienische Anleihe.

CCCVII. 22. Februar 1779 348
Betrübniss über Wieds schwere Erkrankung. Einbruch der Preussen in Böhmen. Das Befinden der Grossherzogin.

CCCVIII. 1. März 1779 349
Günstigere Friedensaussichten. Misstrauen gegen den König von Preussen. Repressalien für dessen Einbruch in Böhmen.

CCCIX. 8. März 1779 . . . . —
Vollzug der Abreise des Grossherzogs und seiner Gemalin. Betrübniss der Kaiserin hierüber. Klage über ihre Vereinsamung. Annahme des Waffenstillstandes. Abreise der Friedensvermittler nach Teschen. Verzögerung der Verhandlungen. Uebermässige Heeresausgaben. Allgemeine Niedergeschlagenheit. Das Befinden Maximilians. Betrübniss über den Tod des Feldmarschalls Wied. Unwohlsein der Gräfin Vasquez. Düstere Stimmung der Kaiserin.

CCCX. 14. März 1779 350
Günstige Nachrichten von verschiedenen Seiten. Maximilians Uebelbefinden verbittert jedoch Alles. Die italienische Anleihe. Gräfin Wildenstein.

CCCXI. 22. März 1779 351
Hindernisse des Friedensschlusses. Maximilian.

CCCXII. 29. März 1779 352
Besorgnisse für Maximilian.

CCCXIII. 5. April 1779 . . . . —
Unzufriedenheit der Kaiserin über die Verschweigung der Schwangerschaft der Erzherzogin. Sie wird den Gegenstand nicht mehr berühren.

CCCXIV. 12. April 1779 353
Das Project eines Ausfluges nach Mantua. Die Beiziehung der Erzherzogin Therese. Beunruhigung der Kaiserin hierüber. Besorgnisse für die Königinnen von Frankreich und Neapel. Maximilians Befinden. Bewunderung seines Benehmens. Unwohlsein der Erzherzogin Elisabeth. Klagen über die barbarische Kriegführung.

CCCXV. 15. April 1779 355
Die Verschweigung der Schwangerschaft der Erzherzogin.

CCCXVI. 19. April 1779 . . . . —
Feststellung der Friedensbedingungen. Freude der Kaiserin hierüber. Misstrauen gegen den König von Preussen. Zufriedenheit mit den Vermittlern. Maximilians Befinden. Die Erzherzogin Leopoldine. Verheiratung der Kammerdienerin Dunant.

CCCXVII. 26. April 1779 356
Hoffnung auf baldige Unterzeichnung des Friedens. Unwohlsein des Kaisers. Maximilian.

CCCXVIII. 3. Mai 1779 357
Die Reise nach Mantua. Besorgnisse für Maximilian. Ernennung des Grafen Harrach zu Serbelloni's Nachfolger in Mailand.

Seite

CCCXIX. 10. Mai 1779 358
Die Hitze in Wien. Deren schädlicher Einfluss auf die Feldfrüchte. Ungeduldige Erwartung der Unterzeichnung des Friedensschlusses. Besserung Maximilians. Die Infantin Amalie.

CCCXX. 13. Mai 1779 359
Sehnsucht nach Berichten aus Mantua. Die kleine Erzherzogin Therese. Rathschläge für ihre Erziehung und die der Kinder überhaupt. Nothwendigkeit frühzeitigen Religionsunterrichtes. Vortheile der Gewöhnung an eifrige Andachtsübungen. Ein Besuch Maximilians. Die demnächstige Kundmachung des Friedensschlusses. Uebermässige Hitze und Trockenheit.

CCCXXI. 17. Mai 1779 361
Blatternkrankheit der Erzherzogin Leopoldine. Zufriedenheit mit Borsieri. Freude über den Friedensschluss.

CCCXXII. 24. Mai 1779 362
Beendigung der Blatternkrankheit der kleinen Leopoldine. Die Schwangerschaft der Erzherzogin. Graf Lucchesini. Dessen Mutter. Die Botschafterin Foscarini. Unhöflichkeit des Wiener Adels für Fremde. Maximilian.

CCCXXIII. 29. Mai 1779 364
Zustimmung zur Erziehung der Erzherzogin Therese. Beginn des Besuches der Messe.

CCCXXIV. 29. Mai 1779 . . . . —
Uebersendung von Geschenken nach Mailand. Freude über die Wiederherstellung der Erzherzogin Leopoldine.

CCCXXV. 7. Juni 1779 365
Ein Unwohlsein der Erzherzogin Therese. Ermahnung zur Vorsicht.

CCCXXVI. 14. Juni 1779 . . . . —
Theresens Wiedergenesung. Die Infantin Amalie. Besorgnisse für den Herzog von Arenberg. Maximilian.

CCCXXVII. 21. Juni 1779 366
Freude über die Abreise von Mantua. Durchmarsch der heimkehrenden Truppen. Erdbeben zu Bologna.

CCCXXVIII. 28. Juni 367
Die Rückkehr der Erzherzogin nach Mailand. Die Geschenke für das Dienstpersonal. Auffliegen des Pulverthurmes bei Wien. Unglücksfälle und Verheerungen. Hilfeleistung Josephs.

CCCXXIX. 5. Juli 1779 368
Verfall der Kräfte der Kaiserin. Traurige Folgen des Auffliegens des Pulverthurmes.

CCCXXX. 12. Juli 1779 . . . . —
Der Gesundheitszustand der Erzherzogin Therese. Unterhaltungen in Laxenburg. Maximilians Befinden. Misstrauen der Kaiserin gegen die Chirurgen.

CCCXXXI. 15. Juli 1779 370
Stürmisches Wetter. Die kleinen Erzherzoginnen. Der Herzog von Modena. Maximilian.

Seite

CCCXXXII. 19. Juli 1779 371
Hrzans Ernennung zum Cardinal. Dessen bevorstehende Reise nach Wien. Unwohlsein der kleinen Therese. Maximilian. Marie Christine. Marie Antoinette. Aufführung französischer Comödien. Der Herzog und die Herzogin von Arenberg. Jagden.

CCCXXXIII. 26. Juli 1779 372
Beendigung des Aufenthaltes in Laxenburg. Unterhaltungen daselbst. Demnächstige Uebersiedlung nach Schönbrunn. Der Landaufenthalt der Erzherzogin. Fürst Albani. General Koch.

CCCXXXIV. 2. August 1779 373
Befriedigendes Befinden der Kaiserin. Das weibliche Dienstpersonal der kleinen Erzherzoginnen. Maximilian. Der Aufenthalt in Schönbrunn.

CCCXXXV. 6. August 1779 374
Ausflug nach Schlosshof. Bevorstehende Rückkehr von dort. Erinnerung an die gemeinschaftliche Fahrt mit Ferdinand und der Erzherzogin. Das Project einer Reise nach Florenz, Rom und Neapel. Nothwendigkeit der Begleitung zweier Damen. Ermahnung zur Vorsicht. Hinweisung auf das Beispiel der Grossherzogin. Tod der Gräfin Linden. Der Aufenthalt in Florenz und in Neapel.

CCCXXXVI. 9. August 1779 376
Unpässlichkeiten der Erzherzogin. Ermahnung zur Vorsicht. Verschlimmerung in dem Befinden Maximilians. Wolkenbruch in der Umgegend von Wien. Betrübniss über den angerichteten Schaden. Die Königin von Frankreich.

CCCXXXVII. 16. August 1779 378
Das Reiseproject. Die Ausgaben. Der Aufenthalt in Rom. Missbilligende Aeusserungen Josephs. Maximilian.

CCCXXXVIII. 23. August 1779 379
Das Reiseproject. Die Begleitung. Das Dienstpersonal.

CCCXXXIX. 30. August 1779 380
Maximilians Befinden. Ein Unwohlsein Ferdinands. Bevorstehender Ausflug nach Schlosshof.

CCCXL. 13. September 1779 381
Begleitschreiben für zwei Kammerdienerinnen. Hinweisung auf die Fruchtbarkeit der Grossherzogin.

CCCXLI. 13. September 1779 . . . . —
Wunsch, dass die Erzherzogin einen Sohn zur Welt bringe. Unfall der Kaiserin. Erlittene Beschädigung.

CCCXLII. 20. September 1779 382
Kammerzutritt in Mailand. Die bevorstehende Niederkunft der Erzherzogin. Besserung des Zustandes der Kaiserin.

CCCXLIII. 27. September 1779 383
Die demnächstige Niederkunft. Zufriedenheit mit der Strenge Borsieri's. Sehnsüchtiger Wunsch nach der Geburt eines Prinzen.

CCCXLIV. 11. October 1779 . . . . —
Jubel über die glückliche Niederkunft der Erzherzogin und die Geburt eines Sohnes.

Seite

CCCXLV. 14. October 1779 384

Das befriedigende Befinden der Erzherzogin. Besserung in dem Zustande Maximilians. Rückkehr der Erzherzogin Marie von der Jagd. Unfall derselben. Glückwünsche für den Herzog von Modena.

CCCXLVI. 18. October 1779 385

Das Befinden der Erzherzogin. Ermahnung zur Vorsicht. Die Fürstin Albani.

CCCXLVII. 21. October 1779 . . . . —

Freude über einen Brief der Erzherzogin. Zufriedenheit mit den Berichten der Gräfin Confalonieri und der Fürstin Albani.

CCCXLVIII. 25. October 1779 386

Das Befinden der Erzherzogin. Ermahnung zur Vorsicht. Der Herzog von Modena. Ein Geschenk in Juwelen. Uebersendung eines Schrankes. Spielzeug für die Kinder. Gute Nachrichten vom Kaiser und von Maximilian.

CCCXLIX. 30. October 1779 387

Geschenke für die Kinder. Die Erzherzogin Marie.

CCCL. 1. November 1779 388

Allerheiligentag. Baldige Rückkehr des Kaisers. Das Fest des Stephansordens und das des heiligen Hubertus.

CCCLI. 8. November 1779 . . . . —

Freude über einen Brief der Erzherzogin. Deren Verwendung für den General Preysach. Rückkehr des Kaisers.

CCCLII. 15. November 1779 389

Warnung vor einem zu späten Landaufenthalte in Monza. Aerger über dieses Project. Die Pensionirung der Kammerdienerin Latour. Das Heiratsproject der Kammerdienerin Fritz. Ermahnung zur Sparsamkeit.

CCCLIII. 22. November 1779 390

Ein Aderlass der Erzherzogin. Belobung Borsieri's. Tod der Gräfin Calderara und des Grafen Meraviglia.

CCCLIV. 25. November 1779 391

Schwere Erkrankung des Herzogs von Modena. Betrübniss über diesen bevorstehenden Verlust. Besorgnisse für Ferdinand. Ermahnung zur Schonung.

CCCLV. 29. November 1779 392

Freude über die Besserung in dem Befinden des Herzogs von Modena. Begierige Erwartung neuerer Nachrichten.

CCCLVI. 6. December 1779 . . . . —

Besorgnisse für den Herzog von Modena. Missvergnügen der Kaiserin über Frosini's Mission nach Wien.

CCCLVII. 13. December 1779 393

Freude über die Wiederherstellung des Herzogs. Die Mission Frosini's.

CCCLVIII. 16. December 1779 394

Zufriedenheit mit den Briefen der Erzherzogin und ihres Gemals. Die Ermahnung zur Sparsamkeit. Das Befinden des Herzogs von Modena. Die Mission Frosini's. Die Fürstin Melzi. Regimentsverleihung.

Seite

CCCLIX. 23. December 1779 395
Das Heiratsproject der Kammerdienerin Fritz. Bevorstehende Abreise des Erzherzogs und der Erzherzogin von Mailand. Der Tod des Cardinals Albani.

CCCLX. 27. December 1779 396
Die Abreise von Mailand. Der Abschied von dem Herzoge. Frosini's Mission.

1780.

CCCLXI. 3. Jänner 1780 397
Ungünstige Witterung. Bitte um Schilderung der Enkel der Kaiserin in Florenz und Neapel. Die Lage der Fürstin Melzi.

CCCLXII. 10. Jänner 1780 398
Empfang der ersten Nachrichten von der Reise. Die Königin Caroline. Ermahnung für Ferdinand zur Vorsicht mit den Pferden in Neapel.

CCCLXIII. 17. Jänner 1780 399
Der Fasching in Neapel. Die königliche Familie. Die Fürstin Melzi. Die Erkrankung des Cardinals Hrzan.

CCCLXIV. 24. Jänner 1780 . . . . —
Freude über die Ankunft in Rom und den Empfang beim Papste. Die Erkrankung Hrzans.

CCCLXV. 31. Jänner 1780 400
Ungünstige Witterung. Hrzans Befinden. Schwere Erkrankung des Generals Koch. Dessen unvernünftiges Benehmen. Der Fasching. Schwacher Besuch der Redoutenbälle.

CCCLXVI. 7. Februar 1780 401
Begierige Erwartung näherer Nachrichten über die Königin von Neapel. Das Befinden des Herzogs von Modena. Zufriedenheit mit den günstigen Nachrichten über die Reise.

CCCLXVII. 14. Februar 1780 402
Dank für die Berichte über die Enkel der Kaiserin. Das Befinden des Herzogs von Modena und der Königin von Neapel. Die vermeintliche Aehnlichkeit derselben mit ihrer Mutter. Besorgnisse für sie.

CCCLXVIII. 16. Februar 1780 403
Der Gesundheitszustand der Königin von Neapel. Ihre Aehnlichkeit mit der Kaiserin. Ihr eheliches Verhältniss. Ungünstige Witterung. Erkrankung der Erzherzogin Marianne. Hrzans Befinden. Bedauerliche Verschlimmerung in dem Zustande des Herzogs von Modena. Die Nachrichten über den Aufenthalt der Erzherzogin in Neapel. Ferdinands Empfindlichkeit über die Warnung wegen der Pferde.

CCCLXIX. 21. Februar 1780 404
Besorgnisse für die Königin Caroline. Uebles Wetter. Rückkehr Maximilians aus Pressburg. Die Erzherzogin Marianne. Cardinal Hrzan. Erkrankung des Fürsten Schwarzenberg. Bessere Nachrichten aus Varese.

CCCLXX. 28. Februar 1780 405
Die Kinder der Erzherzogin. Die Königin Caroline. Besuch der Kaiserin bei Hrzan. Die Erzherzogin Marianne. Maximilian.

		Seite
CCCLXXI.	2. März 1780	406
	Betrübniss über den Tod des Herzogs von Modena. Unzufriedenheit mit dem Ausbleiben der Nachrichten aus Neapel.	
CCCLXXII.	13. März 1780	—
	Der Tod des Herzogs von Modena. Besorgnisse für die Erzherzogin.	
CCCLXXIII.	16. März 1780	407
	Das Befinden der Prinzessin Louise von Neapel. Befürchtungen für die Königin Caroline. Lob der ersten Regierungshandlungen des neuen Herzogs von Modena. Uebersendung des Testamentes seines Vaters nach Wien. Die Herzogin. Die Fürstin Melzi.	
CCCLXXIV.	20. März 1780	408
	Die Ankunft der Erzherzogin in Rom. Der Empfang der Nachricht von dem Tode des Herzogs von Modena. Lob der Erzherzogin. Mittheilung der Kaiserin über ihr eigenes Befinden. Ihre Beunruhigung über das Reiseproject des Kaisers. Tröstlichere Nachrichten über die Königin Caroline. Billigung der Verfügungen hinsichtlich der Trauer. Die zukünftigen Beziehungen zwischen beiden Familien. Die Fürstin Melzi.	
CCCLXXV.	3. April 1780	410
	Freude über die Mittheilungen der Erzherzogin. Lobpreisungen aus Neapel und Rom über sie.	
CCCLXXVI.	17. April 1780	411
	Zufriedenheit mit dem glücklichen Verlaufe der Reise. Allgemeines Lob der Erzherzogin. Bangigkeit vor der Reise des Kaisers nach Russland. Die Aufmerksamkeiten für den Papst. Dessen Befriedigung hierüber. Der bevorstehende Aufenthalt in Toscana. Das Wohlbefinden der Kinder der Erzherzogin.	
CCCLXXVII.	20. April 1780	412
	Freude über die letzten Mittheilungen der Erzherzogin. Die Königin Caroline.	
CCCLXXVIII.	24. April 1780	—
	Der Aufenthalt in Rom und Florenz. Betrachtungen der Königin Caroline über das eheliche Verhältniss der Erzherzogin. Betrübniss über die Reise des Kaisers. Die Kaiserin Katharina.	
CCCLXXIX.	1. Mai 1780	413
	Nachrichten vom Kaiser. Unwohlsein des Cardinals Hrzan. Besorgnisserregender Zustand des Generals Koch. Unfall des Erzherzogs Ferdinand. Der Botschafter des Malteser-Ordens.	
CCCLXXX.	8. Mai 1780	414
	Der Aufenthalt in Loretto. Zärtlichkeitsversicherungen der Kaiserin. Sie beneidet die Erzherzogin um den Aufenthalt in Florenz.	
CCCLXXXI.	15. Mai 1780	415
	Uebersendung eines Bildnisses der Kaiserin für die Fürstin Albani. Bewerbung ihres Gemals um das Goldene Vliess. Günstige Nachrichten von der Reise des Kaisers. Ausflug nach Neustadt.	
CCCLXXXII.	18. Mai 1780	417
	Ungünstige Witterung. Der Ausflug nach Neustadt. Nachrichten vom Kaiser.	

Seite

CCCLXXXIII. 22. Mai 1780 417
Erfreuliche Berichte über die Reise der Erzherzogin. Nachrichten von derjenigen des Kaisers. Dessen fernere Projecte. Plan der Erwählung Maximilians zum Coadjutor in Köln und in Münster. Die Angelegenheiten der Fürstin Melzi.

CCCLXXXIV. 29. Mai 1780 419
Freude der Lombarden über die Rückkehr des Erzherzogs und seiner Gemalin. Das Wiedersehen mit den Kindern. Nachrichten vom Kaiser. Das Befinden der Erzherzogin Marianne.

CCCLXXXV. 5. Juni 1780 420
Ausflug nach Dornbach. Nachrichten vom Kaiser aus Kiew. Der Aufenthalt der Erzherzogin in Toscana. Die Familie Albani. Besorgnisse für den Prinzen Carl von Lothringen.

CCCLXXXVI. 15. Juni 1780 421
Besuch des Lagers bei Laxenburg. Fürst Carl Liechtenstein. Zufriedenheit mit den Truppen. Zusammenkunft des Kaisers mit Katharina in Mohilew. Nähere Mittheilungen hierüber. Trauriger Zustand Carls von Lothringen.

CCCLXXXVII. 19. Juni 1780 423
Die Reise der Erzherzogin. Der Herzog von Modena und die Fürstin Melzi. Nachrichten aus Mohilew. Prinz Carl von Lothringen.

CCCLXXXVIII. 26. Juni 1780 424
Die Beschreibung des Wiedersehens mit den Kindern. Zufriedenheit der Kaiserin mit den Mailändern. Briefe Josephs aus Smolensk. Dessen bevorstehende Reise nach Moskau und Petersburg. Beunruhigung hierüber. Fernere Mittheilungen über ihn und Katharina. Sein Wohlgefallen an der Letzteren. Der Zustand des Prinzen Carl. Befriedigender Fortgang der Verhandlungen über die Wahl Maximilians. Abneigung der Kaiserin gegen dessen Eintritt in den geistlichen Stand.

CCCLXXXIX. 3. Juli 1780 425
Besserung in dem Befinden des Prinzen Carl. Nachrichten vom Kaiser aus Moskau. Der Aufenthalt der Erzherzogin in Monza. Die Fürstin Melzi. Die Wahlverhandlungen in Köln. König Friedrich. Maximilian als Canonicus.

CCCXC. 9. Juli 1780 426
Vorbereitungen zum Empfange des Kaisers in St. Petersburg. Ungünstigere Berichte über den Prinzen Carl. Besorgnisse für Firmian. Maximilian erhält die Tonsur. Dank für einen liebenswürdigen Brief der Erzherzogin. Schreckensnachricht aus Neapel.

CCCXCI. 17. Juli 1780 428
Betrübniss über den Tod des Prinzen Carl. Das Befinden Firmians. Zufriedenheit mit dem Betragen des Erzherzogs gegen ihn. Die kleinen Erzherzoginnen. Die Cardinäle Pozzobonelli und Hrzan. Des Kaisers Ankunft in Petersburg.

CCCXCII. 24. Juli 1780 429
Nachrichten aus St. Petersburg. Die Wahlverhandlungen zu Köln und Münster. König Friedrich.

Seite

CCCXCIII. 31. Juli 1780 430
Der Kaiser auf der Rückreise. Ungünstiger Stand der Wahlverhandlungen zu Münster. Ertheilung der niederen Weihen an Maximilian.

CCCXCIV. 7. August 1780 431
Heute wird Maximilian in Köln einstimmig gewählt. Ankunft des Kaisers in Galizien. Freude über beide Nachrichten.

CCCXCV. 14. August 1780 . . . . —
Antwort der Kaiserin an die Herzogin von Modena. Betrübniss über die Lage derselben. Das Befinden der kleinen Erzherzogin Leopoldine.

CCCXCVI. 21. August 1780 432
Ankunft des Kaisers. Dessen Befriedigung über seine Reise.

CCCXCVII. 28. August 1780 433
Freude über die Anzeichen einer neuen Schwangerschaft der Erzherzogin. Die Kammerdienerin Fritz. Ferdinands gutes Herz. Maximilian als Priester.

CCCXCVIII. 11. September 1780 434
Rheumatismus der Kaiserin. Die Schwangerschaft der Erzherzogin. Lob ihrer Kinder.

CCCXCIX. 14. September 1780 435
Uebersendung von Schmuckgegenständen. Bevorstehender Ausflug nach Schlosshof.

CD. 18. September 1780. . . . . —
Die Schwangerschaft der Erzherzogin. Abreise des Kaisers und Maximilians. Firmians Befinden. Besorgnisse für ihn.

CDI. 2. October 1780 436
Freude über das Wohlgefallen der Erzherzogin an den ihr übersendeten Geschenken. Nachrichten vom Kaiser aus Königgrätz und von Maximilian aus Aschaffenburg.

CDII. 9. October 1780 437
Brief aus Schlosshof. Ein Unwohlsein der Erzherzogin. Theilnahme an der Erkrankung des kleinen Confalonieri. Fürst Albani.

CDIII. 16. October 1780 . . . . —
Das Unwohlsein der Erzherzogin. Besorgnisse für den kleinen Confalonieri.

CDIV. 23. October 1780 438
Glückliche Niederkunft der Grossherzogin. Mitleid mit der Gräfin Confalonieri. Rückkehr des Kaisers aus Böhmen. Seine Zufriedenheit mit Pellegrini. Maximilian und der Kurfürst von Köln.

CDV. 25. October 1780 439
Uebersendung eines Briefes an die Gräfin Confalonieri und einer Antwort an die Erzherzogin Therese.

CDVI. 30. October 1780 . . . . —
Die Schwangerschaft der Erzherzogin. Die glückliche Niederkunft der Grossherzogin. Besorgnisse für die Infantin von Parma.

Seite

Cardinal Hrzan. Unwohlsein der Erzherzogin Marianne. Nachrichten von Maximilian aus Mergentheim.

CDVII. 2. November 1780 440

Freude über ein Bildniss des kleinen Erzherzogs. Befürchtungen für die Erzherzogin Marianne.

CDVIII. 5. November 1780 441

Dank für die Mittheilung eines Unfalles in Mailand. Die etwaige Anstellung neuer Kammerdienerinnen daselbst. Unwohlsein der Erzherzoginnen Marianne und Elisabeth, sowie der Kaiserin selbst.

CDIX. 16. November 1780 442

Angenehmer Verkehr mit Maximilian. Das Bildniss des kleinen Erzherzogs. Brambilla. Zufriedenheit mit Ferdinands Berichten.

CDX. 20. November 1780 443

Mittheilung der Kaiserin über ihr Unwohlsein. Dessen völlige Gefahrlosigkeit.

Druck von Adolf Holzhausen in Wien,
k. k. Hof- und Universitäts-Buchdrucker.

Historische Werke

aus dem Verlage

von Wilhelm Braumüller, k. k. Hof- und Universitätsbuchhändler in Wien.

Falke, Jac. von, k. k. Regierungsrath, fürstl. Liechtenstein'scher Bibliothekar, Vice-Director des k. k. österr. Museums für Kunst und Industrie in Wien. **Geschichte des fürstlichen Hauses Liechtenstein.** 2 Bände. gr. 8. 1868. 1877. 10 *fl.* — 20 *M.*

Friedenfels, Eug. von. Josef Bedeus von Scharberg. Beiträge zur Zeitgeschichte Siebenbürgens im 19. Jahrhundert, 1783—1858. Mit dem Bildniss und Facsimile Bedeus'. 2 Theile. gr. 8. 1876. 1877. 10 *fl.* — 20 *M.*

Friedjung, Heinr. Kaiser Karl IV. und sein Antheil am geistigen Leben seiner Zeit. gr. 8. 1876. 3 *fl.* — 6 *M.*

Gervinus, G. G. Historische Schriften. Geschichte der florentinischen Historiographie bis zum sechzehnten Jahrhundert, nebst einer Charakteristik des Machiavell. — Versuch einer inneren Geschichte von Aragonien bis zum Ausgang des barcelonischen Königsstammes. Neue Ausgabe. Mit einem Nekrolog von Professor Dr. Carl Röder in Heidelberg und Gervinus' Bildniss. gr. 8. 1871. 2 *fl.* 50 *kr.* — 5 *M.*

— — **Hinterlassene Schriften.** gr. 8. 1872. 1 *fl.* 30 *kr.* — 2 *M.* 60 *Pf.*

Heigel, Dr. Carl Theod., a. o. Professor der Geschichte an der k. Universität in München. **Aus drei Jahrhunderten.** Vorträge aus der neuern deutschen Geschichte. gr. 8. 1881. 3 *fl.* — 6 *M.*

Kerschbaumer, Dr. Ant., geh. päpstl. Kämmerer, Canonicus und Stadtpfarrer in Tulln. **Cardinal Klesel,** Minister-Präsident unter Kaiser Mathias. Quellenmässig bearbeitet. Mit Porträt. gr. 8. 1865. 4 *fl.* — 8 *M.*

Klinkowström, Clem. von, Archivar im k. k. geheimen Haus-, Hof- und Staatsarchiv. **Aus der alten Registratur der Staatskanzlei.** Briefe politischen Inhalts von und an Friedrich von Gentz, aus den Jahren 1799 bis 1827. Mit geschichtlichen Anmerkungen. gr. 8. 1870. 2 *fl.* — 4 *M.*

Kremer, Alfr. von, k. k. Geheimrath. **Culturgeschichte des Orients unter den Chalifen.** 2 Bände. gr. 8. 1875. 1877. 12 *fl.* — 24 *M.*

Künzel, Dr. Heinrich, weil. grossh. hessischer Hofrath in Darmstadt. **Leben und Briefwechsel des Landgrafen Georg von Hessen-Darmstadt,** des Eroberers und Vertheidigers von Gibraltar. Ein Beitrag zur Geschichte des spanischen Successionskrieges, zur Memoirenliteratur des 17. und 18. Jahrhunderts und zur hessischen Landesgeschichte. Mit dem Bildnisse des Landgrafen Georg und einer Karte von Gibraltar. Neue, mit einer Biographie des Verfassers vermehrte Ausgabe. gr. 8. 1877. 4 *fl.* — 8 *M.*

Druck von Adolf Holzhausen,
k. k. Hof- und Universitäts-Buchdrucker in Wien.

